This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

945 6

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS.

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE GENS DE LETTRES.

Suum cuique decus posteritas rependit.
TACITE, *Annales*, liv. IV, 35.

22

TOME VINGT-DEUXIÈME.

STOR LIBRARY
NEW-YORK.

PARIS,
C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,
Rue des Poitevins, n°. 14.

1820.

PLANS

CONTENUS DANS LE TOME VINGT-DEUXIÈME [1].

Le Tome vingt-deuxième est accompagné de cinq planches, dont quatre triples et une double; ce qui forme quatorze planches.

	Pages.
Plan de la bataille de Lutzen (planche triple).	35
Plan des batailles de Bautzen et de Wurschen (planche triple).	48
Plan pour l'intelligence de la bataille de Dresde (planche triple).	87
Plan de la bataille de Kulm (planche double).	93
Plan de la bataille de Leipsig (planche triple).	136

[1] Tous ces Plans sont dressés par M. Ambroise Tardieu, d'après le texte même, et d'après les meilleurs matériaux.

TABLE

DES

CHAPITRES DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

LIVRE IX.

CHAPITRE PREMIER.

1813.		Pages.
	Situation morale de l'Allemagne au commencement de 1813.	1
Janvier.	Suite de la retraite de l'armée française de Russie ; évacuation de Kœnigsberg ; le roi de Naples renforce le garnison de Dantzig.	5
18.	Le prince Eugène prend le commandement de l'armée retirée sur la Vistule.	8
Janvier.	Préparatifs hostiles de la Prusse.	11
Février.-Mars.	Les Français abandonnent la ligne de la Vistule, etc. ; défection de la Prusse. . .	12
Mars.	Evacuation de Dresde ; affaire de Luneburg ; combat de Mockern ; attaque de Wittemberg ; affaire de Celle ; reprise de Harburg.	20
Mars-Avril.	Capitulation des places de Thorn, Spandau et Czentoschau.	27
Avril.	Napoléon quitte Paris pour se mettre à la tête de sa nouvelle armée ; combats de Wettin, de Halle, de Merseburg ; position respective des deux armées ; combat de Weissenfels.	29

1813. Pages.

CHAPITRE II.

2 mars. Bataille de Lutzen. 35

3-19. L'armée française entre à Dresde, et celle des alliés se retire sur Bautzen. 44

20-21. Bataille de Bautzen et de Wurschen. 48

22. Combat de Reichenbach. 53

26. Affaire de Haynau. 56

4 juin. Armistice. 58

Mouvemens du douzième corps français; entreprise des partisans ennemis sur les derrières de l'armée française. 59

9. Opérations sur l'Elbe inférieur; affaires de Zollenspicker, de Wilhemsburg et Reiherstiegerland; occupation de Hamburg par les troupes françaises. 62

28 mai. Déblocus de Glogau. 64

Juillet. Préparatifs de la Prusse et de la Russie pour ouvrir la campagne. 65

Juil.-P. j. d'ao. Négociation entre la France et l'Autriche. . 67

10 août. Positions respectives des armées françaises et alliées au moment de la dénonciation de l'armistice. 70

CHAPITRE III.

17-21. Mouvemens respectifs des Français et des alliés. 74

21-23. Napoléon reprend l'offensive sur l'armée alliée de Silésie; combat de Goldberg. . . 77

26. Bataille de la Katzbach. 80

26-27. Attaque et bataille de Dresde; l'armée alliée se retire sur la Bohême. 87

30. Bataille de Kulm. 93

1813. Pages.

18-30 août. Mouvemens des quatrième, septième et douzième corps français sur Berlin; combat de Groos-Beeren; affaire de Lubnitz. 97

5 septembre. Le prince de la Moskowa remplace le duc de Reggio dans son commandement; bataille de Juterbogk. 101

5-25. Opérations en Lusace et sur les frontières de la Bohême, etc. 106

Septembre. Mouvemens des alliés sur les derrières de l'armée française. 112

Opérations sur le Bas-Elbe; combat de Goerde. 113

4 octobre. Position des armées françaises et alliées à la fin de septembre; passage de l'Elbe par le général Blucher et le prince royal de Suède. 116

12. Napoléon marche sur l'armée de Silésie et sur celle du prince royal de Suède, combat de Dessau. 119

6 14. L'armée française se rapproche de Leipsig; jonction du treizième corps; combat de Wachau. 123

CHAPITRE IV.

Bataille de Wachau. 127

18. Bataille de Leipsig. 136

1 nov. et j. sui. Retraite de l'armée française. 145

30 octobre. Bataille de Hanau. 153

7-9 décembre. L'armée française repasse le Rhin. 160

1 oct.-15 nov. Suite des opérations sur l'Elbe inférieur; reddition de Brême; le général Woronzow forme le blocus de Hamburg; armistice conclu par les troupes danoises. 162

1813. Pages.

Nov.-Décem. Invasion de la Hollande par les alliés; le général Molitor se retire derrière la Meuse; affaire de Neuss. 164

17 oct.-19 nov. Combat devant Dresde; le maréchal Gouvion-Saint-Cyr capitule dans cette ville; violation de la capitulation par les alliés. 166

Décembre. Capitulation des places de Stettin, Torgau, Zamosc et Modlin 167

29. Siége et capitulation de Dantzig. 169

CHAPITRE V.

Mai. Situation défensive du royaume d'Italie. . . 187

Juin. Le prince Eugène organise une armée d'observation. 190

Juillet.-Août. Mouvement de l'armée d'Italie sur les frontières du royaume. 192

Août. Les Autrichiens envahissent l'Illyrie, la Croatie et la Dalmatie.. 194

24-29. Affaires de Villach, de Feistriz, etc. 196

Septembre. Suite des mouvemens de l'armée d'Italie; déploiement de l'armée autrichienne; affaires de San-Marein; combats de Weichselburg, de Jelschane, Fiume, etc. . . . 199

Nouvelle organisation de l'armée d'Italie; mouvemens des Autrichiens sur la Save et sur la Drave; affaires de San-Hermagor, de Thermiz, de Czirknitz, etc. 203

Octobre. Retraite de l'armée d'Italie sur l'Isonzo; affaire de Saffnitz, etc.. 208

Opérations dans le Tyrol; l'armée d'Italie continue sa retraite sur le Tagliamento. . 212

Combats de Volano et de San-Marco; affaire devant Bassano; le vice-roi repasse la Brenta et l'Adige. 215

1813. Pages.
:tobre. Progrès des Autrichiens en Istrie et en Dalmatie; prise de Trieste; dispositions pour la défense de Venise. 220
rembre. Position et force de l'armée d'Italie sur l'Adige; mouvemens vers Roveredo.. 221
ovembre. Combat de Caldiero. 223
18. Combat de San-Michele.. 226
§-27. Débarquement d'un corps d'Autrichiens et d'Anglais vers les embouchures du Pô; reprise de Ferrare sur l'ennemi. 228
j. de nov. Le roi de Naples met son armée en mouvement; dispositions hostiles de ce prince. . 229
v.-8 déc. Suite des opérations de l'aile droite de l'armée d'Italie; combats de Rovigo et de Boara. 232
embre. Affaires d'Eolo et de Ponte-di-Legno. . . . 235
Nouvelles dispositions du prince vice-roi; progrès des Autrichiens dans la Romagne; débarquement des Anglais sur les côtes de Toscane, etc. 236
Les Autrichiens achèvent d'envahir la Dalmatie; prise de Zara, etc. 238
Blocus de Venise; situation de l'armée d'Italie au 31 décembre. 239

CHAPITRE VI.

Suite des événemens militaires en Espagne. 241
-30 mai. Grand mouvement offensif de l'armée anglo-portugaise; lord Wellington tourne la ligne du Duero. 243
14 juin. Retraite de l'armée française sur l'Ebre. . . 244
21. Bataille de Vittoria. 246
a de juin. L'armée française évacue le territoire espagnol. 252

1813. Pages.

Janvier.-Avril. Evénemens militaires en Catalogne, en Aragon et dans le royaume de Valence; combats d'Yecla, de Biar et de Castalla. . 253

Juin. Le duc d'Albufera force les Anglais à abandonner le siége de Tarragone. 257

13. Combat de Xucar. 260

27. Prise du fort de Requena. 261

23. Combat de Banolas. 262

12 juillet. Le duc de Dalmatie prend le commandement de l'armée française dans les Pyrénées. 264

Juillet. Commencement du siége de Saint-Sebastien. 256

15. L'armée française reprend l'offensive; bataille de Çubiry. 267

31 août. Suite du siége de Saint-Sebastien. 271

Nouveau mouvement offensif de l'armée française pour débloquer Saint-Sebastien; affaire d'Jrun. 274

Occupation de la ville de Saint-Sebastien par les alliés. 277

1er septembre. Retraite de l'armée française sur la rive droite de la Bidassoa; affaire de Berra. . . 280

9 octobre. Capitulation de la garnison de Saint-Sebastien. 281

8. L'armée alliée passe la Bidassoa, et s'empare des postes de la Croix-des-Bouquets et de la Baïonnette. 283

Octobre. Capitulation de Pampelune; le duc de Dalmatie fortifie la ligne occupée par l'armée dans les Pyrénées. 285

18 novembre. L'armée alliée attaque l'armée française dans ses lignes. 287

9-13 décembre. Affaires sur la Nive; bataille de Saint-Pierre d'Jrube. 291

1813. Pages.

Position respective des deux armées française et alliée à la fin de décembre. 301

Juillet. Suite des opérations militaires dans l'est de l'Espagne ; le duc d'Albufera se retire sur la Catalogne. 302

Août. Les Anglais assiégent de nouveau Tarragone ; le duc d'Albufera dégage la garnison, et fait sauter les fortifications de cette place. 303

11 septembre. Affaire sur le Lobregat. 306

13. Combat du col d'Ordal. 307

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU TOME VINGT-DEUXIÈME.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

De tous les noms de Français ou étrangers, et de tous les corps désignés dans le vingt-deuxième volume.

A

Abbé, 262, 274, 289, 291, 292, 293, 295, 296, 297, 298, 299, 301, 302.
Abisbal (comte de l'), 243, 252.
Adams, 255, 307.
Alexandre, empereur, 4, 18, 33, 36, 47, 50, 51, 65, 73, 77, 129, 132, 147, 161, 172, 184.
Allix, 112, 113.
Aloys de Lichtenstein, 138, 161.
Ambrogio, 230.
Armagnac (d'), 267, 268, 274, 281, 284, 288, 291, 292, 293, 295, 296, 297, 298, 299, 302.
Arrighi (duc de Padoue), 61, 62, 104, 135, 136.
Augereau (duc de Castiglione), 11, 111, 117, 122, 124, 127, 130, 137, 146.
Auguste de Prusse (prince), 108, 140,

B

Bachelet-Dauville, 134.
Bachelu, 6, 170, 171, 173.
Balathier, 46.
Barbou, 237.
Barklay-de-Tolly, 45, 46, 47, 50, 51, 77, 138.
Barrois, 52, 90.
Beauvais, 134, 165.
Bellegarde (comte de), 236.
Belotti, 198, 199.
Beningsen, 67, 106, 118, 125, 133, 136, 137, 138, 139, 143, 149, 153, 161, 162, 166.
Benkendorf, 165.
Benkerdorf, 22, 23.
Bentinck (lord), 263, 303, 304, 307.
Bernadotte (prince royal de Suède, 71, 72, 73, 97, 98, 99, 101, 103, 104, 105, 109, 112, 114, 118, 119, 120, 121, 122, 223, 126, 128, 133, 136, 137, 138, 141, 143, 144, 148, 153,

161, 162, 163, 164, 180, 230.
Berryer, 292, 296, 302.
Berthier (prince de Neufchâtel), 62, 68, 94, 187, 188.
Bertoletti, 254.
Bertrand, 17, 34, 35, 39, 41, 46, 57, 98, 102, 118, 119, 134, 138, 151, 160, 186.
Bessières (duc d'Istrie), 32, 54.
Beurmann, 143.
Bianchi, 133, 139.
Blucher, 21, 25, 26, 31, 36, 37, 38, 43, 50, 51, 52, 72, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 85, 86, 87, 106, 107, 108, 110, 118, 119, 120, 121, 122, 126, 135, 136, 138, 141, 144, 148, 152, 153, 161.
Bogue, 144.
Bonaparte (Napoléon), 1, 2, 3, 4, 7, 8, 9, 14, 16, 19, 20, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 37, 38, 39, 40, 41, 44, 45, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 59, 62, 67, 69, 71, 72, 73, 74, 77, 79, 80, 88, 89, 90, 91, 92, 94, 101, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 116, 117, 120, 121, 123, 124, 125, 126, 129, 130, 131, 133, 134, 137, 138, 140, 143, 145, 146, 149, 150, 151, 152, 153, 155, 157, 160, 161, 169, 175, 182, 184, 187, 188, 189, 190, 230, 231, 241, 242, 264, 266, 276, 282, 293.
Bonaparte (Joseph), 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 264.
Bonfanti, 192, 197, 202, 203.
Bonnemain, 214, 216, 217, 218, 219, 223, 224, 225, 226.
Bonnet, 34, 41, 49, 107.
Borstel, 23, 24, 103, 165.
Bouillerot, 239.
Bouvenot, 171.
Boyeldieu, 90.
Boyer, 283, 291, 293, 294.
Branville, 308.
Brayer, 134.
Brenier, 32, 34, 37, 42.
Brion, 297.
Bronikowski, 151.
Bruny, 28.
Bruyères, 54.
Bubna (comte de), 68, 77 118, 120, 125, 138, 143.
Bajeaut, 308, 309.
Bulow, 6, 12, 21, 23, 24, 25, 54, 59, 60, 62, 65, 71, 99, 102, 103, 104, 110, 142, 143, 148, 162, 164, 165.

C

Campi, 198, 203, 204, 206, 209, 214, 236.
Carascosa, 229, 230.
Carel, 210.
Carra-Saint-Cyr, 17, 18, 27, 34.
Carrion-Nisas, 62, 63, 123.
Castella, 13.
Caulincourt (duc de Vicence), 57, 69.
Cavaignac, 170, 174.
Chambure (de), 181, 182.
Charpentier, 15, 34, 41, 46, 130, 155.
Charrier, chef de bataillon, 198.
Charrière, général, 157.
Chasteler, 91, 92, 125, 166, 167.

Chemineau, 42.
Christophe, 308.
Clausel, 245, 246, 247, 251, 252, 264, 267, 270, 274, 284, 287, 288, 289, 293, 294, 295, 301, 302.
Cole, 248.
Collière, 226.
Colloredo, 89, 91, 108, 109, 124, 125, 133, 136, 137, 138, 139, 148.
Colson, 254.
Combelles, 90.
Compans, 30, 34, 38, 49, 135, 151.
Conroux, 267, 274, 284, 286, 287, 289, 291.
Contade, 195.
Corbineau, 95.
Coulomy, 151.
Coxa, 262.
Cramaille, 276.
Csisvitch, 220.
Curial, 134, 156.
Czerbatow (prince), 84, 118.
Czernichew, 13, 15, 17, 22, 22, 61, 62, 100, 109, 112, 113, 153, 154, 155.

D

Daendels, 169.
Daigremont, 259.
Dalhousie (lord), 248.
Darmstadt (prince Emile de), 151.
Darnaud, 222, 236.
Darricau, 267, 284, 288, 290, 292, 293, 296, 297, 299, 302.
Dartois, (P. H.), 8, 184.
Daurier, 211,
Davoust (prince d'Eckmulh), 16, 19, 20, 23, 26, 29, 34, 59, 62, 64, 113, 114, 115, 121, 162, 163.
Decaen, 258, 304, 310.
Deconchy, 224, 225, 227, 228, 229, 232, 233, 234, 236.
Decouz, 90.
Delondre, 171.
Delort, 255, 260, 261, 302, 304, 305, 307, 308, 309, 310.
Deroy, 154.
Desmichels, 217, 223, 226.
Devaux, 41, 52.
Devilliers, 171, 174, 179.
Delmas, 122, 128, 134, 135, 143, 151.
Destrées, 7, 170, 174.
Dijeon, 248.
Dobschütz, 102.
Doctorow, 12.
Doernberg, 22, 26, 27.
Dolls, 56.
Dombrowski, 135, 138.
Dorsenne, 151.
Dousse, 210.
Drouet (comte d'Erlon), 249, 264, 267, 268, 269, 270, 281, 289, 292, 293, 294, 296, 298, 299, 302.
Drouot, 32, 41, 52, 131, 156, 175.
Dubreton, 156.
Duché, 196.
Dufour, 27, 34, 62.
Dufresse, 167, 168.
Duhamel, 275.
Dulauloi, 41, 52, 150.
Dumonceau, 27, 34, 108.
Dumoutier, 34, 52, 90, 150, 151.
Dumoustier, 182.
Duperré, 211.
Dupeyroux, 198, 211, 239.
Durand, 261.
Duroc, 54, 55.

Durutte, 17, 20, 21, 22, 25, 142, 143, 144, 147.
Dutaillis, général, 168.
Dutaillis, commandant, 271.

E

Egloffstein (d'), 171.
Elio, 243, 254, 257, 258, 260, 262.
Etzko (d'), 151.
Eugène (prince), 6, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 15, 17, 19, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 39, 40, 41, 44, 46, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 217, 218, 219, 221, 222, 223, 224, 227, 228, 229, 230, 231, 233, 234, 236, 237, 239, 240.
Eugène de Wurtemberg, 39, 40, 63, 72, 106, 129, 131, 132, 136.

F

Fahrbeck, 178.
Farine, 170, 173.
Faure, 226.
Feltcher, 277.
Fenner, 212, 213, 215, 219, 222.
Feuchères, 308.
Filangieri, 237.
Fontana, 237.
Fontanelli, 102, 119, 158.
Fontenelle, 198.
Fonvielle, 198, 217.
Fournier, 99.
Foy, 245, 246, 247, 251, 252, 267, 274, 290, 291, 292, 296, 297, 298, 299, 302.
François II, 4, 73, 74.
Franquemont, 34 53.
Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, 11, 12, 19, 33, 36, 47, 65, 66, 73, 147.
Freemantle, 202.
Fresia, 200, 208.
Fresnel, 159.
Fressinet, 15, 34, 40, 240.
Freyre, 243, 244.
Friant, 155, 157.
Friederichs, 135, 151.
Frimont, 68, 205, 206.

G

Gablentz, 14, 68.
Gallimberti, 213.
Grenier, 198.
Gault, 6, 171.
Gauthier, 195.
Gedroitze (prince), 10, 14, 73.
Gengoult, 63.
Gérard, 10, 15, 34, 41, 79, 166.
Gifflenga, 197, 203, 204, 212, 213, 215, 216, 222, 235.
Gillet, 284.
Girard, 10, 32, 34, 37, 38, 42, 100, 101.
Giron, 243.
Giulay, 91, 92, 123, 124, 128, 134, 139, 144, 152, 161.
Gobelet, 277.
Gorczakow, 72, 130, 131, 133, 136.
Gosse, 275.
Gourré, 42.

Gouvion-Saint-Cyr, 10, 15, 63, 87, 88, 89, 93, 96, 162, 166, 167.
Goycocehea(D. Domingo de), 278.
Graham (Thomas), 248, 252, 266, 271, 272, 273, 281, 282.
Grandjean, 6, 7, 169, 170, 174.
Gratien, 192, 193, 196, 200, 203, 204, 209, 210, 215, 216, 218, 221.
Grenier, 14, 15, 16, 190, 192, 193, 194, 198, 200, 204, 206, 209, 210, 213, 214, 216, 217, 218, 221, 226, 240.
Grisogno (comte), 239.
Gros, 90.
Grosbon, 226, 234.
Gruardet, 298, 299.
Guilleminot, 99, 101, 103, 158, 159, 160, 161.
Guillot, 42.
Guyot, 96.

H

Habert, 255, 256, 260, 261, 304, 305, 307.
Harispe, 254, 255, 260, 261, 304, 307, 310.
Harleux, 308.
Haugk, 169.
Haxo, 96.
Helfreich, 25.
Henriot, 254.
Heremberger, 255.
Hesse (prince de), 114.
Hesse-Homburg (prince de), 43, 132, 138, 139.
Heudelet, 5, 6, 7, 169, 174, 175.
Heureux (d'), 239.
Hill, 247, 249, 294, 296, 297.
Hiller, 72, 193, 195, 201, 203, 204, 205, 207, 208, 209, 212, 213, 219, 227, 236.
Hirschfeld, 100.
Hochberg (comte de) 151.
Hogendorp (d'), 164.
Honné, 310, 311.
Horadam, 171.
Horsfeld, 110.
Hunerbein, 43.
Husson, 170, 178, 181.

J

Jaimebon, 182.
Jeaniu, 194, 195, 201, 204, 224, 225, 226, 227, 228, 234.
Jourdan, 242, 249, 250, 264.

K

Kellermann (comte de Valmy), 32, 46, 89, 123, 132, 161.
Kirgener, 54.
Kleist, 25, 35, 41, 42, 47, 49, 57, 72, 89, 91, 95, 96, 107, 109, 124, 128, 130, 133, 136, 138, 148.
Kleneau, 72, 88, 89, 90, 91, 92, 107, 118, 119, 123, 124, 125, 128, 129, 130, 131, 138, 139, 148, 153, 162, 166, 167.
Konowuitzin, 43.
Korf, 84.
Krazinski, 151.
Kreutzer, 109.
Kutusow, 31.

L

ow, 46.
ière, 32.
(M. P.), 75.
ge, 22, 23, 27, 29, 34.
ge-Chancel, 306.
and, 163.
que, 254, 262, 304.
inière, 267, 274, 280.
rt, 297.
te, 154, 155.
on, 27, 75, 78, 79,
81, 83, 84, 86, 107,
120, 135, 138, 142,
149.
e, 26.
aga (Joseph), 278.
258.
-Maubourg, 34, 52, 54,
90, 92, 105, 108, 118,
132, 133, 151, 157.
on, 17, 24, 34, 35,
40, 41, 58, 75, 78, 79,
84, 127, 130, 131, 137,
h, 200.
, 192, 194, 197.
re (duc de Dantzig), 48.
re-Desnouettes, 77,
117, 152, 155.
277.
cier, 152.
ne, 210.
fer, 53.
293, 294, 302.
hew, 132.
, 172.
, 76.
nstein (prince Maurice
, 124, 128.
(comte de), 58, 125.
, 114, 115.
, 247, 248.
ez, 34, 53.

Lutzow, 61, 62, 63, 74, 113,
176.

M

Macdonald (duc de Tarente),
6, 12, 34, 40, 42, 46, 47,
48, 49, 51, 75, 78, 79, 80,
81, 82, 83, 85, 86, 87,
90, 105, 107, 108, 110,
120, 127, 130, 131, 137,
139, 147, 148, 150, 155,
160, 165, 237.
Maison, 22, 24, 30, 34, 56,
78, 131, 134.
Malakowski, 151.
Manço, 305, 306, 310.
Maranzin, 267, 268, 274,
281, 291, 293, 295, 296,
300, 302.
Marchand, 32, 34, 37.
Marcognet, 192, 193, 196,
199, 201, 202, 203, 204,
205, 208, 209, 214, 218,
224, 225, 226, 227, 233,
234, 236, 240.
Maret (duc de Bassano), 70.
Margaron, 112.
Marmont, (duc de Ragusc),
34, 35, 39, 48, 51, 76,
79, 93, 96, 128, 135, 137,
142, 152, 157, 158, 161.
Marnier, 179, 182, 183.
Marquessac, 185.
Marschall, 232, 233, 239.
Marthe, 65.
Marzi (de), 198.
Maucomble, 289, 298.
Maucune, 267, 274, 283, 291.
Maurice-Mathieu, 254, 259,
304.
Maurin, 27.
Maximilien (archiduc), 202.
Mayer, 214, 239, 309.
Musnier, 259, 262.

Mazuchelli, 212, 215.
Mecklenburg (prince de), 79, 119.
Mensdorf, 112, 154.
Merdier, 228, 229.
Mermet, 203, 214, 224, 229.
Mesclop, 260, 306, 307.
Metternich (comte de), 69.
Metzko, 91, 92.
Miaczinski, 116.
Milhaud, 130, 155.
Millet, 230.
Miloradowitch, 12, 31, 33, 42, 44, 46, 49, 51, 53, 54.
Mina, 247, 268, 270.
Miollis, 229.
Molitor, 164.
Monfort, 150.
Montbrun, 16, 22, 23.
Montfalcon, 210.
Montmarie, 254.
Montrichard, 195.
Morand, 17, 22, 23, 34, 39, 102, 118, 158. 159, 160, 161.
Moreau, général, 73, 93.
Moreau, chef de bataillon, 226.
Morillo, 300.
Morio-Delisle, 134, 152, 158.
Mortier (duc de Trévise), 41, 52, 90, 130, 139, 157, 159, 160.
Moydier (Simon), 192.
Murat, 5, 6, 7, 8, 9, 55, 90, 92, 93, 96, 108, 110, 111, 117, 118, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 132, 187, 190, 230, 231, 236.
Murray, 123, 128, 243, 254, 255, 256, 257, 258, 263, 303.

N

Nansouty, 143, 156.
Narbonne (comte de),
Neri, 235, 236.
Ney (prince de la Mos
31, 34, 35, 37, 4
51, 53, 73, 75, 7
80, 91, 101, 102, 10
105, 117, 118, 119
128, 134, 135, 137
141, 142, 144, 145,
Normann, 114.
Nostitz, 14, 132.
Nugent, 197, 199, 20
204, 207, 215, 220
229, 232, 233, 235

O

Odeleben (baron d'),
Oppen (d'), 165.
Orlow-Denisow, 132
154, 155.
Ornano, 109.
Ostermann (d'), 90, 9
Oswald, 277.
Oudinot (duc de Re
34, 42, 48, 49, 51
60, 61, 97, 98, 100
114, 130, 131, 139.

P

Pacthod, 34, 59, 60,
Pahlen (comte de), 12
Palombini, 192, 193,
196, 199, 200, 203
205, 206, 208, 209
216, 218, 222, 240.
Pannetier, 254, 259.
Paris, 254, 302.
Parque (duc del), 257,
251.
Pecheux, 115, 116.
Pegot, 198.
Peri, 34, 46.
Périgord (Edmond de)
Perreymond, 202, 204
206, 224.

Petersdorf, 61.
Piat, 205.
Pignatelli-Cucchiara, 231.
Pino, 197, 199, 200, 202, 218.
Pirsch, 130, 131, 133, 140.
Planat, 175.
Platow, 112, 119, 128, 138, 152, 153, 170.
Poinsot, 15, 61.
Poitevin de Maureillan, 9, 28.
Poniatowski (prince) 13, 14, 68, 77, 108, 117, 119, 123, 124, 127, 134, 140, 147, 150, 151.
Potocki, 172.
Puthod, 24, 34, 83, 86, 103.

Q

Quesnel, 192, 193, 196, 198, 199, 200, 202, 203, 204, 208, 209, 214, 218, 224, 225, 226, 240.

R

Rabié, 208.
Radivojevitch, 215, 219.
Rajewsky (prince de), 129, 131, 132, 133, 136.
Ramond, 113.
Rapp, 6, 28, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185.
Rautenstranch, 151.
Raymond, 275.
Rechberg, 10, 21, 155, 159.
Reille, 244, 246, 249, 264, 267, 270, 274, 280, 284, 286, 287, 288, 293, 294, 295, 302.
Rendsburg (prince Frédéric de Hesse de), 163, 164.
Reuss (prince de), 72, 111, 125, 153.
Rey (Emmanuel), 266, 267, 272, 273, 275, 276, 277, 281, 282, 291.
Reynier, 11, 13, 14, 21, 54, 55, 98, 99, 122, 137, 142, 151.
Ricard, 32, 34, 37, 38, 134.
Richemont, 183.
Rigault, 162.
Robert, 256.
Robinson, 249, 277.
Robrowitz, 204, 205, 239.
Rochambeau, 24, 34, 75, 79, 141, 151.
Roche, 304.
Roglowich, 34, 60.
Roguet, 11, 15, 31, 34, 90.
Roixe, 195, 238.
Ronam (O'), 260.
Rosay, 182.
Rotnietzki, 151.
Roulle, 27.
Rouyer, 197, 200, 203, 204, 210, 213, 216, 218, 222, 224, 228, 240.
Rudzewieth, 84, 110.
Ruggieri, 202.
Ryssel, 168.

S

Sacken, 28, 45, 74, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 85, 86, 108, 110, 118, 120, 138, 144, 148, 152.
Saint-Germain, 156.
Saint-Laurent, 192.
Saint-Priest, général, 64, 107, 162.
Saint-Priest, lieutenant de vaisseau, 239.
Sandt, 112.
Sarrut, 248.
Scharff, 210.
Schmitz, 198, 210, 211, 236.

Scholler, 64.
Schouvalow (comte de), 57.
Schwartzenberg (prince), 13, 18, 67, 71, 72, 77, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 94, 95, 106, 108, 118, 119, 123, 124, 125, 126, 128, 129, 131, 138, 139, 140, 161, 166, 167.
Sebastiani, 26, 27, 29, 56, 76, 80, 81, 82, 83, 107, 130, 131, 155, 160.
Seras, 211.
Severoli, 254.
Sliwowicz, 151.
Sokolnicki, 41.
Sommariva, 215.
Songeon, 273, 276, 282.
Souham, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 36, 37, 38, 80, 82, 86, 151.
Soulier, 214.
Soult (duc de Dalmatie), 52, 242, 264, 265, 266, 267, 268, 270, 273, 274, 280, 284, 285, 290, 293, 295, 296, 299, 300, 301, 302.
Stadion (comte de), 68.
Stockkorn, 151.
Stockmayer, 57.
Strogonow, 163.
Suchet (duc d'Albufera), 243, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 261, 262, 263, 266, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 310, 311.
Suden, 216.
Sulkowski, 123.
Surimont, 182.
Szembeck, 172.

T

Tarayre, 83.
Tarreau, 153, 154.
Tarride, 171.
Tauenzien, 71, 98, 99, 100, 102, 103, 109, 110, 118, 122, 168.
Taupin, 267, 274, 283, 284, 291, 294, 295, 302.
Tchitchagow, 13, 160.
Tettenborn, 17, 18, 62, 64, 114, 115, 116, 162, 164.
Thielman, 16, 112, 124, 128.
Thomas, 277.
Thuillier, 162.
Thumen, 98, 119, 122.
Tirlet, 280, 294, 297.
Tolstoy (comte de), 125, 166, 167.
Tomasilch, 220.
Tormasow, 13, 31.
Tyndall, 90.

V

Valory, 151.
Vandamme, 17, 23, 27, 34, 62, 63, 77, 89, 90, 93, 94, 95, 96.
Vander-Maesen, 267, 274, 280.
Vautier, 210.
Vecsey, 214.
Vegesack, 114, 115.
Verdier, 192, 193, 196, 197, 201, 205, 206, 221, 223, 240.
Vial, 141, 151.
Victor (duc de Bellune), 5, 16, 22, 25, 26, 34, 56, 77, 126, 130, 131, 132, 137, 160.
Vignolle, 188, 189, 190, 192, 235.
Villate, 267, 274, 280, 283, 291, 293, 295.
Vlasitch, 215.

U

Ulminski, 77.

W

Walmoden, 71, 114, 115, 116, 121, 162, 163.
Wassilczikow, 82, 87, 106, 118.
Weissenwol, 136.
Wellington (lord), 242, 243, 244, 245, 247, 248, 251, 252, 253, 256, 266, 268, 270, 274, 285, 287, 290, 291, 294, 296, 297, 298, 301, 302.
Wintzingerode, 14, 17, 20, 21, 25, 26, 31, 32, 37, 39, 71, 142, 162, 164, 165.
Wittgenstein, 6, 13, 15, 16, 21, 23, 24, 25, 26, 30, 31, 33, 36, 37, 38, 39, 40, 42, 77, 88, 89, 91, 92, 106, 107, 108, 109, 123, 124, 125, 128, 129, 138, 148.
Wittingham, 304.
Wobeser, 100, 104.
Wolkmann, 154.
Woronzow, 14, 26, 54, 61, 62, 71, 149, 163.
Wrede (de), 10, 111, 125, 153, 154, 156, 157, 158, 159, 160.
Wurmser, 167.
Wurtemberg (duc de), 172, 174, 175, 176, 179, 180, 182, 183, 184.

Y

York, général, 6, 11, 13, 18, 19, 21, 24, 25, 26, 31, 33, 37, 40, 47, 52, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 82, 86, 107, 118, 120, 135, 138, 144, 152.

Z

Zeschau, 142.
Ziethen, 49, 52, 109, 138, 139, 140.
Zucchi, 75, 240.

ARMÉES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

Armée française.

GARDE IMPÉRIALE, 11, 15, 24, 29, 30, 31, 32, 34, 36, 39, 41, 48, 49, 52, 53, 54, 59, 73, 77, 79, 89, 90, 91, 92, 93, 105, 107, 108, 109, 112, 117, 120, 122, 126, 127, 130, 131, 132, 134, 136, 137, 139, 143, 145, 149, 150, 152, 155, 156, 157, 159.
INFANTERIE DE LIGNE. — Premier, 276, — troisième, 115, — septième, 198, 217, 306, 307, 310, — neuvième, 198, 217, — quatorzième, 261, — seizième, 235, 261, — vingtième, 226, 227, — vingt-deuxième, 271, 276, — vingt-troisième, 262, — vingt-neuvième, 171, — trentième, 113, — trente-quatrième, 277, — quarante-deuxième, 209, 226,

228,— quarante-quatrième, 261, 307, 310,— cinquante-deuxième, 198,—cinquante-troisième, 223, 224, 225, 226, 227, 234, 237, —cinquante-neuvième, 201, — soixante-deuxième, 272,— soixante-troisième, 262,— quatre-vingt-quatrième, 298,—quatre-vingt-douzième, 65, — cent-unième, 227,— cent-deuxième, 209, 210, 226, 227, — cent-cinquième, 115, — cent-sixième, 232, 233, 234, 236, —cent-trente-unième, 209, 210, — cent-trente-cinquième, 79, — cent-cinquantième, 165, — cent-cinquante-deuxième, 22, 27.

INFANTERIE LÉGÈRE. Cinquième, 259, — quatorzième, 224, — trente-cinquième, 196, —trente-sixième, 196, 236.

CAVALERIE. —— ARTILLERIE LÉGÈRE. Quatrième, 226.

CHASSEURS. — Vingt-troisième, 105, — vingt-huitième, 115, — vingt-neuvième, 15, 262, — trente-unième, 214, 217, 223, 225, 226, 229.

CUIRASSIERS. — Treizième, 309, 310.

DRAGONS. — Vingt-quatrième, 309, —vingt-huitième, 123.

HUSSARDS. — Deuxième, 143, — quatrième, 254, 260, 305, 306, 308, 309, 310.

Troupes étrangères faisant partie de l'armée française.

DANOIS, 64, 114, 121, 163.

ÉTRANGER (PREMIER RÉGIMENT), 227, 237.

ITALIENS. — GARDE ROYALE, 15, 191, 192, 196, 201, 203, 205, 214, 218, 224, 230, 240. — Troisième régiment d'infanterie de ligne, 205, — troisième d'infanterie légère, 198, 199, 200, 201, 202,— Chasseurs, troisième régiment, 229, — quatrième, 214.

LITHUANIENS (lanciers), 13.

NAPOLITAINS, 170, 178.

POLONAIS, 184.

Armées étrangères.

ANGLAIS, 307, 309.

ANSÉATIQUE (légion), 62.

AUTRICHIENS, 133, 224, 225, 239,

BADOIS, 143, 149.

BAVAROIS, 105, 153, 154, 155, 178, 181, 184.

PRUSSIENS, 31, 33, 38, 43, 61, 65, 66, 107, 113, 114, 129, 136, 138, 154, 176.

RUSSES, 17, 31, 33, 40, 77, 100, 101, 107, 114, 128, 129, 131, 132, 133, 136, 138, 148, 152, 153, 155, 156.

SUÉDOIS, 99, 105, 143, 147.

WESTPHALIENS, 79, 178, 184, 259, 305, 309.

WURTEMBERGEOIS, 15, 57, 102, 141, 184.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

VICTOIRES,
CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815.

LIVRE NEUVIÈME.

CINQUIÈME COALITION.

GUERRE D'ALLEMAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

ANNÉE 1813.

Situation morale de l'Allemagne au commencement de 1813. Suite de la retraite de Russie; les Français évacuent Kœnigsberg; le roi de Naples renforce la garnison de Dantzig. — Le prince Eugène prend le commandement de l'armée sur la Vistule. Préparatifs hostiles de la Prusse. Les Français quittent la ligne de la Vistule pour se retirer derrière l'Elbe. — Défection de la Prusse; évacuation de Dresde; affaire de Luneburg. — Combat de Mockern, attaque de Wittenberg; affaire de Celle; reprise de Harburg. Napoléon se met à la tête de sa nouvelle armée; combats de Wettin, de Halle, de Mersburg; positions respectives des deux armées; combat de Weissenfels.

Le moment était arrivé où le cabinet britannique allait enfin recueillir le fruit de ses longues et constantes intrigues auprès des puissances autrefois coalisées contre la France, mais que 1813.
Napoléon, par ses victoires et sa politique, avait réussi à isoler successivement, pour les entraîner dans le tourbillon

1813. de sa planète dominatrice. La cause des rois, de nou
réunis, cessait d'être le prétexte, ou plutôt le mobile d
guerre que l'empereur des Français avait lui-même contri
à nationaliser, puisqu'il avait fourni à ses adversaires
moyens d'intéresser les peuples dans cette grande que
européenne.

Dès l'année 1810, il s'était formé en Allemagne un
puissant, dont les efforts tendaient à faire passer dans l'e
des classes inférieures de la société la haine implacable
la caste nobiliaire nourrissait contre la France, et sur
contre son chef victorieux, qui, par l'inconcevable méla
des principes de la révolution avec ceux du despotisme
taire, avait porté jusqu'alors les plus terribles atteintes
institutions gothiques de la féodalité. Une association,
gnée sous le nom de *Tugendbund* [1], parut la premièr
Prusse, et, par la manifestation de ses principes libér
parvint en peu de temps à s'emparer de la direction de
prit public. Forte de la propagation rapide de sa doctr
elle s'était déjà crue en état, vers la fin de 1811, de dé
miner une ligue puissante contre la France, en y entraî
par son influence le cabinet de Berlin; mais les imme
préparatifs que Napoléon faisait alors contre la Russie
l'apparition subite de ses armées sur l'Oder, ayant révél
gouvernement prussien tout le danger d'une rupture pré
turée, *les amis de la vertu* durent ajourner l'exécution
leur dessein. Toutefois, ils reprirent courage, et leurs e
rances se ranimèrent à la nouvelle des désastres de la ret
de Moskow.

Les premiers sociétaires du *Tugendbund* faisaient pa
d'une secte qui s'était élevée en Allemagne, et principalem
en Prusse, vers la fin du dix-huitième siècle, sous la dé

[1] Nous avons donné dans le volume précédent l'explication de ce mot.

)n de *martinistes* ou illuminés. Cette dernière associa- 1813.
ystique, dont il n'entre point dans notre plan de dé-
er les dogmes, avait compté parmi ses membres des
nages illustres. A l'époque dont nous avons parlé plus
c'est-à-dire, en 1810 et 1811, les fondateurs de la
le société des *amis de la vertu* se recrutèrent parmi
es-uns des officiers de l'armée vaincue et dispersée à
Liés entre eux par les liens les plus redoutables, les
le la vertu, quoique peu nombreux, étendirent suc-
ment leurs menées secrètes sur toute l'Allemagne, et
vernement britannique se chargea d'acquitter les frais
trigues et des séductions. L'effet s'en fit ressentir même
les troupes alliées qui combattaient dans les rangs
is. Justes ou injustes, tous les moyens furent mis en
pour exciter la population. On fit considérer à la mul-
l'élévation de l'un des frères de Napoléon sur le trône
estphalie, la formation des départemens sur la rive
du Rhin, régis par les lois françaises, comme le com-
ment d'un système d'invasion contre l'Allemagne : on
dit le bruit que Napoléon avait résolu de dépouiller les
s allemands du second ordre, pour agrandir encore le
)ire de son vaste empire.

us ne discuterons point la légitimité des motifs allégués ;
ait traiter une question qui appartient plus spéciale-
à l'histoire politique de l'Europe, et dont les déve-
mens nous conduiraient trop loin de notre objet. Il
suffira de faire connaître le seul de ces motifs, que
n'osait point énoncer ouvertement, et que l'on doit
dant envisager comme le plus puissant de tous. L'or-
germanique ne pouvait pardonner à la France vingt
es de triomphes ; soit que les armées républicaines eus-
combattu pour la cause de l'indépendance, soit que les
es impériales eussent repoussé avec gloire d'imprudentes

1813. provocations, le Tugendbund rejetait tout l'odieux de la guerre sur la nation française, et lui attribuait toutes les agressions.

Et cependant lorsqu'en 1792 les Prussiens et les troupes de l'empereur d'Allemagne avaient envahi la Flandre, la Champagne et la Lorraine; lorsque, sans déclaration de guerre préalable, ils étaient venus arborer leurs bannières sur les remparts des places frontières surprises; lorsqu'en 1799, en 1805, 1806 et 1809, ces mêmes armées ennemies avaient commencé les hostilités, pouvait-on proclamer aussi audacieusement que les Français s'étaient toujours montrés d'injustes agresseurs?

Sans avoir égard aux changemens mémorables qui avaient eu lieu dans la balance politique à la fin du dix-huitième siècle et depuis le commencement du dix-neuvième, sans examiner l'accroissement des autres puissances, on s'obstina à présenter comme des usurpations et des conquêtes spoliatrices ce que la France avait acquis depuis vingt ans; on oublia comment, au sein d'une profonde paix, la Pologne était disparue du rang des puissances; et l'on vit sans indignation les trois gouvernemens qui s'étaient partagé le royaume des Jagellon et des Sobieski, reprocher à la France, avec une singulière bonne foi, d'avoir reculé les bornes de ses frontières.

Au commencement de 1812, la société des *amis de la vertu* exerçait la plus active influence. Lors du passage de l'armée française pour aller attaquer l'empereur de Russie sur son territoire, il était déjà facile d'apercevoir la nouvelle disposition des esprits : l'appareil des forces de Napoléon paraissait seul contenir ses alliés. Au retour sur le Niémen, l'impulsion était décidément donnée, et la catastrophe de Moskow, en anéantissant l'armée si nombreuse et si belle du vainqueur des coalitions, donna le signal d'un

cinquième ligue contre la France, sous le prétexte spécieux de mettre un terme à l'ambition effrénée de son chef, ambition sur laquelle les monarques alliés fermaient encore si complaisamment les yeux six mois auparavant. Le corps d'armée prussien abandonna le premier les aigles françaises : la politique connue du cabinet de Vienne ne permettait guère de douter que l'Autriche ne renonçât incessamment à une alliance plus dangereuse que profitable pour elle; et l'on devait s'attendre à voir les autres états de l'Allemagne suivre immédiatement cet exemple. 1813.

Telle était la situation morale de l'Allemagne au commencement de 1813.

Suite de la retraite de l'armée française de Russie; évacuation de Kœnigsberg; le roi de Naples renforce la garnison de Dantzig. —Pendant que les *amis de la vertu*, suivant avec opiniâtreté le plan qu'ils s'étaient tracé, préparaient par toutes sortes de voies la défection totale des alliés de la France, la retraite de Russie continuait, et les débris des corps qui avaient passé le Niémen gagnaient les bords de la Vistule. Nous avons indiqué à la fin du volume précédent les divers points de réunion que le roi de Naples avait assignés à chacun d'eux. Toutefois comme ces corps, poursuivis par l'ennemi, ne présentaient plus qu'une faible masse d'hommes mutilés et la plupart sans armes, il était de toute impossibilité qu'ils tinssent long-temps dans une position beaucoup trop éloignée des ressources qu'exige la réorganisation d'une armée. En conséquence, le 1er janvier 1813, le roi de Naples quitta la place de Kœnigsberg, où il avait son quartier-général, et se dirigea sur Elbing. La division Heudelet, du neuvième corps[1], resta à Kœnigsberg pour main- Janvier. Allemagne.

[1] Cette division, qui n'avait point suivi le maréchal duc de Bellune en Russie, était restée dans les environs de Kœnigsberg, et n'avait perdu que quelques hommes par les maladies et la désertion.

1813. Allemagne. tenir la communication avec le dixième corps, qui s'avançait alors sur cette ville, et qui, depuis la défection du général York, ne se composait plus que de la division Grandjean et de quelques bataillons prussiens, sous les ordres du général Bulow.

Le 7 janvier, Murat partit d'Elbing avec le quartier-général pour se rendre à Marienburg. Le prince Eugène dut quitter Marienwerder avec le quatrième corps, et marcher sur Posen. Les débris du premier corps furent destinés à former la garnison de Thorn, le sixième reçut l'ordre de venir de Plock à Posen, les deuxième et troisième devaient repasser la Vistule à Marienburg, aussitôt qu'ils seraient joints par le dixième corps; ce qui eut lieu dans la nuit du 11 au 12.

Cependant le maréchal duc de Tarente, toujours suivi par le général Wittgenstein, avait continué le 1er janvier sa retraite sur Kœnigsberg, et y était entré le 3. Dans la nuit du 4 au 5, il se dirigea avec ses troupes et la division Heudelet sur Dantzig. Le général Bachelu, qui commandait l'arrière-garde de cette colonne, avait déjà eu à Tapiau un engagement avec l'ennemi. Il fut attaqué de nouveau à Stublau sur la Vistule et à Rosenberg. Dans ces différentes affaires, les Russes furent repoussés avec perte. Le général Gault, posté à Bohnsak avec une brigade appartenant à la garnison de Dantzig, culbuta également une partie de l'avant-garde ennemie, qui cherchait à s'avancer par la barre qui sépare la Vistule de la mer. Dès le 12, le duc de Tarente était arrivé à Dantzig; d'après les ordres qu'il avait reçus du roi de Naples, il remit ses troupes à la disposition du général Rapp, gouverneur de cette place, dont ce renfort porta alors la garnison au total de vingt-six à vingt-huit mille hommes d'infanterie, et seize cents chevaux.

Quelques écrivains ont considéré comme une grande faute

militaire la détermination prise par le roi de Naples de diriger sur Dantzig les divisions Heudelet et Grandjean, seuls corps qui offrissent encore une masse de combattans. Ils ne peuvent se rendre compte des motifs qui portèrent ce prince à jeter dans une place forte, déjà pourvue, selon eux, d'une garnison suffisante, des troupes qui lui étaient de la plus urgente nécessité pour tenir la campagne, arrêter les progrès de l'ennemi, donner aux débris des autres corps le loisir de se reformer, et aux troupes nouvellement mises sur pied le temps d'arriver sur le théâtre de la guerre. 1813. Allemagne.

Cette inculpation ne paraîtra pas fondée, si l'on considère 1°. la force de la garnison de Dantzig avant l'arrivée des deux divisions que nous venons de désigner plus haut; elle ne se composait en effet que d'une division napolitaine sous les ordres du général Destrées, et de la troisième brigade de la division Heudelet, présentant ensemble un total de six mille combattans; 2°. la nécessité de conserver une place d'un aussi grand développement, renfermant des établissemens militaires considérables, un arsenal, des approvisionnemens, des munitions de guerre et d'armes de toute espèce, des magasins d'habillement.

Des motifs encore plus déterminans se réunissaient aux considérations qu'on vient de lire. Napoléon, en mettant ses soins à conserver Dantzig et les autres places fortes de la Vistule, espérait pouvoir contenir la Prusse, dont le soulèvement n'était point encore décidé à cette époque. Cette occupation obstinée devait également imposer à l'Autriche et retarder sa défection. Murat avait suivi les instructions littérales de l'empereur son beau-frère, en ordonnant le mouvement que l'on blâme; il assurait la résistance de Dantzig. Il est plus que douteux que les deux divisions Heudelet et Grandjean, réunies aux tristes restes des autres corps de l'armée, se fussent maintenues sur la Vistule durant le temps nécessaire

1813. Allemagne. pour la formation et l'arrivée de la nouvelle armée que Napoléon était allé organiser. La prise de Dantzig, résultat presque certain de l'insuffisance de sa garnison, et celle des autres forteresses, encore bien moins en état de se défendre, eût interdit aux Français tout retour sur la Vistule. C'est par ces considérations que cette place reçut un renfort indispensable, et que des garnisons furent jetées dans les villes qui n'en avaient point, et qui durent se préparer à soutenir un siége [1].

Le quatrième corps, en continuant sa retraite par Schwetz, passa devant la forteresse de Graudentz, hors de la portée du canon des remparts. L'attitude hostile de la garnison prussienne qui avait pris les armes, et qui se présentait avec des avant-postes sur la route, rendit cette précaution inutile.

18 janvier. *Le prince Eugène prend le commandement de l'armée retirée sur la Vistule.* — Ce fut à Posen que le roi de Naples, en annonçant au vice-roi d'Italie, qui y était arrivé le 17, l'intention de retourner dans ses Etats, voulut lui remettre le commandement de l'armée; mais ce prince, qui ne croyait pas qu'une mission aussi importante pût être quittée ou remise sans l'ordre formel de celui qui l'avait donnée, refusa de s'en charger. Malgré ce refus, le roi de Naples partit sans

[1] « Ce n'est pas seulement pour la conservation en elle-même d'une grande quantité de grains, d'effets d'habillement, de munitions de guerre, d'artillerie et d'argent, ainsi qu'on l'a dit, que Dantzig ne fut pas abandonné; c'était pour jouir plus tard des véritables avantages que procurerait cette grande place à une armée, qui, réorganisée derrière l'Oder et l'Elbe, pouvait revenir triomphante sur la Vistule; succès qui devait naturellement être favorisé par les différentes garnisons des places, dont l'investissement ou le siége assurait une grande diversion dans les forces ennemies. C'est alors que des magasins bien approvisionnés et des troupes bien acclimatées et disponibles, étaient des secours vraiment précieux pour rééquiper et renforcer une armée, qui, toute victorieuse qu'on la supposait, aurait infailliblement beaucoup souffert, après avoir livré plusieurs grandes batailles pour repousser l'ennemi jusqu'en Pologne. » (*Relation de la défense de Dantzig, en* 1813, par P. H. Dartois, capitaine du génie.)

attendre la décision du conseil des maréchaux, dont Eugène avait demandé la convocation. Alors le vice-roi se vit contraint, pour ainsi dire, en sa qualité de lieutenant de l'empereur, de prendre un commandement devenu vacant, et que Napoléon s'empressa de lui confirmer, à la grande satisfaction de toute l'armée. 1813. Allemagne.

L'armée russe, après avoir occupé Bromberg, s'arrêta sur la rive droite de la Vistule; bien qu'elle eût été moins maltraitée par la rigueur du climat, elle avait cependant essuyé des pertes considérables. Ses sauvages soldats avaient supporté le froid, mais la fatigue et les privations les accablaient : ils avaient besoin de quelque repos afin de se refaire et de se réorganiser. Le prince vice-roi se hâta de profiter de l'inaction de l'armée ennemie pour donner une apparence de formation aux différens débris que le roi de Naples lui avait laissés dans le plus grand désordre. Il trouva, dans les premier, deuxième, troisième, quatrième et sixième corps, réunis dans les environs de Posen, environ dix-sept mille hommes, plus ou moins en état de porter les armes. La place de Thorn en exigeait au moins cinq mille, en raison du développement de ses ouvrages; le prince choisit à cet effet les troupes qui, par leur situation physique et morale, se trouvaient le moins en état de résister aux fatigues d'une campagne active. Bavarois pour la plupart, ces soldats furent mis sous les ordres du général du génie Poitevin de Maureillan; le reste de l'armée était en partie désarmé, privé d'artillerie, de munitions, et n'avait qu'une faible poignée d'hommes à cheval.

Cependant, dès le 14, la communication avec Dantzig avait été interceptée; le 20, cette place fut tout à fait bloquée. Le prince Eugène, convaincu qu'il serait dans la nécessité de continuer sa retraite aussitôt que les Russes passeraient la Vistule, ne s'occupa plus qu'à donner le plus de régularité

1813. Allemagne. possible aux faibles troupes qu'il avait à sa disposition. La perte des magasins d'Elbing et de Bromberg le privait des objets les plus indispensables; les bateaux que la glace avait retenus dans ces deux dernières villes, étaient chargés de vivres, d'armes, de munitions; ils portaient même un double habillement. Le prince suppléa, par son incroyable activité, aux ressources qu'il n'était pas en son pouvoir de se procurer. Il fallait des armes, des munitions, de l'artillerie; les pièces que l'on fit venir des derrières de l'armée manquaient d'attelages; les chevaux nécessaires furent achetés dans le pays, les harnois confectionnés à Posen même : le prince, sans se donner un instant de repos, suivit, surveilla lui-même toutes ces opérations. Stettin, Custrin, Glogau, n'étaient pas assez garnis de pièces de campagne pour pouvoir en fournir; il fallut en tirer des forteresses de l'Elbe; une partie vint en poste jusqu'à Wesel. En même temps, le vice-roi s'occupa de l'approvisionnement des places de l'Oder, qui avait été négligé par la Prusse en 1812. Le général Mathieu Dumas, intendant général de l'armée, chargé de cette opération, s'en acquitta avec une activité telle, que, lorsqu'on les abandonna, elles étaient en état de soutenir un siége. Les premier, deuxième, troisième, quatrième et sixième corps, formant alors onze mille cinq cents hommes en état de servir, furent répartis en trois divisions : une française, sous les ordres du général Gérard; une bavaroise, et c'était la plus forte, commandée d'abord par le général de Wrede, ensuite par le général Rechberg; et une polonaise, sous les ordres du général Girard. La cavalerie se composait d'environ cinq cents chevaux de la garde, trois cents chevaux bavarois, et le squelette de deux régimens de lanciers lithuaniens, commandés par le prince Gedroitze. Les dépôts de ces différens corps furent renvoyés sur les derrières, et les maréchaux qui les avaient commandés rentrèrent en France. Le maréchal Gouvion resta

seul auprès du prince, mais sans commandement déterminé. 1813.
Le 23, un petit train d'artillerie et deux bataillons de la Allemagne.
jeune garde, organisés à Stettin, arrivèrent à Posen; ces deux bataillons, avec deux autres de la vieille garde, formèrent une quatrième division de réserve, forte d'à peu près deux mille hommes, et qui fut placée sous le commandement du général Roguet.

Ce fut avec ces faibles ressources que le prince vice-roi dut s'opposer à des troupes plus que décuples. Etant privé de ses communications avec Dantzig, et ne pouvant se placer en bataille derrière la Vistule, il prit une ligne oblique; sa droite se trouvait alors couverte, entre Thorn et Varsovie, par le septième corps. Le prince se plaça en colonne derrière le fleuve, la division bavaroise à Gnessen, pour communiquer avec le général Reynier, et la cavalerie à Zirke sur la Wartha, afin de se lier avec les garnisons de Custrin et de Francfort.

Préparatifs hostiles de la Prusse. — Cependant le roi Janvier.
de Prusse attendait avec impatience le moment de rompre avec la France. La présence du duc de Castiglione, qui occupait Berlin avec six mille hommes du onzième corps, lui faisait craindre d'être gêné dans ses opérations, et peut-être inquiété personnellement. Le roi se décida donc à quitter Berlin, et à partir pour Breslau, où il arriva le 22 janvier. Peu de jours après l'arrivée du roi de Prusse dans la capitale de la Silésie prussienne, parurent plusieurs édits concernant la formation d'une nouvelle armée; un détachement de chasseurs volontaires, dont le nombre n'était pas fixé, fut mis à la suite de chaque régiment d'infanterie et de cavalerie; il fut ordonné en outre à tout individu, né sujet du roi de Prusse ou naturalisé, de porter la cocarde nationale prussienne. Ces levées, qui se faisaient dans la partie des Etats prussiens occupés par l'armée française, avaient également lieu dans la Prusse proprement dite. Le général York, au

1813. Allemagne. milieu des troupes russes, appelait au service tous les officiers et tous les soldats invalides ou renvoyés, qui étaient dans son gouvernement. D'autre part, Bulow avait refusé d'entrer à Dantzig avec les troupes du duc de Tarente, et s'était retiré à New Stettin, où il se réorganisait, après avoir établi ses communications avec l'avant-garde russe [1].

Févr.-Mars. *Les Français abandonnent la ligne de la Vistule, etc.; défection de la Prusse.* — Vers la fin du mois de janvier, la grande armée russe se mit en mouvement pour entrer en Pologne; elle se composait des trois corps des généraux Doc-

[1] On a voulu donner à la levée d'armée qui eut lieu en Prusse en 1813 le mérite de la spontanéité et du plus pur dévouement. La vérité est que cette levée n'était pas plus volontaire que la première réquisition frappée par la convention nationale en France, et la conscription qui suivit. En effet, aucune disposition coërcitive ne fut négligée pour assurer l'exécution des édits du roi de Prusse, en date des 3 et 22 février. Un des principaux articles portait: «Aucun jeune homme qui atteint sa dix-septième année, qui n'a pas passé la vingt-unième, et qui n'est dans aucun service actif, ne pourra occuper une place, être revêtu d'une dignité, ou décoré d'un ordre, s'il n'a servi un an dans les troupes de ligne, ou dans les détachemens de chasseurs.» A ces mesures, on en joignit d'autres plus sévères encore pour anéantir toute exception de service accordée antérieurement, et prévenir les substitutions des propriétaires fonciers en faveur de leurs fils. Les peines les plus rigoureuses furent en outre portées contre les individus qui se retireraient du service sous prétexte d'âge et de santé, et les châtimens les plus sévères infligés aux pères ou aux tuteurs qui chercheraient à en exempter leurs fils ou leurs pupiles. Nous sommes loin de vouloir blâmer ces mesures, toujours nécessaires dans les grands Etats où il existe une masse considérable d'individus inaccessibles à toute espèce d'enthousiasme et de sentimens nobles. Notre but est seulement de réduire par les faits à sa plus simple expression, ce patriotisme exclusif, dont les Prussiens ont fait parade quand ils ont eu toute l'Europe pour auxiliaire. Cette force d'inertie, qui s'opposa d'abord aux résolutions du gouvernement prussien, est d'ailleurs commune à tous les Etats monarchiques. La querelle du souverain ne devient jamais celle du peuple que lorsque la nation a acquis la certitude que le but de la guerre est son asservissement ou sa ruine. Rien ne peut alors comprimer l'élan de l'honneur national, et ce n'est qu'en s'appuyant sur lui que les gouvernemens peuvent compter sur un succès certain.

(*Le général Guillaume de Vaudoncourt.*)

torow, Tormasow et Miloradowitch. Les trois autres corps qui avaient suivi l'armée française sur la Vistule, attendirent que la grande armée russe se fût rapprochée d'eux pour se porter en avant. Cette jonction était opérée, lorsque le général Reynier s'établit avec le septième corps près de Kalisch. Le 6 février, le corps polonais du prince Poniatowski quitta Varsovie pour se rendre à Petrikau. Le 7, le prince Schwartzenberg partit de cette ville, où les Russes entrèrent sans coup férir le lendemain 8, d'après la convention conclue avec le général autrichien. Le même jour, les Prussiens qui formaient la garnison de Pilau ayant menacé de joindre leurs armes à celles des assiégeans, le général Castella, gouverneur de la place, fut obligé de capituler. Les Russes remirent sur-le-champ cette forteresse au général York. 1813. Allemagne.

Dans le même temps l'amiral Tchitchagow, s'étant rapproché de Thorn et de Bromberg, le prince Eugène se vit forcé d'abandonner la position de Thorn. La retraite du prince Schwartzenberg en Gallicie compromettait le salut du petit corps de vétérans que le prince français avait réunis; il était d'ailleurs de la dernière importance pour le prince Eugène de couvrir Berlin et les communications avec la Saxe, afin de retarder le plus possible la défection imminente de la Prusse, et de ne pas s'éloigner des secours qu'il attendait. Déjà débordé à gauche par Wittgenstein, que les Prussiens avaient laissé passer, la grande armée russe menaçait sa droite par Plock et Varsovie, tandis que Tchitchagow s'approchait aussi de front. Le vice-roi jugea qu'en cet état de choses la ligne de l'Oder était la seule tenable, et il résolut de la prendre sans perdre de temps.

La division bavaroise, qui occupait Gnessen, reçut en conséquence l'ordre de se rapprocher de Posen par Pudwitz. Dans la nuit du 11 au 12, Czernichew attaqua avec son corps de cosaques les deux régimens de lanciers lithuaniens postés

1813. Allemagne. à Zirke. Trop faible pour résister à des forces aussi supérieures, cette brigade fut promptement défaite, et le prince Gedroitze qui la commandait tomba, avec la plupart des siens, au pouvoir de l'ennemi.

Le 12, le prince vice-roi quitta Posen, se retirant sur Francfort à la tête de neuf mille hommes. Le 16, l'avant-garde russe, sous les ordres de Woronzow, entra à Posen. Le 18, le vice-roi arriva à Francfort sur l'Oder, après avoir été constamment inquiété en route par les troupes légères de l'ennemi.

Le général Wintzingerode, ayant passé la Wartha à Kolo avec deux divisions d'infanterie et six mille hommes de cavalerie, attaqua, le 13, le général Reynier, cantonné avec le septième corps dans les environs de Kalisch. L'attaque fut si vive, que les divers régimens ne purent arriver au point de rendez-vous, fixé à Kalisch même, qu'en faisant une trouée. Néanmoins le général Reynier garda la position jusqu'au soir. Pendant la nuit, il se retira sur Kobilin, et de là sur Glogau, où il arriva le 19. Le général saxon Nostitz, ayant été coupé, fut fait prisonnier avec cinq cents hommes et quatre pièces de canon. Le général Gablentz, qui commandait l'avant-garde, se retira sur Czentoschau, où le prince Poniatowski le rejoignit, lorsqu'il eut appris l'affaire de Kalisch.

Cependant un nouveau corps d'armée, sous les ordres du général Grenier, composé de deux divisions, et fort d'environ dix-huit mille hommes, outre mille hommes de cavalerie italienne, était arrivé à Berlin [1]. Le général Grenier, informé

[1] Ce corps, organisé en Italie pendant l'hiver de 1812, en était parti au commencement de 1813; il se trouvait formé des bataillons de guerre restés dans le pays pendant la dernière campagne, et de bataillons de nouvelle formation des régimens italiens qui avaient été en Russie: il prit le n°. 11, dans l'ordre des corps de la grande armée, lorsque celle-ci fut réorganisée par Napoléon.

de la marche du vice-roi, se portaà sa rencontre à Francfort sur l'Oder. Le prince arriva peu de temps après dans cette ville. 1813. Allemagne.

Czernichew, après le combat de Zirke, avait passé l'Oder près de Custrin, tandis que d'autres partis de cosaques de l'avant-garde de Wittgenstein le passaient à Garz. Ces diverses troupes légères étaient le 17 à Strausberg. Le général Poinsot, qui fut détaché contre elles avec deux bataillons et cent chevaux faisant partie de la garnison de Berlin, les attaqua, les battit, et les força à se diriger, par Fehrbelin, sur Potsdam, qu'elles espéraient tourner. Le prince vice-roi, informé que Czernichew avait passé l'Oder et était arrivé avant lui à Berlin, se décida à se rapprocher de cette ville; il quittta Francfort le 20, et arriva à Berlin le 21 avec les cinq cents chevaux de la garde; le reste de sa petite armée le suivit, sous les ordres du maréchal Gouvion-Saint-Cyr.

Le prince s'occupa alors de donner une nouvelle formation à ses troupes; elles furent incorporées avec celles du général Grenier, et formèrent trois divisions, sous les ordres des généraux Charpentier, Fressinet et Gérard. La réserve se composa de deux bataillons de la vieille et de deux de la jeune garde, sous les ordres du général Roguet; la cavalerie comptait à peu près mille chevaux, tant de la garde française qu'Italiens et Wurtzbourgeois. La totalité des forces dont le prince vice-roi pouvait alors disposer, ne s'élevait pas au-delà de vingt-six mille hommes, y compris la division bavaroise détachée à Crossen.

Vers les derniers jours de février, les troupes légères d'avant-garde de Wittgenstein commencèrent à s'approcher de Berlin. L'intention du prince vice-roi n'était pas de se défendre dans une ville déjà devenue ennemie; mais encore voulait-il ne l'abandonner qu'à la dernière extrémité, afin

1813. Allemagne. de couvrir la formation des nouveaux corps qui se rassemblaient derrière l'Elbe, et de forcer l'ennemi à faire un mouvement sur lui. En effet, chaque manœuvre qu'il faisait faire aux généraux russes, exigeait un espace de temps que l'empereur se hâtait de mettre à profit pour la création de ses nouvelles légions.

L'avant-garde du corps de Wittgenstein arriva le 2 mars à quelques lieues de Berlin, et le prince se prépara alors à se replier sur l'Elbe. Dans la nuit du 3 au 4, les troupes françaises quittèrent Berlin. Le 4 au matin, après un léger combat, qui eut lieu à la porte de Halle, par l'imprudence de quelques bourgeois, trop empressés de recevoir les cosaques, l'ennemi entra dans la ville vers les onze heures du matin.

En quittant Berlin, l'armée française se dirigea sur Wittenberg en deux colonnes; celle de droite par Juterbogk, et celle de gauche par Treuenbrilzen. Le 6, le quartier-général était à Wittenberg; le 9, il se rendit à Leipsig, et l'armée prit position sur l'Elbe, occupant les positions suivantes: le corps sous les ordres du général Grenier resta en avant et en arrière de Wittenberg; le septième corps, qui, après avoir été obligé de quitter Glogau, était arrivé le 2 mars à Bautzen, occupait alors Dresde; la division bavaroise était à Meissen, le général Thielman à Torgau; le général Montbrun, avec quelques troupes de cavalerie, était à Dessau; le prince d'Eckmulh, avec environ trois mille hommes, se trouvait à Leipsig, d'où, le 9, il se rendit à Dresde pour prendre le commandement des troupes qui étaient placées depuis cette ville jusqu'à Torgau; le duc de Bellune occupait Bernburg avec quelques bataillons destinés à former le noyau du deuxième corps; le deuxième corps de cavalerie s'organisait près de Brunswick; le premier corps de la même

armée se réunissait près de Magdeburg, où le général Lauriston formait les quatre divisions qui devaient composer le cinquième corps; le général Morand, avec quelques troupes, tenait Stralsund et la Poméranie suédoise.

A cette époque, l'armée active du prince vice-roi ne se composait, à proprement parler, que de quarante mille hommes, y compris la division Durutte, appartenant au septième corps, et les Bavarois. Derrière la ligne qu'elle occupait, se réunissaient les corps d'armée qui devaient entrer en campagne. Le nouveau quatrième corps d'armée, formé en Italie et commandé par le général Bertrand [1], traversait alors le Tyrol. Wurtzburg, Francfort, Bamberg, Wesel, étaient indiqués comme points de réunion au troisième, au sixième corps, aux Bavarois, et au premier corps sous les ordres du général Vandamme.

Le 9 mars, les cosaques de Czernichew étaient devant Magdeburg, et le corps du général Wintzingerode s'avançait par la route de Goerlitz et de Bautzen.

Le colonel Tettenborn, détaché avec un parti vers l'Elbe inférieur, arriva le 11 à Neustadt, d'où le général Morand se retira à son approche, pour se replier avec le peu de troupes qu'il avait sur Hamburg. Le 12, le général Carra-Saint-Cyr évacua cette dernière ville. Cependant le général Morand continuait sa retraite par Mollen et Bergedorf; encore qu'il n'eût guère avec lui que mille hommes et quelques canons, il repoussa constamment les attaques de Tettenborn,

[1] La formation de ce corps, dont la masse n'était elle-même composée que de conscrits réunis et disciplinés pendant le courant de l'année 1812, acheva d'enlever tous les vieux militaires qui se trouvaient encore dans les dépôts des différens régimens français et italiens. Après le départ de ces troupes, les garnisons d'Italie se trouvèrent (comme on le verra plus tard) absolument dégarnies, et les états de situation ne furent, pour ainsi dire, composés que des numéros des régimens, que représentaient les quartiers-maîtres et un petit nombre d'estropiés.

1813. qui l'avait suivi; traversa l'Elbe à Zollenspicker, et rejo
Allemagne. le général Saint-Cyr, qui se retira sur Brême.

Tettenborn, entré à Hamburg le 18, rétablit l'anci
forme de gouvernement, et ouvrit le port aux vaisseaux ang

L'initiative prise depuis quelques mois par le général
et par le colonel Tettenborn, dont la conduite n'avait
soumise à aucune enquête, indiquait facilement qu
étaient les véritables intentions du cabinet de Berlin.
négociations ouvertes entre la Prusse et la Russie, dè
premiers jours du mois de février, s'étaient terminées pa
traité d'alliance offensive et défensive, signé le premier m
Néanmoins la Prusse ne s'était pas empressée de le dénon
à la faveur de ce silence, elle achevait tous ses prépar
de guerre contre la France, et laissait au prince Schw
zenberg le temps d'effectuer sa retraite en Gallicie, a
que le général autrichien l'avait stipulé d'autre part, en
vrant Varsovie aux troupes russes. Cependant l'armée r
s'étant mise en marche vers l'Elbe, après que l'armée f
çaise eut quitté Berlin et repassé ce fleuve, l'empe
Alexandre alla visiter son nouvel allié à Breslau, et séjo
dans cette ville depuis le 15 jusqu'au 19 mars. Alors i
fut plus possible au gouvernement prussien de dissim
davantage sa défection. Le 17 mars, la nouvelle alliance
notifiée officiellement à l'ambassadeur de France à Berlin
à Paris par l'ambassadeur de Prusse. La réfutation des
tendus griefs, allégués par cette dernière puissance, se tro
dans des traités authentiques; elle repose sur des faits pa
et reconnus; nous ne les discuterons point. Le seul vérita
motif, et son importance ne peut être contestée, fut p
sous silence. En effet, les diplomates de Berlin auraient cr
de flétrir la réputation nationale, en énonçant comme ca
déterminante de la rupture le revers de fortune qui a
obligé les armées françaises à repasser successivement la
rézina, le Niémen et la Vistule.

Dès son arrivée à Dresde, le prince d'Eckmulh avait mis la ville neuve à l'abri d'une incursion de cavalerie; des tambours en palissade avaient été établis à chaque barrière, et deux piles du pont avaient été minées, pour faire sauter l'arche qu'elles supportaient aussitôt que l'ennemi s'approcherait en force. Le septième corps formait la garnison. Le 6, les troupes légères russes arrivèrent en vue de cette ville que le roi de Saxe avait quittée depuis le 23 février, pour se retirer à Ratisbonne. 1813. Allemagne.

Le 22 mars parut une ordonnance du roi de Prusse qui légitimait la conduite du général York. Nous ne parlerions pas de cette pièce, assez inutile d'ailleurs, si elle n'offrait un contraste assez bizarre avec la publication faite par le gouvernement prussien, le 19 janvier précédent.

Au moment de la déclaration de guerre de la Prusse, son armée active montait à quatre-vingt-quinze mille hommes. La défection de cette puissance portait donc les forces de l'ennemi sur l'Oder et sur l'Elbe à deux cent cinquante mille hommes, et le prince vice-roi n'en avait pas plus de cinquante-deux mille à leur opposer.

Cependant l'empereur Napoléon réunissait la nouvelle armée destinée à entrer en campagne. A l'exception du quatrième corps, où se trouvaient quelques vieux bataillons tirés d'Italie, les autres n'étaient formés que de conscrits des cohortes dites du *premier ban*. Ces troupes, à peine habillées, n'étaient point encore suffisamment exercées; la cavalerie manquait absolument, et sa création demandait un espace de temps plus considérable; il fallait ou s'en passer, ou n'entrer en campagne que trois mois plus tard. L'empereur avait appris sans doute aux Français qu'ils avaient combattu et vaincu sans cavalerie; mais cette même cavalerie était indispensable après le combat pour recueillir le fruit de la victoire. Comme il était essentiel avant tout de gagner du temps, les savantes manœuvres du prince vice-roi n'avaient point d'autre but.

1813. Allemagne. Dès le mois de janvier 1813, l'empereur s'était occupé de réparer les désastres de la campagne précédente. Un sénatus-consulte, en date du 10 janvier, avait mis à la disposition du ministre de la guerre trois cent cinquante mille hommes; savoir, cent mille hommes formant les cohortes du premier ban, cent mille hommes à prendre sur les classes restantes des conscriptions de 1809 à 1812, et cent cinquante mille conscrits de la levée de 1814. De ce dernier nombre, soixante mille seulement furent destinés pour l'armée active, les autres furent assignés à la défense des côtes.

Mais, sur tout ce nombre d'hommes, il n'y avait que les cent mille hommes des cohortes qui fussent d'abord disponibles, et il fallait au moins trois et même quatre mois pour mettre le surplus des levées en état d'entrer en campagne, les armer, les instruire. Dans cet état de choses, l'empereur ne pouvait commencer la guerre qu'avec des forces à peu près égales à celles de l'ennemi, et non plus nombreuses de moitié, ainsi que quelques écrivains étrangers l'ont positivement affirmé.

La défection de la Prusse et les dispositions équivoques de l'Autriche forçant Napoléon à recourir à de nouvelles levées, un second sénatus-consulte, du 3 avril, mit encore cent quatre-vingt mille hommes à la disposition du ministre de la guerre, dont dix mille gardes d'honneur, quatre-vingt mille par un nouvel appel sur le premier ban, et quatre-vingt-dix mille conscrits de 1814, destinés d'abord à la défense des côtes.

Mars. *Evacuation de Dresde; affaire de Luneburg; combat de Mockern; attaque de Wittenberg; affaire de Celle; reprise de Harburg.* — L'avant-garde de Wintzingerode étant arrivée devant Dresde, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le prince d'Eckmulh fit sauter, le 19 mars, l'arche dont les piles avaient été minées, et se retira sur Leipsick avec les troupes qu'il avait emmenées. Le général Durutte, qui

avait pris le commandement du septième corps, en remplacement du général Reynier, malade, ne quitta cette ville que le 26, lorsqu'il apprit que des partis de cosaques avaient passé l'Elbe au-dessous de Meissen, et que le prince vice-roi reployait son armée derrière la Saale. 1813. Allemagne.

La division bavaroise Reichberg, qui avait brûlé le pont de Meissen en se retirant, formait l'arrière-garde du général Durutte; elle fut attaquée à Coldiz, le 29, par trois régimens de cavalerie ennemie. Les Russes furent repoussés avec perte d'un certain nombre d'hommes, et le général Durutte, ayant passé la Saale, se dirigea vers Stolberg.

Il était devenu impossible au prince vice-roi de défendre l'Elbe depuis Dresde jusqu'à Magdeburg. Les corps de Wittgenstein et d'York marchaient sur cette ville; Bulow se dirigeait vers Torgau, et Wintzingerode était devant Dresde, tandis que Blucher partait de Breslau. En risquant une affaire, ou en donnant trop d'étendue à sa ligne de position, le vice-roi découvrait Magdeburg, laissait l'ennemi maître du Bas-Elbe, et lui livrait Brême et les départemens du nord de l'Allemagne. Le prince se décida à se placer à la direction que l'ennemi devait suivre pour gagner le Rhin et Mayence. En s'appuyant sur Magdeburg, et pivotant, la droite en arrière, sur cette forteresse, il était à même de faire une pointe au-delà de l'Elbe, et même de menacer Berlin. Par là l'ennemi était forcé de faire un mouvement latéral vers la droite, et de diriger ses principales forces sur lui. Outre que cette double manœuvre faisait gagner au prince vice-roi un espace de temps considérable, elle laissait les généraux ennemis dans un état d'incertitude telle, que Blucher et Wittgenstein devaient se trouver dans l'obligation d'attendre la jonction des autres armées russes et prussiennes pour commencer leurs opérations.

Le quartier-général du prince quitta Leipsig le 21 mars

1813. Allemagne. pour se rendre à Magdeburg. Le onzième corps quitta é lement les positions de Wittenberg, repassa l'Elbe pou diriger sur Dessau. Le 23, la division Maison, du cinquiè corps, repassa l'Elbe, et occupa Mockern jusqu'au 28. D les derniers jours de mars, les généraux Montbrun et l grange battirent le général Doernberg [1], qui avait trav l'Elbe, et le forcèrent à repasser ce fleuve.

Au premier avril, l'armée du prince vice-roi se trou rassemblée derrière la Saale; le onzième corps occupait M deburg; le cinquième s'étendait en descendant l'Elbe j que vers Stendal et Werben; le deuxième corps, sous ordres du maréchal duc de Bellune, et formé des cadres l'armée de Russie répartis en huit bataillons, occupait Ca et Bernsburg; la division Durutte et les troupes bavaroi étaient au pied des montagnes du Hartz vers Stolberg.

Cependant les Anglais avaient fait une descente à l'emb chure du Weser, et, soutenus par les paysans du du d'Oldenburg, ils s'étaient emparés des batteries de Ble et de Bremerlehe. Deux bataillons du cent cinquante-deuxiè régiment, partis de Brême, reprirent ces deux postes le 2 tuèrent plus de deux cents hommes à l'ennemi, et lui en vèrent deux canons. Le général Morand était parti de Brè avec mille hommes d'infanterie, quatre canons et un piq de cavalerie : cette faible colonne arriva à Luneburg le p mier avril, et en chassa un détachement de cosaques; m les partisans Doernberg, Benkerdorf et Czernichew, inform du séjour du général Morand à Luneburg, résolurent profiter de leur supériorité numérique pour attaquer le g néral français. En conséquence, ayant passé l'Elbe au-d de l'aile gauche du prince vice-roi, ils se mirent aussitôt

[1] Le général Doernberg, déserteur du service de Westphalie, était pay la solde de l'Angleterre.

marche; et, laissant quelques troupes pour garder les passages de la Netze, qu'ils quittaient, ils parurent le 2 avril devant Luneburg avec environ quatre mille hommes de toutes armes. Un fort détachement eut ordre d'attaquer la ville à dos, tandis que les trois généraux ennemis l'attaquèrent de front avec ce qui leur restait de monde. Le combat fut long et opiniâtre, les soldats français et saxons du général Morand opposèrent la plus vigoureuse résistance; mais, vers le soir, ce général ayant été blessé à mort, sa petite troupe, diminuée de moitié, se vit réduite à capituler. 1813. Allemagne.

Le général Montbrun accourut le lendemain avec l'avant-garde de la division Lagrange. A son approche, l'ennemi se hâta d'abandonner la ville; on lui reprit quelques prisonniers. Le prince d'Eckmulh, qui arriva à Luneburg le 4, acheva de nettoyer la rive droite de l'Elbe de tous les partis ennemis, et fit occuper Stade. Deux divisions du premier corps étaient déjà arrivées à Brême; le prince vice-roi jugea dès-lors inutile d'affaiblir davantage son armée par un détachement aussi éloigné du corps principal. L'effet de la diversion tentée, tant sur l'Elbe inférieur que par Magdeburg même, avait déjà été produit, et la présence du général Vandamme sur le Weser empêchait l'ennemi de pousser ses progrès vers ce fleuve. La division Lagrange rejoignit donc l'armée.

Cependant Wittgenstein s'était rapproché de l'Elbe au-dessus de Magdeburg, et semblait vouloir se diriger sur Leipsig; il s'était porté avec ses troupes à Belzig sur la route de Wittenberg, tandis que Bulow, parti de Berlin, se dirigeait par Brandeburg sur Ziesar. En même temps, le général Borstel occupait Wahlitz, afin d'investir Magdeburg du côté droit de l'Elbe, tandis que le général Wittgenstein passerait ce fleuve vers Wittenberg, et marcherait sur Leipsig. Ce mouvement une fois achevé, le prince vice-roi était forcé de se retirer en toute hâte pour ne pas être coupé de

1813. Allemagne. Francfort, et les corps qui se trouvaient sur le Mein étaient gravement compromis. Le prince feignit donc de vouloir reprendre l'offensive, en faisant passer l'Elbe aux cinquième et onzième corps, afin de rappeler les forces de l'ennemi sur lui.

Après avoir chassé le général Borstel de Wahlitz, et l'avoir repoussé en arrière de Mockern jusqu'à Gloina, le vice-roi mit ses troupes en position en avant de Magdeburg, de manière à garder les deux routes de Burg et de Gommern. Le onzième corps prit poste sur le plateau de Nedlitz, sa gauche s'appuyant au village, sa droite s'étendant vers Gommern : les trois divisions Maison, Puthod et Rochambeau, du cinquième corps, commandé par le général Lauriston, s'établirent à Gerwisch, Walisch, et Waltersdorf; la garde fut placée en réserve à la digue de Clus : des postes de deux ou trois compagnies chaque gardaient le front de l'armée sur Wahlitz, Zehdenik et Ziepel. Le même jour 3 avril, le prince poussa une forte reconnaissance en avant de Mockern. Les troupes légères ennemies furent culbutées sur tous les points, et l'épouvante se répandit jusqu'à Berlin, où l'on crut que les Français ne tarderaient pas à rentrer.

Le prince vice-roi, en déployant ses forces devant Magdeburg, s'attendait bien à être attaqué. En effet, le 4, Wittgenstein s'avança par Zerbst, tandis que Bulow marchait par Hohensitz; en même temps, Borstel marchait sur Dalchau, et York sur Leitzkau. Vers les deux heures après midi, l'ennemi attaqua avec vivacité. Le combat s'engagea chaudement sur tous les points, mais principalement vers Mockern et Leitzkau : les divers petits postes que le prince avait placés sur son front arrêtèrent long-temps l'ennemi; on se battit tout le reste de la journée. Ce ne fut que vers le soir que les lanciers français furent ramenés sur la route entre Nedlitz et Zehdenick; mais l'ennemi qui s'était rendu maître de ce dernier village, n'avança pas au-delà; la nuit sépara les combattans.

Le but du prince vice-roi était atteint, puisqu'il avait forcé l'ennemi à rassembler près de soixante mille hommes sur ce point; ne voulant point engager une affaire générale, il replia pendant la nuit le onzième corps sur Magdeburg.

Pendant que ces événemens avaient lieu, le mouvement de l'aile gauche de l'armée russo-prussienne avait continué. Le général Wintzingerode n'avait fait que traverser Dresde, et marchait sur Leipsig; le 11, il était à Halle: en même temps Blucher, se joignant par la droite au corps de Wittgenstein, s'avançait jusqu'à Rochlitz, étendant sa gauche vers Reichenbach, et poussant des partis sur Plauen et sur la route de Francfort.

Wittgenstein, ayant laissé le corps de Bulow devant Magdeburg, se rapprocha de nouveau de Leipsig; la division Kleist resta devant Wittenberg, les autres corps continuèrent leur marche: le 11, le corps d'York était à Koethen, et celui de Wittgenstein était à Dessau.

Le prince vice-roi, instruit de ce dernier mouvement, ainsi que de l'occupation de Halle par le général Wintzingerode, songea à rapprocher ses troupes de la Haute-Saale; par-là il conservait ses communications avec Francfort, en même temps qu'il défendait le passage de la rivière; une partie du onzième corps resta en réserve à Magdeburg; le restant et le cinquième corps vinrent occuper Aschersleben, Ermsleben, Ballenstedt et Quedlinburg; le duc de Bellune continua d'occuper Calbe et Bernburg. L'extrême droite, formée par la division Durutte et les Bavarois, était toujours à Stolberg. Le 11, le prince vice-roi était à Aschersleben; les 13, 14 et 15, il poussa de fortes reconnaissances de cavalerie sur Quensledt, Leimbach et Walbeck, et tint constamment l'ennemi en alerte. Le général Helfreich, du corps de Wittgenstein, tenta de s'emparer de Calbe, tandis qu'un autre corps de troupes se présentait devant Bernburg, et

1813. Allemagne. que le général Yorck se présentait devant Alsleben; mais ces différentes attaques n'eurent aucun succès, et furent toutes repoussées par les troupes du duc de Bellune. Le prince vice-roi de son côté multipliait ses attaques, se montrait sur tous les points, et répondait aux mouvemens de l'ennemi par des démonstrations non moins hostiles. En paraissant ainsi vouloir à chaque instant reprendre l'offensive, il tint les généraux ennemis dans un état d'incertitude perpétuelle, et força les corps qui avaient passé l'Elbe à attendre pour agir, que toute leur armée eût traversé le fleuve; c'est ainsi qu'il parvint à conserver pendant un mois l'excellente position qu'il avait su choisir.

Le 17, le général Wittgenstein attaqua Wittenberg; le général Lapoype, qui commandait dans cette ville, fit une sortie le même jour, et tua trois cents hommes à l'ennemi. Toutefois, Wittgenstein fit bombarder la ville le lendemain, et somma le gouverneur de se rendre. Celui-ci ayant renvoyé le parlementaire avec mépris, Wittgenstein, aussi mécontent de ses négociations que de ses tentatives d'attaque, prit alors le parti de se retirer le 20, après avoir brûlé une partie des faubourgs.

L'armée russo-prussienne avait passé l'Oder à Steinau, Radschutz, Koben et Francfort. Le 22, les Russes étaient à Freyberg, le corps prussien de Blucher à Altenburg, le corps de Woronzow s'était dirigé, par Berlin, sur Dessau, pour se joindre à Wittgenstein; un corps prussien était établi à Halle, et l'avant-garde de Wintzingerode continuait d'occuper Leipsig et Merseburg.

A la même époque, le prince d'Eckmuhl ayant été appelé au commandement de la trente-deuxième division militaire, ce maréchal partit pour Brême; mais à peine avait-il évacué Luneburg, que Doernberg repassa l'Elbe, et prit possession de cette ville; le général Sébastiani, qui couvrait l'aile

che du prince vice-roi avec son corps d'environ quinze 1813.
ts chevaux et la division Lagrange, en position en avant Allemagne.
Brunswick, occupait Celle par un fort détachement aux
res du général Maurin. Celui-ci ayant quitté cette ville
17, Doernberg y envoya aussitôt douze cents cosaques,
ui furent chassés le lendemain. Le général Sébastiani de son
té battit Doernberg, qui s'était retiré à Sprakenshel, et le
ussa jusqu'a Ventzel.

Après quelques affaires d'avant-garde, le général Van-
mme, dont le corps, composé alors des trois divisions d'in-
nterie Dufour, Carra-Saint-Cyr et Dumonceau, était
ni à Brême et à Minden, se porta en avant. Le 25, il
oussa l'ennemi sur Rotzenburg; le 27, son avant-garde ar-
iva devant Harburg : une compagnie de voltigeurs du cent
inquante-deuxième régiment, composé des cohortes du pre-
ier ban, s'étant pré entée sous les murs de cette place, le
ous-lieutenant Roulle passa le fossé avec deux sous-offi-
iers, abattit le pont-levis, et les troupes françaises entrèrent
ur-le-champ dans la forteresse, qui fut enlevée à la baïon-
ette. On prit dans le port un cutter anglais, qui n'eut pas
e temps de gagner le large.

Capitulation des places de Thorn, Spandau et Czen- Mars.-Avril.
oszau. — Pendant que ces opérations avaient lieu sur l'Elbe,
es forteresses de Thorn, Spandau et Czentoszau avaient
apitulé.

Thorn n'avait été que bloqué jusqu'au 5 avril. Le 6, le
énéral Langeron commença les opérations de siége; dans la
uit du 8 au 9, la tranchée fut ouverte à la rive droite de la
ille; le 11, le feu de l'ennemi fit sauter un magasin à pou-
re; le 15, les batteries furent ouvertes à deux cents toises
es remparts; la garnison ne comptait plus que dix-huit
ents hommes en état de faire le service, et ce nombre était
oin d'être suffisant pour garnir les ouvrages; plus de dix-

1813. Allemagne.

neuf cents hommes étaient dans les hôpitaux, et six cen hommes avaient péri depuis le commencement du blocus : général Poitevin, qui commandait la place, se vit donc for de capituler le 17 avril, et la garnison, prisonnière sur p role, dut être renvoyée en France.

Les cadres de l'ancien troisième corps, complettés au nom bre de trois mille hommes, formaient la garnison de Spanda Cette place, dont le général Bruny était le commandant s périeur, fut attaquée le 17 avril. Au bout de quelques jour le bombardement incendia une grande partie des maisons le 18, le magasin à poudre du fort de la Sprée sauta av une telle explosion, qu'une grande partie s'écroula; le mê jour, un grand pan de murailles du rempart de la citadel fut renversé. Le gouverneur profita d'une suspension d'arm de six heures, pour se mettre en état de repousser un assa Le 24, sur le refus de l'ennemi d'accepter les propositio offertes, le général Bruny capitula aux mêmes conditions q le commandant de Thorn. La conduite des autorités prussie nes, qui, d'après les conventions arrêtées, devaient assurer marche de la garnison de Spandau, est loin d'être à l'abri reproches. Au mépris de la foi jurée des chefs, des magistra n'eurent pas honte d'ameuter les paysans de Havelberg et Spandau, pour désarmer cette même garnison, et l'égorg avant qu'elle passât l'Elbe. La présence d'un régiment lanciers russes put seule arrêter ces furieux.

Czentoschau n'était gardé que par neuf cents Polonais. D le 15 mars, cette ville fut investie par le général Sacken. 22, les magasins de la garnison étaient entièrement brûl la ville ne présentait plus qu'une masse de décombres e flammés; le 25 elle capitula.

Plusieurs places importantes tenaient encore. Outre Dan zig, que le général Rapp défendait avec une grande vigueu les Français occupaient encore Magdeburg, Wittenber

Custrin, Glogau, Medlin et Zamosc. Ces diverses pourvues de braves garnisons, que dirigeaient des x expérimentés, inquiétaient l'ennemi sur les der- et l'obligeaient à morceler ses forces, en laissant un : blocus devant chacune d'elles. 1813. Allemagne.

léon quitte Paris pour se mettre à la tête de sa e armée ; combats de Wettin, de Halle, de Mer- position respective des deux armées ; combat de nfels. — Cependant l'empereur Napoléon, parti le de Paris, était le 17 à Mayence. La nouvelle armée nait d'organiser s'était mise en mouvement, sans at- a formation complète des corps de cavalerie qui aurait rdé l'ouverture de la campagne. Le 20, le quatrième ant d'Italie, était déjà à Coburg; le sixième, à le troisième, à Erfurt. La division Souham, de ce corps, était entrée, dès le 18, à Weimar, après en ssé trois cents hussards prussiens; le douzième corps Bamberg, et la garde impériale à Eisenach. Avril.

les derniers jours du mois, ces différens corps con- nt leur mouvement pour se concentrer entre Leipsig le. Le prince vice-roi, informé que le troisième corps rti de Weimar, cherchait à opérer sa jonction avec les près possible de Leipsig; mais ignorant le point cette jonction pouvait avoir lieu, il avait été forcé, e nous l'avons dit, de couvrir sa gauche par la cava- général Sébastiani et par la division Lagrange. Ces détachées vers l'Elbe inférieur se trouvaient ainsi à la ion du prince d'Eckmuhl et sous son commandement. 5, le prince vice-roi avait avancé son quartier-général feld.

6, le troisième corps vint à Naumburg, après que ion Souham eut forcé le passage de la Saale; le qua- arriva à Iena, le sixième à Weissensée, ayant la di-

1813. Allemagne.

vision Compans à Auerstædt ; le douzième à Saalfeld, et garde à Weimar.

Le 27, le prince vice-roi pressa sa marche pour joind l'armée de Napoléon. Son intention était de passer la Saal Merseburg ; mais afin de ne pas compromettre le deuxiè corps qui était resté à Bernburg et Calbe pour couvrir Ma deburg, et les cinquième et onzième corps qui occupait Alsleben, Sandersleben, Gerbsdadt et Mansfeld, il était sentiel avant tout de s'emparer des têtes de pont établies p l'ennemi à Wettin et à Halle. La division Maison, du ci quième corps, reçut en conséquence l'ordre d'enlever ce de Wettin. Après une canonnade assez vive, l'ennemi f obligé de brûler le pont qu'il avait construit.

Le lendemain 28, la tête de pont de Halle fut attaquée p le cinquième corps ; les Prussiens abandonnèrent leurs ouvr ges à la gauche de la rivière, et détruisirent également le pon mais ils se maintinrent dans la ville. La canonnade dura part et d'autre jusqu'au soir.

Le 29, le prince vice-roi entra à Merseburg, lorsqu'il e forcé les troupes chargées de défendre cette ville à se retir sur Leipsig, laissant deux cents hommes et un major priso niers. Le même jour, la division Souham, qui formait l'a vant-garde du troisième corps, rencontra devant Weissenf une division de cavalerie légère russe, forte de six mille ch vaux. Le général Souham, qui n'avait point de cavaleri se forma en carré, et couvert par douze pièces de canon q soutenaient ses tirailleurs, il marcha à l'ennemi. Les Rus opposèrent une artillerie égale, et tentèrent sur l'infanter française plusieurs charges infructueuses. L'ennemi perd continuellement du terrain, fut obligé d'évacuer Weissenf et de se replier derrière le ruisseau de Grunabach.

Ce fut seulement alors que Wittgenstein, qui venait remplacer dans le commandement en chef des armées rus

chal Kutusow, mort à Buntzlau, apprenant que la armée française était aussi près de lui, se hâta de ordre au général Blucher, resté à Altenburg, de ir à lui afin de prendre la ligne de la Pleisse, et de er au mouvement de l'empereur Napoléon sur l'Elster. armées russo-prussiennes occupaient au 30 avril les ns suivantes : Wittgenstein, avec le corps de Torma- celui de York était à Zwenckau; Blucher était à vec les gardes russes et prussiennes et les réserves de ie; Miloradowitch, avec douze mille hommes, occu- tenberg; et Wintzingerode se portait sur Weissen- rec trois divisions de cavalerie et une d'infanterie. ôté des Français, la garde et le quartier-général étaient senfels; le troisième corps en avant de cette ville; le me à Stossen, ayant passé la Saale à Dornburg et rg; le sixième à Naumbourg; le douzième à Jena. Le vice-roi, après avoir réuni les cinquième et onzième Merseburg, renvoya au quartier-général impérial la n de la garde commandée par le général Roguet, et insi sa jonction avec la grande armée que commandait eur en personne.

1813. Allemagne.

er mai, l'armée française continua son mouvement psig; l'intention de l'empereur était de passer l'Elster ont de cette ville. Le troisième corps, sous les ordres échal Ney prince de la Moskowa, s'ébranla vers les ures du matin. On distinguait alors l'ennemi sur les rs en arriere de Poserna : c'était une division de ca- formant l'avant-garde de Wintzingerode. Le général n se mit aussitôt en marche vers la plaine qui com- au-dela de Weissenfels; cette division se forma en carrés de quatre bataillons chacun, chaque carré à ses toises l'un de l'autre, et ayant quatre pièces de Derrière les carrés se plaça la division de cavalerie du

1813. Allemagne. général Laboissière, sous les ordres du comte de Valmy. Les divisions Girard et Marchand suivant par échelon, formées de la même manière que la division Souham. Le duc d'Istrie tenait la droite avec toute la cavalerie de la garde. A onze heures du matin le premier carré de la division Souham s'engagea au pas de charge dans le défilé de Poserna, les autres carrés suivirent; les hauteurs en arrière furent emportées et la cavalerie ennemie forcée de reculer. Wintzingerode fit alors avancer ses deux autres divisions de cavalerie et celle d'infanterie avec vingt pièces de canon. Le feu devint très-vif. La division Girard passa également le défilé et prit la direction de Pégau. L'empereur voulant renforcer les batteries de cette troupe, lui envoya douze pièces de la garde sous les ordres du général Drouot; ce renfort décida le succès. Les rangs de la cavalerie ennemie furent bientôt éclaircis par la mitraille. La division Marchand, et successivement celles des généraux Brenier et Ricard, passèrent à leur tour le défilé; mais l'affaire était déjà terminée quand elles entrèrent en ligne. Wintzingerode quitta alors le champ de bataille et se retira derrière le Flossgraben pour couvrir les défilés de Pégau et de Zwenkau. La perte de part et d'autre fut peu considérable par le nombre d'hommes; mais les Français eurent à regretter dans cette journée le maréchal Bessières duc d'Istrie : il s'était avancé au milieu des tirailleurs pour bien reconnaître la plaine près du village de Rippach, lorsqu'un boulet lui coupa le poignet, lui perça la poitrine et le renversa roide mort.

Au moment où l'artillerie de la garde déterminait la retraite de Wintzingerode vers Werben, le vice-roi débouchait de Merseburg à la tête des cinquième et onzième corps; ayant entendu la vive canonnade qui avait lieu près de Lutzen, le prince se déploya par sa droite afin de garder la communication avec la grande armée et de pouvoir arriver sur le flanc de

l'ennemi qu'il supposait, avec raison, avoir passé l'Elster pour marcher à la rencontre de l'empereur; mais le combat était terminé lorsque le prince joignit l'empereur près du monument élevé, dans la plaine, à la mémoire de Gustave Adolphe. 1813. Allemagne.

Dans la soirée du 1er mai les corps de Wittgenstein et d'York étaient à Zwenckau; celui de Blucher, avec les réserves et les gardes russes et prussiennes, à Pégau; Miloradowitch était à Zeitz pour observer le douzième corps français; l'empereur Alexandre et le roi de Prusse se trouvaient de leur personne à Pégau.

Le huitième corps français était à Kaya, ayant la division Souham à Gross-Gorschen et occupant Klein-Gorschen et Rahna; le sixième était près de Poserna; le cinquième s'était arrêté à Gunthersdorf sur la route de Merseburg à Leipsig; le quatrième corps marchait de Stossen à Poserna; le onzième corps était à Mark-Ranstædt; et le douzième se dirigeait de Jena sur Naumburg.

Wittgenstein, en apprenant par le combat de Weissenfels que la grande armée s'avançait sur Lutzen, et voyant d'un autre côté que le prince vice-roi se portait sur Leipsig, dut nécessairement penser que le projet de Napoléon était de faire déboucher ses troupes par cette dernière ville, et de livrer bataille au-delà; mais ne se croyant pas assez fort pour risquer un engagement général en avant de l'Elbe, le général ennemi conçut le dessein d'attaquer l'empereur français en flanc pendant sa marche. Il supposait que le centre de l'armée française aurait dépassé Lutzen au moment où les troupes russo-prussiennes paraîtraient sur ce point, et qu'il n'aurait alors affaire qu'aux quatrième et sixième corps. La grande supériorité de ses forces lui permettait, en ce cas, de compter sur la défaite de ces mêmes corps, que vingt-cinq mille hommes de cavalerie pouvaient, en les tournant, acculer sur le

1813. Allemagne. centre; par là, l'armée française se trouvait coupée d Saale et dans une position éminemment critique. Mais c voir ce plan renversé par la rapidité des mouvemens de poléon et les savantes manœuvres du vice-roi [1].

[1] Telles étaient à cette époque la composition et la force de l'armée fran

Premier corps, commandé par le général Vandamme, et ensuite par l réchal prince d'Eckmulh, sur l'Elbe inférieur. — Divisions : Carra-Sain Dufour, Dumonceau, Lagrange..... 24,

Deuxième corps, — le maréchal duc de Bellune, près de Magdeburg. — Huit bataillons..... 5,

Troisième corps, — le maréchal prince de la Moskowa — Divisions : Souham, Brenier, Girard, Ricard, Marchand (*troupes badoises et hessoises.*)..... 30,

Quatrième corps, — le général Bertrand. — Divisions : Morand, Peri (*italienne*), Franquemont (*wurtembergeoise*)..... 22,

Cinquième corps, — le général Lauriston. — Divisions : Maison, Puthod, Rochambeau..... 18,

Sixième corps, — le maréchal duc de Raguse. — Divisions: Compans, Bonnet..... 12,

Onzième corps, — le maréchal duc de Tarente. — Divisions : Charpentier, Gérard, Fressinet..... 18,

Douzième corps, — le maréchal duc de Reggio. — Divisions : Pacthod, Lorencez, Raglowich (*bavaroise*)..... 18,

Garde impériale. — Divisions : Roguet (six bataillons de vieille garde), Dumoutier (seize bataillons de jeune garde)..... 15,

Cavalerie, — le maréchal duc d'Istrie. — Cavalerie de la garde et deux faibles divisions sous les ordres du général Latour-Maubourg. 4,

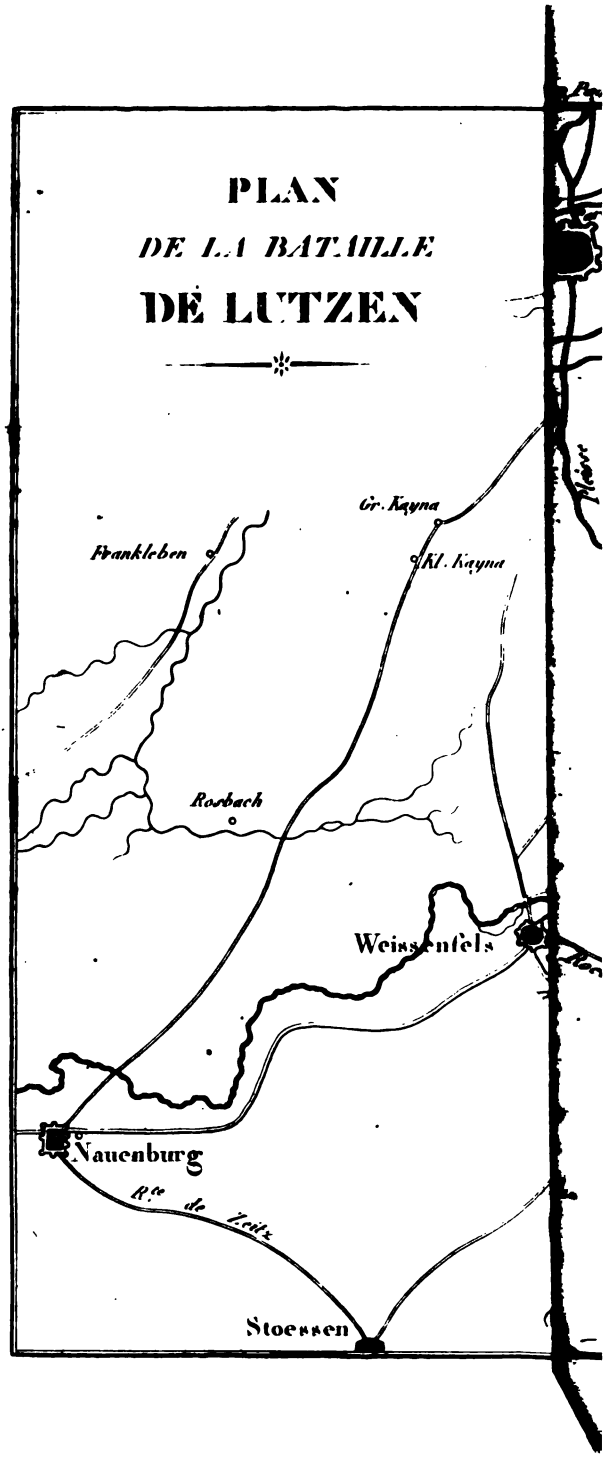
TOTAL..... 166,

N. B. Il n'y eut d'engagé à Lutzen que le troisième corps, la division Morand du quatrième, le sixième, le onzième, l'infanterie et la cavalerie de la garde, et les deux divisions du général Latour-Maubourg. Total..... 85,

A cette même bataille, les alliés, dont les forces s'élevaient au total de 218,000 combattans, avaient en ligne..... 107,

Différence à leur avantage..... 21,

* Dont 25,000 de cavalerie.


PLAN
DE LA BATAILLE
DE LUTZEN
Gr. Kayna
Kl. Kayna
Frankleben
Rosbach
Weissenfels
Nauenburg
R.te de Leitz
Stoessen

CHAPITRE II.

SUITE DE L'ANNÉE 1813.

Bataille de Lutzen. L'armée française entre à Dresde, et celle des alliés se retire sur Bautzen. Combats de Bischoffwerda, de Kœnigswartha et de Weissig. Bataille de Bautzen et de Wurtchen. Combats de Reichenbach, de Haynau, etc. Armistice. Mouvemens du douzième corps de l'armée française. Entreprises des partisans ennemis sur les derrières de cette même armée. Opérations sur l'Elbe inférieur. Combats de Zollenspicker, de Wilhemsburg, de Reiherstiegerland. Occupation de Hambourg par les troupes françaises. Déblocus de Glogau. Préparatifs de la Prusse et de la Russie pour rouvrir la campagne. Dispositions de Napoléon; négociations entre la France et l'Autriche. Position respective des armées françaises et alliées au moment de la dénonciation de l'armistice.

Bataille de Lutzen. — L'intention de Napoléon était de faire pivoter son armée sur Leipsig, après qu'une partie des troupes sous les ordres du prince vice-roi aurait occupé cette dernière ville, que défendait la division prussienne du général Kleist. En conséquence, le 2 au matin, le général Lauriston, commandant le cinquième corps, était parti de Gunthersdorf, que ses troupes avaient occupé pendant la nuit, pour marcher sur Lindenau, devant lequel il arriva vers neuf heures du matin. La canonnade s'engagea bientôt avec les postes ennemis qui défendaient le passage des différens bras de l'Elster et de la Pleiss. Le prince vice-roi, qui était venu de sa personne à Lindenau, se préparait à faire soutenir vigoureusement l'attaque du cinquième corps, lorsque l'armée russo-prussienne déboucha à dix heures du matin dans la plaine, dans la direction du village de Kaya,

1813. Allemagne. 2 mai.

1813. Allemagne. sur plusieurs colonnes d'une grande profondeur. Cet ment inattendu dut nécessairement changer les dispo de l'empereur français, et le forcer à accepter une b qu'il n'aurait voulu livrer que le lendemain. Toutefc résolution fut aussi prompte que l'exigeait la circon: Il fit envoyer au prince Eugène l'ordre de revenir : pas, pour se mettre en ligne avec les autres corps; a de Raguse (sixième corps), de quitter Poserna, pou mer la droite de la ligne vers Starsiedel; et au généra trand (quatrième corps), de se diriger, en débouch Poserna, sur le flanc gauche de l'ennemi. Le maréchal de la Moskowa fit prendre sur-le-champ les armes a sième corps qui formait le centre, et Napoléon plaç fanterie de sa garde en seconde ligne devant Lutzen dans cette disposition qu'il attendit l'attaque, que l sième corps, par sa position, devait d'abord soutenir

L'armée ennemie, réunie pendant la nuit sur les de l'Elster, entre Pegau et Zwenckau, avait passé ce vière au point du jour, et, franchissant ensuite le ru du Flossgraben sur plusieurs colonnes, elle s'était dé entre les villages de Werben et de Dombsen. Après une de repos, qui fut employée à reconnaître la ligne fran le général Wittgenstein fit ses dispositions d'attaqu plaçant son armée sur le champ de bataille qu'il ver choisir, la droite vers Thesau, et la gauche un peu rière du village de Muschwitz. La réserve, compos gros de la cavalerie russe et prussienne, prit poste près mamelon en arrière, sur lequel l'empereur Alexandre roi de Prusse se tinrent pendant la bataille. Le corps mée du feld-maréchal Blucher était en première ligr devait engager l'action par l'attaque du village de (Gorschen, occupé par la division Souham du tro corps.

A onze heures et demie, une des divisions du corps de Blucher, soutenue par la réserve de cavalerie prussienne, et précédée par vingt-huit bouches à feu, s'avança en effet sur Gross-Gorschen, et commença une canonnade terrible. Bientôt les troupes du général Souham, pressées de front par l'infanterie, et prises en écharpe par seize pièces d'artillerie, tandis que la cavalerie ennemie, appuyant à gauche vers Starsiedel, les menaçait de flanc, furent contraintes de plier et d'évacuer le village. Elles allaient être chargées par la cavalerie ennemie, lorsque la division Girard, qui s'était portée en avant, soutenue de près par les divisions Brenier, Ricard et Marchand, accueillit les escadrons prussiens par un feu de mitraille si meurtrier, qu'ils tournèrent bride aussitôt. Les deux divisions Souham et Girard occupèrent ensuite les villages de Klein-Gorschen et Rahna, et arrêtèrent les progrès de l'infanterie ennemie.

Blucher fit alors avancer une seconde division à l'appui de la première, pour emporter les villages que nous venons de nommer; et, afin de rendre cette attaque plus décisive, le général en chef Wittgenstein fit entrer en ligne les deux divisions du corps du général York, qui passèrent à droite et à gauche de Gross-Gorschen. Le prince de la Moskowa envoya également les deux divisions Brenier et Marchand au soutien des troupes de Souham et de Girard. Après un combat des plus opiniâtres, les villages de Klein-Gorschen et de Rahna furent forcés, et les divisions qui les défendaient obligées de se retirer sur les deux qui arrivaient pour les secourir.

Ces premiers succès redoublaient l'ardeur des troupes ennemies, et Wittgenstein, dont le projet était de forcer l'aile droite de l'armée française, en même temps qu'il pressait si vivement le centre, dirigea sur Starsiedel et Kolsen le corps du général Wintzingerode et la réserve de cavalerie russe.

1813. Allemagne. Dans ce moment, le sixième corps français entrait en ligne. Le général Compans, à la tête de la première division, marcha au devant de l'ennemi, et l'arrêta court. Les régimens de marine, dont se composait la division française, soutinrent les charges de la cavalerie russe avec l'aplomb et l'intrépidité des vieux régimens de ligne, et couvrirent le champ de bataille d'hommes et de chevaux.

Cependant le combat se soutenait avec un grand acharnement au centre. Blucher venait de faire avancer la réserve de son corps d'armée, formée par la garde prussienne, à l'effet de décider la victoire en sa faveur; ce renfort obligea les divisions françaises de céder le terrain, ce qu'elles ne firent pas toutefois sans faire acheter chèrement cet avantage à leurs adversaires. Les Prussiens atteignirent le village de Kaya, qui fut pris et repris plusieurs fois en peu de temps. C'était pour Wittgenstein la clef et le but principal de la bataille; aussi les troupes de Blucher firent-elles les plus grands efforts pour qu'il leur restât, et elles y parvinrent; mais de son côté Napoléon, déterminé à réoccuper ce point, qui seul couvrait Lutzen et la grande route de Leipsig, donna l'ordre de l'attaquer. Son aide-de-camp le comte de Lobau conduisit en ligne la division Ricard, dernière réserve du troisième corps, et Kaya fut repris par cette brave troupe. La bataille se soutint avec une vigueur nouvelle entre Rahna et Klein-Gorschen. Les divisions Souham et Girard, excitées par l'exemple de leurs chefs, firent des prodiges de valeur. Le général Girard, atteint de plusieurs balles et grièvement blessé, ne voulut point quitter le champ de bataille, et, toujours à la tête de ses braves soldats, il leur dit « que le moment était arrivé où tout Français qui avait de l'honneur devait vaincre ou périr les armes à la main.»

Wittgenstein, voyant que les Prussiens avaient été chassés de Kaya, et que les troupes de sa gauche étaient contenues

que le duc de Raguse [illegible] 1813. Allemagne.
[illegible]
[illegible]
[illegible] sur le champ de bataille. La division Bonnet avait [illegible] le [illegible] de [illegible] et était déjà engagée sur la gauche du corps de Wintzingerode. Wittgenstein fit avancer une division russe au secours des Prussiens, une charge vigoureuse de l'ennemi le rendit maître de Kaya. Il plaça les troupes du troisième corps, et y eut quelque confusion; plusieurs bataillons se rompirent. Dans ce moment critique, Napoléon jugea qu'il convenait d'employer sa réserve. Les seize bataillons de la jeune garde eurent ordre de s'avancer au pas de charge à l'appui du troisième corps, tandis que la vieille garde s'ébranlait en échelons, couverts par quatre-vingts bouches à feu, et suivis par la cavalerie. Cet effort suffisait sans doute pour arrêter l'ennemi; mais on devait regarder la bataille comme perdue s'il n'arrivait pas promptement de nouvelles troupes en ligne du côté des Français. En effet, l'ennemi n'avait point encore employé toutes ses forces, bien qu'il eût, à l'arrivée du corps du général Bertrand, envoyé de nouveaux renforts à son aile gauche. Une forte division russe, aux ordres du prince Eugène de Wurtemberg, déboucha par les villages de Hohenlohe et de Kitzen, pour déborder l'aile gauche du troisième corps.

Cependant le prince vice-roi avait reçu devant Leipsig l'ordre de se rapprocher du champ de bataille. Les troupes du général Lauriston, après avoir poussé les différens postes ennemis jusqu'aux premières maisons de la ville, y éprouvaient une résistance qui fit juger au prince Eugène qu'il ne pouvait plus, sans quelque danger, disposer du cinquième corps, suivant l'intention de l'empereur, attendu que l'ennemi débouchant alors de Leipsig à la suite de ce corps, aurait retardé ou arrêté sa marche qui devait être de quatre lieues

1813. Allemagne. pour arriver à Lutzen. Le prince se détermina donc à partir avec le onzième corps seulement ; mais il ordonna au général Lauriston de porter une de ses divisions vers Albersdorf, afin de maintenir la communication avec l'armée, et de contenir les nombreux pulks de cosaques qui, de Zwenckau, s'étaient répandus dans la plaine. Il se rendit ensuite à Schonau où se trouvait le onzième corps, pour le mettre en mouvement vers Lutzen. Le maréchal duc de Tarente proposait de déboucher sur cette petite ville même ; le prince combattit cet avis, en représentant qu'il était plus convenable et plus stratégique d'attaquer l'armée ennemie en flanc, et de menacer ses communications avec les ponts de l'Elster. Le onzième corps prit, en conséquence, la direction de Skeutbar, en suivant le chemin qui conduit à Pégau. Il était quatre heures du soir quand les trois divisions du duc de Tarente se déployèrent sur les hauteurs à gauche du village de Meyen, la droite se dirigeant sur Eisdorf, la gauche sur Ketzen, et le front couvert par soixante pièces de canon dont le feu ne tarda pas à signaler la présence de cet important renfort.

Dans ce moment même les Prussiens occupaient Rahna, Kaya et Eisdorf ; l'aile gauche de l'armée ennemie était encore vers Starsiedel et Pobler, et la division du prince de Wurtemberg commençait à déboucher par Hohenlohe et Kitzen.

L'aile droite du onzième corps repoussa d'abord la division prussienne du corps d'York, qui s'était avancée au-delà d'Eisdorf. Rentrée dans le village, cette division y fut jointe par celle du prince de Wurtemberg qui venait de déboucher de Kitzen, qu'elle occupa. Dans cette position, les deux corps ennemis opposèrent une forte résistance ; mais les deux villages furent enlevés malgré un renfort de treize bataillons de la garde russe que le général Wittgenstein y envoya. La division Fressinet passa le Flossgraben et se dirigea sur une hau-

teur; la division Charpentier occupa Eisdorf, et celle du général Gerard se plaça en avant de Kitzen.

Sur ces entrefaites, la division Bonnet (deuxième du sixième corps) s'était avancée entre Starsiedel et Kaya, et le général Bertrand, avec le quatrième corps, avait reçu l'ordre de suivre ce mouvement, perpendiculairement au flanc gauche de l'ennemi, afin de refouler cette aile sur le centre. Les seize bataillons de la jeune garde, conduits par le maréchal duc de Trévise, se précipitaient au pas de charge sur Kaya, tandis que les quatre-vingts bouches à feu dont nous avons parlé plus haut, conduites en une seule batterie, par les généraux Dulauloi, Drouot et Devaux, exerçaient un grand ravage dans les rangs prussiens. Ceux-ci déjà ébranlés par le mouvement du prince vice-roi, qui venait de culbuter leur droite et de menacer leurs derrières, furent enfoncés sur tous les points et chassés de Kaya, de Rahna et de Klein-Gorschen. L'aile gauche, engagée de front avec le sixième corps et poussée en flanc par le quatrième, fut contrainte de suivre le mouvement rétrograde [1]. Le combat se soutint toutefois jusqu'à la nuit avec un grand acharnement, surtout de la part des Prussiens. Le manque de cavalerie empêchait Napoléon d'obtenir les brillans résultats des batailles d'Austerlitz et d'Jena; mais l'armée ennemie était ramenée dans sa première position du matin : l'aile droite derrière le Flossgraben, vers Thesau et Hohenlohe; le centre en arrière de Gros-Gorschen, et l'aile gauche vers Muschwitz.

Cependant le cinquième corps était entré dans Leipsig vers trois heures du soir; la division Kleist s'était retirée à Wurtzen, et le général Lauriston avait jeté quelques bataillons

[1] C'est alors que Napoléon dit au général polonais Sokolnicki, qui se trouvait dans le groupe de l'état-major-général : « Allez à Cracovie, et répandez partout que je viens de battre les alliés. » Sokolnicki partit à l'instant, sans attendre d'autres instructions.

1813. Allemagne. sur la rive droite de la Pleiss, dans la direction de Roetha. Le général Miloradowitch, laissé en observation à Zeitz devant le douzième corps commandé par le maréchal duc de Reggio, s'était avancé lentement ve rsle champ de bataille; et il ne put arriver qu'à huit heures du soir à Moelzen. L'absence de ce corps n'avait pas peu contribué à décider l'avantage en faveur des Français.

Le mouvement du corps du duc de Tarente avait fait perdre à l'ennemi la communication de Zwenckau; le cinquième corps, vainqueur du général Kleist, pouvait menacer, par Roetha ou par Borna, le passage de Pégau; tous les corps de l'armée française se trouvaient réunis, et en faisant entrer en ligne le corps de Miloradowitch, il était à craindre qu'il ne fût suivi par le duc de Reggio, et que la communication de Zeitz ne fût interceptée. Dans cet état de choses, le général Wittgenstein ne crut pas devoir tenter les chances d'une seconde bataille, et ordonna la retraite qui fut exécutée pendant la nuit. L'armée ennemie repassa l'Elster à Pégau, d'où les Prussiens se dirigèrent sur Borna, et les Russes sur Frohberg. Le corps de Miloradowitch traversa l'Elster à Zeitz. Les deux monarques qui étaient venus après la bataille coucher au village de Lobstaedt, entre Pégau et Borna, traversèrent le lendemain cette dernière ville pour gagner directement la capitale de la Saxe.

La perte des Français dans cette mémorable journée s'éleva à douze mille hommes tués ou blessés, le plus grand nombre du troisième corps. L'ennemi avait fait six cents prisonniers aux différentes attaques de Kaya. Le général Gourré, chef de l'état-major du prince de la Moskowa, était tué; les généraux de division Girard et Brenier, les généraux de brigade Chemineau et Guillot, étaient blessés assez dangereusement.

Les Prussiens et les Russes eurent quinze mille hommes

tués ou blessés, et deux mille prisonniers environ, non compris les blessés qui restèrent sur le champ de bataille. Le nombre des prisonniers eût été bien plus considérable, si, comme nous l'avons déjà fait observer, l'armée française eût eu une cavalerie proportionnée à son infanterie. Le prince de Hesse-Hombourg avait perdu la vie ; les généraux Blucher, Scharnhorst et Hunerbein, du côté des Prussiens, et Konowuitzin, du côté des Russes, étaient blessés. L'armée prussienne supporta la plus grande partie de la perte de cette journée. La garde royale et les volontaires de Berlin furent surtout très-maltraités ; ce dernier corps était composé de jeunes gens presque tous appelés à suivre la carrière des sciences, des lettres et des arts. Un nombre considérable d'entre eux trouvèrent la mort sur le champ de bataille, et la Prusse ressent encore aujourd'hui une perte aussi fâcheuse.

1813. Allemagne.

Le gouvernement prussien voulut prévenir l'effet moral de la bataille de Lutzen, en ordonnant qu'un *Te Deum* solennel serait chanté dans les principales églises du royaume ; mais il n'en resta pas moins démontré que les Français avaient été vainqueurs dans une journée qui est sans doute l'une des plus glorieuses pour les armes nationales. En effet, les vétérans d'Austerlitz, d'Iena, de Friedland, de Wagram, avaient presque tous disparu des rangs. L'honneur de ces aigles si long-temps victorieuses, était remis à de jeunes soldats à peine instruits dans les exercices et non encore habitués aux fatigues de la guerre ; et cependant ces bataillons de *conscrits*, sans cavalerie et avec une artillerie à peine suffisante, venaient de triompher en bataille rangée d'une armée numériquement supérieure, composée en grande partie de vieux guerriers que soutenaient une cavalerie et une artillerie formidables [1].

[1] Napoléon dit, le soir même de la bataille, aux généraux qui l'entouraient

1813. Allemagne. 3-19 mai.

L'armée française entre à Dresde, et celle des alliés se retire sur Bautzen. — Le 3, au point du jour, l'armée française se mit en mouvement pour suivre l'ennemi sur la route de Dresde, la seule qu'il pût prendre; elle traversa l'Elster à Zwenckau, Pégau, Zeitz et Leitkowitz, chaque corps conservant l'ordre de bataille dans lequel il avait combattu. Le 4, elle passa la Pleiss, et le 5 la Mulda. Le vice-roi se trouva en présence de l'ennemi à Colditz, et le força bientôt à se retirer sur Leisnig. D'autres engagemens d'avant-garde eurent successivement lieu à Gersdorf, Waldheim, Etzdorf et Limbach. Le vice-roi y remporta constamment l'avantage sur le corps de Miloradowitch, qui formait l'arrière-garde de l'armée combinée.

Le 8, l'armée française arriva à Dresde. Les Russes, après avoir détruit les ponts, s'étaient retirés sur la rive droite de l'Elbe. Dès le lendemain 9, l'empereur fit jeter un pont de bateaux à Priesnitz. L'ennemi tenta d'inquiéter les travailleurs. Quelques-uns de ses bataillons, soutenus par quarante pièces de canon, engagèrent même la fusillade à bout portant, malgré la mitraille qui les écrasait; mais quatre-vingts bouches à feu ayant été amenées sur le point attaqué, les Russes furent forcés à la retraite. Toutefois, comme ils tenaient encore dans la ville neuve, l'empereur fit établir une batterie de vingt pièces sur la terrasse de Bruhl; trois cents voltigeurs furent jetés à la rive droite sous la protection de cette artillerie, et chassèrent l'ennemi qui n'eut que le temps de retirer ses pièces.

Le 11, le pont de pierre fut également réparé par une ar-

« Depuis dix-sept ans que je commande les armées françaises, je n'ai jamais vu plus de bravoure et de dévouement. » Il faut convenir aussi que l'empereur français s'était lui-même exposé plus qu'il ne l'avait fait depuis qu'il avait ceint la couronne, bien convaincu que son exemple donnerait l'impulsion à une jeunesse devant laquelle on ne pouvait prononcer en vain les mots d'honneur et de patrie.

che en charpente; les onzième, quatrième et sixième corps se réunirent alors au premier de cavalerie, et suivirent la route de Bautzen. Le prince de la Moskowa entra à Torgau avec le troisième corps, qui avait le plus souffert à Lutzen. Thielmann remit cette forteresse au maréchal et passa à l'ennemi. Le troisième corps prit position sur la rive droite de l'Elbe. 1813. Allemagne.

Le roi de Saxe s'était retiré d'abord à Plauen, ainsi que nous l'avons dit, ensuite à Ratisbonne, à Lintz, et enfin à Prague. Le 12, il fit sa rentrée solennelle dans la capitale de ses états; l'empereur qui avait été à sa rencontre jusqu'à Grimma, se tint à cheval à ses côtés, et le conduisit jusqu'au palais, au bruit du canon, au son des cloches et aux acclamations du peuple et des troupes.

Cependant le cabinet de Vienne avait accepté le rôle de médiateur. Les dispositions de l'Autriche étaient trop connues des alliés pour que les préparatifs hostiles de cette puissance pussent leur porter aucun ombrage. Il était vraisemblable, au contraire, qu'elle se déclarerait pour eux lorsqu'elle aurait eu le temps d'augmenter ses forces, et qu'elle pourrait agir sur un théâtre d'opérations plus favorable. Il était donc essentiel pour les souverains coalisés d'empêcher que l'armée française ne se plaçât entre eux et les Autrichiens. A cet effet, l'armée combinée dut se retirer sur Bautzen, dans un camp retranché qui avait été préparé dès le mois de février. Cette position forte par elle-même, avait encore été garnie d'une grande quantité d'ouvrages qui semblaient la rendre inexpugnable. L'armée des alliés commençait à réparer ses pertes : les Prussiens venaient de recevoir de Silésie quatre mille hommes de troupes fraîches; les Russes attendaient le corps de Barklay de Tolly, qui avait fait le siége de Thorn, et le corps de Sacken, resté en observation dans

1813. Allemagne. le grand-duché de Varsovie. Ces renforts étaient en route, suivis d'une armée de réserve commandée par le général Labanow; mais de toutes ces troupes il n'y eut que le corps de Barclay de Tolly qui put arriver à Bautzen vers le 14 mai.

Du côté des Français, les quatrième, sixième et onzième corps avaient passé l'Elbe le 11, les deux premiers se dirigeant sur Kœnigsbruck. Le duc de Tarente qui avait pris la direction de Bischoffwerda, rencontra le 12 l'arrière-garde de Miloradowitch et l'attaqua. Les Russes se retiraient de position en position, lorsque la division Charpentier, qui était sur la gauche, ayant fait ployer leur aile droite, coupa une de leurs colonnes, et les força à une retraite précipitée sur Bautzen. Ils laissèrent quinze cents hommes tant tués que blessés sur le champ de bataille, et cinq cents prisonniers au pouvoir des Français.

L'ennemi, en se retirant, avait mis le feu aux magasins qui se trouvaient à Bischoffwerda, ce qui causa l'incendie de la ville. A l'arrivée des premiers pelotons du onzième corps, elle était déjà réduite en cendres, à l'exception de trois maisons seulement.

Le même jour le prince vice-roi partit pour aller prendre le commandement de l'armée qui se formait en Italie.

Le 15, le onzième corps remporta à Goëdau un nouvel avantage sur les troupes de Miloradowitch.

Le 19, le général Bertrand détacha la division Peri, du quatrième corps, à Kœnigswartha, pour maintenir la communication avec l'aile droite de l'armée. Cette division ayant négligé de faire garder les bois qui étaient sur son front, fut attaquée, à quatre heures, par Barklay de Tolly et mise en désordre. Le général Balathier blessé, deux canons et six cents hommes tombèrent au pouvoir des Russes. Mais le comte de Valmy étant brusquement survenu avec quelques

cavaliers, se mit à la tête de la division italienne qui s'était ralliée dans les bois voisins, et reprit la ville.

Pendant ce temps le cinquième corps attaquait le général York à Weissig; après un combat opiniâtre qui dura jusqu'au soir, la position de Weissig fut enlevée, et le général York forcé de repasser la Sprée et de se replier sur son armée.

Le 19 au soir tout était préparé pour une bataille générale: l'armée ennemie renforcée par ses petits corps détachés qui étaient rentrés, par de nouvelles levées venues de l'intérieur de la Prusse, par les corps de Kleist et par celui de Barklay de Tolly, comptait environ cent soixante mille hommes. Nous avons dit que le camp qu'elle occupait avait été fortifié sur tout son front. La droite placée sur les hauteurs de Krekwitz, était couverte par des retranchemens et des redoutes; devant le centre et la gauche, s'étendait une ligne de retranchemens qui, commençant près du village de Litten, passait derrière Baschitz et Jenkowitz, jusqu'à la route de Lœbau, où elle faisait un coude et courait parallèlement à cette route jusque près de Hochkirch. Devant le front, la ville de Bautzen avait été mise en état de défense, crénelée, palissadée et garnie d'artillerie. Ce camp n'était d'ailleurs qu'une seconde position, et une première bataille devait être livrée pour défendre le passage de la Sprée.

Le 19 au soir, l'armée combinée attendait la bataille, occupant Bautzen et les hauteurs qui se trouvent à droite et à gauche de la ville; l'aile gauche et la réserve derrière les retranchemens; le centre à Krekwitz et Litter; la droite entre les deux Sprée, en avant de Gottamelde, ayant une avant-garde à Klix, et occupant Malschwitz. Le roi de Prusse avait son quartier-général à Kamschütz, et l'empereur Alexandre, qui depuis la bataille de Lutzen avait pris en personne le commandement de l'armée combinée, était à Wurtchen.

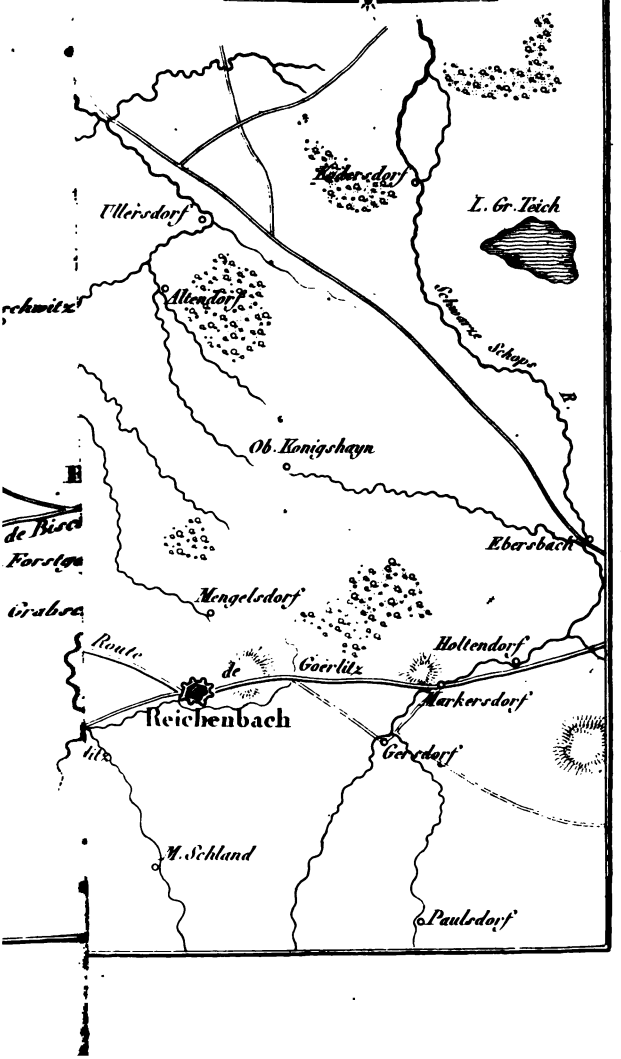
La grande armée française s'était augmentée du septième

1813. Allemagne. corps, fort environ de douze mille hommes, de dix mille hommes de cavalerie et de huit mille de la garde, ce qui, joint aux cinquième et douzième corps, aux deux divisions du quatrième qui n'étaient pas entrées en ligne à Lutzen, et aux soixante-treize mille hommes restant des troupes qui avaient été engagées dans cette même journée, présentait un total d'environ cent cinquante mille combattans.

20-21 mai. *Bataille de Bautzen et de Wurschen.* — Le 20, à huit heures du matin, Napoléon fit ses dispositions d'attaque : il donna ordre au duc de Reggio, placé à l'extrême droite, de passer la Sprée, et d'attaquer les hauteurs de Sinkwitz et de Doberschau, qui appuyaient la gauche de l'ennemi ; le duc de Tarente dut jeter un pont de chevalets sur la Sprée, entre Bautzen et les montagnes, et attaquer la ville ; le duc de Raguse fut chargé de jeter un autre pont sur la Sprée, dans l'enfoncement que forme cette rivière sur la gauche, à une demi-lieue de Bautzen ; le quatrième corps, que l'empereur mit ce jour-là sous les ordres directs du maréchal duc de Dalmatie, fut placé à la gauche du centre pour inquiéter la droite de l'ennemi ; le prince de la Moskowa, avec les troisième, cinquième et septième corps, reçut l'ordre de se rapprocher sur Klix, de passer la Sprée, de tourner largement la droite de l'ennemi pour se diriger sur Wurschen et de là sur Weissenberg ; les réserves de la garde furent placées en arrière du onzième corps, et à cheval sur la route de Bischoffwerda.

A midi la canonnade commença. Le duc de Tarente n'eut pas besoin de jeter son pont de chevalets ; il trouva devant lui le pont de pierre sur la route de Dresde, qui n'avait pas été détruit, et s'en empara. Le duc de Reggio jeta un pont près de Grabschutz ; et le duc de Raguse, un second au-dessous de Seydau. Le combat s'engagea avec opiniâtreté, et se soutint pendant cinq heures ; l'ennemi tenta plusieurs

PLAN
DES BATAILLES
DE BAUTZEN
ET DE
WURSCHEN



charges de cavalerie qui demeurèrent sans succès. Cependant les sixième et douzième corps continuaient d'avancer; ce dernier couronna les hauteurs d'Ebersdorf, et le sixième parvint à occuper celles de Seydau. Alors la division Compans attaqua vivement Bautzen, les voltigeurs français s'élancèrent par les rochers qui sont au pied des retranchemens qui couvraient la ville du côté du faubourg dit des Vandales, s'emparèrent de la batterie avancée, escaladèrent les remparts et entrèrent dans la place. Dans le même temps, le duc de Tarente venait d'emporter les hauteurs de Prieswitz. 1813. Allemagne.

Les corps russes qui occupaient les hauteurs à droite et à gauche de Bautzen, voyant toutes leurs positions forcées, se replièrent derrière le ruisseau de Nieder-Kayna et sur les hauteurs de Weissig. Cependant le quatrième corps ayant forcé le défilé de Nieder-Gusck, s'établit sur l'autre rive du premier bras de la Sprée, vis-à-vis de Doberschütz, qu'occupait la division du général prussien Ziethen. La division Bonnet, du sixième corps, s'empara du village de Nieder-Kayna, et enleva au pas de charge un plateau qui dominait tout le centre de la position des Russes. Le duc de Reggio s'avança de son côté jusque vers les hauteurs de Kuhnitz, et le onzième corps se rapprocha du douzième vers Pinewitz. A sept heures du soir, les corps de Kleist et de Miloradowitch étaient rentrés dans les retranchemens, et la bataille de Bautzen était gagnée. A huit heures, l'empereur Napoléon entra dans cette ville où il prit son quartier-général; la garde et les réserves occupèrent Taucher, Aurilz et Nadewitz. L'armée française était à cheval sur la Sprée, ayant son extrême droite formée par le douzième corps, vers Kuhnitz et Schimberg; la gauche formée par les troisième et cinquième corps, arrivés en face de Klix; le septième corps se trouvait placé un peu plus en arrière vers Stier. La continuité de la ligne

1813. Allemagne. de bataille n'était donc interrompue que par le corps de Blucher, qui continuait d'occuper Krekwitz, et par celui de Barclay, qui était encore à Klix ayant le prince de la Moskowa devant lui.

La journée de Bautzen n'était que le prélude d'un engagement encore plus sérieux, et la défense de la Sprée n'avait été considérée par l'empereur Alexandre que comme un accessoire de la grande bataille qu'il était décidé à livrer dans ses retranchemens. Cependant cette position que les alliés regardaient comme inexpugnable, avait déjà véritablement perdu beaucoup de sa force. En effet, les progrès des Français dans la journée du 20, rendaient un grand nombre de redoutes et d'immenses travaux inutiles. La droite de la position des Russes, opposée au quatrième corps, était devenue leur centre, et ils devaient se trouver infailliblement dans la nécessité de jeter leur droite pour l'opposer au prince de la Moskowa, dans un lieu qu'ils avaient jugé d'abord tout à fait hors de leur position.

L'ennemi abusé sur la force véritable de sa position, fut également trompé sur le but réel des mouvemens du maréchal prince de la Moskowa. Les manœuvres de la journée du 20 le confirmèrent dans l'opinion qu'il serait attaqué par sa gauche.

Supposant que le maréchal prince de la Moskowa, avec les troisième et onzième corps, marchait sur Berlin, le général en chef des armées combinées porta la plus grande partie de ses forces à son centre et à sa gauche ; il ne laissa à son aile droite que les deux corps de Barklay et de Blucher, qui, comme nous venons de le voir, y étaient déjà la veille.

L'empereur Napoléon ne manqua pas de profiter de cette faute de l'ennemi ; et afin de le confirmer de plus en plus dans l'erreur où il était tombé, le douzième corps reçut l'ordre d'en-

er le combat le premier. Le 21, à cinq heures du matin, le 1813.
: de Reggio attaqua donc la gauche des Russes; les troupes Allemagne.
Miloradowitch le reçurent avec vigueur et obtinrent quelque
ntage. Dans ce moment l'empereur ordonna au duc de Ta-
te de se porter en avant et de soutenir le douzième corps,
d'empêcher la gauche de l'ennemi de se dégarnir et de lui
squer la véritable attaque, dont le résultat ne pouvait pas
faire sentir avant midi ou une heure. Le combat se soutint
a gauche avec une opiniâtreté telle que l'empereur Alexan-
y envoya de nouvelles troupes, et ne douta plus que les
orts de la journée ne dussent être dirigés sur ce point.
L'ennemi une fois engagé fortement par la gauche, c'était
moment d'agir d'une manière décisive à l'aile opposée.
ssi pendant que ces événemens se passaient à la droite des
ançais, le prince de la Moskowa, avec les troisième et
quième corps, culbutait le corps de Barklay de Tolly au
lage de Klix, passait la Sprée et menait battant ce qu'il
ait devant lui jusqu'au village de Preititz; à dix heures le
lage fut enlevé et le flanc droit du corps de Blucher se
uva ainsi à découvert. L'empereur ne voulant laisser au-
n repos à l'aile gauche de l'ennemi, donna alors l'ordre
sixième corps d'attaquer par Baschutz. Le duc de Raguse
porta à mille toises en avant de sa position, et engagea
e forte canonnade devant les redoutes et les retranchemens
nemis.

Cependant le prince de la Moskowa n'était resté que peu
instans maître de Preititz; Blucher sentant que la perte de
village l'obligerait à quitter sa position, y avait fait mar-
her de nombreux renforts. Vers une heure de l'après-midi,
prince de la Moskowa fut ramené et le village repris; mais
s Prussiens ne purent passer outre, et des batteries fran-
ises établies sur les hauteurs de Malschwitz, commencèrent
canonner les retranchemens de Krekwitz.

1813. Allemagne. Dans ce moment, jugeant l'aile gauche des coalisés suffisamment occupée et leur centre assez dégarni par les troupes qu'ils avaient été obligés de détacher vers leur droite, l'empereur résolut d'attaquer le corps de Blucher de front. Le duc de Dalmatie, à la tête du quatrième corps, reçut l'ordre de déboucher, à une heure après midi, par Pliskowitz et Doberschütz. Après avoir culbuté les troupes qui tenaient ces villages, le maréchal fit canonner de front les retranchemens de Krekwitz.

L'artillerie française réussit à faire taire celle de l'ennemi. Le quatrième corps se porta vivement en avant; les hauteurs et le village de Krekwitz, attaqués avec vigueur, furent emportés de la manière la plus brillante, bien que Blucher eût rappelé à lui sa réserve qui avait réoccupé Preititz.

Le corps d'York reçut alors l'ordre de partir de Litten et de reprendre Krekwitz; mais l'empereur se hâta de marcher avec sa réserve au secours du quatrième corps, qui, poursuivant Blucher en retraite sur Burschwitz, allait se trouver attaqué par des troupes fraîches et supérieures en nombre. L'empereur, par un mouvement à gauche, se porta en vingt minutes avec la garde, les quatre divisions du général Latour-Maubourg, et une artillerie nombreuse, sur le flanc de la droite de la position de l'ennemi, qui était devenu le centre de l'armée russo-prussienne. Le corps d'York fut ainsi pris en flanc. Le général Devaux établit une batterie dont il dirigea le feu sur les troupes de Blucher qui s'ébranlait pour revenir sur ses pas et seconder l'attaque de la division Ziethen. Les généraux Dulauloy et Drouot, avec soixante pièces de batterie de réserve, se portèrent en avant; enfin le duc de Trévise, avec les divisions Barrois et Dumoutier, de la jeune garde, se dirigea sur l'auberge de Klein-Burschwitz, coupant le chemin de Wurschen à Bautzen. L'ennemi fut obligé de dégarnir de nouveau sa

droite pour parer à cette nouvelle attaque; le prince de la Moskowa en profita, et reprit le village de Preititz; s'avançant ensuite dans la direction de Wurschen, il continua de déborder la droite de l'armée alliée. A quatre heures, le centre et la droite de l'ennemi étaient en pleine retraite; à sept heures, les troisième et cinquième corps arrivèrent à Wurtchen. 1813. Allemagne.

Cependant le sixième corps avait reçu l'ordre de faire un mouvement inverse à celui de la garde impériale; suivant donc la route de Goerlitz, il entra sans résistance dans les retranchemens dégarnis, et pivota à droite vers Kumschutz et Olnitz, afin de prendre à dos l'aile gauche ennemie. En même temps les onzième et douzième corps reprirent l'offensive. Miloradowitch se vit alors forcé de quitter toutes ses positions; il se retira sur Lobau. Il fut suivi par les réserves qui, au commencement de la bataille, s'étaient portées vers l'aile gauche. L'aile droite des alliés, toute composée de Prussiens, suivit la chaussée de Weissenberg.

A la nuit, l'armée française s'étendait de Hochkirch à Wurschen. Le quartier impérial fut établi à l'auberge de Klein-Burschwitz.

La perte de l'ennemi dans la double action de Bautzen et de Wurschen, où Napoléon développa, sans contredit, les plus savantes combinaisons de la stratégie, peut être évaluée à dix-huit mille hommes tant tués que blessés, et trois mille prisonniers; elle porta en grande partie sur les Prussiens, qui eurent encore à soutenir, en cette nouvelle occasion, le fort de la bataille. Les Français ne perdirent qu'environ douze mille hommes. Le général Lorencez, du douzième corps, était au nombre des blessés, ainsi que les deux généraux wurtembergeois Franquemont et Leneuffer.

Combat de Reichenbach. — Le lendemain, 22 mai, à quatre heures du matin, l'armée française se mit en mouve- 22 mai.

1813. Allemagne. ment pour suivre l'ennemi sur les deux routes par lesquelles il avait effectué sa retraite. Le douzième corps seul resta dans les environs de Nieder-Kayna pour observer les mouvemens du corps de Bulow, qui, après avoir abandonné le blocus de Magdeburg, s'était retiré sur Berlin avec le corps russe de Woronzow, pour couvrir cette capitale. L'aile droite de l'armée combinée se porta par la route de Weissenberg à Reichenbach; elle suivit le chemin de Menzelsdorff, Kœnigshayn, Ebersbach et Ludwigsdorf, où elle passa la Neisse et prit position. L'aile gauche vint de Lobau à Reichenbach, passa la Neisse à Gorlitz, où elle prit également position. Miloradowitch, formant l'arrière-garde de l'armée russe, ayant déployé ses troupes sur les hauteurs entre Reichenbach et Markersdorf, l'empereur Napoléon envoya contre lui le septième corps, qui n'avait pas donné la veille, et il le fit soutenir par la cavalerie du général Latour-Maubourg; le combat s'engagea d'abord très-vivement sur tout le front du septième corps. L'ennemi ayant ensuite fait avancer quelque cavalerie dans la plaine de Reichenbach, l'empereur la fit charger par les lanciers polonais et par les lanciers rouges de la garde; la cavalerie russe fut forcée de plier; mais Miloradowitch la fit soutenir par les divisions qui lui restaient. L'empereur, de son côté, fit avancer le corps de Latour-Maubourg; après plusieurs charges brillantes exécutées par les cuirassiers français et par la cavalerie saxonne, l'arrière-garde russe fut décidément enfoncée et forcée de quitter le champ de bataille. Le général Reynier suivit l'ennemi jusqu'au village de Holtendorf. Dans cette affaire, le général Bruyères, officier de cavalerie de la plus haute distinction, eut les deux jambes emportées d'un coup de canon. A la fin de l'action, un boulet ennemi vint frapper sur une hauteur en arrière du septième corps, le grand-maréchal du palais, Duroc, et le général du génie Kirgener; ce dernier fut tué sur le coup, le maréchal

Duroc survécut encore douze heures. L'empereur Napoléon perdit en lui un sujet dévoué et un ami fidèle [1]. Allemagne. 1813.

Le 23 mai, l'armée combinée se remit en marche après avoir détruit les ponts sur la Neisse. La colonne de droite se dirigea sur Waldau, et celle de gauche sur Lauban. Vers les neuf heures du matin, le septième corps français arriva devant Gorlitz. Les chevau-légers saxons qui étaient à l'avant-garde, passèrent la Neisse et attaquèrent l'ennemi; pressés de front et de flanc par des forces supérieures appartenant à l'arrière-garde de l'aile gauche ennemie, ils furent obligés de repasser la rivière. Une vive canonnade s'établit d'une rive à l'autre. Protégé par ses batteries et par le feu de son infanterie, habilement disposée derrière quelques accidens du terrain, le général Reynier fit travailler en toute hâte à la construction d'un pont de bateaux. Les chevau-légers saxons, soutenus par plusieurs régimens de grosse cavalerie, traversèrent alors de nouveau la Neisse, tandis que le septième corps débouchait par le pont de bateaux qui venait d'être achevé. Chargée vigoureusement par les divisions du général Reynier, l'arrière-garde ennemie ne tarda pas à se mettre en retraite.

[1] Un écrivain allemand, qui, sous les dehors de l'impartialité, laisse souvent percer des dispositions peu favorables à Napoléon, rapporte le fait suivant, sous la date du 10 août, au moment de la rupture de l'armistice, et deux mois et demi après la mort du grand maréchal :

« Pendant la marche de Reichenbach à Gorlitz, Napoléon s'arrêta à Markersdorff, et montra au roi de Naples l'endroit où Duroc était tombé; il manda le propriétaire de la petite ferme où le grand-maréchal était mort, et lui assigna la somme de vingt mille francs, dont quatre mille francs pour un monument en l'honneur du défunt, et seize mille francs pour le propriétaire de la maison, mari et femme. La donation fut accomplie dans la même soirée, en présence du curé et du juge de Markersdorf; l'argent fut compté devant eux, et ils furent chargés de faire ériger le monument.

« Cette affaire accessoire fut accélérée avec tout l'empressement et toute l'exactitude possibles, par un adjudant et par quelques individus de la maison de Bonaparte, au milieu de l'embarras et des mouvemens du quartier-général. »

(*Campagne de Saxe*, en 1813, par le baron d'Odeleben, témoin oculaire).

Allemagne. 1813. L'armée française continua de poursuivre les coalisés, et traversa successivement la Queiss et la Bober, quelques soins qu'apportât l'ennemi à rompre les ponts établis sur ces deux rivières.

L'armée russo-prussienne accélérait son mouvement de retraite, son aile droite suivant les routes de Buntlau, Hainau, Liegnitz, Mertzchutz, Sara, et son aile gauche le chemin de Loewenberg, Goldberg, Jaüer et Striegau.

26 mai. *Affaire de Hainau.* Pendant cette retraite, quelques engagemens de peu d'importance eurent lieu avec l'arrière-garde russo-prussienne. Nous ne parlerons que de celui de Hainau; les bulletins ennemis ayant voulu présenter cette échauffourée comme une affaire très-sérieuse, il importe de la faire connaître.

Le 26, le cinquième corps, en tête de l'aile gauche française, était arrivé à Hainau, encore occupé par trois bataillons d'infanterie et trois régimens de cavalerie légère prussienne. La division Maison déboucha de Hainau à la suite de l'ennemi, précédé par un bataillon d'avant-garde; à une demi-lieue de distance, ce bataillon fut subitement chargé en flanc par trois mille hommes de cavalerie prussienne, mis en désordre, et rejeté sur la division : il perdit deux canons, trois caissons, et une centaine de prisonniers; mais le général, ayant promptement formé sa division, arrêta la cavalerie ennemie; le colonel prussien Dolss, qui la commandait, fut tué : ce fut pendant leur retraite la seule occasion où les coalisés obtinrent quelque avantage. Au reste, les Français prirent amplement leur revanche deux jours après. Le duc de Bellune ayant envoyé sur Sprottau le général Sébastiani avec son corps de cavalerie, ce dernier rencontra près de cette ville un convoi ennemi; il lui prit vingt-deux canons, quatre-vingt caissons et cinq cents hommes.

Cependant les deux souverains alliés, sur le point de voir

leurs armées acculées dans la Haute-Silésie, avaient senti la nécessité de gagner du temps. Profitant donc des dispositions que l'empereur Napoléon avait manifestées d'entrer en négociation, sous la médiation offerte par l'Autriche, ils songèrent à proposer un armistice; espérant, pendant sa durée, compléter leur armée, et déterminer enfin le cabinet de Vienne à se déclarer en leur faveur. 1813. Allemagne.

Le 29, le comte de Schouvalow, aide de-camp de l'empereur de Russie, et le général prussien Kleist, se présentèrent aux avant-postes français, et eurent une conférence avec le duc de Vicence.

Le 30, une nouvelle conférence eut lieu dans un château près de Liegnitz. Les envoyés, d'accord sur le fait de l'armistice, ne l'étaient pas sur la ligne de démarcation. Ils voulaient l'établir aux frontières de la Prusse, obligeant ainsi l'armée française à repasser de l'autre côté du Bober. Néanmoins, ces conférences remplissaient, sous quelques rapports, l'intention des souverains alliés, dont le véritable but était, comme nous venons de le dire, de gagner du temps, et d'arracher enfin à l'Autriche son adhésion formelle à la coalition.

Le 31 mai, l'armée combinée se retira dans un camp retranché près de Schweidnitz, tenant ses arrière-gardes à Rosen.

Le même jour, le quatrième corps se mit en mouvement vers Steregau, afin de reconnaître les forces de l'ennemi devant Gauer. La brigade wurtembergeoise du général Stockmayer s'empara du village de Bersdorf, après un combat opiniâtre; vers les quatre heures, elle marcha sur Rosen; mais l'ennemi se présenta en bataille sur les hauteurs voisines : on put juger de ses forces; elles étaient trop supérieures pour que le général Bertrand, aussi éloigné qu'il l'était de l'armée, risquât d'attaquer avec son corps seul; il fit donc rentrer ses troupes dans leur première position.

1813. Allemagne. 4 juin.

Armistice. — Le 1er juin, le cinquième corps marcha de Lissa sur Breslau. Après avoir repoussé sur Olzau un corps de troupes prussiennes qu'il rencontra en arrière de Neukirchen, le général Lauriston occupa la capitale de la Silésie.

Le 2 juin, les plénipotentiaires convinrent d'une suspension d'armes de trente-six heures. Le 4 du même mois, ils conclurent un armistice, qui fut ratifié le même jour de part et d'autre. Il devait durer jusqu'au 20 juillet , jours de dénonciation.

La ligne de démarcation entre les armées belligérantes fut fixée ainsi qu'il suit :

En Silésie, la ligne de l'armée combinée, partant des frontières de la Bohême, passant par Dittersbach, Psatfendorf et Landshut, suivait la Bober jusqu'à Rudelsdorf, et de là passant par Boskenhayn et Striegau, suivait le Striegauer-Wasser jusqu'à Cautz, et joignait l'Oder en passant par Bettlern, Oltarchin et Althof.

La ligne de l'armée française, partant aussi des frontières de la Bohême, passait par Schreibersau et Rimniz, suivait le cours de la petite rivière qui se jette dans la Bober, près de Berteldorf, ensuite la Bober jusqu'à Lann; elle allait de là par Neukirch à la Katzbach, et suivait le cours de cette rivière jusqu'à l'Oder.

Tout le territoire compris entre la ligne de démarcation des armées françaises et combinées était neutre.

Depuis l'embouchure de la Katzbach, la ligne de démarcation suivait le cours de l'Oder jusqu'à la frontière de la Saxe, longeait la frontière de Saxe et de Prusse, joignait l'Elbe, en partant de l'Oder près de Muhlrose, et suivait la frontière de Prusse, de manière que toute la Saxe, le pays de Dessau, et les petits Etats environnans des princes de la confédération du Rhin appartenaient à l'armée française, et que toute la Prusse appartenait à l'armée combinée.

L'Elbe jusqu'à son embouchure fixait et terminait la ligne de démarcation entre les armées belligérantes; sauf, pour la trente-deuxième division militaire, les modifications que pourrait exiger la position du prince d'Eckmulh au 8 juillet, pour le Bas-Elbe. L'armée française occupait donc une ligne, qui commençant à Travemunde, suivait la Trave jusqu'à Lubeck, comprenant un rayon d'un mille autour de cette ville; s'étendait de là le long des frontières du Holstein jusqu'à l'Elbe près de Bergedorf. Pour l'armée combinée, la démarcation partait de Dessau au-delà de la Trave, suivait ensuite la frontière du Mecklenburg, d'un côté jusqu'à la mer, et de l'autre jusqu'au lac de Ratzburg, se prolongeait sur Hollerbeck, suivait le Stecknitz, et gagnait l'Elbe jusqu'à Lauenburg.

Magdeburg et toutes les places fortes dans le pays ennemi avaient au-delà de leur enceinte un rayon d'une lieue de France; Magdeburg avait par conséquent sa frontière à une lieue sur la rive droite de l'Elbe.

Les places de Dantzig, Modlein, Zamosc, Stettin et Custrin, devaient être ravitaillées tous les cinq jours, suivant la force de leurs garnisons, et les deux armées rendues le 12 juin dans leur nouvelle ligne.

Dès le 10, l'empereur était de retour à Dresde avec sa garde, les deux souverains alliés étaient à Peterswalden, ayant leur quartier-général à Reichenbach.

Mouvemens du douzième corps français; entreprise des partisans ennemis sur les derrières de l'armée française. — Nous avons laissé le duc de Reggio avec le douzième corps sur le champ de bataille de Bautzen, observant, avec seize mille hommes, le corps de Bulow qui, réuni à quelques divisions russes et prussiennes, était fort de plus de trente mille. Bulow était le 17 mai à Jüterbogk. Le 27, la division Pacthod arriva à Hoyerswerda et y surprit une division de cosaques.

1813. Allemagne.

Le même soir, le douzième corps se trouva entièrement réuni à Hoyerswerda ; sur ces entrefaites, Bulow ayant laissé neuf mille hommes devant Wittenberg, marcha par Kalau et Senstenberg sur Hoyerswerda, où il était arrivé le 27 au soir. Le lendemain au matin, le douzième corps fut attaqué sur les deux rives de la Schwartz-Elster ; Bulow, malgré la supériorité numérique de ses troupes, fut si vigoureusement reçu sur tous les points par les divisions Raglowich et Pacthod, qu'il se replia sur Cotbus, où il prit position, ayant une division à Guben, une autre à Drebkou, et une troisième à Jüterbogk.

Trop faible pour agir offensivement, le duc de Reggio, au lieu de marcher directement par Senstenberg sur Kalau, resta quelques jours à Hoyerswerda ; le 1er juin il se porta sur Ruhland, et le 2 il était à Kirchhayn ; averti par ces marches incertaines du corps français, Bulow, craignant de perdre Lukau, s'y rendit le 3. Si le maréchal duc de Reggio, sachant que Bulow était à Cotbus, s'était mis sur le champ en route pour Lukau, peut-être aurait-il eu la facilité de battre le général prussien en détail, avant que les troupes laissées à Guben et Jüterbogk ne se fussent réunies à lui. Quoi qu'il en soit, le duc de Reggio quitta Kirchhayn pour marcher vers Cotbus. Là, informé que Lukau était occupé depuis la veille par les troupes prussiennes, il se dirigea sur cette dernière ville. Le 4, son avant-garde attaqua l'ennemi vers neuf heures du matin, le força à rentrer dans la ville et occupa le faubourg.

Lukau, sans être fortifié, a cependant une enceinte de bonnes murailles et un fossé plein d'eau. Le douzième corps attaqua avec intrépidité ; mais l'ennemi, à l'abri derrière ses murs, le reçut avec une vigueur égale. Bulow en sureté au centre de sa position, put renforcer ses ailes. Le douzième corps fut alors attaqué à son tour par les deux flancs, et après

un combat opiniâtre i[illegible] a jusqu'à la nuit, forcé de se re- 1813.
tirer ayant perdu onze cents h[illegible]es et un obusier. La perte Allemagne.
de l'ennemi ne fut guère [illegible]ins considérable. Le duc de Reggio se dirigea par Sonnenwalde et Dobrilugk sur Ubigau. Ce ne fut que dans cette dernière ville qu'il reçut communication de l'armistice.

En avançant vers la Silésie, l'armée française, contrainte de rassembler toutes ses forces, n'avait pu laisser aucun corps sur l'Elbe pour couvrir les grandes communications et balayer les partis russes et prussiens qui étaient restés en arrière. Ces derniers, appuyés par le corps de Woronzoff, qui avait repris le blocus de Magdeburg, parcouraient le pays dans tous les sens, et inquiétaient les derrières de l'armée française. Peu de jours après la bataille de Bautzen, un de ces partis surprit un convoi d'artillerie venant d'Augsburg et escorté par des troupes wurtembergoises. Le 23 mai, un corps nombreux de hussards, de hullans et de cosaques attaqua, entre Bernburg et Halle, le général Poinsot qui conduisait de Brunswick à Leipsig, un régiment de marche de quatre cents hommes de cavalerie. Le général Poinsot, après une vigoureuse défense, fut fait prisonnier avec deux cents des siens; les autres gagnèrent Leipsig, où le duc de Padoue réunissait son corps de cavalerie. Le 30 mai, Czernischew attaqua la faible escorte qui accompagnait un autre convoi destiné pour Magdeburg, et s'empara de ce convoi. Quelques jours après s'étant réuni aux corps francs de Lutzow et de Petersdorf, et soutenu par Woronzow, qui partit à cet effet de Dessau, le 6 juin, le même Czernischew résolut d'enlever les hôpitaux de Leipsig, où étaient environ six mille blessés sous la garde de deux bataillons d'infanterie et de quelques dépôts de cavalerie. Le 7, au matin, les deux corps russes se présentèrent devant Leipsig; mais déjà la nouvelle de l'armistice était arrivée dans cette ville; elle fut notifiée aux gé-

1813. Allemagne. néraux Woronzow et Czernischew qui, après quelque hésitation, s'en rapportèrent à la parole du duc de Padoue, et repassèrent l'Elbe le même jour [1].

9 juin. *Opérations sur l'Elbe inférieur; affaires de Zollenspicker, de Wilhemsburg et Reiherstiegerland; occupation de Hamburg par les troupes françaises.* — Maître de Haarburg, dont il s'était emparé le 27 avril, le général Vandamme, qui commandait devant Hamburg le premier corps d'armée sous les ordres supérieurs du prince d'Eckmulh, fut forcé de suspendre pendant quelque temps toute opération militaire. La situation politique du Danemarck à l'égard de la France, n'étant pas encore décidée, entraînait alors des négociations qui devaient nécessairement ralentir les hostilités sur ce point.

Le 6 mai, Tettenborn attaqua la brigade de Reuss, de la division Dufour, près de Zollenspicker, tandis que la légion anséatique débarquait de l'île de Wilhemsburg, près de Haar-

[1] L'adjudant-commandant Carrion-Nisas, attaché à l'état-major-général de l'armée, fut destitué pour avoir refusé d'arrêter le colonel prussien Lutzow, venu à lui en *parlementaire* à Géra.

L'empereur avait eu le malheur d'approuver l'idée, aussi inadmissible en procédés de guerre et d'honneur, qu'insensée et dangereuse dans sa situation, de se venger, par un prétendu coup d'état, des entreprises de cet habile partisan; mais pour cela il aurait fallu que le commandant de Géra fût le plus servile des hommes: tel n'était pas M. Carrion-Nisas; ce loyal militaire ne se prêta point aux insinuations qui lui furent faites à cet égard.

Toutefois, ce que l'adjudant-commandant Carrion-Nisas avait refusé de faire, un autre le fit le lendemain; on attaqua contre la foi des traités, sur un ordre exprès, et l'on surprit au milieu de la nuit le colonel Lutzow, qui, d'après les conventions qu'il venait de faire, s'acheminait, vers le lieu qui lui était assigné pour prendre ses quartiers pendant le reste de l'armistice; sa troupe toute entière fut prise ou massacrée; et il eut beaucoup de peine à se sauver de sa personne.

Indigné de cette violation, le général Bulow envoya un officier-supérieur pour se plaindre et demander réparation; inutilement le prince de Neufchâtel et les officiers qui l'entouraient firent, auprès de Napoléon, tous leurs efforts en faveur de la justice; elle fut définitivement refusée. Peut-être cette conduite

burg. L'ennemi fut repoussé des deux côtés ; les 9, 11 et 12 du même mois, ses tentatives ne furent pas plus heureuses ; dans la dernière affaire, qui eut lieu vers Reiherstiegerland, il fut forcé par la brigade Gengoult de se rembarquer en toute hâte, ayant perdu près de quatre cents morts ou blessés, un nombre égal de prisonniers et six pièces d'artillerie. 1813. Allemagne.

Le 19 mai, le général Vandamme occupait l'île de Wilhemsburg, et toutes les autres îles de l'Elbe. L'occupation de ces divers points le mettait à même de faire canonner Hamburg. En conséquence, le bombardement commença le même jour. Une division suédoise qui était entrée dans cette ville le 21, en sortit le 24. Le 29, le roi de Danemarck s'étant

fut-elle une des causes de la rupture inopinée de l'armistice et des malheurs dont nous allons continuer le triste et pénible récit *.

Pour revenir à l'adjudant-commandant Carrion-Nisas, on voulut d'abord l'envoyer devant le conseil de guerre établi à Dresde ; mais la noble fermeté avec laquelle son président, M. le maréchal comte Gouvion-Saint-Cyr, avait rendu justice à des officiers-généraux qui venaient d'y être traduits, et s'était montré incapable de complaisance pour les caprices de l'autorité, fut cause qu'on renonça à cette idée ; on se borna à destituer M. Carrion-Nisas, sans expression de motif, avec la clause de ne pas approcher de cent lieues de Paris. Comme l'armée était alors à beaucoup plus de cent lieues de Paris, ce militaire, qui se voyait aussi injustement arrêté dans sa carrière, prit son exil dans les mots, et ne rompit son ban que lorsque l'armée se trouva malheureusement beaucoup plus près de la capitale, lors des événemens d'avril 1814. Du reste, depuis cet acte, il ne fut inquiété en aucune manière, et il jouit paisiblement de la bienveillance de ses camarades et de sa situation très-instructive. Sans doute il serait pu, dans la suite, se faire un mérite de la publication de sa disgrâce une méritée auprès des gens qui se plaisent à accabler en tout sens ceux contre lesquels la fortune se déclare. *Celui sur qui le blâme en retombe*, dit le colonel Carrion dans un ouvrage qu'il a publié en 1817, *a été mon souverain, en plus d'une occasion mon bienfaiteur ; il est malheureux ; dans cette situation, je dois oublier ses torts à mon égard, et ne me souvenir que de ses bienfaits.*

* Le refus que fit de ravitailler Dantzig assiégé le prince de Wurtemberg, fut motivé sur la conduite des Français à l'égard de la légion Lutzow.

1813. Allemagne. allié à la France, mit une division de ses troupes à la disposition du prince d'Eckmulh. Dans la nuit du 30 au 31, Tettenborn évacua Hamburg, et se replia sur Boitzenburg; quelques heures après, les Danois entrèrent dans cette ville d'un côté, et les troupes françaises de l'autre. Le 2 juin, le prince d'Eckmulh détacha une brigade danoise à Lubeck dont elle prit position.

Le 9, l'armistice fut notifié à Hamburg, et la ligne de démarcation établie d'après la position qu'occupaient les troupes françaises et danoises, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

28 mai. *Déblocus de Glogau.* — Comme la ville de Glogau fut la seule de toutes les forteresses investies qui resta en communication avec l'armée jusqu'à la reprise des hostilités, nous croyons devoir donner une relation abrégée de sa défense, nous réservant de parler subséquemment de celle des autres places fortes.

Dès le 20 février, la garnison de Glogau, réduite à moins de cinq mille hommes, avait tiré les premiers coups de fusil sur les cosaques; mais ce ne fut que le 15 mars que la place fut complétement bloquée. Le général Saint-Priest, arrivé sous ses murs avec huit mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux et vingt pièces d'artillerie, la somma de se rendre avec toutes les formalités d'usage. Cette sommation demeura sans réponse. Le 30, seconde sommation du général prussien Scholler, qui n'eut pas plus de succès que la première, bien qu'il canonnât la place avec seize pièces de gros calibre, et qu'il menaçât la garnison d'être confinée en Sibérie. Le 31, les batteries ennemies réduites au silence, furent détruites dans une sortie. Néanmoins, comme le corps prussien de Scholler s'augmentait chaque jour de nouvelles levées, la garnison ne fit plus de sorties jusqu'au 30 avril, quoiqu'elle n'eût pas cessé d'avoir des postes en dehors des glacis. Le 1er mai, à une heure du matin, un corps prussien attaqua à l'impro

iste et avec fureur la tête de pont de la rive droite de l'Oder; 1813.
l lâcha deux brûlots qui éclatèrent avant que d'arriver aux Allemagne.
outre-pilotis. L'ennemi pénétra jusqu'aux abattis; mais il
e put aller plus avant, et fut obligé de se retirer avec perte.
Le chef de bataillon Marthe, du quatre-vingt-douzième ré-
iment de ligne, se distingua particulièrement dans cette oc-
asion.

Dans la nuit du 6 au 7, les Prussiens ouvrirent un boyau
et le poussèrent jusqu'à cent toises des chemins couverts du
ort de l'Etoile. Le 7, la garnison fit une sortie, et après un
ombat des plus vifs, elle combla les travaux de l'ennemi.
Le 17, l'artillerie de siége arriva de Breslau. Le 21, l'ennemi
enta une seconde fois de détruire le pont à coups de canon;
rois cents hommes sortirent de la place à la garde montante,
assèrent le pont, franchirent les abattis, coururent sur la
atterie et la détruisirent. Les tirailleurs français emportés
rop loin, engagèrent cependant une vive fusillade avec des
enforts qui arrivaient de Lerchenberg; mais vers les deux
eures tout était rentré dans la place. Ce combat fut le der-
ier que la garnison eut à soutenir. Le 22, l'artillerie de siége
etourna à Breslau, et dans la nuit du 27 au 28 la place fut
ébloquée.

Préparatifs de la Prusse et de la Russie pour rouvrir Juillet.
a campagne. — Cependant les monarques de Russie et de
russe, ainsi que nous l'avons dit précédemment, n'avaient
roposé l'armistice que pour avoir le temps de compléter leurs
mées, et laisser à leurs nouveaux alliés le loisir d'entrer
n campagne. Leur but n'était plus que la conclusion de
rmistice amenât une paix solide, également avantageuse
ux parties belligérantes. Il est impossible en effet de suppo-
que le roi de Prusse ait jamais eu le désir de voir cesser
s hostilités : la proclamation de ce prince à ses sujets en
te du 5 juin 1813, ne laisse aucun doute à cet égard.

1813. Allemagne

« L'ennemi a offert un armistice, dit-il; je l'ai accepté, ainsi que mon puissant allié, jusqu'au 20 juillet. Cela s'est fait afin que la force nationale que mon peuple a si glorieusement montrée, puisse se développer entièrement. Une activité sans relâche et des efforts non interrompus, nous y conduiront, etc., etc. » Au reste, tous les préparatifs de guerre furent continués en Prusse avec la plus grande ardeur : une ordonnance du 17 mars avait décreté la formation d'une *landwehr* ou garde nationale mobile. Des bataillons de cette landwehr avaient déjà rejoint le corps de Bulow; son organisation fut encore augmentée. Une décision royale du 21 avril avait aussi ordonné la levée en masse ou *landsturm*. Cette mesure, que quelques mois après les mêmes souverains ont voulu qualifier, en France, de violation du droit de la guerre, à laquelle ils ont opposé les plus terribles menaces, les punitions les plus sévères, fut soutenue par des dispositions tellement éloignées des mœurs des peuples civilisés [1], que son exécution eût entraîné la ruine du pays auquel il était prescrit de la mettre en usage.

Quoi qu'il en soit de la légitimité de ces différentes mesures, la Prusse se vit en état de faire entrer en campagne environ quarante-cinq mille hommes de la landwehr, dont vingt-cinq mille passèrent dans l'armée active, et le restant fut employé aux siéges ou blocus de Magdeburg, Stettin, Custrin et Glogau.

La Russie, de son côté, ne fit pas des préparatifs moins

[1] Voyez l'ordonnance du roi de Prusse, en date du 21 avril 1813. Entre autres dispositions, un article contenait la suivante : « Le combat auquel le landsturm est appelé, sanctifie tous les moyens possibles; les plus terribles sont les meilleurs : il faut en conséquence non-seulement harceler continuellement l'ennemi, mais *détruire* et *anéantir* tous ses soldats *isolés* ou en petites troupes. *Les prisonniers qui gêneront seront mis hors d'état de nuire*; ceux qui voudront s'échapper seront égorgés; les maraudeurs le seront aussi, etc., »

formidables. De nouveaux corps vinrent porter les anciens au grand complet. Les siéges de Dantzig, Modlin et Zamosc furent confiés aux milices. En sorte que l'armée active se trouva augmentée de cinquante mille hommes, tandis qu'une nouvelle armée, forte de quatre-vingt mille hommes, s'organisait en Pologne sous les ordres de Beningsen. Dans le même temps, la Suède, à laquelle la France avait refusé sa coopération pour l'occupation de la Norwége, se lia d'intérêt avec la Russie et la Prusse, et se disposa à entrer ouvertement en lice. 1813. Allemagne.

Tandis que la Russie et la Prusse recrutaient ainsi leurs armées, et que l'Autriche organisait les siennes, l'empereur Napoléon complétait aussi l'armée qu'il avait en Saxe, activait ses levées, remplissait ses cadres et formait des réserves; ses forces se trouvaient augmentées d'environ cent mille hommes, et par conséquent égales à celles que pouvaient opposer jusque-là les deux souverains alliés.

Au milieu de ces immenses préparatifs de guerre, les négociations pour une paix prochaine semblaient néanmoins se poursuivre avec une sorte d'activité; mais déjà le sort en était jeté. Les désastres de Moskow avaient laissé entrevoir la possibilité d'abattre la puissance française; ce n'était déjà plus les conquêtes de l'empereur Napoléon dont il fallait seulement dépouiller la France; les Prussiens annonçaient hautement qu'ils ne s'arrêteraient qu'à ses plus anciennes limites.

Négociations entre la France et l'Autriche. — Le gouvernement autrichien, ruiné dans son armée et dans ses finances, avait proposé à la France une alliance qui fut conclue le 14 mars 1812. Dès le mois de novembre suivant, son système n'était plus le même, et l'issue non douteuse de la campagne détermina les instructions sur lesquelles le prince Schwartzenberg devait régler sa conduite. Dès le mois de février l'Au- Juillet-Prem. jours d'août.

1813. Allemagne.

triche s'était unie de principe avec l'Angleterre, la Russie et la Prusse; et le cabinet de Vienne avait promis d'être prêt à entrer en campagne vers la fin du mois de juin. Le refus positif qu'il fit, le 19 avril, d'enjoindre au général Frimont d'exécuter les ordres qu'il recevrait, et de dénoncer l'armistice; la décision injurieuse qui voulut que le corps du prince Poniatowski et la brigade saxonne de Gablentz, traversassent *désarmés* les états autrichiens pour rejoindre l'armée française, indiquaient assez les dispositions hostiles de la cour de Vienne. Le 26 avril, elle déclara ouvertement que les stipulations du traité du 14 mars 1812 n'étaient plus applicables à la situation respective des puissances contractantes. Dès-lors une rupture prochaine fut inévitable.

Mais la bataille de Lutzen ayant relevé les affaires de la France en Allemagne, l'Autriche se remit à négocier. La France accéda à ses propositions, les souverains alliés les rejetèrent, et la bataille de Wurschen eut lieu. Cette bataille perdue, il devenait urgent pour les alliés de temporiser jusqu'à la réorganisation de leurs forces. Le 22 mai, le comte de Stadion écrivit au major-général prince de Neuchâtel, pour déclarer que la Russie et la Prusse acceptaient l'armistice comme préliminaire d'un congrès. Nous remarquerons en passant que les pleins pouvoirs du comte de Bubna portaient que l'Autriche seule proposerait les conditions de la paix; il est donc naturel de supposer que les deux souverains alliés savaient déjà n'avoir rien à redouter de *l'impartialité de sa médiation* [1].

L'armistice une fois conclu, il ne s'agissait plus que de réunir ce congrès. L'Autriche s'était chargée de faire connaître l'acceptation de sa médiation par la Russie et la Prusse, et cette notification n'eut lieu que le 11 juin. Comme il était

[1] L'Autriche s'était opposée à ce que l'expression, *médiation impartiale*, fût insérée dans le préambule de la convention.

ssaire que l'on arrêtât une convention additionnelle pour er le traité du 14 mars 1812, le cabinet de Vienne pré- i d'abord des réserves sur ce traité, puis se détacha tout t de l'alliance. L'empereur Napoléon insista néanmoins a convention relative à la médiation, et elle fut conclue) juin. Un article portait que l'Autriche s'engageait à prolonger l'armistice jusqu'au 10 août; cette condition nt pas été remplie, l'empereur Napoléon en fit faire lui- e la proposition, le 11 juillet, sans réclamer toutefois re la violation manifeste de la première convention con- ant l'approvisionnement des places fortes. La réponse irmative ne fut notifiée que le 26 juillet. Le 29, les plé- tentiaires de France (le duc de Vicence et le comte de onne) présentèrent à la puissance médiatrice une note ant à ce que le congrès fût ouvert par la réunion effective ministres et la vérification réciproque des pouvoirs. Le e de Metternich répliqua le même jour que les négocia- s devaient se faire par écrit et les propositions passer par ains du médiateur, et que, d'ailleurs, les plénipotentiaires unissaient. Cette proposition tendait évidemment à s'em- r des négociations en établissant un arbitrage. Les plé- ntiaires français réclamèrent le droit de traiter sans tu- , mais les trois puissances s'opposèrent formellement à leur ande. Quelques jours après ils se déterminèrent à offrir node mitoyen pour sauver la dignité de la France, en lant toutefois aux prétentions de la puissance médiatrice. suyèrent un nouveau refus. Cependant, comme les mi- es de Russie et de Prusse avaient toujours apporté un ou jours de retard dans la communication de leurs notes, la ière réponse ne fut faite que le 10 août. Alors il fut déclaré plénipotentiaires français que l'armistice étant expiré, le rès se trouvait dissous.

1813. Allemagne.

1813 Allemagne. Le 12 août, le gouvernement autrichien fit remettre au duc de Bassano sa déclaration de guerre.

Telle fut l'issue de négociations dont le but fallacieux était d'amener l'Europe à ce point de croire que la France se refusait opiniâtrément à la paix, tandis qu'elle en ignorait les bases. Elle devait les connaître deux années plus tard, après avoir gémi sous le poids d'une double invasion.

Il était donc décidé que les armées françaises, tant de fois triomphantes, allaient entrer dans cette dernière lutte, où leur valeur et le génie de leur chef devaient succomber sous la trahison et le nombre.

10 août. *Positions respectives des armées françaises et alliées au moment de la dénonciation de l'armistice.* — La prépondérance numérique que la défection de l'Autriche donnait aux coalisés, n'était pas encore le plus grand avantage qu'ils retirassent de la jonction de leur nouvel allié; mais outre que la balance proportionnelle était rompue entre les combattans[1], la ligne d'opération de l'armée française se trouvait compromise. Tant que l'Autriche était restée alliée ou neutre, cette ligne qui s'étendait de Dresde à l'Oder, près Liegnitz, avait ses deux ailes couvertes par les forteresses de l'Elbe et de

[1] *Répartition de la force des trois armées de Bohême, de Silésie et du Nord entre les puissances coalisées.*

	Infanterie.	Cavalerie.
Autrichiens	110,000	44,500
Russes	123,600	21,840
Prussiens	152,800	29,110
Suédois	19,800	4,800
Total	406,200	100,250
Force de l'armée française opposée aux trois grandes armées ennemies	260,300	42,200
Différence	145,900	58,050

l'Oder. Glogau assurait le passage de cette rivière, et l'ennemi, pour se joindre aux troupes qu'il avait laissées dans le Brandeburg et sur l'Elbe, se trouvait forcé de livrer une bataille ou de passer l'Oder et de gagner Kalisch et Posen. Mais la défection de l'Autriche, quelque prévue qu'elle pût être, détruisait tous ces avantages, et la ligne d'opération de l'armée française était menacée, non-seulement à Dresde, mais encore en arrière de cette ville. 1813. Allemagne.

Dès avant l'armistice, l'empereur Napoléon avait songé à couvrir Dresde du côté de la Bohême, et à s'assurer un double passage sur l'Elbe à son entrée dans la Saxe, qu'il supposait avec raison devoir devenir le théâtre de sa défensive. Un camp retranché de près de cinquante mille hommes, avait été élevé près de Pirna; un pont de bateaux jeté près de Kœnigstein, et une route militaire établie entre ce fort et Zobten. Les fortifications de Dresde avaient été réparées et augmentées; celles d'Erfurt, de Hamburg, avaient été mises sur un pied de défense respectable, et les citadelles de Pétersberg et de Wurtzburg disposées à offrir quelque appui en cas d'une rupture avec la Bavière.

Vers la fin de juillet, l'armée combinée se trouvait placée de la manière suivante : un corps de trente mille Russes, Prussiens, Suédois et Meklenburgeois aux ordres du général russe Walmoden, se trouvait à Schwerin dans le Mecklenburg; le prince royal de Suède commandait, dans les environs de Berlin, une armée de cent dix mille hommes, composée de troupes suédoises, des corps russes de Wintzingerode et de Woronzow, et des corps prussiens de Bulow et de Tauentzien. La grande armée russe et prussienne, forte de cent quatre-vingt mille hommes d'infanterie et de trente-cinq mille chevaux, cantonnait en Silésie, entre Schweidnitz et l'Oder. Le prince Schwartzenberg avait réuni environ cent trente mille hommes dans les environs de Prague. Une autre armée

1813 Allemagne. autrichienne, commandée par le prince de Reuss, était postée près de Lintz, et couvrait l'Autriche du côté de la Bavière. Enfin le général Hiller, avec quarante mille hommes, observait à Petau, en Styrie, l'armée française d'Italie.

Le plan des coalisés était de profiter de l'avantage que la position géographique de la Bohême leur donnait, pour porter les premiers coups dans le cœur de la Saxe, sur les derrières de l'armée française. En conséquence, le général Blucher dut rester en Silésie avec trois corps d'armée, dont deux russes et un prussien, formant un total de quatre-vingt-dix mille hommes. Le reste des troupes, composé des corps de Klenau, de Gorczakow, du prince Eugène de Würtemberg et de Kleist, et des réserves combinées, marcha par la Bohême septentrionale pour se réunir aux cinq corps de l'armée autrichienne rassemblés déjà dans les environs de Prague. Cette jonction d'une partie de l'armée russo-prussienne, avec les Autrichiens, fut tellement combinée d'avance (c'est-à-dire pendant la durée même du congrès); que le mouvement eut lieu précisément le 10 août, jour de l'expiration de l'armistice. Toute cette armée se déploya entre Aussig et Kommotau, ayant sa réserve à Lowositz. Le prince royal de Suède campa, le 14 août, son armée sur la Sprée et le Havel, occupant Muncheberg, Berlin, Oranienburg, Spandau, Brandeburg et Plauen. En même temps six mille hommes furent laissés devant Stettin, cinq mille devant Custrin, et neuf mille devant Magdeburg pour continuer le blocus de ces places.

L'empereur Napoléon, de son côté, distribua ses troupes de manière à inquiéter, par des démonstrations hostiles, l'armée du prince Schwartzenberg, dite de Bohême, tandis qu'il porterait les premiers coups en Silésie.

Le 13 août, les quatrième, septième et douzième corps, ainsi que le troisième de cavalerie, se concentrèrent dans les

environs de Dahme. Cette armée, forte de soixante-dix mille hommes, était destinée à agir contre le prince royal de Suède. Les troisième, cinquième et onzième corps, au total d'environ cent mille combattans, mis sous les ordres du prince de la Moskowa, étaient en Silésie, où l'ennemi avait lui-même une armée de cent trente mille hommes. Les premier, deuxième et huitième corps, les premier et quatrième de cavalerie, formant une troisième armée de soixante-dix mille hommes, se trouvaient aux environs de Zittau, prêts à soutenir l'armée de Silésie ou à entrer en Bohême. Le quatorzième corps, fort de dix-sept mille hommes, sous les ordres du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, occupait le camp de Pirna et couvrait Dresde, où Napoléon se trouvait encore le 12 août, avec toute sa garde, au nombre de vingt-huit mille quatre cents hommes d'infanterie, et de cinq mille chevaux. 1813. Allemagne.

Le quartier-général de l'armée autrichienne était à Prague au moment de la rupture de l'armistice. L'empereur François II arriva dans cette ville le 15; il y fut suivi de près par le roi de Prusse et par le général Moreau, qui, fatigué sans doute de la glorieuse obscurité où il vivait depuis son exil volontaire de France, venait de quitter les Etats-Unis d'Amérique pour entrer au service de l'empereur de Russie, et porter les armes contre une patrie qu'il avait illustrée par ses exploits.

CHAPITRE III.

SUITE DE L'ANNÉE 1813.

Reprise des hostilités; mouvemens respectifs des deux armées. Napoléon reprend l'offensive sur l'armée alliée de Silésie; combat de Goldberg. Bataille de la Katzbach. Attaque et bataille de Dresde. La grande armée alliée se retire sur la Bohême. Bataille de Kulm. Mouvemens des quatrième, septième et dixième corps sur Berlin. Combat de Gross-Beeren; affaire de Lubnitz. Le prince de la Moskowa remplace le duc de Reggio dans son commandement; bataille de Jüterbogk. Opérations en Lusace, sur les frontières de la Bohême, etc. Mouvemens des alliés sur les derrières de l'armée française. Opérations sur le Bas-Elbe; combat de Goerde. Position des deux grandes armées française et alliée à la fin de septembre; passage de l'Elbe par le général Blucher et le prince royal de Suède. Napoléon marche sur l'un et l'autre; combat de Denau. L'armée française se rapproche de Leipsig. Jonction du treizième corps; combat de Wachau.

1813. Allemagne. L'armistice conclu le 4 juin, et prolongé jusqu'au 10 août, fut dénoncé le même jour à l'empereur des Français par les ministres des puissances alliées. En même temps parut la déclaration de guerre de l'empereur d'Autriche.

17-21 août. *Mouvemens respectifs des Français et des alliés.* — Les hostilités n'auraient dû commencer que le 16, aux termes de la dernière convention arrêtée; mais les alliés, sous le prétexte de la conduite tenue envers le chef de partisans Lutzow, dans les environs de Leipsig, le 17 juin, n'attendirent pas l'expiration de ce délai. Dès le 14, leurs troupes se mirent en mouvement, et Breslau, capitale de la Silésie, fut occupé par le général Sacken. Le lendemain, le général Blucher envahit le territoire déclaré neutre, et établit son

quartier-général à Jauer. Son dessein était d'attaquer les positions des Français sur la Katzbach; mais le prince de la Moskowa crut devoir les abandonner dans la nuit du 17 au 18. Ce maréchal replia le troisième corps de Liegnitz sur Hainau, en envoyant au général Lauriston, commandant le cinquième corps, l'ordre de se retirer de Goldberg sur Lowenberg. Le corps russe du général Langeron était sur la Bober dès le 17, après avoir essayé d'enlever un bataillon du onzième corps, posté en avant de Lowenberg, et qui se fit jour a travers les assaillans. Le 18 au matin, le cinquième corps fit sa jonction avec le onzième à Lowenberg, et le maréchal duc de Tarente fit marcher la brigade italienne du général Zucchi sur Lahn, dont les troupes de Langeron s'étaient emparées, et d'où elles furent repoussées. Ce même jour, le général Sacken entra à Liegnitz, après un léger engagement avec l'extrême arrière-garde du troisième corps, et le général en chef Blucher vint à Goldberg avec le corps d'York. 1813. Allemagne.

Le lendemain, ce dernier corps marcha directement sur Lowenberg. Les hauteurs en avant de cette ville étaient occupées par l'arrière-garde du général Lauriston, qui, après un combat assez vif, repassa la Bober, et en détruisit le pont. Pendant ce temps, l'avant-garde du corps russe de Langeron passait cette même rivière à Zobten, et repoussait trois compagnies d'infanterie, placées en avant-poste au village de Siebeneiken. Le général Lauriston, informé du passage de l'avant-garde russe, envoya au-devant d'elle la division Rochambeau. La première brigade de ce corps, commandée par le général M. P. Lafitte, attaqua vigoureusement les Russes, les poussa sur Zobten, et les força à repasser une seconde fois la Bober.

Sur ces entrefaites, le prince de la Moskowa, reconnaissant la nécessité de conserver ses communications avec les cin-

1813. Allemagne. quième et onzième corps, menacés à Lowenberg, résolut de se porter sur ce point avec le troisième corps d'infanterie et le deuxième corps de cavalerie, sous les ordres du général Sébastiani. Il envoya en même temps au maréchal duc de Raguse l'ordre de se porter de Buntzlau sur Kreyban avec le sixième corps, pour observer et retarder le mouvement du corps de Sacken ; mais Blucher ayant envoyé à la rencontre du troisième corps trois brigades du général York, qui n'en laissa qu'une devant Lowenberg, le prince de la Moskowa crut devoir s'arrêter devant Graditzberg en présence de ces troupes ennemies. Pendant ce temps, l'avant-garde du sixième corps fut attaquée à Kreybau, et repliée sur Keiserswalde, où elle se maintint avec vigueur. A la nuit elle se retira sur Ober-Thomaswalde.

Le prince de la Moskowa, se voyant coupé de Lowenberg et craignant d'être prévenu à Buntzlau, seul point où il pût traverser la Bober, se retira, dans la nuit du 19 au 20, sur cette dernière ville [1]. Dans la matinée du 20, Sacken attaqua de nouveau à Thomaswalde le duc de Raguse, qui se replia en combattant sur Buntzlau, dont il détruisit les retranchemens et fit sauter le pont, lorsque ses troupes eurent passé la Bober à la suite du troisième corps. Les deux divisions du général russe Lieven occupèrent Buntzlau.

[1] Le maréchal avait eu le tort, bien excusable sans doute, de croire que l'ennemi remplirait fidèlement les conditions de l'armistice, c'est-à-dire que les hostilités ne commenceraient point avant l'expiration de ce traité. Toutefois, quelque confiance qu'il pût avoir dans la bonne foi des alliés, il aurait dû rassembler, dès le 11 août, les divers corps d'armée qu'il avait sous ses ordres. En établissant le sixième à Lowenberg, et les cinquième et onzième à Goldberg, il ne découvrait pas sa véritable ligne de communication, qui passait à Lowenberg, et forçait Blucher à se présenter de front sur la Katzbach. Avec un adversaire aussi cauteleux que le général prussien, le prince de la Moskowa devait être en garde, et ne négliger aucune des précautions que commandait la très-prochaine cessation de l'armistice.

1813. Allemagne. 21-23 août.

Napoléon reprend l'offensive sur l'armée alliée de Silésie; combat de Goldberg.—Cependant Napoléon, parti le 15 août de Dresde avec toute sa garde, était le 18 à Gorlitz. N'ayant encore aucun renseignement positif sur le mouvement des alliés, il résolut de pousser une forte reconnaissance sur la Bohème, dans le dessein de menacer les communications entre l'armée austro-prussienne et celle de Shcwartzenberg. Arrivé à Zittau, où se trouvait le corps du prince Poniatowski (huitième), il le porta avec une partie de ses troupes sur Gabel, tandis que le général Ulminski occupait, avec la cavalerie polonaise, Friedland et Reichenberg, et que le général Lefebvre-Desnouettes, avec une division d'infanterie et une de cavalerie de la garde, s'emparait de Rumburg et de Georgenthal. Ce mouvement apprit à l'empereur français qu'il n'avait devant lui qu'une division autrichienne sous les ordres du général Bubna, et que les corps russes de Barklai et de Wittgenstein, avec les réserves et la garde d'Alexandre, étaient à Prague, où s'étaient réunis les souverains alliés. Il était facile de juger que le dessein de ces derniers était, par cette concentration de forces, de se porter sur Dresde, et de menacer les communications directes de l'armée française avec le Rhin; mais cette opération exigeait une promptitude que Napoléon ne supposait pas à ses ennemis, et, avant de retourner à Dresde pour déjouer leur projet, il résolut de marcher sur l'armée alliée de Silésie, pour la repousser et la vaincre même, si le général en chef Blucher avait la témérité d'accepter le combat. Laissant donc le général Vandamme avec le premier corps d'armée à Rumburg, pour soutenir le général Lefebvre-Desnouettes, et le maréchal duc de Bellune avec le deuxième à Zittau, pour appuyer les troupes du prince Poniatowski, postées à Reichenberg, Friedland et Gabel, l'empereur fit marcher, le 20, sur Lobau, la garde et le corps de cavalerie du général

1813. Allemagne. l'ordre de faire toute diligence pour entrer en ligne; mais le général Souham, voulant éviter le détour de Rothkirch à Prinkendorf, dirigea le troisième corps par Kroitsch et Nieder-Krayn, et se croisa dans le premier village avec la cavalerie à laquelle cette même route avait été indiquée, ainsi que nous venons de le dire plus haut.

La droite des Français s'appuyait à la Wuthende-Neiss, mais la gauche était entièrement en l'air; l'ennemi ne perdit pas un instant pour profiter de cette disposition désavantageuse : le général Wassilczikow, avec la cavalerie de Sacken et une partie de celle d'York, eut ordre d'attaquer de front, un peu à droite d'Eicholz, l'extrême gauche du onzième corps, tandis que deux autres régimens de cavalerie débouchant entre Eicholz et Hochkirch la prendraient de flanc, et qu'un fort détachement de cosaques la tournerait en dépassant Klein-Tintz; le corps d'York se déploya en même temps entre Weinberg et Triebelwitz.

Cependant la cavalerie ennemie pressait vivement l'extrême gauche du onzième corps ; les régimens du général Sebastiani qui avaient à traverser le long défilé de Kroitsch à Nieder-Krayn, encombré par l'artillerie, les équipages et l'infanterie du troisième corps, n'arrivaient que lentement et successivement, et ne pouvaient fournir que des charges partielles, que la cavalerie ennemie, de beaucoup supérieure en nombre, repoussait avec avantage. Deux brigades du troisième corps, en débouchant de Nieder-Krayn, essayèrent vainement d'appuyer quelques-unes des charges françaises; ces troupes furent refoulées avec la cavalerie dans le défilé où les Prussiens s'emparèrent du parc du onzième corps et de presque tous les bagages. Le duc de Tarente ne pouvant plus se retirer que sur la Katzbach, vers le gué de Schmochowitz, dut songer à faire soutenir sa retraite sur ce point. Acculé à la Katzbach et à la Wuthende-Neiss par les corps de Sacken et d'York,

qui s'étaient déployés de plus en plus devant lui, le onzième corps s'efforça de soutenir, au commencement de la nuit, un combat tout à fait inégal. Vers neuf heures du soir, les deux divisions du troisième corps qui n'avaient pas donné, passèrent le gué de Schmochowitz et gravirent les hauteurs qui encaissent la Katzbach, conduites par le général Tarayre, chef d'état-major du troisième corps : elles avaient avec elles quinze pièces de canon, et le duc de Tarente espérait, par ce mouvement, opérer une diversion avantageuse; mais son attente fut promptement déçue. Le corps de Sacken qui était déjà à Schweinitz, s'étant porté en entier sur la tête de la colonne du général Tarayre, la renversa et la força à quitter le champ de bataille avec une perte considérable. Pendant la nuit, le duc de Tarente ramena son armée à la rive gauche de la Katzbach, et se retira sur Buntzlau. Le cinquième corps, après avoir combattu toute la journée avec une grande vigueur contre celui de Langeron, fit sa retraite par Praus-nitz. Le lendemain 27, Langeron l'attaqua aux portes de Goldberg; pressé par un ennemi trois fois plus nombreux, le général Lauriston, qui n'avait point de cavalerie pour le soutenir, ne put continuer sa retraite qu'en sacrifiant dix-huit pièces de canon que la difficulté des chemins l'obligea d'abandonner. Le même jour, Langeron entra à Goldberg, et le cinquième corps arriva devant Lowenberg; le 28 il vint rejoindre les troisième et onzième corps à Buntzlau. La Bober avait été tellement grossie par les pluies, qu'il ne fut pas possible de la passer dans ce dernier endroit. Le duc de Tarente continua sa retraite, le troisième corps, qui avait le moins souffert, formant l'arrière-garde avec la cavalerie du général Sebastiani, et le 4 septembre il se trouvait derrière le Zobaner-Wasser.

1813. Allemagne.

Nous avons dit que dans la journée du 26 août, le général Puthod avait été détaché avec sa division pour se

1813. Allemagne. porter par Schonau et Jauer sur les frontières des alliés. Il était à Mochau, au tiers du chemin de Schonau à Jauer, lorsque la nouvelle de la perte de la bataille de la Katzbach lui parvint; forcé de rétrograder, il se replia d'abord sur Goldberg; mais le général Lauriston n'ayant pu tenir assez long-temps pour lui donner le temps de rejoindre son corps d'armée, cette division se retira sur Hirschberg, où elle tenta vainement de passer la Bober; le pont avait été rompu, et le général Puthod se vit forcé de longer la rive droite pour tâcher de découvrir un passage plus bas. Le 29 il arriva vis à vis de Lowenberg, et fit des tentatives inutiles pour rétablir le pont de cette ville. Atteint bientôt par le général Langeron, il chercha à percer par Buntzlau, mais il n'était plus temps; le général Rudzewieth se trouvait déjà maître de la route de cette dernière ville, et la cavalerie du général Korf, soutenue par l'infanterie du prince Czerbatow, s'établissait sur celle de Zobten, sa seule issue. Le général français se voyant cerné, résolut de se défendre, ainsi que sa propre réputation et l'honneur de ses soldats l'exigeaient : il prit position sur la hauteur de Plagwitz, devant Lowenberg, et attendit l'ennemi de pied ferme. Attaquée de trois côtés par deux divisions d'infanterie et par une nombreuse cavalerie, la division française opposa long-temps la résistance la plus opiniâtre; enfin, manquant de munitions et accablée par le nombre, elle fut rompue et précipitée dans la Bober. Le général Puthod fut pris avec un de ses généraux de brigade, et sa division à peu près détruite.

La bataille de la Katzbach, les combats du cinquième corps et de la division Puthod, entraînèrent, pour les Français, une perte de dix mille hommes tués ou blessés, de quinze mille prisonniers et d'une trentaine de pièces de canon. La perte de l'ennemi, en tués et en blessés, ne fut guère moins considérable.

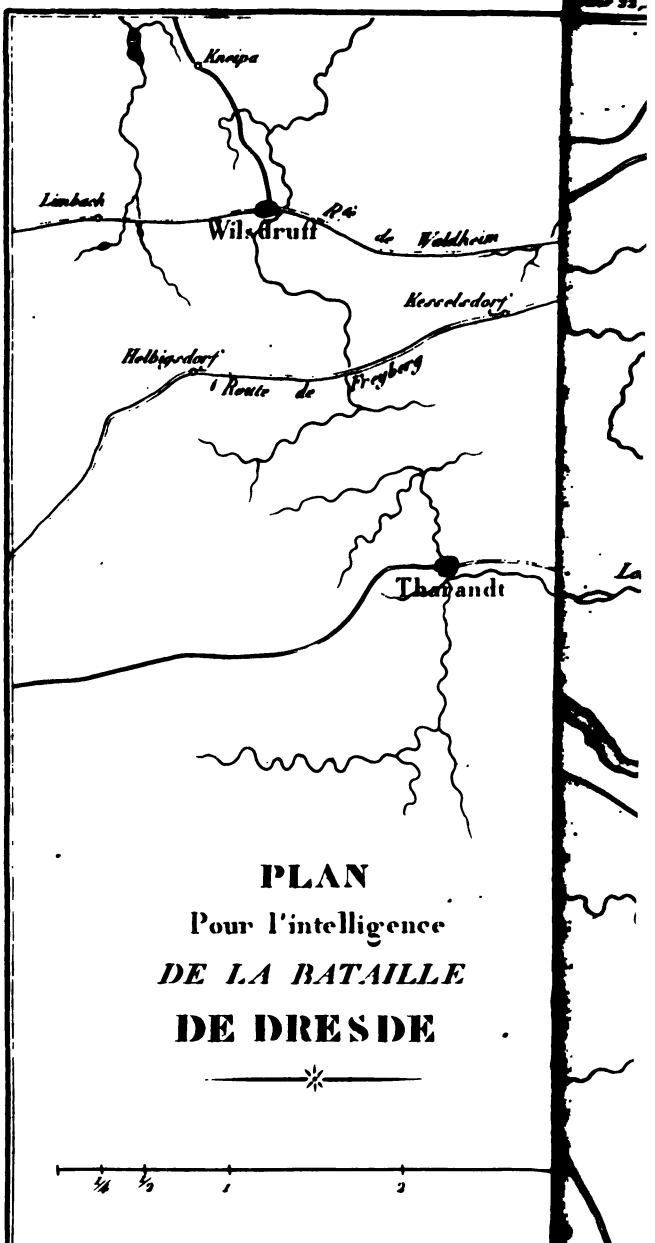
Blucher ne fit passer la Katzbach à son armée que le 28. Le 1er septembre, il traversa la Bober. Il était le 2 à Lauban. 1813. Allemagne.

Bien que la bataille de la Katzbach ait valu au général Blucher le titre de prince, il est à remarquer que cette affaire qui influa d'une manière si funeste sur les opérations ultérieures de la campagne, offre le résultat bizarre de deux grandes fautes commises par les généraux en chef des deux armées opposées. La conduite militaire du général Blucher jusqu'au 26 août, est sans contredit digne d'éloges; il n'en est pas de même du système qu'il suivit dans cette journée. Son plan d'opération était exactement conçu contre toutes les règles de la stratégie; la communication directe de l'armée française avec les autres corps qui se trouvaient en Saxe, partait évidemment de son aile droite placée à Goldberg; c'était donc cette aile droite qu'il fallait attaquer et non la gauche, ainsi que le fit Blucher en portant toute son armée à la gauche de la Wuthende-Neiss; il est présumable que les quatre-vingt mille hommes réunis sur ce point eussent battu les corps français formant la droite du duc de Tarente, laquelle ne s'élevait guère qu'à quarante mille combattans. Le troisième corps placé à Rothkirch et Liegnitz, se fût trouvé gravement compromis, puisque de Goldberg les alliés auraient pu le devancer à Buntzlau, et par conséquent lui couper toute retraite sur la Bober. En cas de revers, et lors même que Sacken eût été battu en détail et poussé derrière Jauer, le général en chef prussien avait sa retraite assurée, par Schonau et Landshut, sur Glatz et la Bohême. Au reste, cette faute de Blucher a été reconnue par ses plus chauds partisans, et avouée par lui-même dans la suite.

Mais en faisant connaître les erreurs du général ennemi, qu'un heureux hasard le mit à même de si bien réparer, pouvons-nous garder le silence sur les dispositions faites par le duc de Tarente? Il est presque impossible, en effet, de con-

1813. Allemagne. cevoir comment ce maréchal put engager imprudemment son armée dans une position, la seule peut-être dans une espace de quarante lieues, où il dût éviter, à quelque prix que ce fût, d'en venir aux mains. Par les mêmes raisons qui devaient déterminer Blucher à agir par sa gauche, le duc de Tarente n'avait point de meilleur parti à prendre que d'opérer par sa propre droite. En portant la masse de ses forces sur la route de Goldberg à Jauer, ce maréchal couvrait sa ligne d'opérations et menaçait la plus importante communication des alliés, celle de leur gauche avec la Bohême. En marchant avec les cinquième et onzième corps réunis par Prausnitz et Seichau, il eût infailliblement forcé Langeron à quitter la position d'Hennersdorf, sans pouvoir être soutenu par Sacken et York, que le général Souham, par de fausses démonstrations, eût occupés sur la rive gauche de la Wuthende-Neiss. Langeron ayant une fois quitté sa position d'Hennersdorf, la droite des Français s'avançait rapidement sur Jauer pour y passer la Wuthende-Neiss. Il ne restait plus alors à Blucher d'autre parti à prendre que de se retirer précipitamment sur la rive droite de l'Oder, abandonnant ainsi la plus grande partie de la Silésie et ses précieuses communications avec la grande armée du prince Schwartzenberg.

Si nous continuons d'examiner sans prévention les dispositions du duc de Tarente, le mauvais choix du point d'attaque n'est pas l'unique faute que l'on puisse lui reprocher : la dissémination de ses forces en est une non moins grave. En effet, la marche du troisième corps par la route de Liegnitz à Jauer, et le détachement de la division Puthod, par Schonau, sur les derrières de l'armée combinée, affaiblissaient mal à propos la sienne sur le point décisif, et ne pouvaient avoir aucune influence sur l'issue de la bataille. Puisqu'enfin il entrait dans son plan de rassembler ses principales forces sur Jauer par la rive droite de la Wuthende-Neiss, il convenait mieux de


Knaipa
Limbach
Wilsdruff
Pt de Waldheim
Kesselsdorf
Helbigsdorf
Route de Freyberg
Tharanndt
PLAN
Pour l'intelligence
DE LA BATAILLE
DE DRESDE
1/4
1/2
1
2

réunir les troisième et onzième corps au gué de Schmocho- 1813.
witz, et de les faire passer ensemble. Alors l'ennemi en se pré- Allemagne.
sentant devant lui, l'aurait trouvé à la tête de soixante mille hommes, et la charge de Wassilchikow eût été sans succès décisif. Le troisième corps, en cherchant à regagner le temps perdu par son ordre de marche, ne se serait pas croisé avec la cavalerie dans un défilé dont l'ennemi pouvait gagner la tête, ainsi qu'il le fit. Mais loin de prendre ce parti, on voit le duc de Tarente s'engager avec vingt mille hommes dans un cul-de-sac fermé par des rivières débordées, et sans aucune autre communication qu'un gué difficile derrière lui et un défilé sur son flanc droit. Il faut donc convenir franchement que si les mesures du général Blucher ne furent pas prises de manière à lui donner la victoire en tout état de choses, celles du duc de Tarente sont encore plus fautives, et devaient amener la catastrophe de la Katzbach, où tant de Français demeurèrent victimes de leur opiniâtre intrépidité et de l'imprévoyance de leur chef [1].

Attaque et bataille de Dresde ; l'armée alliée se retire 26-27 août.
sur la Bohême. — Pendant que ces événemens se passaient en Silésie, d'autres, d'une importance non moins majeure, avaient lieu à la gauche de l'Elbe.

Le 22 août, la principale armée des alliés, qui avait été placée sous le commandement du prince Schwartzenberg, franchit les montagnes de l'Erz-Gebirge et déboucha par Gottleube, Altenberg, Sayda et Marienberg.

Les Français n'avaient à la gauche de l'Elbe, que le corps du maréchal Saint-Cyr, qui se trouvait alors dans les environs de Pirna, ayant une division à Berggieshubel pour couvrir le camp et éclairer les montagnes. Le 24, cette division

[1] La bataille de la Katzbach a cette ressemblance avec celle d'Jena, que l'une et l'autre furent livrées obliquement à la ligne d'opérations, et hors des communications de la base.

1813. Allemagne. du quatorzième corps fut attaquée par le corps de Wittgenstein, formant la droite de l'armée combinée. A l'approche de ces troupes, qui s'avançaient par la chaussée de Tœplitz, et après une canonnade insignifiante, le maréchal Saint-Cyr ne voulant pas affaiblir inutilement le corps destiné à la défense de Dresde, se retira sur cette ville; le même jour les Russes occupèrent Pirna.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, la ville de Dresde avait été mise à l'abri d'un coup de main; on avait réparé les anciennes fortifications; les faubourgs avaient en outre été fortifiés et couverts par des ouvrages avancés. Quelques fortifications de campagne avaient été faites entre le parc et l'Elbe, du côté de la *villa* Hopsgarten. Le parc, fermé de toutes parts, était gardé par plusieurs bataillons. Une partie du quatorzième corps avait été placée dans les retranchemens et l'autre mise en réserve; quoi qu'il en soit de ces diverses dispositions, la position du maréchal Saint-Cyr était éminemment critique. En effet, il était présumable que le prince Schwartzenberg attaquerait le même jour, afin de ne pas donner le temps à l'empereur Napoléon d'accourir avec des troupes suffisantes pour sauver les communications et le passage de l'Elbe à Dresde, devenu le point central des opérations de l'armée française. Mais pour cela il ne fallait point perdre de temps. Le 25, il n'y avait dans Dresde que le quatorzième corps, fort de moins de vingt mille hommes, et l'armée combinée en avait déjà cent cinquante mille sur le terrain. Néanmoins le prince de Schwartzemberg ne se crut pas encore assez fort, et l'attaque fut différée pour donner le temps aux réserves et au corps de Klenau d'arriver [1]. Le soir du 25 et la matinée du 26 se passèrent ainsi à attendre.

Cependant Napoléon qui avait quitté la Silésie le 23, était

[1] Ce corps d'armée, parti de Kommatau, avait fait un assez long détour par Marienberg et Freiberg.

le 25 à Stolpen ; il se remit en marche le 26 : la garde impériale, formant tête de colonne, était suivie du premier corps de cavalerie et du deuxième corps d'infanterie, que l'empereur avait fait venir de Zittau, ainsi que la cavalerie polonaise (quatrième corps), sous les ordres du général Kellermann comte de Valmy; le sixième corps était un peu plus en arrière. Le général Vandamme, avec le premier corps d'infanterie, avait été dirigé sur Kœnigstein pour débloquer cette forteresse, s'emparer du camp de Pirna et faire rétablir le pont. L'empereur, arrivé à Dresde le 26, à dix heures du matin, avec sa garde et le premier de cavalerie, ne changea rien aux dispositions prises par le maréchal Saint-Cyr, se réservant de disposer des troupes qu'il amenait selon que l'exigeraient les circonstances. 1813. Allemagne.

Enfin, le même jour (26), à quatre heures après midi, le prince Schwartzenberg se décida à ne pas attendre davantage le général Klenau. Trois coups de canon donnèrent le signal de l'attaque. Les alliés, formés en six colonnes, précédées chacune par cinquante bouches à feu, s'avancèrent sur les retranchemens de Dresde. En peu d'instans la canonnade devint terrible : l'artillerie de la redoute de la porte de Freyberg fut bientôt démontée par celle de l'ennemi; le général Colloredo réussit à prendre d'assaut la redoute du centre, près de la porte de Dippoldiswalde ; le général Kleist obligea les troupes qui occupaient le parc à se replier sur le faubourg, et le corps de Wittgenstein déboucha entre Striesen et l'Elbe ; l'artillerie ennemie ayant forcé les troupes françaises à évacuer les redoutes, le combat se porta aux palissades et aux retranchemens des faubourgs. A quatre heures, toutes les réserves du quatorzième corps étaient engagées, les obus et les boulets balayaient les rues de Dresde. L'empereur Napoléon jugea que c'était l'instant d'attaquer les deux flancs de l'ennemi, ce qu'il pouvait faire sans danger, son centre étant couvert par

1813. Allemagne. les retranchemens de la ville. Il dirigea donc sa garde sur les flancs de l'attaque ; le prince de la Moskowa, avec les deux divisions Decouz et Roguet, déboucha par la porte de Plaüen sur la gauche, en même temps que le duc de Trévise, avec les deux autres divisions Dumoutier et Barrois, sortait par la porte de Pirna contre la droite. Les alliés commencèrent à plier ; la redoute de Freyberg fut reprise ; le général Gros s'étant jeté le premier dans les fossés de cette redoute, au moment où des sapeurs ennemis travaillaient déjà à couper les palissades, fut blessé d'un coup de bayonnette. A l'entrée de la nuit, l'armée combinée fut rejetée en arrière des positions qu'occupaient les Français le matin. L'obscurité vint mettre fin au combat, dans lequel l'ennemi eut quatre mille hommes tués ou blessés, et deux mille prisonniers ; la perte des Français fut d'environ trois mille hommes. Les généraux de la garde Dumoutier, Boyeldieu, Tyndall, Combelles et Gros étaient au nombre des blessés.

Bien que le prince Schwartzenberg eût échoué dans l'entreprise qu'il croyait diriger sur le quatorzième corps seul, il résolut de livrer bataille le lendemain. Indépendamment du corps de Klenau qui n'était pas encore sur le terrain, et de celui d'Ostermann engagé avec le général Vandamme, le général en chef ennemi avait encore sur les forces de Napoléon une supériorité numérique de soixante-dix mille hommes.

L'arrivée des deuxième, sixième corps et de la cavalerie, permit à l'empereur des Français de faire les dispositions convenables pour la journée du 27. Il donna au roi de Naples[a] le commandement de son aile droite, composée du deuxième corps, qui se déploya devant Lobda, appuyant sa droite à Cola, et de la cavalerie de Latour-Maubourg, qui fut placée en réserve au faubourg de Friedrichstadt. Le centre, commandé par l'empereur en personne, était formé des sixième

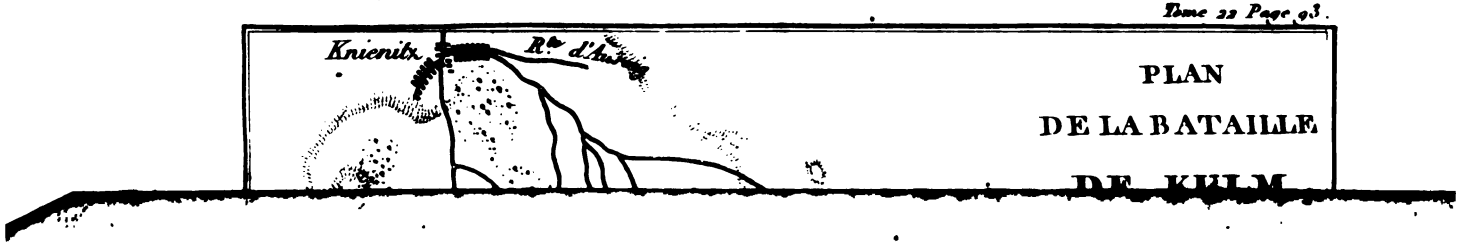
[a] Ce prince était venu joindre l'empereur à Dresde pendant l'armistice.

et quatorzième corps; le premier fut placé à cheval sur la route de Dippoldiswâlde, s'étendant jusqu'aux maisons rouges, le second se déployait en arrière de Strehlen, et tenait le parc; les grenadiers et chasseurs à pied, et la cavalerie de la garde, étaient en réserve un peu à droite des maisons rouges. L'aile gauche sous les ordres du prince de la Moskowa, et composée des quatre divisions de la jeune garde, était en bataille entre le parc et l'Elbe, appuyée par le quatrième corps de cavalerie placé en avant d'Engelhardtz. 1813. Allemagne.

De son côté, le prince Schwartzenberg déploya son armée en bataille dans la plaine et sur les hauteurs où elle s'était repliée la vieille au soir : le corps de Wittgenstein formant l'aile droite, s'étendit entre l'Elbe et le grand chemin de Pilnitz: le corps de Kleist occupa le terrain de Striesen à Strehlen; le général Colloredo, celui de Strehlen à Rackniz; et le général Chasteler fut placé entre Rackniz et Plauen. Ces trois corps formaient le centre de l'armée combinée. Les réserves autrichiennes furent placées derrière Plauen, et les réserves russo-prussiennes derrière Strehlen. L'aile gauche s'étendit au-delà de la petite rivière de Wesseritz, le corps de Giulay jusqu'à Wolfnitz; l'infanterie légère du général Metsko, prolongée dans la direction de Priesnitz, formait l'avant-garde du corps de Klenau qui devait arriver par la route de Freyberg. Le retard que ce corps éprouva dans sa marche, mit l'aile gauche de l'armée combinée dans l'impossibilité de s'étendre jusqu'au Bas-Elbe, et la laissa conséquemment sans appui de ce côté.

Le temps était affreux, la pluie tombait par torrens; les deux armées passèrent la nuit dans la boue et dans l'eau. Le 27, à la pointe du jour, l'empereur Napoléon s'apercevant que l'aile gauche de l'armée combinée était en l'air, et ne voulant pas laisser au prince Schwartzenberg le temps de remplir l'espace qui la séparait de l'Elbe, donna l'ordre aux

Tome 22 Page 93.



PLAN

DE LA BATAILLE

DE KULM

Vandamme, qui, ayant passé l'Elbe à Kœnigstein, poussait devant lui le général Ostermann. Cette nouvelle bataille perdue, la seule voie de retraite qui restât aux coalisés, était de se jeter dans les mauvais chemins de Dippoldiswalde sur Furstenwalde. A l'entrée de la nuit, l'armée alliée se mit en pleine retraite, sur trois colonnes, se dirigeant, par Fustenwalde, Altenberg et Marienberg, sur Tœplitz. Dès le matin, les Français se mirent à leur poursuite dans toutes les directions. La perte de l'ennemi dans cette journée monta à plus de quarante mille hommes, dont dix-huit mille prisonniers, presque tous Autrichiens, vingt-six pièces de canon, cent trente caissons, et dix-huit drapeaux. Les coalisés eurent en outre plusieurs généraux tués et blessés; mais la perte qui leur fut la plus sensible fut celle du général Moreau, qui eut les deux jambes emportées par un boulet de canon, sur un mamelon en arrière de Leubnitz, au moment où il indiquait une position à l'empereur de Russie; il mourut quatre jours après à Lahn, en Bohême. 1813. Allemagne.

L'armée française continua sa poursuite le 28. Le 29, le roi de Naples arriva à Lichtenberg, le duc de Raguse à Falkenhayn, le maréchal Saint-Cyr à Reinhardsgrimma; la garde impériale resta à Pirna.

Bataille de Kulm. — Arrivé à Kœnigstein le 25, Vandamme avait débouché sur Pirna le 26, et repris le camp retranché. Se portant de là à Peterswalde, et chassant toujours devant lui Ostermann, auquel il fit plus de deux mille prisonniers, le général français suivit ainsi ses avantages jusque par-delà Nollendorf, où il était le 29. Il descendit ensuite sur Kulm avec huit ou dix bataillons; mais se voyant arrêté par le général russe, qui avait encore environ douze mille hommes, il fit avancer le reste du premier corps. Ostermann fut acculé jusqu'à une demie-lieue de Tœplitz. Toutefois, ayant senti que la perte de cette ville mettrait 30 août.

1813. Allemagne. toute la partie de l'armée combinée, qui s'y portait de Zinnwald, dans la nécessité d'abandonner son artillerie, pour tâcher de gagner Brux par les chemins des montagnes qui conduisent à Ober-Leutersdorf, le général russe résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité; il espérait donner aux colonnes du prince Schwartzenberg le temps d'arriver sur ce point. En effet, le même matin, les différens corps de l'armée combinée débouchèrent par Schoenwald, Zinnwald et Niclasberg. La vigoureuse résistance du général Ostermann couvrit Tœplitz; vers le soir, la colonne ennemie qui venait de Zinwald, étant arrivée à Eichwald, un corps de grenadiers et deux divisions de cuirassiers russes, qui formaient la tête de colonne, s'avancèrent au secours des troupes d'Ostermann engagées, et forcèrent le général Vandamme à se retirer à Karwitz et Kulm.

La position du général Vandamme, isolé dans la plaine et dans l'impossibilité d'être soutenu par les autres corps, présentait aux alliés l'occasion la plus favorable de l'accabler avec les énormes masses qu'ils avaient déjà concentrées entre Ducha et Tœplitz. Le général français devait s'attendre à être attaqué le lendemain par toutes les forces réunies de l'armée de Schwartzenberg; mais il ne pouvait pas douter qu'il ne fût soutenu, puisque ce jour même il avait reçu l'ordre de continuer sa marche sur Tœplitz [1].

Le 30 au matin, le général Vandamme prit position en

[1] Le prince major-général disait dans sa dépêche au général Vandamme : « Allez droit à Tœplitz, vous vous couvrez de gloire, etc. » Il ne fallait que trois ou quatre heures pour rétrograder sur Nollendorf, et cette position était inexpugnable; mais le général Vandamme ne crut pas pouvoir, d'après l'ordre que nous venons de rapporter, se permettre d'effectuer ce mouvement. Qu'aurait-il répondu à Napoléon, s'il l'avait rencontré à Nollendorf, comme il devait raisonnablement le supposer? Et l'ennemi reprenant la position de Kulm, ne devait-il pas empêcher, dans ce cas, le débouché de la grande armée, ainsi qu'il le fit les 16, 17 et 18 septembre, lorsque Napoléon lui-même s'y présenta?

vant de Kulm, sa droite vers Straden, sa gauche vers Neudorf, appuyée seulement par la brigade légère Corbineau. L'extrême disproportion qui existait entre ses troupes et celles qu'il avait devant lui, ne lui avait pas permis d'occuper la montagne de Geyersberg, qui dominait entièrement son aile droite, et dont l'occupation lui ménageait une retraite, ni de laisser une réserve à Nollendorf pour observer le défilé de Tellnitz. Le prince Schwartzenberg disposa son armée, la droite appuyée à Kleische, le centre devant Karwitz et Neudorf, la gauche formée entre Pirsten et le Geyersberg, dont les bois furent garnis de nombreux tirailleurs. Les réserves autrichienne et russo-prussienne furent placées vers Sobochleben. Le total des troupes ennemies qui furent employées contre le général Vandamme s'élevait à soixante-dix mille hommes, dont dix mille de cavalerie. Une charge de la cavalerie russe commença le combat à la gauche du corps français. Ebranlée par la cavalerie ennemie, à laquelle la brigade Corbineau ne pouvait répondre, en raison de sa faiblesse, et d'ailleurs complétement débordée par l'infanterie russe, l'aile gauche française perdait du terrain, à mesure que la cavalerie ennemie dépassait Neudorf et Schebritz, marchant dans la direction d'Arbesau. Bien que le centre et l'aile droite se maintinssent dans leurs positions devant Kulm, et repoussassent vigoureusement les attaques de l'ennemi, la situation du général Vandamme n'en devenait pas moins très-critique; il risquait de se voir coupé de Nollendorf, et enveloppé, si son aile gauche continuait à plier. Le combat se soutenait cependant avec la plus grande opiniâtreté de la part des Français, qui ne comptaient plus ce qu'ils avaient devant eux, lorsqu'un événement imprévu décida leur perte.

Le corps prussien de Kleist était venu de Glashutte à Schoenwald. Vers les deux heures, la tête de ce corps dé-

1813. Allemagne. boucha à Tellnitz, qui n'était pas gardé; le général damme détacha d'abord quelques troupes pour le cont ce mouvement, qui désor nisait le centre du premier c seconda l'avantage que l'ennemi tirait de sa supériorit gauche des Français fut acculée vers Arbesau, et bientôt retraite se changea en déroute : des colonnes d'infante de cavalerie ennemie débouchèrent alors des deux côt la route, et les chargèrent en queue. Ils n'atteignirent qu peine, et en abandonnant leur artillerie, le défilé de Tel occupé par le général Kleist, qui leur barrait entièrem passage. Dans cette extrémité, ne consultant que leur d poir, ils résolurent de s'ouvrir un passage les armes à la r Rien ne put arrêter la fureur de leur attaque. Le corp Kleist, chargé en masse, fut rompu et culbuté dans le grand désordre, abandonnant une partie de son artilleri vaincus; mais toujours vivement poursuivis par les a corps ennemis jusqu'à Peterswalde, les Français furent l tôt forcés d'abandonner ces pièces qu'ils venaient d'en d'une manière si extraordinaire.

La journée de Kulm coûta au premier corps plus d mille hommes, dont sept mille prisonniers; trente pièc canon tombèrent en outre au pouvoir des vainqueurs. L néral en chef Vandamme, le général du génie Haxo, général Guyot, étaient au nombre des prisonniers. Les r du premier corps rejoignirent le 14 à Dirstersdorf, au de Peterswalde [1].

Le 31, le roi de Naples était à Sayda, le duc de Rag Zinnwald, et le maréchal Saint-Cyr à Liebenau.

[1] La bataille de Kulm présente une particularité remarquable, que l'h militaire des peuples modernes n'avait peut-être pas encore offerte; on y v armée battue, cernée de toutes parts, et forcée d'abandonner ses pièces, parer tout à coup d'une partie de l'artillerie des vainqueurs, l'emmen elle, et ne s'en dessaisir que lorsque la difficulté des chemins l'a mise dan possibilité de la conduire plus loin.

1813. Allemagne. 18-30 août.

Mouvemens des quatrième, septième et douzième corps français sur Berlin; combat de Gross-Beeren; affaire de Lubnitz. — Pendant que les événemens que nous venons de raconter avaient lieu en Saxe et en Silésie, la campagne s'était également ouverte du côté de Berlin.

Informé de la dénonciation de l'armistice, le prince royal de Suède avait concentré son armée, le 17 août, entre Berlin et Spandau, et placé son quartier-général à Charlottenburg. Le duc de Reggio, de son côté, qui avait reçu l'ordre formel de marcher sur Berlin et de s'en emparer, vint le 18 août à Baruth, où il prit position : son armée, formée des quatrième, septième et douzième corps, comptait environ soixante-dix mille combattans; l'ennemi en avait cent mille.

Le duc de Reggio n'ayant fait aucun mouvement pendant les trois jours qui suivirent, le prince de Suède dut supposer que l'intention du général français n'était pas d'ouvrir encore la campagne, et il se décida à étendre les cantonnemens de ses troupes, qui manquaient de subsistances. Il porta en conséquence son quartier-général à Potsdam, et les troupes occupèrent Belitz, Saarmund, Treuenbritzen, Juterbogk, Philipsthal, Nudow, Sputendorf, Trebbin, Thyrow, Wilmersdorf, Zossen, Mittenwalde, Mariendorf, Dulhen et Zehlendorf.

Cependant le duc de Reggio se porta en avant le 21, et, quittant la route de Torgau à Berlin, il fit un mouvement de flanc sur la route de Wittenberg. A cinq heures du soir, les avant-postes ennemis, attaqués à Trebbin, Nunsdorf et Mollen, furent culbutés, et forcés de rentrer à Thyrow, Wilmersdorf et Zossen. Le duc de Reggio établit alors le douzième corps sur les hauteurs en arrière de Trebbin, le quatrième à Schulzendorf, et le septième à la droite de Christinendorf. Le prince royal, voyant qu'une bataille pouvait seule empêcher les Français d'entrer à Berlin, employa

1813. Allemagne. la journée du 22 à concentrer son armée. Vers midi, le duc de Reggio fit attaquer par le septième corps le général Thümen, qui était à Wilmersdorf. Ce village fut emporté, ainsi que la position de Wittstock. En même temps, le quatrième corps, marchant par Schultzendorf, enleva le défilé de Juhndorf, ainsi que la redoute qui le défendait. Cette circonstance donnait au prince de Suède de vives inquiétudes pour sa gauche; il retira les troupes qu'il avait à Trebbin et Mittenwalde, et fit avancer le corps du général Tauenzien à Blanckenfelde. Le duc de Reggio passa la nuit du 22 au 23 dans les positions suivantes : le général Bertrand, avec le quatrième corps, en avant de Juhndorf, dont il avait forcé le passage de la digue; le général Reynier, avec le septième corps qui était parvenu à déboucher de Wittstock, entre Kertzendorf et Lowenbruch, et le douzième corps, en avant de Trebbin, gardant Thyrow avec une brigade.

Le 23 au matin, le duc de Reggio se remit en marche, donnant à son corps d'armée une position tellement divergente, qu'il est difficile d'expliquer cette faute autrement qu'en supposant au maréchal l'intention de battre l'ennemi en détail vers Blanckenfelde et Teltow, et de forcer le prince de Suède, acculé sur Potsdam, à découvrir Berlin; ce qu'il eût pu obtenir d'une manière beaucoup plus sûre, en dirigeant également le douzième corps par le défilé de Juhndorf, dont le quatrième s'était rendu maître la veille, et se contentant de pousser le septième sur la route de Wittenberg. Etablissant ainsi la masse de ses forces sur l'extrême gauche des alliés, il eût infailliblement obligé l'ennemi à abandonner Berlin, où les Français seraient entrés le lendemain, et il aurait eu la gloire de remplir la tâche qui lui avait été prescrite, en frappant un coup d'éclat à l'ouverture de la campagne. Quoi qu'il en soit, les dispositions du duc de Reggio furent tout à fait différentes; le septième corps

fut dirigé sur Gross-Beeren, le douzième sur Ahrensdorf, et le quatrième sur Blankenfelde. 1813. Allemagne.

Ce dernier corps ne tarda pas à rencontrer celui du général Tauenzien, un peu en avant du bois de Glatow. Le combat s'engagea sur-le-champ. Bulow s'avança pour soutenir Tauenzien, étendit d'abord sa gauche vers Lichtenrade; mais le prince de Suède, jugeant que l'attaque sur Blankenfelde n'était qu'une fausse démonstration, lui fit bientôt après reprendre sa première position à Hennersdorf.

Sur ces entrefaites, le général Reynier, ayant chassé les Prussiens de Gross-Beeren, développa le septième corps, sa droite appuyée à ce village, sa gauche au bois, un peu en avant de Neu-Beeren. Une forte ligne de tirailleurs garnit le bois vers Ruhlsdorf. Le prince royal sentit la nécessité de diriger tous ses efforts sur le centre des Français, dont la défaite entraînait celle des ailes, en raison de leur isolement. Bulow, qui reçut l'ordre d'attaquer, ayant resserré sa droite sur son centre, s'avança jusqu'à portée de canon : il était six heures du soir, et il n'avait cessé de pleuvoir toute la journée. Soixante pièces de canon, placées en avant du front des Prussiens, commencèrent l'action. Vivement canonné à sa droite, pris en flanc par les Suédois, qui, soutenus par une nombreuse cavalerie, s'avançaient par Ruhlsdorf, le septième corps soutint le combat jusqu'à la nuit; mais alors la victoire se déclara pour les Prussiens; ils emportèrent le village de Gross-Beeren, et le général Reynier se mit en retraite dans la direction de Gottow. Le douzième corps, qui se portait, comme nous l'avons dit, par Ahrensdorf, avait suspendu son mouvement à la hauteur de ce dernier village; mais la vivacité du feu décida les généraux Guilleminot et Fournier, qui formaient têtes de colonne, à marcher vers le champ de bataille, appuyant un peu à droite sur Sputendorf et Ruhlsdorf. L'obscurité dérobant la vue de leurs forces, ces deux colonnes

1813. Allemagne. arrêtèrent sur ce point les progrès de l'ennemi. Après plusieurs charges fournies et reçues, la cavalerie russienne évacua même Gross-Beeren, abandonnant le champ de bataille aux deux colonnes françaises. Cependant le quatrième corps avait soutenu toute la journée, avec les troupes de Tauenzien, un combat assez inégal, attendant que les douzième et septième corps, qui pivotaient sur lui, fussent arrivés à sa hauteur. La défaite du septième corps décida la retraite des deux ailes; le quatrième et le douzième corps se replièrent également sur Trebbin, lorsque la nuit fut venue. Le combat de Gross-Beeren coûta aux Français treize pièces de canon et quinze cents prisonniers saxons, qui, dès le lendemain, passèrent au service de la Prusse.

Le duc de Reggio, après avoir occupé le 24 Baruth, Gottow et Gatzdorf, continua sa retraite le 25, prenant la direction de Wittenberg, par Juterbogk. Le même jour, les cosaques, qui occupaient cette dernière ville depuis le 23, en furent chassés par quelques pelotons du douzième corps. L'ennemi n'avait suivi les Français qu'avec assez de lenteur; le 28, le général Wobeser entra à Lukau : le commandant de cette place ne se crut pas en état de soutenir une attaque de vive force, et capitula; sa garnison, forte de sept cents hommes, fut déclarée prisonnière. Les Prussiens trouvèrent dans Lukau neuf pièces de canon et quelques magasins.

Au moment où le duc de Reggio se portait sur Berlin, le général Girard était sorti de Magdeburg avec une division de quatre mille hommes. Le 25, il se dirigea de Ziezar sur Belzig, cherchant à rejoindre l'armée du maréchal; mais ayant trouvé cette dernière ville occupée par les cosaques de Czernichew, il s'arrêta à Lubnitz afin d'y attendre des ordres; le 27, il y fut attaqué par la division Hirschfeld, qui, après le combat de Gross-Beeren, avait reçu l'ordre de retourner devant Magdeburg; les Français eurent d'abord l'avantage

mais les cosaques de Czernichew étant venus pendant l'action prendre la division française à dos, décidèrent l'affaire en faveur des coalisés. Le général Girard, blessé, fut repoussé vers Magdeburg, avec une perte de six canon et d'environ huit ou neuf cents prisonniers. 1813. Allemagne.

Les jours suivans, le duc de Reggio continua son mouvement de retraite par Tallichau et Schoenfeld sur Woltersdorff, où il prit position. Le 3, le quatrième corps évacua le camp de Woltersdoff, et prit position en arrière de Wiessigk ; les septième et douzième corps occupèrent les hauteurs de Tenchel et de Tragun en avant de Wittenberg. De son côté, le prince royal déploya son armée, occupant Seyda, Zanha, le défilé de Kœpenig, Marzahne, Plighos avec une avant-garde à Lobessen, Assau et Rabenstein, où le quartier-général de l'armée des alliés, dite du nord, fut établi.

Le prince de la Moskowa remplace le duc de Reggio dans son commandement ; bataille de Juterbogk. — Ces derniers événemens détruisaient les espérances que Napoléon avait fondées sur le mouvement du duc de Reggio contre le prince royal de Suède. L'aile droite des alliés se trouvait sur l'Elbe ; la victoire de Dresde demeurait presque sans résultat par suite de la défaite de Kulm, et la perte de la bataille de la Katzbach allait amener de plus en Saxe une armée de cent mille hommes à combattre. L'échec de Gros-Beeren était plus facile à reparer. L'armée française avait peu souffert, sous un chef habile elle pouvait ressaisir l'avantage. Mécontent des opérations du duc de Reggio dans les journées précédentes, l'empereur transmit son commandement au prince de la Moskowa, avec ordre de se reporter en avant. Le maréchal, arrivé à son nouveau poste le 4 septembre, trouva ses troupes concentrées sous le canon de Wittenberg ; les passa en revue, et reprit dès le lendemain l'offensive. 6 septembre.

Le 5 septembre au soir, la division du général Guilleminot

1813. Allemagne. chassa successivement de Buttzig et de Zahna la division prussienne du général Dobschütz. Le corps de Tauenzien fut également repoussé de Seyda, où le douzième corps prit position. Les Prussiens se replièrent derrière Dennewitz. A la nuit, l'armée française était établie dans les positions suivantes: le quatrième corps était à Naundorf, le douzième à Seyda, et le septième entre les deux, en avant de Gadegast.

Le 6, à sept heures du matin, le prince de la Moskowa remit son armée en marche. Son intention n'était point d'engager une affaire, mais bien de doubler l'aile gauche de l'armée combinée par devant Juterbogk, et, en marchant rapidement sur Dahme, de se diriger sur Berlin par Baruth. Le douzième corps reçut donc l'ordre de s'avancer sur Ohna, le septième sur Rohrbeck; le quatrième dut couvrir le mouvement de l'armée sur la chaussée de Juterbogk, en évitant toutefois cette ville. Bulow, qui était à Kurz-Lippsdorf, croyant, de son côté, que le général Bertrand marchait sur lui, vint prendre position, sa droite à Eckmansdorf et sa gauche à Malterhausen.

Cependant le général Bertrand, continuant son mouvement en colonne de marche sur la route de Juterbogk, rencontra l'avant-garde de Tauenzien, formée en arrière du village de Dennewitz. Celle-ci, à l'approche des Français, démasqua une batterie, et la fit jouer contre la division italienne Fontanelli, qui était en première ligne; le général Bertrand fit alors soutenir cette division par celle du général Morand. Une des brigades wurtembergeoises se porta sur la route de Juterbogk, l'autre rétrograda avec le parc à un quart de lieue en arrière de Dennewitz; une batterie de 12 fut placée sur un mamelon à gauche de la route, entre Gehlsdorf et Nieder-Gersdorf, sous la protection des deux divisions d'infanterie; une autre du même calibre, fut etablie sur les hauteurs, à côté du village, battant toute la plaine en avant. La

s de Tauenzien s'étant ébranlé pour appuyer son avant- 1813.
e fortement engagée, le quatrième corps se déploya suc- Allemagne.
vement; les excellentes dispositions prises par le général
and eurent d'abord le plus heureux succès : le village
ieder-Gersdorf fut emporté, et l'aile gauche de Tauen-
perdit du terrain. Bulow s'étant mis en marche dès qu'il
vu Dennewitz attaqué, déboucha alors en avant de
nsdorf, menaçant Nieder-Gersdorf et Gehlsdorf de
, tandis qu'une partie de sa cavalerie faisait mine d'at-
er ce dernier village par sa gauche. Le septième corps
t éprouvé quelque retard dans sa marche, arriva enfin
appuyer le quatrième qui combattait seul depuis quatre
es; le prince de la Moskowa le fit engager sur-le-champ.
division prussienne qui était sur le point de s'emparer
ieder-Gersdorf, fut repoussée. Dans ce moment, la di-
1 de cavalerie légère du général Lorge, placée en réserve
le troisième corps de cavalerie, ayant fait une fausse
ge, l'infanterie du septième corps se trouva à découvert,
s Français perdirent presque en même temps les deux
ges de Nieder-Gersdorf et de Gehlsdorf. Le prince de la
owa voyant que le combat se prolongeait, et que les
ens corps de l'armée ennemie, débouchaient les uns
les autres, fit approcher le douzième corps du champ
taille, et se présenta à la gauche du septième, entre
nitz et Welmsdorf; la division Guilleminot, formant tête
lonne, reprit Gehlsdorf, et le septième corps rentra en
. Bulow ayant fait alors avancer le restant de sa réserve,
ince de la Moskowa lui opposa la division Puthod, et
emi perdit encore du terrain. Mais à la droite, le qua-
ie corps fatigué du combat qu'il soutenait avec acharne-
, venait de perdre Dennewitz; au même moment une
ion prussienne vint prendre part au combat; le général
tel qui la commandait, et auquel le prince royal avait

1813. Allemagne. envoyé l'ordre de se diriger de Kropstadt : Eckmansdorf, informé près de Tallichau de la nécessité de sa présence sur la droite des coalisés, s'y porta directement et en toute hâte. Cependant la victoire était encore indécise ; engagés sur tous les points, les Français en se retirant conservaient une attitude imposante ; leurs masses repoussaient toutes les charges de cavalerie, et semblaient braver le feu de mitraille dont elles étaient couvertes. Le prince de Suède s'était porté de Lobessen et d'Eckmansdorf jusqu'à Kaltenborn ; soixante-dix bataillons, dix mille chevaux et cent cinquante pièces de canon s'avancèrent pour renforcer l'attaque de Bulow. En même temps quatre mille chevaux et quarante-cinq pièces de canon, menaçaient, par Seehausen, l'extrême gauche de l'armée française ; le prince de la Moskowa, craignant alors d'être entièrement enveloppé, se retira en bon ordre sur Rohrbeck, où il prit une position plus resserrée, afin de se défendre jusqu'à la nuit, et de couvrir sa retraite sur Torgau, puisque celle sur Wittenberg lui était interdite ; mais à peine les premiers régimens s'étaient-ils formés en bataille sur le point indiqué, que les deux divisions saxonnes du septième corps, dont la fidélité était déjà ébranlée, lâchèrent pied, et prirent la fuite. Cet incident, qui jeta nécessairement quelque désordre dans les troupes voisines, sépara le douzième corps du quatrième, et l'ennemi se hâta de porter des masses dans cette lacune. Le duc de Padoue essaya vainement d'arrêter l'ennemi ; il fut renversé et entraîné dans la déroute. Le prince de la Moskowa ne put même parvenir à réunir les douzième et quatrième corps ; celui-ci se dirigea sur Dahme, et l'autre sur Scheiwnitz, où s'étaient aussi refugiés les fuyards du septième corps.

Le 7 septembre le général prussien, Wobeser, qui était toujours à Lukau, se porta sur Dahme avec environ quatre mille hommes d'infanterie, pour attaquer le quatrième corps

dans sa retraite; le vingt-troisième régiment de ligne, qui était d'arrière-garde, réussit à le contenir. Le 8, le maréchal Ney avait réuni son armée sous les murs de Torgau, ayant son quartier-général à Eulemburg. Le prince royal établit le sien à Juterbogk. 1813. Allemagne.

La perte des Français à la bataille de Juterbogk ou de Dennewitz, fut de dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers, de vingt-cinq pièces de canon et dix-sept caissons. Celle de l'ennemi s'éleva à sept mille hommes, dont environ six mille Prussiens.

Après cette défaite, le prince de la Moskowa s'occupa de réorganiser son armée : le douzième corps fut dissous, et les troupes qui le composaient, réparties dans les quatrième et septième corps, à l'exception des Bavarois envoyés à Dresde pour en former la garnison. Vers le 25 il se mit en mouvement; il porta le septième corps à Dessau, et se rendit avec le quatrième à Oraniembaum. L'avant-garde suédoise évacua Dessau, et se replia sur la tête de pont de Rosslau. Aux premiers coups de fusil un bataillon saxon déserta à l'ennemi avec armes et bagages. Le 27, le maréchal poussa une reconnaissance sur Rosslau; les jours suivans de petits combats eurent lieu aux environs, mais sans amener aucun résultat, le prince de Suède ne voulant pas traverser l'Elbe avant que les coalisés n'eussent repris l'offensive, et le prince de la Moskowa se trouvant trop faible pour rien entreprendre de sérieux.

Cependant, à la nouvelle du résultat de la bataille de la Katzbach, Napoléon avait été forcé d'abandonner toute idée d'opération contre la Bohême, pour éloigner de Dresde l'ennemi que le maréchal duc de Tarente attirait après lui. Le 3 septembre, il partit de Dresde avec la garde impériale, le sixième corps, la cavalerie de Latour-Maubourg, pour se rendre en Lusace; le 4, ayant rencontré l'armée du duc de Tarente

1813. Allemagne. qui se disposait à abandonner la position de Hochkirh pour continuer sa retraite sur Bautzen, l'empereur l'arrêta, et lui fit faire un mouvement offensif, à la suite duquel l'avant-garde de Blucher, commandée par le général Wassilezikow, fut rejetée derrière le Loebaner-Wasser.

Le 6, le gros des forces françaises s'étant porté sur Reichenbach, Blucher repassa la Neisse et la Queiss; le lendemain l'empereur retourna à Dresde.

Tout en fatiguant l'armée française par des combats partiels, le plan des coalisés était d'attendre l'arrivée de l'armée de Beningsen et la défection du restant de l'Allemagne. Leur supériorité numérique devait être alors de plus de cent cinquante mille hommes; dans ce cas, ils concevaient l'espoir d'écraser les troupes de Napoléon sous une masse de forces plus que doubles. On verra ce résultat à la bataille de Leipsig; mais pour y parvenir, il fallait que les alliés réunissent leurs armées séparées par la position centrale qu'avait prise Napoléon, et c'était là le but de toutes leurs manœuvres.

5-25 septem. *Opérations en Lusace et sur les frontières de la Bohême, etc.* — Le prince Schwartzenberg informé que Napoléon avait quitté Dresde pour se porter vers l'armée de Silésie, avait mis, de son côté, ses troupes en mouvement. Le 5 septembre, le général Wittgenstein vint à Peterswalde et Hollendorf, et le lendemain à Berggieshubel et Gross-Kotta. Dans le même temps, les généraux Pahlen et prince Eugène de Wurtemberg, qui avaient débouché en Saxe par Heppersdorf, se trouvaient à Neutenansdorf. L'intention du généralissime autrichien était de porter le gros de ses troupes sur Rombuerg et Zittau. Le 8, Napoléon voulant arrêter les progrès des alliés de ce côté, quitta Dresde où il était revenu la veille, et fit attaquer, près de Dohna, l'avant-garde de Wittgenstein, qui se replia sur Pirna. Le même jour, le prince Schwartzenberg quitta Aussig avec les corps autrichiens et

les réserves, et rentra dans la position de Tœplitz. Le 9, Napoléon se porta avec la majeure partie de ses forces sur Liebstadt. Par cette marche, qui tournait la gauche de l'avant-garde des alliés, il força Wittgenstein à se replier sur Nollendorf, où il rejoignit le corps de Kleist. Le même jour, le général Klenau, qui s'était avancé sur Chemnitz, revint à Sebastiansberg. Ayant des avant-gardes à Marienberg et à Seyda, les grenadiers et les cuirassiers russes se trouvaient à Kulm; les gardes russes et prussiennes entre cette ville et Tœplitz. Le 10, l'empereur des Français vint à Barenstein, le premier corps marcha sur Peterswalde, et le 14 il s'avança de Furstenwalde par Ebersdorf sur le défilé de Geyersberg; la division Bonnet s'empara même de cette montagne, mais la difficulté d'y transporter de l'artillerie, la força à se retirer sur Ebersdorf, après trois heures d'une fusillade soutenue; le 11, Napoléon revint à Dresde, laissant le premier corps à Hollendorf, le deuxième à Altenberg, le quatorzième sur les hauteurs de Borna, et la jeune garde à Pirna. 1813. Allemagne.

Cependant l'armée du duc de Tarente était restée en position en avant de Hochkirch, ayant son avant-garde à Gorlitz et sa droite appuyée par le huitième corps, qui était revenu de Gabel à Lobau. Avec ce renfort, les troisième, cinquième, onzième corps, et la cavalerie du général Sébastiani, formaient une masse de soixante-cinq mille combattans, à opposer aux quatre-vingt-cinq mille de Blucher. Ce général retiré derrière la Queiss, soupçonna par l'inaction des troupes qu'il avait devant lui, que Napoléon n'était plus à leur tête. En conséquence, dès le 9, il se reporta en avant. La division Saint-Priest, suivie du reste du corps de Langeron, passa la Pleiss à Ostritz, pendant que le général York la traversait également entre Ostritz et Gorlitz, pour couper la retraite à l'avant-garde française, qui occupait cette dernière ville. Prévenue à temps, cette avant-garde se retira à

1813. Allemagne

Reichenbach, et de là à Hochkirch. Le prince Poniatowski attaqué par le corps de Langeron, fut forcé à Lobau, et se retira à Neustadt. Le 10, le duc de Tarente continua son mouvement rétrograde sur Bautzen; le 11, il était à Godau, n'ayant plus qu'une avant-garde sur la Sprée; le 12, il se replia sur Bischofwerda, le huitième corps vint à Stolpen; les troisième, cinquième et onzième corps arrivèrent ainsi près de Dresde, sans avoir brûlé une amorce. Cette retraite bizarre et la perte de la bataille de Juterbogk décidèrent la jonction des trois armées ennemies, que les savantes manœuvres de Napoléon avaient su prévenir jusqu'alors. Le 14, le roi de Naples, avec le sixième corps et la cavalerie de Latour-Maubourg, marcha sur Grossenhayn pour protéger l'arrivée d'un convoi de farine qui remontait l'Elbe. Blucher croyant sa droite menacée par ce mouvement, y porta le corps de Sacken; la marche de ces dernières troupes détermina le duc de Tarente à quitter Bischofwerda pour venir à Harthau.

Le même jour le prince de Schwartzenberg fit pousser une grande reconnaissance sur les montagnes de l'Erz-Gebisge, afin de se procurer des renseignemens certains sur la position de l'armée française; le corps de Wittgenstein se porta directement sur Hollendorf contre le premier corps, tandis que celui de Colloredo et la division du prince Auguste de Prusse marchaient par Breitenau et Ebersdorf, sur le quatorzième corps. La division Dumonceau, attaquée à Hollendorf, fut obligée de se retirer sur Peterswalde; le premier corps se replia à Berggieshubel; le quatorzième, également découvert par sa gauche, fut obligé de suivre ce mouvement.

Napoléon, suivi de sa garde, se porta le 15 sur Berggieshubel, déjà évacué par les Français, et dirigea de suite le premier corps avec une division du quatorzième, par Langen, Hebersdorf et Beraun, sur la droite du corps de Wittgenstein. Le général russe fut forcé d'abandonner Berggieshubel

et de se replier sur Peterswalde. Le 16, à midi, Napoléon continua son mouvement en avant. Wittgenstein se replia sur Kulm; Colloredo prit poste sur les hauteurs de Strigewitz; et Kleist vint à Seberchen. Les troupes françaises occupèrent le soir les hauteurs de Hollendorf. 1813. Allemagne.

Le 17, la division Ziethen, qui avait été laissée en avant-garde dans les abattis qu'on avait faits entre Tellnitz et Knietnitz, fut attaqué vers les trois heures par une division du premier corps, et poussée sur Kulm, où le combat s'engagea avec le corps de Wittgenstein. Les Français, poursuivant leurs avantages, enlevèrent les villages d'Arbesau, de Dilitsch et de Jonsdorf; la division de cavalerie de la garde, sous les ordres du général Ornano, fit une belle charge et s'empara d'une batterie autrichienne, qu'elle reperdit presque aussitôt par une contre-charge de la cavalerie autrichienne. Pendant que le combat se soutenait ainsi dans la plaine de Kulm, le corps de Meerweld s'avançait directement d'Aussig sur Hollendorf, et Colloredo se portant de Neudortel sur Knienitz, attaquait vivement Arbesau. Une brigade de la jeune garde, qui avait été envoyée dans ce village, y perdit trois canons et mille prisonniers, au nombre desquels était le général Kreutzer; l'occupation d'Arbesau décida la retraite du premier corps sur Hollendorf. Une nouvelle attaque que l'ennemi tenta sur Knienitz, fut repoussée; peu d'instans après un brouillard épais, qui devança la nuit, mit fin au combat; les deux jours suivans, les troupes françaises rétrogradèrent sur Berggieshubel, et les alliés réoccupèrent Peterswalde.

Après la bataille de Juterbogk, le prince royal de Suède avait fait, comme nous l'avons dit, jeter des ponts sur l'Elbe, à Rosslau et à Acken. Czernichew passa l'Elbe sur ce dernier point et poussa des postes jusqu'à Querfurth et Naumburg; le corps de Tauenzien vint à Hersberg, sur la Schwartz-

1813. Allemagne. Elster, et le général Bulow fit ouvrir la tranchée devant Wittemberg; le 24, le général Horsfeld emporta les faubourgs, et dans la nuit du 25 au 26, les Prussiens commencèrent le bombardement de la place; la première parallèle s'ouvrit à la lueur des incendies qui se déclarèrent presque aussitôt.

Tauenzien, qui avait reçu l'ordre de se rapprocher de Blucher, fut attaqué le 17 par le roi de Naples, et chassé de Muhlberg et de Liebenwerda; le 18, les Prussiens reprenant l'offensive, délogèrent à leur tour, de Muhlberg, un régiment de cavalerie française qui s'y trouvait; le lendemain, ce même régiment fut attaqué à Borak, et perdit environ cent prisonniers, parmi lesquels se trouvait le colonel Edmond de Périgord. Tauenzien remonta alors la Schwartz-Elster et vint à Elsterwalda, ce qui obligea l'arrière-garde du roi de Naples, qui occupait Stoltzenhayn, à se retirer sur Grossenhayn.

Cependant l'empereur Napoléon, arrivé à Dresde le 21, résolut de marcher de nouveau sur Blucher, soit pour le forcer à combattre isolément, soit pour l'éloigner encore une fois de Dresde. Le 22, il vint à Harthau, où nous avons laissé le duc de Tarente, et les troisième, cinquième et onzième corps, marchèrent de suite sur Bischofwerda, occupé par l'avant-garde de Blucher, sous les ordres du général Rudzewicz; cette troupe ennemie, rejetée dans la forêt de Bischofwerda, se replia à Godau, ayant perdu près de quatre cents hommes. Arrivé le 23 à ce point où commence la vaste plaine qui s'étend jusqu'à Bautzen, l'empereur se trouva en présence de l'armée de Blucher. Arrêté de front par des forces imposantes, et menacé sur sa gauche par Sacken, qui arrivait par Bucka, Napoléon ne pouvait risquer une bataille dans une semblable position. Le 24, les trois corps du duc de Tarente reçurent donc l'ordre de se concentrer dans la position de Weisig, à une lieue et demie en avant de Dresde; le hui-

tième corps repassa l'Elbe, mais le roi de Naples resta à Gross- 1813.
enhayn; le quatorzième occupait Pirna et Borna; le premier Allemagne.
Berggieshubel; le deuxième fut placé à Freyberg. Les avant-gardes de Blucher s'ébranlèrent le 25; un poste fut établi à Schaudau, sur l'Elbe; l'armée combinée de Bohème resta dans les positions de Tœplitz, et celle de Silésie continua d'occuper celles de Bautzen et de Kamentz.

Après la tentative inutile pour engager Blucher à une bataille rangée, la grande armée française se maintint tranquille dans les environs de Dresde. Napoléon voyant approcher le moment critique où les alliés tenteraient de passer l'Elbe pour menacer Dresde avec des forces supérieures aux siennes de près de deux cent mille hommes, pensa à réunir tout ce qu'il avait de disponible sur la rive droite du Rhin. En conséquence, le corps du duc de Castiglione, réduit à deux divisions d'infanterie [1] et au cinquième corps de cavalerie, formant en tout seize mille hommes, reçut l'ordre de quitter Wurtzburg et de s'avancer à Jena. L'empereur n'ignorait point que les négociations les plus pressantes, ouvertes entre la cour de Vienne et celle de Munich, se succédaient avec rapidité. La défection de la Bavière était imminente; or, la présence d'un corps de seize mille hommes à Wurtzburg ne suffisait pas pour contenir l'armée bavaroise du général de Wrède, et le corps autrichien du prince de Reuss, destinés à agir ensemble; le duc de Castiglione, hors d'état de résister sérieusement à ces cinquante-cinq mille hommes qui allaient quitter l'Inn, se fût trouvé gravement compromis; il valait donc mieux le rapprocher de la grande armée, et s'en servir pour couvrir Leipsig de flanc, ainsi qu'il le fit en occupant Jena.

[1] L'empereur avait fait venir la troisième à Dresde pour renforcer le premier corps.

1813. Allemagne. Septembre.

Mouvemens des alliés sur les derrières de l'armée fran çaise. — Durant les quinze derniers jours de septembre, le partisans ennemis inondèrent les deux rives de la Saale. L colonel autrichien, Mensdorf, s'était jeté sur la communicatio de Dresde et de Torgau à Leipsig ; le général Thielmann déserteur du service de Saxe, était le 11 septembre à Wei senfels, où il attaqua inutilement un convoi destiné pou Leipsig. Il se présenta devant Nauenburg, et ensuite devai Merseburg, dont la petite garnison, de cinq cents hommes capitula le 18. Le général Lefebvre-Desnouettes, détach contre lui avec la division des chasseurs à cheval de la gard réunie aux troupes que le général Margaron avait pour dé fendre Leipsig, atteignit Thielmann près de Merseburg, l 24, le battit, lui reprit ses prisonniers, et lui tua enviro cinq cents hommes. Thielmann se retira par Zwichau, et Le fèvre-Desnouettes vint à Altenburg. Sur ces entrefaites l'hetman Platow, sorti de la Bohême le 26, venait d'arrive à Chemnitz avec ses cosaques et un corps d'infanterie et d cavalerie autrichienne ; le 28 il marcha sur Altenburg, atta qua le général Lefebvre-Desnouettes, et le repoussa sur Zeitz, après un combat très-vif. Le petit corps français effectuait sa retraite par échelons, dans le plus grand ordre, lorsque Thiel mann étant prévenu, l'attaqua par le flanc ; les troupes du général Lefebvre furent alors renversées et forcées de se re tirer sur Wesseinfels avec perte d'environ quatre cents pri sonniers.

D'un autre côté, Czernichew, détaché par le prince royal de Suède, avec trois mille chevaux, poussa jusqu'à Cassel. Le général Allix était resté dans cette ville avec deux bataillons ; il fut rejoint le 29 par le général westphalien, Sandt, qui lui amena quelques compagnies d'infanterie et de cavalerie, avec quelques canons. Le 30, Czernichew fit at taquer Cassel ; pendant que la canonnade s'engageait au

s, et que les troupes postes qui leur 1813.
nt été assignés, l'insurrecti ;'or it dans la ville. Allemagne.
out de quelques instans, les crim ls que l'ennemi avait
n liberté dans la ville neuve, se ré lirent dans la ville
e ; les étudians se joignirent à eux ; la populace s'ameuta
ulut égorger les deux généraux après avoir désarmé le
le troupes dont ils avaient pu disposer ; enfin, une des
s ayant été ouverte à l'ennemi, le général Allix fut forcé
pituler ; le même jour, Czernichew entra dans Cassel,
proclama la dissolution du royaume de Westphalie ;
, ayant appris que des troupes s'avançaient, il quitta
ville, emmenant avec lui les effets de l'arsenal, des
ts civils, les caisses publiques, les chevaux et les voi-
, le maire, le préfet, et quelques autres autorités ; ses
ques étaient en outre chargés d'un immense butin. Telle
ette brillante expédition de Cassel, que quelques écri-
s maladroits se sont efforcés de présenter comme un titre
loire pour le général qui la commandait.

pérations sur le Bas-Elbe ; combat de Goerde. — Nous Septembre.
ns rapporter maintenant les opérations qui avaient eu
sur le Bas-Elbe depuis la reprise des hostilités.

e 18 août, le prince d'Eckmulh, dont les troupes for-
nt le treizième corps de la grande armée française, quitta
antonnemens de Hamburg, et fit attaquer dans la soirée,
uenburg, par un bataillon du trentième de ligne [1], deux
illons du corps franc de Lutzow, chargés de défendre les
anchemens qu'on avait élevés sur ce point, et qui les
donnèrent dans la matinée du 19. Le prince d'Eckmulh

[1] Nous avons omis la mention de ce régiment, alors commandé par le brave
nel Ramond, dans le récit de la bataille d'Jena, où il ne se distingua pas
as que les autres régimens du corps du maréchal Davoust. Nous saisissons
e occasion de réparer un oubli involontaire.

1813. Allemagne. le choc de l'infanterie et les charges redoublées de la cavalerie ennemie avec la plus grande valeur. Enveloppé de tous côtés le brave général Pecheux opéra sa retraite en carré, fit front à toutes les charges, et s'ouvrit le passage avec environ deux mille cinq cents hommes, laissant sur le champ de bataille ses canons démontés et cinq cents hommes tués et blessés; parmi ces derniers se trouvait le général Miaczinski, qui fut fait prisonnier. Les alliés perdirent huit cents hommes dans ce combat, et Tettenborn suivit les Français jusqu'à Harburg. Le 18, le général Walmoden repassa à la droite de l'Elbe, et rentra dans sa position de Schwerin.

4 octobre. *Position des armées française et alliée à la fin de septembre; passage de l'Elbe par le général Blucher et le prince royal de Suède.* — On a fait à l'empereur Napoléon le reproche de n'avoir pas abandonné la Saxe, et replié même son armée derrière le Rhin, aussitôt que la défection de l'Autriche lui fut connue. Cette question peut être envisagée sous deux points de vue différens : sous le rapport politique, il était de la plus haute importance pour Napoléon que l'Allemagne ne cessât point d'être le théâtre de la guerre; en se retirant sur le Rhin, l'empereur des Français déterminait dès-lors la défection des puissances secondaires, qui n'auraient pas manqué de renoncer dès-lors à son protectorat pour accepter celui de l'Autriche, soutenu par quatre cent mille baïonnettes. On ne saurait, en effet, supposer que Napoléon, par ce mouvement timide, eût obtenu de la modération des alliés, la paix qu'il désirait, puisque aucune proposition de ce genre n'avait été faite, ni verbalement ni par écrit, au congrès de Prague; et ce que les souverains coalisés avaient refusé pendant l'armistice, l'auraient-ils accordé plus volontiers lorsque l'armée française se fût trouvée sur la frontière de l'empire?

Examinée sous le rapport militaire, la question peut, à certains égards, être résolue de même. En appuyant l'armée française au Rhin, dès le mois de juillet, Napoléon lui assurait, il est vrai, les ressources immenses de la France; mais pour en faire usage, il fallait que la guerre devînt nationale, et l'ambitieux souverain, abusé par sa prospérité passée, confiant dans son génie, croyait pouvoir se suffire à lui-même, s'isoler impunément de la nation dont il se croyait maître. Il avait su juger combien les guerres nationales sont peu favorables aux gouvernemens absolus, parce qu'en donnant aux peuples la mesure de leurs forces, elles leur apprennent comment ils peuvent reconquérir leurs droits. Dans son système, il devait donc rester à Dresde et entretenir la guerre en Allemagne ainsi qu'il le fit [1]. 1813. Allemagne.

Telle était, vers la fin de septembre, la position de l'armée française : la garde, les premier, troisième, cinquième, onzième et quatorzième corps, occupaient Dresde et les camps de Wessig et de Pirna; le deuxième corps était à Freyberg; le roi de Naples, avec le sixième et le premier de cavalerie, à Meissen et Grossenhayn; le maréchal Ney, avec les quatrième et septième corps, dans les environs de Dessau; le prince Poniatowski, avec le huitième corps et la cavalerie légère du général Lefebvre-Desnouettes, occupait Penig et Altenburg; le troisième corps de cavalerie était à Leipsig; le duc de Castiglione, avec son corps et le cinquième de cavalerie, approchait de Jena [2].

[1] « La lutte qu'il soutint pendant un mois après la bataille de Juterbogk, prouve que, sans les trois défaites de ses lieutenans, il pouvait encore se maintenir en Saxe jusqu'à l'hiver. »

(*Le général Guillaume de Vaudoncourt.*)

[2] Arrivé à l'époque critique où le sort de la campagne allait se décider, Napoléon songea à compléter ses armées, pour continuer la lutte en tout état de

1813. Allemagne.

Du côté des alliés, l'armée de Bohême, sous les ordres du prince Schwartzenberg, était entre Aussig et Brux, ayant le corps de Klenau vers les débouchés de Chemnitz; Blucher, avec l'armée de Silésie, était à Bautzen; et le prince de Suède, avec l'armée du nord, s'étendait de Hertzberg jusqu'à Jerbot; d'autre part, Beningsen, à la tête de la nouvelle armée alliée formée en Pologne, ayant forcé sa marche, venait de faire sa jonction à Leumeritz, le 26 septembre, avec l'armée de Bohême.

L'arrivée de ce renfort, qui présentait un effectif de soixante mille combattans, fut pour les coalisés le signal de la reprise de leurs opérations offensives. Blucher se mit le premier en mouvement; laissant le corps de Czerbatow et la division Bubna pour couvrir la Lusace, il quitta Bautzen le 28 septembre avec le restant de ses troupes, et arriva le lendemain à Elsterwerda. La cavalerie de Latour-Maubourg qui se trouvait à Grossenhayn, reçut l'ordre du roi de Naples de rejoindre le sixième corps à Meissen. Blucher, pour masquer sa marche, ayant fait suivre la cavalerie française par celle de Wassilczikow, commandant l'avant-garde du corps de Sacken, le général russe canonna vivement la tête de pont de Meissen; mais le maréchal Ney ne se laissa point tromper par cette démonstration. Pendant la nuit du 1er au 2 octobre, le général Bertrand reçut l'ordre de partir de Dessau pour aller prendre position à Wartenburg.

Cependant le reste du corps de Sacken et ceux d'York et de Tauenzien s'avancèrent jusqu'à Jessen, Blucher fit jeter deux ponts au confluent de l'Elbe et de la Schwartz-Elster, et le général York ayant passé le premier, les divisions Mo-

cause. Un sénatus-consulte autorisa, le 7 octobre, la levée de deux cent quatre-vingt mille conscrits; savoir, cent vingt mille des classes de 1814 et années précédentes, et cent soixante mille de la classe de 1815.

rand et Fontaneki (du quatrième corps) repoussèrent toutes ses attaques depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures après-midi ; mais de nouvelles troupes débouchèrent derrière le corps prussien, et le prince de Mecklenburg s'empara du village de Bledden ; le général Bertrand, qui se voyait alors tourné par sa droite, se retira sur Kemberg et Duben, avec perte de cinq cents hommes hors de combat, et d'une centaine de prisonniers ; les Prussiens avaient eu plus de mille hommes tués ou blessés. Le 4, le restant de l'armée de Blucher passa sur la rive gauche de l'Elbe, à l'exception du général Thumen, qui fut laissé devant Wittenberg pour en continuer le siége. Pendant ce temps le prince de Suède fit passer également le fleuve à son armée sur le pont de Rosslau. Le prince de la Moskowa n'ayant avec lui que le septième corps, se retira sur Delitsch, où il fut rejoint le 5 par le général Bertrand. Le 6, le prince de Suède était à Dessau et Blucher à Düben. 1813. Allemagne.

Sur ces entrefaites, la grande armée de Bohême avait fait un mouvement par la gauche pour pénétrer en Saxe par Komotau et Chemnitz. Le 4, l'avant-garde de Klenau entra dans cette dernière ville. Le prince Poniatowski la fit attaquer par une partie de son corps, et les Autrichiens furent délogés ; mais Platow, qui était à Zwickau, ayant paru tout-à-coup sur le flanc droit des Polonais, obligea ces derniers à se replier sur Penig et Mittweda. Le 5, le quartier-général du prince de Schwartzenberg fut établi à Marienberg.

Napoléon marche sur l'armée de Silésie et sur celle du prince royal de Suède ; combat de Dessau. — Aussitôt que le passage de l'Elbe par l'armée de Silésie fut connu, Napoléon résolut de se porter contre Blucher et le prince de Suède, afin de les rejeter au-delà du fleuve, et de retarder ainsi la concentration générale des armées alliées. Le 5 octobre, la 12 octobre.

1813. Allemagne. garde impériale et le onzième corps reçurent l'ordre de se diriger sur Meissen par les deux rives de l'Elbe. Pour couvrir cette marche, le duc de Tarente, avec sept bataillons et quelques escadrons, se porta par Fischbach sur Stolpen, où se trouvait la division Bubna. Après un engagement de peu d'importance, le duc de Tarente rejoignit le onzième corps; le roi de Naples réunissait à Freyberg les deuxième, cinquième et huitième corps, pour observer le mouvement de la grande armée de Bohême, et les premier et quatrième corps furent destinés à garder Dresde. Napoléon ne quitta cette dernière ville que le 7, et le 8 au soir il trouva à Wurzen sa garde et les troisième et onzième corps; le 9, il fut joint à Eleinburg par les quatrième, sixième et septième corps; ces troupes portaient à cent vingt-cinq mille hommes les forces dont l'empereur français pouvait disposer sur ce point.

Un pareil mouvement devait prendre Blucher au dépourvu: instruit trop tard de l'arrivée de Napoléon, ses forces se trouvaient divisées; il n'avait avec lui à Duben que les corps d'York et de Langeron; Sacken était resté à Mokrena sur la route d'Eleinburg à Torgau. Une manœuvre prompte et hardie tira le général en chef prussien de ce mauvais pas: le 9, il passa la Mulda, et rejoignit, par la rive gauche, l'armée du prince royal à Zorbig. Sacken avait dû suivre d'abord ce mouvement, mais ayant trouvé Duben occupé par l'avant-garde française, il la tourna par sa droite, et traversant la Mulda à Raguhn, il rejoignit Blucher le 10. Ce même jour, Napoléon porta son quartier-général à Duben.

L'armée française avait deux lignes d'opérations à tenir, celle de Dresde et celle de Leipsig. Lorsque Napoléon vit que les trois armées combinées, au lieu de marcher sur lui se dirigeaient sur Leipsig pour couper les communications de sa première ligne d'opérations, et se placer en même temps

sur la seconde, il conçut le projet d'une contre-manœuvre dont l'exécution faisait perdre aux coalisés tout le fruit de la campagne, et remettait les choses dans l'état où elles étaient avant la rupture de l'armistice. Magdeburg, Wittenberg, Torgau et Dresde défendaient la ligne de l'Elbe. Cette ligne placée au milieu du pays ennemi, présentait effectivement un double front. L'armée française avait précédemment tenu l'un des deux, ayant sa droite à Dresde et sa gauche à Magdeburg; l'empereur résolut de lui faire occuper le second dans une direction inverse, ayant alors sa gauche à Dresde et sa droite à Magdeburg. Outre les ressources que lui fournissait, pour la subsistance de son armée, cette dernière forteresse, abondamment approvisionnée, il s'appuyait aux Marches et au Mecklenburg, provinces qui n'avaient que légèrement souffert de la guerre. Walmoden se voyait dans l'impossibilité de tenir davantage le Mecklenburg, que le prince d'Eckmuhl et les Danois n'eussent pas manqué d'occuper aussitôt. 1813. Allemagne.

L'armée de Silésie ayant passé l'Elbe, ainsi qu'on vient de le voir, Napoléon avait dû se hâter de profiter de l'isolement où elle se trouvait des trois autres armées coalisées, pour marcher sur elle, faisant masquer son mouvement à gauche par les trois corps que le roi de Naples avait à Freyberg. Trois chances également probables se présentaient : ou Blucher attendrait l'armée française et risquerait une bataille, et, dans ce cas, Napoléon avait assuré le succès en sa faveur; ou Blucher chercherait à rejoindre le prince de Suède, alors l'empereur passait l'Elbe et prenait sa nouvelle ligne d'opérations; ou enfin, les deux armées de Silésie et du nord repasseraient sur la rive droite de l'Elbe; dans cette dernière supposition, le monarque français avait l'espoir de les forcer à une bataille pour défendre Berlin. Il se fût trouvé, il est vrai, avoir

1813. Allemagne. devant lui plus de deux cent mille hommes ; mais le roi Naples, quittant rapidement Freyberg, pouvait se join avec les trois corps, et laisser l'armée de Bohême, éloig de plus de huit journées de marche des deux autres, son néral en chef occupé à changer la direction de ses colon engagées dans les montagnes ; pendant ce temps, Bluche le prince royal, battus devant Berlin, eussent été rejetés arrière de cette ville.

Ce plan, que l'union de la Bavière à la coalition pou seule renverser, était profondément conçu. Il eût été c ronné par le plus brillant succès, si la défection du cab de Munich n'eût éclaté que quelques jours plus tard ; a que l'empereur l'avait calculé, dans la marche du duc Castiglione.

Dans la nuit du 10 au 11 octobre, Blucher et le princ Suède replièrent leurs armées sur la Saale, à Rothenbur à Halle. Tauenzien fut laissé à Dessau pour couvrir ses p et veiller à la sûreté de Berlin. Le 11, l'empereur conti son mouvement ; le général Reynier reçut l'ordre de se po sur Wittenberg avec le septième corps. Le 12, il débou par cette ville, fit lever le siége au général Thumen, e poussa par Coswig sur Rosslau. Pendant ce temps, le pri de la Moskowa fut chargé d'attaquer Dessau avec le tr sième corps. Tauenzien, informé de l'approche du maré Ney, abandonna cette place, où il ne laissa qu'une de divisions, et se replia sur Rosslau. Le 12, le maréchal N fit attaquer Dessau par la division Delmas. L'arrière-ga prussienne, chargée vigoureusement au passage de la Mul perdit trois mille hommes et six canons. Tauenzien, ap avoir repassé l'Elbe et détruit le pont de Rosslau, se réu à Thumen, et se retira par Zerbst sur Potsdam et Berl Le 13, le septième corps rentra à Wittenberg.

Pendant ces derniers mouvemens, Napoléon, ayant le sixième corps à Delitsch, était resté à Duben avec sa garde, les quatrième, onzième corps et la cavalerie; il attendait dans cette position la détermination que prendrait l'ennemi par suite de la marche des troisième et septième corps sur Rosslau et Wittenberg. Le prince royal de Suède, devinant les projets de l'empereur, crut devoir alors se rapprocher de Berlin. Le 13, il repassa la Saale et vint à Coethen. 1813. Allemagne.

L'armée française se rapproche de Leipsig; jonction du treizième corps; combat de Wachau. — Sur ces entrefaites, la grande armée de Bohême, sous les ordres du prince Schwartzenberg, continuait sa marche. Le 6 octobre, Klenau poussa jusqu'à Penig, où était une division du huitième corps, tandis que Wittgenstein arriva devant Altenburg, occupé par le prince Poniatowski avec sa seconde division d'infanterie. Ce même jour, le roi de Naples, qui manœuvrait sur sa droite avec le deuxième corps d'infanterie et la cavalerie du général Keilermann, pour se tenir en communication avec les troupes qui étaient vers Duben et Wittenberg, et couvrir leur mouvement par une ligne intérieure; le roi de Naples, disons-nous, ayant rencontré sur la route de Chemnitz à Freyberg, la division autrichienne du général Murray (du corps de Giulay), la culbuta et la força de se retirer vers Walkirchen, avec perte de plusieurs centaines de prisonniers [1]. 6-14 octobre.

Le 7, les troupes de Wittgenstein entrèrent dans Altenburg que le prince Poniatowski évacua pour se retirer sur Frohburg; Klenau attaqua Penig, et força le général Sulkowski à se replier sur Rochlitz.

[1] L'adjudant-commandant Carrion-Nisas, qui, immédiatement après sa disgrâce à Géra, avait cru pouvoir accomplir le ban auquel il était condamné, dans les rangs de l'armée française, servait comme volontaire au vingtième de dragons; il se distingua particulièrement en cette occasion, et entra le premier dans un carré ennemi, qui fut fait entièrement prisonnier.

1813. Allemagne. Le roi de Naples quitta le 8 sa position de Schellenberg, et descendit la Zschoppa sur Mittweida ; afin de couvrir ce mouvement, le prince Poniatowski se reporta sur Penig et en chassa les Autrichiens. Le lendemain, le général Klenau ayant fait attaquer cette dernière ville, tandis qu'une autre division de son corps s'emparait de Lunzenau, le prince Poniatowski, pour ne pas être tourné par la gauche, évacua Penig et se replia sur Rochlitz, où il trouva le roi de Naples. Le 10, le quatrième corps de cavalerie eut un engagement très-vif avec le comte de Palhen, débouchant de Frohburg; la cavalerie russe fut ramenée aux premières charges, mais le roi de Naples ayant appris que tout le corps de Wittgenstein faisait un mouvement vers Borna, sur son flanc gauche, se retira sur Eila. Le lendemain il prit position, avec les deuxième, cinquième, huitième corps et sa cavalerie, à Wachau et Liebertwolkwitz, ayant des avant-postes à Thrana, Gross-Possna et Naunhof.

Le quartier-général du prince Schwartzenberg, qui était le 8 à Chemnitz, fut établi le 11 à Altenburg. Wittgenstein, Kleist et Klenau, occupèrent Borna et ses environs.

Nous avons dit précédemment que le duc de Castiglione avait reçu l'ordre de marcher en Saxe. Son corps d'armée qui avait quitté Wurtzburg le 26 septembre, était arrivé à Naumburg le 9 octobre. Le prince Maurice de Litchenstein et le partisan Thielmann s'étant présentés de front pour arrêter la marche du corps français, furent culbutés sur Pretsch avec une perte très-considérable. Le 12, le duc de Castiglione arriva à Leipsig. Le même jour, Giulay se porta sur Weissenfels, où il s'empara de l'hôpital renfermant douze cents blessés.

Aussitôt après que l'empereur Napoléon eut quitté Dresde, Beningsen et Colloredo, qui avaient été laissés par le prince

Schwartzenberg dans la position de Tœplitz, pour couvrir Prague, s'avancèrent à leur tour. Le 8, l'avant-garde de Colloredo avait poussé jusqu'à Zehist; le même jour, Bubna attaqua la tête de pont de Pirna; la garnison l'évacua et se retira à Dresde avec les bateaux. Le 9, l'avant-garde du premier corps ayant été poussée jusqu'à Dohna, le comte de Lobau se retira à Dresde. Le 10, Beningsen fit pousser une reconnaissance sous le canon de cette ville, et prit ensuite sa marche par Colditz sur Leipsig. Le général Tolstoy fut laissé devant cette place avec vingt mille hommes, et Chasteler, avec dix mille, resta à Tœplitz pour couvrir la Bohême. 1813. Allemagne.

Le 13 octobre, les avant-postes du roi de Naples furent repoussés de Thrana, Gross-Possna et Naunhof sur Wachau et Liebertwolkwitz. Le 14, Schwartzenberg fit faire une reconnaissance générale sur Leipsig par les deux corps de Klenau et de Wittgenstein. L'avant-garde de Palhen, soutenue par le corps de Wittgenstein, se porta sur Wachau par Grobern et Gossa, que l'avant-garde française venait d'évacuer, tandis que Klenau se dirigeait sur Liebertwolkwitz. Le roi de Naples, avec trois mille chevaux du quatrième corps, formés en masse, se précipita sur la cavalerie de Palhen. Après plusieurs charges fournies et reçues, la cavalerie russe ramenée par son flanc droit, se retirait en désordre, lorsque douze escadrons de cuirassiers prussiens, et la cavalerie de Klenau, vinrent rétablir le combat. On se retira de part et d'autre dans les positions du matin; mais la canonnade dura jusqu'à la nuit.

Ce même jour, 14, l'empereur Napoléon qui était à Duben, apprit la déclaration de guerre de la Bavière. Les frontières de France, depuis Huningue jusqu'à Mayence, se trouvaient ainsi à découvert, et il était probable que les troupes du général de Wrede et le corps autrichien du prince de Reuss,

1813. Allemagne. qui jusque-là s'étaient observées sur l'Inn, allaient se p ensemble dans cette direction. La déclaration de guer la Bavière entraînait nécessairement avec elle la défecti Wurtemberg et de Baden ; le plan d'opérations de l'emp Napoléon par l'Elbe, se trouvait désormais inexécutal était urgent de se rapprocher en toute hâte de la ligne rations de Leipsig, afin de n'y être pas prévenu par la tralisation des armées combinées, et conséquemment des frontières de France.

Le 15, Napoléon arriva avec sa garde et le onzième à Reudnitz, devant Leipsig. Le quatrième corps vint oc Lindenau et garder les ponts sur l'Elster et la Plei sixième corps rétrograda de Delitsch à Lindenthal ; le tième était à Eilenburg, et le troisième à Duben, d'o continuèrent le lendemain leur marche sur Leipsig. Le p Schwartzenberg avait son quartier-général à Pégau. Bl était en marche de Halle à Schkeuditz ; le prince royal de S était dans les environs de Zorbig.

CHAPITRE IV.

SUITE DE L'ANNÉE 1813.

Bataille de Wachau et de Leipsig. Retraite de l'armée française. Bataille de Hanau. Les Français repassent le Rhin. Suite des opérations sur l'Elbe inférieur; reddition de Brême; blocus d'Hambourg; armistice conclu par les troupes danoises. Combat devant Dresde; le maréchal Gouvion-Saint-Cyr capitule dans cette ville; les alliés violent la capitulation. Reddition des places de Stettin, Torgau, Zamosc et Modlin. Siége et capitulation de Dantzig, etc.

La force de l'armée française rassemblée dans les environs de Leipsig était de cent trente-quatre mille hommes d'infanterie et de vingt-deux mille chevaux. Les troupes alliées, partagées en quatre armées, présentaient un total de trois cent quarante-neuf mille combattans, y compris cinquante-quatre mille de cavalerie.

1813. Allemagne.

Bataille de Wachau. — Le 16 octobre au matin, l'armée française occupait les positions suivantes : le huitième corps (prince Poniatowski) entre Mark-Kleberg et Connewitz, pour défendre les bords de la Pleiss; le treizième corps (duc de Castiglione) sur le versant du plateau de Wachau, vers Liebert, flanqué par les quatrième et cinquième corps de cavalerie; le deuxième corps (duc de Bellune) en arrière de Wachau; le cinquième corps (général Lauriston) à Liebertwitz; le onzième corps (duc de Tarente) devait déboucher de Holzhausen, et se former à la gauche du cinquième; les premier et deuxième corps de cavalerie à la gauche du cinquième d'infanterie; la garde impériale en réserve, en avant, du côté de Probstheyde.

1813. Allemagne. A la gauche de cette ligne, le sixième corps (duc de Raguse) et deux divisions du troisième (prince de la Moskowa) avaient pris position entre Mockern et Eutritsch, et Gross-Wetteritzch; le troisième de cavalerie était en avant de Gohlis; la division Delmas, du troisième corps, était en marche, avec l'artillerie de ce corps, sur la route de Duben; le septième s'avançait, par la route d'Eilenburg, sur Taucha; le quatrième corps, destiné à garder le passage de l'Elster, avait pris position devant Lindenau.

Le prince Schwartzenberg, généralissime des alliés, s'était décidé, d'après l'avis des principaux généraux, à combattre l'armée française, bien que l'armée austro-russe dite de Pologne, et l'armée dite du Nord, commandée par le prince royal de Suède, n'eussent pas encore joint. En conséquence, les deux autres armées (celles de Bohême et de Silésie), au total de cent quatre-vingt-dix-huit mille hommes de pied et de trente-huit mille chevaux, furent mises en bataille. Les alliés espéraient surprendre l'armée française, avant sa concentration devant Leipsig, et profiter des avantages que leur offrait le terrain qui est en avant de Wachau et de Liebertwolkwitz. Ils prirent donc les positions suivantes : A la gauche fut placé le corps de Giulai (moins la division Murray, laissée devant Weissenfels); la division Lichtenstein et les partisans de Thielmann à Klein-Zschocher; le corps de Meerweldt entre la Pleiss et l'Elster, près de Gautsch; ce corps devait forcer le passage de la Pleiss à Dolitz; la réserve, aux ordres du prince de Hesse-Homburg, en arrière des troupes de Meerweldt, à Zobigker; les corps de Wittgenstein et de Kleist étaient entre Grobern et Gossa, disposés en trois colonnes, à l'effet d'attaquer vigoureusement les positions de Wachau et de Mark-Kleberg. Le corps de Klenau, renforcé par la division prussienne de Ziethen, était à Gross-Possna, les cosaques de l'hetman Platow flanquaient

la droite à Seyfartshayn et Klein-Possna; le corps de grenadiers russes de Rajewsky fut placé entre Magdeborn et Gohren; les gardes russes et prussiennes à la gauche de Magdeborn; l'armée de Silésie était arrivée à Skeuditz sur la route de Halle, et s'y formait [1].

A neuf heures du matin, les trois grandes colonnes formées par les corps de Wittgenstein et de Kleist, débouchèrent, couvertes par deux cent pièces d'artillerie; celle du général Kleist, s'avançant par Gostewitz, se porta sur Mark-Kleberg, dont elle s'empara, continuant sa marche vers Dolitz. Napoléon, posté sur un tertre qui dominait le plateau de Wachau, fit avancer une partie du cinquième corps de cavalerie, pour arrêter le mouvement de la colonne ennemie; mais les régimens français, pris eux-mêmes en flanc par une division de cuirassiers russes, furent ramenés, et deux bataillons qui les appuyaient, entamés. Dans le même moment les batteries françaises, placées sur le plateau, faisaient un feu tellement vif, que la cavalerie russe, ne pouvant se maintenir, fut bientôt obligée de repasser le ravin de Mark-Kleberg. Ce feu contint également le corps de Kleist; mais le huitième corps échoua dans les attaques qu'il voulut tenter contre ces dernières troupes, pour profiter de l'effet de l'artillerie, qui les incommodait sur leur front. Le prince Eugène de Wurtemberg, commandant la deuxième grande colonne d'attaque, s'avança également à neuf heures de Gossa sur Wachau, tandis que le général Klenau marchait, avec son corps, de Possna sur Liebertwolkwitz.

[1] On verra, par l'inspection de la carte, que cette disposition, qui séparait un corps du reste de l'armée par deux rivières, et en renfermait deux autres dans une espèce de cul-de-sac encombré de bois et de marais, n'était pas aussi avantageuse que se le promettait le prince de Schwartzenberg. On dit que, dans l'empereur de Russie, le généralissime aurait placé les réserves russes et prussiennes derrière la réserve autrichienne à Zobigker. Si cela fût arrivé, la chance était tout autre pour l'armée française.

1813. Allemagne. La troisième grande colonne, formée par la division russe de Gorczakow et la division prussienne de Pirch, s'était ébranlée de Stormthal en arrière de Gossa, pour appuyer l'attaque de Liebertwolkwitz ; mais la distance qu'elle avait à parcourir ne lui permit pas d'arriver avant que le corps de Klenau ne fût fortement engagé avec les troupes du général Lauriston. La colonne du général Kleist, restant stationnaire à Mark-Kleberg, contenue par le duc de Castiglione, tous les efforts des alliés se dirigèrent sur Wachau et Liebertwolkwitz : l'action fut très-vive et très-meurtrière sur ces deux points ; les villages que nous venons de nommer, furent successivement attaqués jusqu'à six fois ; et à chacun de ces efforts, l'ennemi fut repoussé et culbuté en désordre par les troupes du duc de Bellune et du comte Lauriston, et par les premier, deuxième et cinquième corps de cavalerie aux ordres des généraux Latour-Maubourg, Sébastiani et Milhaud.

Vers onze heures, le duc de Tarente déboucha avec le onzième corps, en avant de Holzhausen, et marcha vers le ruisseau de Liebertwolkwitz, à la gauche de ce village. La division Charpentier, qui était en tête de colonne, prenant l'attaque de Klenau en flanc, enleva une batterie ennemie au-delà du ruisseau.

A midi, le deuxième corps repoussait la sixième attaque des alliés sur le centre. Napoléon crut que le moment était arrivé de faire un grand effort sur le centre ennemi pour décider la victoire en sa faveur ; il fit avancer sa réserve en ligne. La vieille garde marcha sur Dolitz pour soutenir le huitième corps, que le général Meerveldt attaquait alors avec vigueur ; le général Kleist était alors engagé avec le corps du duc de Castiglione. Le duc de Reggio, à la tête de deux divisions de la jeune garde, se dirigea sur Wachau, et le duc de Trévise, avec deux autres, se porta vers la gauche.

le Liebertwolkwitz pour appuyer le mouvement offensif du onzième corps.

1813. Allemagne.

Aussitôt que le duc de Reggio paraît près de Wachau, le uc de Bellune débouche de ce village avec le deuxième orps, sous la protection de soixante bouches à feu de la rde, commandées par le général Drouot. Les troupes du rince de Wurtemberg sont culbutées et vivement poursuiies. Pour les recueillir, le prince Schwartzenberg fait ancer de Gohren le corps de grenadiers de Rajewski, apuyé par une division de cuirassiers; une des divisions de renadiers prend poste en arrière d'une bergerie, et l'autre à ossa, pendant que les cuirassiers s'avancent au-delà des olonnes françaises. Celles-ci culbutent les escadrons ennemis; ais les grenadiers russes tiennent ferme et permettent aux oupes du prince de Wurtemberg de se rallier derrière ux.

Dans le même temps, le cinquième corps, après avoir si lorieusement résisté dans Liebertwolkwitz, débouchait de ce illage, et le onzième s'avançait sur les hauteurs qui se trouent à gauche. Les divisions Gorczakow et Pirsch sont repoussées vers Gossa; le cinquième corps, ayant en tête la division Maison, se rend maître du bois de Gross-Possna. Le corps le Klenau, pressé de front par les troupes du maréchal duc de Tarente, et menacé de flanc par celles du général Lauriston, st contraint de plier malgré une charge qu'il fait faire à sa avalerie, et qui est vigoureusement repoussée par le corps lu général Sebastiani. Le général Klenau, replié entre Gross-Possna et Seyfartshayn, sur la route de Grimma, eut peine à 'y soutenir jusqu'à la nuit.

Le prince Schwartzenberg, voyant le centre de son armée prêt à être enfoncé, donna l'ordre à la réserve autrichienne, postée, comme on l'a vu, à Zobigker, de repasser la Pleiss pour soutenir les troupes engagées à la ferme d'Auenheim et

1813. Allemagne. à Gossa. De son côté, Napoléon voyant ses troupes arrêté sur ces deux points par la résistance des grenadiers de R jewski, et la bataille se prolonger en une canonnade meu trière et indécise, prend la résolution de faire agir sa cavale en grandes masses. Entre deux et trois heures, le géné Kellermann débouche par la droite de Wachau, avec la c valerie polonaise (quatrième corps) et les dragons de garde; soutenu par quelques bataillons formés en carr il s'avance sur Gostewitz et Grobern. Au même instant, roi de Naples, à la tête de la cavalerie Latour-Maubou (premier corps), débouche à gauche de Wachau, se po tant sur Gossa. Le duc de Bellune renouvelle son attaque s les grenadiers de Rajewski et sur la colonne du prince Eugè de Wurtemberg.

La cavalerie polonaise culbute la division de cuirassie russes du général Lewachow, et la poursuit le sabre dans l reins jusqu'à Grobern; mais dans ce moment le prince Hesse-Hombourg débouche avec les trois divisions de cavale autrichienne de réserve; ces troupes venaient de passer la Plei près de Gaschwitz. Le général Nostitz, qui commandait l première, tombe sur le flanc de la cavalerie du général Ke lermann, tandis que les autres divisions l'arrêtent de fron Le quatrième corps est rompu et rejeté sur les hauteurs d Wachau, où il s'arrête.

Cependant le roi de Naples, après avoir renversé la div sion de grenadiers russes qui couvrait Gossa, enfonçait corps du prince de Wurtemberg, et les troupes du deuxiè corps venaient de s'emparer de la bergerie d'Auenheim.

Le centre de l'armée alliée se trouvait ainsi dans la positi la plus critique, lorsque l'empereur de Russie porta en ava les cosaques de sa garde. Le général Orlow-Denisow q était à leur tête, rencontra la cavalerie Latour-Maubourg moment où venant d'enlever une batterie de ving-six bouch

à feu, elle était dans le désordre qui suit une charge à fond. Cette cavalerie fut ramenée à son tour et perdit vingt-quatre des pièces qu'elle avait prises. Le général Latour-Maubourg eut la cuisse emportée dans cette action. Les grenadiers de Rajewski ayant de leur côté résisté à l'attaque de l'infanterie française, le combat restait encore indécis. 1813. Allemagne.

A trois heures, la réserve autrichienne était entrée en ligne: une division se porta au centre pour soutenir les grenadiers de Rajewski, et les gardes russes et prussiennes marchèrent en même temps de Magdeborn dans la direction de Gossa, tandis que la division de grenadiers autrichiens du général Bianchi, relevant, à Mark-Kleberg, le corps de Kleist, tournait ses batteries contre les colonnes d'attaque du deuxième corps, prenait ces troupes à revers entre Wachau et Auenheim, et les forçait à rétrograder sur leur première position.

Napoléon sentant que si la victoire lui échappait dans cette journée, il lui serait difficile de la ressaisir les jours suivans sur des troupes renforcées par plus de cent cinquante mille hommes [1], résolut de tenter un dernier effort. A cinq heures, il fit concentrer sa cavalerie en arrière de Liebertwolkwitz; les deuxième et cinquième corps se reformèrent en colonnes d'attaque, couvertes par une nombreuse artillerie, et marchèrent sur Gossa, qui fut enlevé. Le corps de Gorczakow fut enfoncé; mais la division prussienne, Pirsch, s'étant portée en avant, réussit à arrêter les progrès des colonnes françaises, et reprit le village. Cette division, renforcée bientôt par deux régimens des gardes russes, et flanquée par une batterie de quatre-vingts bouches à feu, établie à la gauche de Gossa, fit échouer toutes les tentatives des Français pour

[1] Le corps autrichien de Colloredo, qui arrivait par Borna; l'armée de Bennigsen, s'avançant par Coldiz; et celle du prince royal de Suède, marchant par Breintenfeld, sur la Partha.

1813. Allemagne. réoccuper le village [1]. Une très-forte canonnade sur toute la ligne, prolongea le combat jusqu'à la nuit.

A la gauche de la Pleiss, le prince Poniatowski avait défendu le passage de cette rivière, et les Autrichiens s'étaient consumés toute la journée en vains efforts pour le forcer. Cependant, à la nuit tombante, les troupes du général Meerveldt réussirent à franchir un gué près de Dolitz. A peine étaient-elles établies sur la rive droite, que la division Curial, de la vieille garde, envoyée pour appuyer le huitième corps, tomba sur elles, les culbuta dans la rivière, et fit le général Meerveldt prisonnier.

A la gauche de l'Elster, le général Giulay avait réussi, après sept heures de combat, à se rendre maître de Plagwitz; mais tous ses efforts avaient échoué sur Lindenau, vaillamment défendu par la brigade du général Morio-Delisle.

Le général Bertrand qui s'était retiré avec le quatrième corps derrière la petite rivière de Luppe, craignant que l'ennemi ne parvînt enfin à forcer Lindenau et à couper le pont de ce village, attaqua à son tour le général Giulay avec une telle vigueur, qu'il le repoussa jusque dans sa première position de Klein Zschocher.

Nous devons rapporter maintenant ce qui s'était passé à l'aile gauche de l'armée française pendant la bataille de Wachau. L'armée de Silésie s'était mise en marche à la pointe du jour. Cependant, à neuf heures, le prince de la Moskowa, ne voyant rien paraître du côté de Schkeuditz, et entendant une forte canonnade dans la direction de Wachau, crut pouvoir détacher les deux divisions Ricard et Brayer [3], du troisième

[1] Le général de brigade Bachelet-Dauville fut tué, le général Maison blessé à la main, et le général Beauvais eut deux chevaux tués sous lui.

[2] L'empereur récompensa la belle conduite du prince Poniatowski dans cette journée, en le nommant maréchal d'empire sur le champ de bataille.

[3] La troisième division, commandée par le général Delmas, était encore en marche pour arriver sur le champ de bataille, comme on le verra plus bas.

corps, et les envoyer rejoindre la grande armée vers Gohlis. Cet excès de zèle du maréchal prince de la Moskowa, qui le porta à se priver du secours de deux de ses divisions, doit être considéré comme une des circonstances les plus fâcheuses de la journée. Le sixième corps, resté seul avec la cavalerie du duc de Padoue, ne tarda pas à voir arriver l'ennemi sur lui. Gross et Klein-Wetteritzch furent attaqués par le corps de Langeron, qui les prit et perdit plusieurs fois de suite. Pendant ce temps, le général York attaquait Mockern; le combat qui avait commencé à midi, se soutint pendant quelque temps à avantage égal, malgré l'énorme disproportion des forces. Blucher avait déjà donné l'ordre de faire avancer sa réserve, formée du corps de Sacken, lorsqu'enfin le village de Mockern fut emporté. Les troupes qui le défendaient se retirèrent sur Eutritzsch et Gohlis. La division Delmas, du troisième corps, qui arrivait alors par la route d'Eilinburg, se porta par un à droite sur Gross-Wetteritzsch, que la perte de Mockern l'obligea bientôt d'abandonner. Cette manœuvre servit seulement à couvrir la marche du parc du troisième corps, que cette division escortait depuis Düben. A six heures, le prince de la Moskowa fit passer la Partha vers Schonefeld, au sixième corps et à la division Delmas. Le duc de Padoue et le général Dombrowski, se replièrent jusqu'à Pfaffendorf, à l'entrée du faubourg de Halle. L'affaire de Mockern coûta aux Français deux mille hommes tués, blessés ou prisonniers, et douze pièces de canon. Les généraux Compans, Friederichs, et le duc de Raguse, étaient au nombre des blessés. 1813. Allemagne.

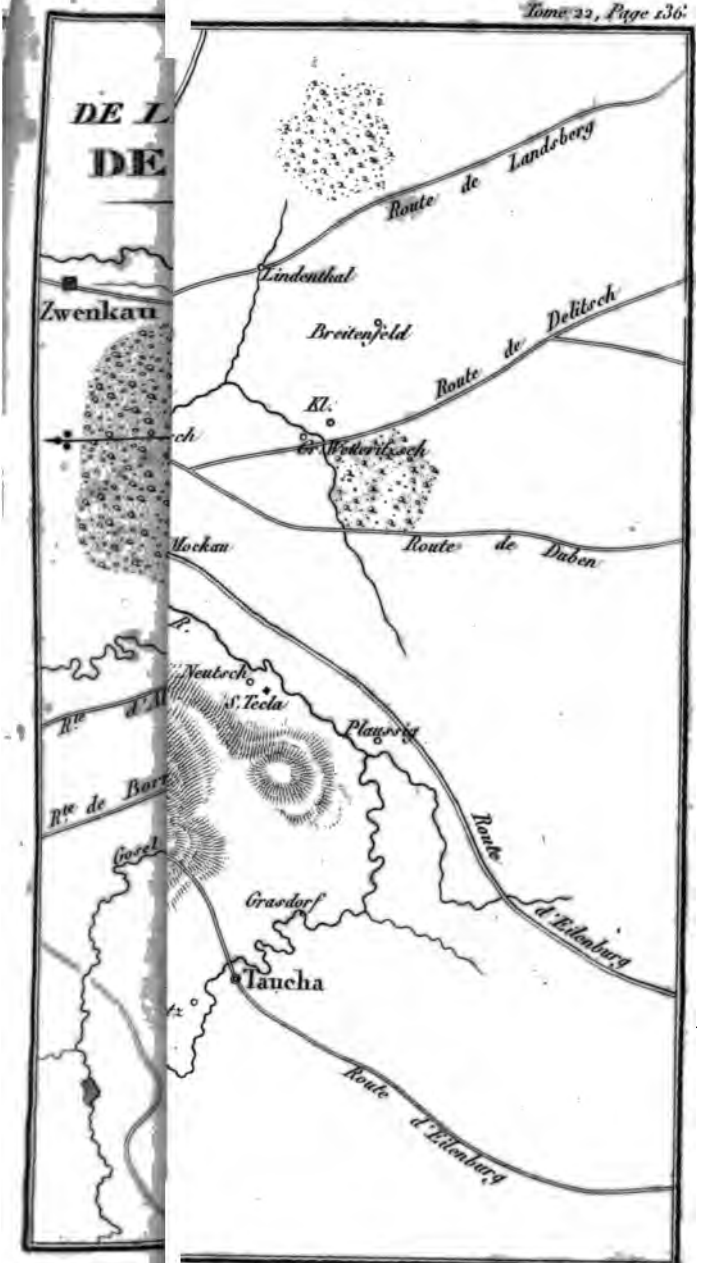
Stratégiquement parlant, les Français obtinrent l'avantage à la journée du 16, puisque l'ennemi qui avait attaqué, fut repoussé et forcé le 18 de partir du même point que le 16 au matin. Toutefois, dans la situation où se trouvait l'armée française, cette espèce de succès était de peu d'importance,

1813 puisqu'il ne prévenait pas la concentrat n des forces
Allemagne. qui devaient combattre le 18. Les coalisés s'attribu
victoire, en raison, disaient-ils, de la supériorité nu
de l'armée française ; la vérité est que les Français n
qu'environ cinquante mille hommes d'engagés dans l
de Wachau, tandis que les alliés en eurent soixante
mille [1].

18 octobre. *Bataille de Leipsig.* — Pendant que l'on se battai
chau et à Mockern, les corps de l'armée combi
étaient en marche, se rapprochaient du champ de l
Le 16 au soir, le prince royal était à Landsberg, Be
à Coldiz, et Colloredo à Borna. Le 17, à deux heur
midi, l'armée combinée devait recommencer le comb
les mauvais chemins ayant retardé l'arrivée de Ber
l'attaque fut remise au lendemain, et la journée s
tranquillement de part et d'autre, hormis à l'aile ga
l'armée française.

Dans la matinée, la cavalerie du duc de Padou
portée à droite de l'avant-garde d'infanterie établi
tritzsch, Blucher supposa qu'il allait être attaqué, e
prendre l'initiative. Un corps nombreux de cavaler
sienne s'ébranla, protégé par vingt-quatre bouches à
canonnade s'engagea. Le duc de Padoue fit charger l
par sa première ligne ; mais la cavalerie française s'ét
abandonnée à la poursuite des cosaques, fut prise
par quatre régimens de hussards, et rejetée sur la
ligne qu'elle entraîna. Quatre pièces de canon deme
au pouvoir de l'ennemi. La cavalerie française ne se

[1] Du côté des Français, la jeune garde, le deuxième corps, une
cinquième, et les premier, deuxième, quatrième et cinquième de cav
côté des alliés, les corps de Gorczakow, du prince de Wurtemberg
jewski, les gardes russes et prussiennes, trois divisions de Kleist, les
de Weissenwolf, et la cavalerie de réserve.


DE L
DE
Route de Landsberg
Lindenthal
Zwenkau
Breitenfeld
Route de Delitsch
Kl.
Gr. Wetteritzsch
Mockau
Route de Duben
R.
Neutsch
S. Tecla
Plaussig
Rte de Borr
Gosel
Route d'Eilenburg
Grasdorf
Taucha
Route d'Eilenburg

faubourg de Leipsig, sous la protection de l'infanterie 1813.
ëta l'ennemi. Allemagne.

uatre heures après midi, le corps de Colloredo se réunit
ıée combinée, et prit poste à Grobern; vers le soir,
: de Beningsen vint bivouaquer aux environs de Naun-
t le prince royal de Suède arriva sur les hauteurs de
ıfeld. Ainsi le 17 au soir, toutes les forces des coalisés
vaient réunies sur le champ de bataille, et l'empereur
ion, de son côté, fut rejoint par le septième corps
al Reynier), qui prit position vers Paunsdorf.

ironné de toute part par des forces plus que doubles,
on reconnut la nécessité de rétrécir son front pour
r l'intervalle qui le séparait de son aile gauche, et par
les coalisés auraient pu prendre à revers la position de
: française. En conséquence, le 18, à deux heures du
le centre de cette même armée exécuta un changement
ıt la gauche en arrière, et pivotant sur la droite ap-
à Connewitz. Le maréchal prince Poniatowski resta à
près de ce dernier village, soutenu par le quatrième
le cavalerie; le corps du duc de Castiglione suivait
robstheide; celui du duc de Bellune occupait ce vil-
t était appuyé à sa gauche par le cinquième et le premier
de cavalerie; le duc de Tarente formait, avec son
la gauche de cette ligne, derrière Holzhausen; le gé-
Lauriston avait été placé en seconde ligne, à Stotte-
vec le deuxième corps de cavalerie. La garde impériale
réserve à Thonberg. Des détachemens avaient été laissés
:z, Dosen, à la bergerie de Meysdorf, à la Tuilerie, à
hausen, Klein-Possna, Baaldsdorf et Molkau. L'aile gau-
x ordres du prince de la Moskowa occupa les positions
tes : le corps du duc de Raguse à Schonefeld, bordant
.ha; le troisième corps à Neutsch et Sancta-Thecla, à
te du précédent; le septième corps, à Paunsdorf, avec

1813. Allemagne. rétabli le combat. Poniatowski, attaqué par des forces supérieures, fut obligé de se replier sur Connewitz. Il s'y maintint, et les Autrichiens ne purent parvenir à déboucher de Lossnig.

Les coalisés avaient fait quelques progrès tant qu'ils n'avaient eu affaire qu'aux corps avancés; mais lorsqu'ils arrivèrent devant la véritable ligne de l'armée française, ils rencontrèrent une résistance opiniâtre et invincible. A deux heures après-midi, le prince Schwartzenberg ordonna aux divisions du général Pirsch et du prince Auguste de Prusse d'emporter Probstheyde. Ce village était occupé par le deuxième corps soutenu par le cinquième; deux batteries établies sur ses flancs en défendaient l'accès. Cependant les Prussiens pénétrèrent jusqu'aux premières maisons. Une charge vigoureusement poussée les rejeta dans le vallon. Le prince Auguste et le général Pirsch s'étant mis à la tête de leurs troupes, les portèrent en avant, et réussirent à se loger dans le village, d'où une nouvelle charge les rechassa bientôt; l'ennemi fit alors avancer des troupes fraîches, pour soutenir celles engagées à Probstheyde, et le cinquième corps, de son côté, porta du secours au deuxième. Pendant ce temps, la division Ziethen, ayant marché de Zuckelhausen, dont elle s'était emparée, sur Stotteritz, engagea avec le onzième corps une vive canonnade qui n'eut d'autre résultat que d'incendier Stotteritz.

L'empereur Napoléon fit avancer, à cinq heures, ses réserves d'artillerie, et les fit mettre en batterie sur le plateau de Probstheyde; les masses ennemies furent foudroyées dans le vallon. Le prince Schwartzenberg, pour soustraire ses troupes à l'effrayante activité des batteries françaises, se replia sur le plateau opposé, qu'il garnit également de toute son artillerie. Les deuxième et cinquième corps voulurent profiter de ce mouvement rétrograde et déboucher de Probstheyde,

qu'ils continuaient d'occuper ; mais le feu terrible de l'ennemi les en empêcha. Cette canonnade épouvantable se prolongea de part et d'autre jusqu'à la nuit. Les bataillons français, immobiles devant la mitraille qui les écrasait, gardèrent inébranlablement la position qui leur avait été assignée. Les admirables défenseurs de Probstheyde, surtout, essuyèrent des pertes accablantes, sans que rien pût altérer leur intrépide sang-froid. Les généraux Vial et Rochambeau furent tués en donnant à leurs troupes l'exemple du plus beau dévouement. L'ennemi ne fut pas moins maltraité, car si l'artillerie française était moins nombreuse de moitié, elle était mieux servie, et portait sur des masses beaucoup plus profondes. 1813. Allemagne.

Pendant que la grande armée combinée était ainsi arrêtée par l'héroïque constance des masses françaises qu'elle avait devant elle, le prince royal et Blucher étaient aussi entrés en action. A huit heures, le prince royal avait levé son camp de Breitenfeld, et mis son armée en mouvement sur quatre colonnes, qui traversèrent la Partha à Taucha, Grasdorf, Plaussig et Mockau. Le maréchal prince de la Moskowa, voyant que l'ennemi allait menacer son aile droite à revers, fit sur le champ un changement de front l'aile droite en arrière ; le sixième corps continua d'appuyer la gauche à Schonefeld, et le troisième vint se joindre par sa droite à la gauche du septième, en sorte que l'intervalle entre la gauche et le centre des Français se trouva rempli. L'armée française réunie, décrivit alors une ligne circulaire autour de Leipsig. La cavalerie russe qui avait passé la Partha à Taucha, arriva à Heiterblick. A l'approche des premières divisions russes, l'avant-garde du septième corps, formée d'une brigade de cavalerie saxonne et d'un bataillon de la même nation, passa à l'ennemi. Ce honteux exemple fut bientot suivi par deux autres brigades saxonnes, et par la brigade de cavalerie wurtembergeoise du général Normann. Ces troupes passèrent à l'ennemi avec toute

Allemagne 1813.

leur artillerie, et se hâtèrent, avant même que d'être arrivées à distance, de tourner contre la division Durutte [1] les quarante pièces de canon qu'elles emmenaient avec elles. Il ne resta dans les rangs français que cinq cents Saxons, et le lieutenant-général Zeschau. Fidèle à sa parole, ce loyal officier crut que l'honneur lui commandait de rester au poste où son souverain l'avait placé, quelque fâcheux revers que la fortune semblât préparer d'ailleurs à la cause pour laquelle il combattait. Cette lâche et odieuse trahison des troupes saxonnes fit perdre Paunsdorf aux Français. Attaqué par le corps de Bulow, le général Reynier, réduit à moins de quatre mille combattans, fut obligé d'évacuer ce village. Dans le même temps, le général Langeron attaquait Schonefeld. La possession de ce village fut vivement et long-temps disputée. Deux fois les Russes s'en rendirent maîtres, et deux fois le sixième corps parvint à les en chasser; mais le duc de Raguse, ayant manqué un instant de munitions, fut obligé d'abandonner ce poste. Vers les trois heures, le troisième corps vint relever le sixième; Langeron de son côté engagea deux divisions qui n'avaient pas encore donné; Schonefeld fut encore pris et repris plusieurs fois : enfin, à cinq heures, ce village jonché de cadavres resta aux Russes. La perte des Français fut très-considérable; les Russes laissèrent un général et cinq mille morts sur le champ de bataille : le prince de la Moskowa se replia sur Reudnitz, où le corps de Langeron le suivit.

L'armée suédoise et le corps de Wintzingerode, n'ayant devant eux que la seule division Durutte, qui, incitée par son brave général, faisait bonne contenance, malgré son extrême faiblesse numérique, s'étaient avancés jusqu'aux maisons qui sont en avant de Kohlgaesten; lorsque la divi-

[1] Cette division française faisait partie du septième corps.

ion Delmas, soutenue par la brigade légère du général Beur- 1813.
mann, fut portée sur ce point, et en chassa les Suédois; Allemagne.
mais bientôt cette poignée de braves, assaillie de toutes parts
ar plus de trente mille hommes, fut repoussée à son tour.
e dixième de hussards et les dragons badois furent culbu-
s, et le général Delmas blessé à mort. Les Suédois con-
nuèrent à s'avancer par Kohlgaesten sur Leipsig. L'empe-
eur Napoléon, apprenant la défection des Saxons et les pro-
rès du prince de Suède sur sa gauche, fit avancer sur-le-
hamp ses réserves; il s'y porta de sa personne, avec une
ivision de la garde à pied et les grenadiers à cheval. Reud-
itz fut repris. Les grenadiers à cheval et une division de
uirassiers se portèrent sur Kohlgaesten, et repoussèrent
ennemi jusque sur Schonefeld, où il se maintint, soutenu
ar une forte batterie que le prince royal de Suède y avait
it établir. Cependant l'empereur des Français, ayant remar-
ué une lacune entre l'armée de Beningsen et le prince de
uède, donna l'ordre au général Nansouty de se jeter dans
et intervalle avec la cavalerie légère de la garde, soutenue
ar la division Durutte et par vingt pièces de canon, et d'at-
aquer les Suédois par leur gauche qui se trouvait à décou-
vert. A peine le général Nansouty débouchait-il de Molkau,
que la division Bubna, qui formait la gauche de Beningsen,
le prit d'un côté, tandis que de l'autre il était attaqué par
ne division de Bulow, que suivit bientôt tout le reste de
e corps prussien. Ce mouvement de l'ennemi fut soutenu
par l'artillerie saxonne, qui venait de passer de leur côté, et
par une batterie à *la Congrève*, que le prince royal envoya
ur ce point [1]. Le général Nansouty fut repoussé, et Bulow

[1] Nous nous abstiendrons de faire aucune remarque sur la conduite politique du prince royal de Suède; ses contemporains l'ont jugé: la postérité sera-t-elle plus indulgente?

1813. Allemagne. s'empara des villages de Stunz et de Sellerhausen, où i maintint le reste de la journée.

Sur ces entrefaites, le corps de Sacken avait attaqu faubourg de Leipsig sur la route d'Eilenburg; mais les t pes qui y étaient s'y (idirent, malgré leur petit nomb avec la même (niâtr sur les autres points du cha de bataille, et t (rts des Russes demeurèrent s résultat. A la nuit, l voyant les équipages de l'ar française filer par la ro de Weissenfels, dirigea le co d'York vers Halle, a prévenir les Français au pass de la Saal.

Ainsi se termina la fameu se bataille du 18 octobre. Qu que funestes qu'aient été es événemens qui l'ont suiv l'armée française peut encore l'envisager comme un de premiers titres à la gloire. L'armée combinée, abstract faite des corps de Giulay et de York, avait donné tout tière, c'est-à-dire, trois cent mille hommes. L'armée fr çaise, moins le quatrième corps et les Saxons (et l'on a quelle fut l'odieuse conduite de ces derniers), ne s'éle qu'à cent trente-huit mille combattans. Les troupes du pri de la Moskowa, c'est-à-dire, les troisième et sixième cor et la division Durutte, se distinguèrent surtout par leur h roïque opiniâtreté; moins de quarante mille hommes avai

Un historien allemand s'exprime ainsi en parlant des fusées à la Congrève le prince de Suède dirigea contre les Français à la journée du 18:

« La compagnie des artificiers anglais, commandée par le capitaine Bogue on effet terrible avec ses fusées à la Congrève. Ces projectiles, laissant après de longues traînées de flammes et de fumée, et éclatant avec fracas au milieu camp ennemi, y semaient une incroyable confusion. Rien ne serait plus dés pérant pour l'humanité que ces machines de destruction, si elles restaient le cret d'un seul peuple; mais bientôt sans doute les autres nations les imiteron les perfectionneront peut-être, et l'on combattra à armes égales. »

Jusqu'à présent les peuples ont voulu laisser aux Anglais tout l'avantage leur invention, déjà dévoilée par des savans français.

ité toute la journée contre cent cinquante mille, sans être utenus, si ce n'est le soir seulement, par quelque cavalie et par une division de la garde impériale [1]. 1813. Allemagne.

Retraite de l'armée française. — Bien qu'ils eussent rouvé de grandes pertes, les Français n'étaient point vain-s, et malgré la trahison des Saxons, ils avaient conservé leur sition de Probstheyde. Dans toute autre circonstance, Naléon aurait pu risquer une troisième bataille générale; mais il devenait raisonnablement impossible de la livrer; c'eût té seconder le plan que s'étaient tracé les coalisés, en continant à se battre, sans autre résultat que de perdre et de er des hommes. Les alliés gardaient leur supériorité numérique; elle devenait à chaque instant plus sensible, et la tte se fût nécessairement terminée par l'anéantissement toal de l'armée française aux dépens des deux tiers de la leur. A ces motifs se joignait la position du prince de la Moskowa, ui allait se trouver attaqué en front et en queue, et, parssus tout, le manque prochain de munitions. Depuis cinq ours, on avait consommé plus de deux cent cinquante mille oups de canon; le 18 même, on en avait tiré quatre-vingt-inze mille; il n'en restait plus que seize mille dans les arcs, et cette quantité suffisait à peine pour entretenir le eu pendant deux heures; on se fût alors trouvé sans muitions pour les événemens ultérieurs, et les réserves les plus roisines étaient à Magdeburg et à Erfurt. Cet état de choses endait nécessaire un prompt mouvement sur un des deux grands dépôts de l'armée française, et l'on concevra sans peine ue l'empereur dut se décider pour Erfurt. Dès le soir du 18, 19 novembre et jours suiv.

[1] La constance, l'intrépidité des troupes, l'énergie, le sang froid et la valeur personnelle des généraux de cette partie de l'armée française, comme du centre et de la droite, sont au-dessus de tous les éloges. Jamais toutes les vertus guerrières ne brillèrent d'un plus grand éclat, et jamais des efforts aussi généreux ne furent suivis de malheurs aussi grands.

1813. Allemagne. les parcs, les équipages et l'artillerie filèrent par Lindenau sur Lutzen. Au jour, les troisième et cinquième corps, celui du duc de Castiglione et les cinq corps de cavalerie avaient repassé l'Elster; mais l'exécution de ce mouvement de retraite offrait de grandes difficultés. De Leipsig à Lindenau, il y a un défilé de deux lieues, traversé par cinq ou six ponts. On avait proposé à l'empereur Napoléon de mettre six mille hommes et soixante pièces de canon sur les remparts de Leipsig, d'occuper cette ville comme tête de défilé, et d'incendier ses vastes faubourgs, autant pour empêcher l'ennemi de s'y loger, qu'afin de donner jeu à l'artillerie française. Quelque odieuse que fût la défection de l'armée saxonne, Napoléon ne put se résoudre à faire détruire une des plus belles villes de la Saxe, et cela sous les yeux du roi, qui n'avait point voulu se séparer de son allié, et auquel la trahison de ses propres troupes était étrangère. Cette mesure eût cependant sauvé plus de quinze mille hommes à l'armée française, et une nombreuse artillerie [1].

Déterminé à défendre les faubourgs de Leipsig, pour couvrir la retraite des équipages d'artillerie et des corps d'armée qui restaient encore à la rive droite de l'Elster et de la Pleisse, Napoléon fit ses dispositions en conséquence. La ville proprement dite est d'une médiocre étendue et d'une forme irrégulière; son enceinte consiste dans une vieille chemise de maçonnerie, couverte d'un fossé presque effacé et sans contrescarpe, autour duquel règne un large boulevard planté de deux rangées d'arbres. Les faubourgs qui s'étendent sur les côtés sud et est, entourés d'une muraille qui

[1] Le procédé délicat de Napoléon, ou si l'on veut sa sensibilité, ne préserva pas d'ailleurs Leipsig des malheurs d'un assaut, puisqu'il n'était pas probable que, dans une guerre essentiellement destructive, les alliés arrêtassent leur mouvement pour épargner une ville qui leur était étrangère.

barrières sur les principales routes, sont d'une assez bonne défense. Le faubourg dit de Halle, situé au nord, est couvert par la Partha, sur laquelle se trouve un pont; mais le faubourg de Rosenthal, renfermé dans une presqu'île formée par les courbes que décrivent la Pleiss et un bras de l'Elster, et celui de Ranstadt sur la route de Lutzen, sont de véritables défilés, où l'on ne peut tenir dès que l'ennemi a passé la Partha au-dessus du confluent de la Pleiss, ou qu'il est maître du faubourg de Halle. Le faubourg de Ranstadt surtout, traversé dans toute son étendue par un long canal, n'a pour issue qu'une rue étroite qui mène à la barrière de la route de Mark-Ranstadt, par où devait défiler l'armée française. Leipsig n'a point de faubourgs du côté occidental, qui fait face à une plaine basse et marécageuse, arrosée par les eaux de la Pleiss et de l'Elster, lesquelles se divisent et se confondent tout à la fois en plusieurs canaux[1].

La défense de Leipsig fut ainsi répartie : La division Dutte, reste du septième corps, fut placée au faubourg de Rosenthal; le sixième corps s'étendit jusqu'à la barrière de Grimma, le troisième prit poste entre les routes de Wurtzen et de Naunhof, les onzième et huitième s'étendirent depuis là jusqu'à la Pleiss. Le duc de Tarente et le prince Poniatowski étaient chargés de faire l'extrême arrière-garde, et d'exécuter eux-mêmes le passage du défilé à onze heures. Le pont sur la Pleiss avait été miné, et devait sauter lorsque les dernières troupes seraient passées.

Le 19 au point du jour, les généraux ennemis, ayant appris que les Français étaient en retraite, mirent aussitôt leurs masses en mouvement. L'armée combinée toute entière s'ébranla, et précipita sa marche vers Leipsig.

L'empereur Alexandre et le roi de Prusse, qui avaient

[1] Voyez la carte.

1813. Allemagne. devait ou tenter les dernières chances que lui offrait encore l'éloignement des renforts des alliés, ou profiter du moment de relâche que lui laissait l'ennemi, pour faire déblayer, le 16 au soir, la plaine de Lutzen par le quatrième corps. Dès le 17 au matin, l'armée et les bagages eussent alors commencé à effectuer tranquillement leur retraite; cinquante mille hommes suffisaient pour contenir l'armée autrichienne, tandis que les sixième et septième corps auraient tenu Blucher en échec et couvert le passage des autres corps.

Le 20, l'armée française arriva à Weissenfels; l'empereur fit jeter des ponts sur la Saale, afin de prendre la direction de Freyburg; le même jour la cavalerie de Sacken eut à Mark-Ranstadt un engagement avec l'arrière-garde française, à laquelle elle fit quelques centaines de prisonniers. Le 21, l'armée arriva à Freyburg; l'arrière-garde, pressée au passage de l'Unstrath par le corps d'York, perdit quelques canons. Le quatrième corps, après avoir battu Giulay sur les hauteurs de Kocsen, rejoignit l'armée pendant la nuit à Ekardsberg[1]. Le 22, l'empereur vint à Ollendorf; ayant appris que Weimar était occupé par des troupes légères ennemies, il détacha le général Lefebvre-Desnouettes, avec les six escadrons de chasseurs de la garde, sur cette ville; mais ce général y trouva le corps de cosaques de Platow, avec plusieurs régimens de dragons autrichiens. Entourés de tous côtés par cette cavalerie nombreuse, les chasseurs français effectuèrent leur retraite en bon ordre, par échelons, et faisant constamment face à l'ennemi. Le capitaine Lemercier fut cité particulièrement pour sa belle conduite dans cette journée. Le 23, l'armée française vint à Erfurt, où elle prit séjour le lendemain, tant pour se réorganiser que pour s'approvisionner en vivres et en munitions qui manquaient.

[1] Le général Morio de Lisle se distingua en cette occasion, en sauvant le parc d'artillerie du quatrième corps, que l'ennemi attaquait vivement.

Ce qui restait encore des troupes de la confédération avait déserté dans le trajet de Leipsig à Erfurt. 1813. Allemagne.

Dès le 20, l'armée combinée s'était mise en mouvement sur deux colonnes, l'une par Naumburg, l'autre par Pégau et Jena. Klenau avait été envoyé sur Dresde; Beningsen et le prince de Suède marchèrent sur Cassel.

Le 25, l'armée française s'étendit de Gotha à Eisenach; le 26, elle était à Hunefeld; ce même jour, l'arrière-garde française, attaquée par Blucher entre Gotha et Eisenach, perdit plus de deux mille hommes dans ce combat. Ce fut le dernier. Les coalisés s'avancèrent très-lentement, et après la sortie de la forêt de Thuringe, il n'y eut plus d'affaire d'arrière-garde. Néanmoins les cosaques de Platow, de Czernichew, d'Orlow-Denisow continuèrent de marcher sur les flancs et de ramasser les traînards et les malades. Tous ceux qu'ils ne pouvaient emmener étaient impitoyablement égorgés.

Bataille de Hanau. — Ce fut à Schluchtern, où l'armée arriva le 28, que Napoléon eut des renseignemens positifs sur les mouvemens de l'armée austro-bavaroise, et fut informé de sa présence sur la route de Francfort. 30 octobre.

Peu de jours après que la Bavière eut accédé à la coalition contre la France, le corps autrichien sous les ordres du prince de Reuss, fort de dix-huit mille hommes, s'était réuni à l'armée bavaroise, et ces troupes placées sous le commandement du général de Wrede, avaient quitté les bords de l'Inn le 15 octobre, pour se rendre, à marches forcées, sur les derrières de l'armée française. Prenant sa route par Landshut, Neuburg, Nordlingen, Anspach, Uffenheim, la nouvelle armée alliée arriva le 24 devant Wurtzburg. Cette place n'était gardée que par une garnison de onze cents hommes sous les ordres du général Tarreau; le général de Wrede résolut de s'en emparer. Canonnée d'abord par dix-huit bouches à feu, et bientôt par quatre-vingt, la garnison française refusa

1813. Allemagne. par trois fois de se rendre ; de Wrede se disposa alors à donner l'assaut ; le général Tarreau, hors d'état de résister à une attaque de vive force, céda la ville et se retira dans la citadelle.

Le 27, l'armée austro-bavaroise se porta sur Aschaffenburg, laissant trois bataillons pour le blocus de la citadelle de Wurtzburg. Le 28, à huit heures du matin, une brigade de cavalerie légère s'empara de Hanau, mais elle en fut chassée à deux reprises différentes pas les premiers détachemens français qui arrivaient par la route de Gelnhausen. Vers huit heures, une division bavaroise, partie d'Aschaffenburg, étant survenue, reprit possession de la ville, et repoussa du faubourg, au-delà de la Kintzig, une brigade d'infanterie française qui s'y était établie avec quelques canons.

Le 29, le général de Wrède porta la brigade autrichienne Wolkmann sur Alten-Hasslau, où elle prit position ; le gros de l'armée bavaroise arriva vers midi à Hanau, et s'établit dedans et derrière cette ville. Il y fut joint par les corps d'Orlow-Denisow, de Czernischew, et par les partisans autrichiens du colonel Munsdorf; cependant la division Lamotte ayant rencontré le matin, sur la route de Gelnhausen, une colonne française d'environ deux mille cinq cents hommes, formée des débris des corps qui avaient le plus souffert le 19, l'avait fait charger par la brigade Deroy. Après un engagement assez vif, la colonne française fut forcée de se replier sur Gelnhausen. La division Lamotte s'arrêta à Langenselbold.

Ce même jour, le gros de l'armée française partit de Schlucthern, et rencontra, dans la matinée, la brigade autrichienne envoyée par le général de Wrede pour occuper Alten-Hasslau et Gelnhausen. L'ennemi fut aisément culbuté sur Hailer, et le pont sur la Kintzig ayant été promptement rétabli, les colonnes françaises continuèrent leur mouvement. Elles arrivèrent à quatre heures à Langenselbold, en présence de la

division Lamotte, qui s'y était portée. Le combat s'engagea sur le champ, et la division bavaroise fut forcée de se replier sur Ruckingen. L'empereur passa la nuit à Langenselbold. 1813. Allemagne.

Le 30, à sept heures du matin, le duc de Tarente reçut l'ordre d'attaquer l'avant-garde ennemie, formée de six bataillons bavarois postés sur les hauteurs de Ruckingen; le général Charpentier fut porté en avant avec trois mille tirailleurs que soutenaient la division Friant, de la vieille garde, la cavalerie du général Sebastiani et celle de la garde. Les Bavarois furent rompus et culbutés en désordre sur leur armée. Celle-ci était rangée sur la Kintzig, en avant de Hanau, la droite appuyée au pont de Lamboi, son centre entre ce pont et la grande route de Gelnhausen, sur laquelle était établie une batterie de soixante pièces de canon, protégeant la gauche, formée de presque toute la cavalerie, établie de l'autre côté de la chaussée; un corps de réserve bordait la rive gauche de la rivière, et se trouvait lui-même protégé par la place, gardée par une brigade autrichienne. Les cosaques de Czernischew et d'Orlow-Denisow observaient la chaussée de Friedberg, en arrière de l'aile gauche ennemie. Affaiblie par le détachement laissé à Wurtzburg, et par la division Rechberg, qui occupait Francfort, l'armée austro-bavaroise ne comptait guère que quarante-cinq mille combattans. L'armée française continua sa marche dans la forêt de Lamboi, sa droite flanquée par la cavalerie de la garde du général Lefebvre-Desnouettes, et par celle du général Milhaud, qui se dirigeaient par Issingheim et Bruckobel. Les cosaques de Czernischew, qui se trouvaient de ce côté, furent chargés à plusieurs reprises, et fort maltraités. A midi, les tirailleurs du général Charpentier cherchèrent à déboucher du bois, mais l'artillerie ennemie les en empêcha, et la fusillade s'engagea vivement entre les tirailleurs des deux partis. L'empereur, voulant gagner du temps pour réunir ses forces et faire

1813 Allemagne. avancer son artillerie, poussa alors contre l'aile droite ennemie une brigade de deux mille tirailleurs du deuxième corps, sous les ordres du général Dubreton. Les cinq mille Français s'étant alors étendus sur toute la lisière du bois, l'engagement se soutint jusqu'à trois heures après midi. A ce moment l'artillerie et toutes les troupes françaises avaient joint, et l'empereur ordonna une attaque vigoureuse contre la gauche des alliés. Le général Curial, avec deux bataillons de la vieille garde, se porta sur les tirailleurs ennemis, les chassa du bois et occupa le débouché de la plaine. Pendant ce temps, le général Drouot, qui le suivait avec cinquante bouches à feu de la garde, mit successivement ses pièces en batterie au-delà du défilé. Bientôt l'artillerie française commença à foudroyer les masses austro-bavaroises; l'artillerie ennemie ne répondit d'abord que faiblement, et cessa bientôt tout à fait de tirer faute de munitions. Le général de Wrede, dont les parcs de réserve n'avaient pu suivre la marche forcée de l'armée, avait négligé de faire venir des places voisines l'approvisionnement qui lui manquait. Couverte par l'artillerie du général Drouot, la cavalerie du général Nansouty s'était déployée sur la droite, tandis que quelques bataillons contenaient l'extrême gauche de l'ennemi. Le général Nansouty fit dans ce moment charger la cavalerie qui lui était opposée, par les grenadiers à cheval, les dragons de la garde et les cuirassiers du général Saint-Germain. Cette charge, exécutée à fond, eut les plus brillans résultats : infanterie et cavalerie, tout fut culbuté. En vain les escadrons autrichiens et bavarois cherchèrent à se rallier derrière les cosaques de Czernischew; cette troupe rompue elle-même, ne put rétablir le combat. Ecrasée par la mitraille et chargée tour à tour par les dragons de la garde et par les cuirassiers français, l'aile gauche de l'armée combinée disparut. Le général de Wrede se voyant sur le point d'être pris en flanc par les colonnes d'infanterie françaises qui allaient

déboucher du bois, et sentant l'impossibilité de garder plus long-temps sa position, ordonna la retraite; mais ce n'était pas une tâche facile que de sortir en bon ordre du défilé où il s'était engagé. Afin d'y parvenir, il fit, sur sa droite, un effort qui fut arrêté par deux bataillons de la vieille garde, que le général Friant fit avancer sur la ferme de Neuhof. L'armée austro-bavaroise, contenue dans le défilé où elle s'était placée, repassa la Kintzig en toute hâte et dans le plus grand désordre, et vint se rallier sous la protection de la place de Hanau, près de la ferme de Lehrhof. 1813. Allemagne.

La perte des Français à la bataille de Hanau s'éleva à trois mille hommes tués ou blessés, et à un pareil nombre de prisonniers, en grande partie composés d'isolés, qui, précédant confusément l'avant-garde, furent ramassés du 28 au 30. Les coalisés comptèrent six mille hommes tués ou blessés, et quatre mille prisonniers.

L'armée française continua de filer, pendant la nuit, sur Wilhemsbad, d'où elle se dirigea, par Hochstadt, sur Francfort. Le duc de Trévise, avec deux divisions de la jeune garde et la cavalerie de Latour-Maubourg, était resté le 30 à Gelnhausen; le général de Wrede prit position, avec toute son armée, derrière la route d'Aschaffenburg, gardant le pont de Lamboi, et faisant occuper Hanau par une brigade autrichienne. Vers minuit, une faible division du troisième corps, commandée par le général Charrière, tenta un coup de main pour pénétrer dans la ville par le moulin contigu au rempart; mais elle échoua dans son attaque.

L'empereur avait laissé, le 30, le duc de Raguse devant Hanau, avec les troisième, quatrième et sixième corps. Le 31, à deux heures du matin, le duc de Raguse, qui avait l'ordre de prendre cette ville et de contenir de Wrede, commença à jeter dans la place des obus qui y mirent le feu. Le bombar-

1813. Allemagne. arrivait à Hochstadt, et la cavalerie du général Seba sur la Nidda[1].

2-9 décemb. *L'armée française repasse le Rhin.* — Le 2 novem l'empereur Napoléon quitta Francfort; le même jour, l'armée française repassa le Rhin. Le quatrième corps sous les ordres du général Bertrand, resta sur la rive d occupant Cassel et Hocheim. Ce corps était formé des sions Morand et Guilleminot.

Le duc de Bellune se rendit à Strasbourg, le duc d

[1] Voici le jugement que d'habiles militaires ont porté sur le mouvem général de Wrede, qui reçut, pour prix de sa défection et de ses fautes su ques, le titre de *prince*, quelque temps après la bataille de Hanau :

« Il est difficile de concevoir comment le général de Wrede put form riensement le projet d'arrêter, avec cinquante et quelques mille homme quatre-vingt mille que Napoléon ramenait sur les frontières de France. S une maxime, reçue à la guerre, de faire un pont d'or à un ennemi vaincu ne pas le forcer à recourir aux dernières ressources du désespoir; s'il est ir dent de se placer, même à forces égales, sur l'unique ligne de retraite q reste; quelle témérité n'y a-t-il pas à s'y exposer, lorsqu'on se trouve fort que lui de près de moitié? Le général de Wrede place son armée droite et le centre dans un défilé, entre un bois et une rivière, et sa gauch à fait en l'air, en sorte que cette aile une fois battue, il n'a plus qu'à se r par son extrême droite, sur un pont, défilant ainsi devant tout le front d mée française. A ces deux fautes, il en ajoute une troisième, qui n'est pas grave, celle d'envoyer une de ses divisions à Francfort. Pourquoi ce mor ment de ses forces? Si son attaque sur Hanau réussit, ce détachement es tile; si elle échoue, sa division est compromise, et peut être écrasée p masses françaises qui marchent sur elle pour s'ouvrir un passage. C'éta l'arrière-garde du duc de Trévise que le général de Wrede devait mar en débouchant de Hanau, il coupait le corps français à la hauteur de Rös et prenait sur lui l'avantage de sa supériorité numérique et de ses positions. si l'on compare la manœuvre du général de Wrede sur la Kintzig à cel l'amiral Tchitchagow sur la Bérézina, on reconnaît que le général russe ét moins couvert par une rivière marécageuse, que l'armée française était inc blement obligée de passer; tandis que le général bavarois n'avait rien devan qui pût justifier l'audace de son mouvement. C'eût été déjà une faute assez que de se mettre dans le cas d'être forcé à combattre dans une position sembl c'en était une bien plus grande encore d'être venu la choisir volontairement.

rente à Cologne, le duc de Valmy à Metz; le duc de Raguse resta à Mayence. 1813 Allemagne.

L'armée austro-bavaroise était le 4 à Francfort. Napoléon arriva à Paris le 9 novembre.

Pendant que ces événemens avaient lieu, la grande armée, combinée avec celle de Silésie, continuait à s'avancer vers le Rhin. Le 5 décembre, l'empereur Alexandre fit son entrée à Francfort, à la tête de vingt mille chevaux. Le même jour, le prince Schwartzenberg força le passage de la Nidda, et arriva à deux lieues de Mayence, ayant son quartier-général à Hochst; Blucher appuya à droite, et prit le sien à Giessen. Le 9, le prince Schwartzenberg fit attaquer Hocheim, que le général Bertrand travaillait à retrancher. Le corps de Giulay attaqua le bourg de Hom, tandis que le prince Aloïs de Litchtenstein tournait le quatrième corps par la droite vers Mallencheim. Giulay emporta Hocheim défendu par la division Guilleminot; la division Morand, qui formait la réserve, ayant été attaquée en même temps par sa gauche, le général Guilleminot se replia sur Cassel; laissant deux canons démontés au pouvoir de l'ennemi. Trois cents hommes, coupés dans Hocheim, furent en outre faits prisonniers.

Après ce combat, les souverains coalisés résolurent de suspendre le cours de leurs opérations sur le Haut-Rhin, afin d'achever leurs préparatifs politiques et militaires pour consommer l'invasion de la France. En conséquence, les armées coalisées durent prendre des cantonnemens sur le fleuve. L'armée de Silésie fut placée entre Coblentz et le Mayn. La grande armée de Hocheim occupa au centre l'intervalle entre le Mayn et le Necker, et l'armée austro-bavaroise s'étendit sur l'autre rive de cette dernière rivière.

Nous avons dit qu'après la bataille de Leipsig, le prince royal de Suède s'était dirigé sur Cassel avec son armée et celle de Beningsen. Celle-ci demeura aux environs de Magdeburg

1813. Allemagne. pour bloquer cette place et soutenir le général Klenau, dans le cas où le maréchal Gouvion-Saint-Cyr chercherait à sortir de Dresde. Le 28 octobre, le corps de Saint-Priest occupa Cassel. Le général Rigault, ayant évacué cette ville l'avant-veille avec quelques bataillons, se retira sur Dusseldorf, où il repassa le Rhin, poursuivi par l'avant-garde de Wintzingerode. Ce dernier entra dans Cassel le 12 novembre, et bientôt les coalisés furent maîtres de tout le duché de Berg. L'armée du nord, à laquelle se joignit l'avant-garde de Beningsen, se dirigea par Gottingen et Eltze sur Hanover, où le prince de Suède établit son quartier-général le 6 novembre. Wintzingerode s'étendit dans l'Oldenburg et l'Ost-Frise, et Bulow, qui avait l'ordre de se porter sur la Hollande pour y faire déclarer l'insurrection, était le 5 novembre à Munster.

13 octobre—15 novembre. *Suite des opérations sur l'Elbe inférieur; reddition de Brême; le général Woronzow forme le blocus d'Hamburg; armistice conclu par les troupes danoises.*—Le prince d'Eckmulh occupait toujours la position de Ratzeburg. Walmoden de son côté n'avait fait aucun mouvement, si ce n'est l'expédition de Tettenborn sur Brême, le 13 octobre. Cette ville n'était gardée que par onze cents hommes. Attaquée à l'improviste par un corps nombreux d'assaillans, la petite garnison de Brême opposa néanmoins la plus vigoureuse résistance tant que vécut le colonel Thuillier qui la commandait. Mais ce brave officier, ayant été tué le 24, la garnison, craignant d'être égorgée par la populace soulevée, capitula le lendemain. Elle obtint de repasser le Rhin; mais les Suisses qui en faisaient partie, officiers et soldats, se firent un mérite de passer le même jour dans les rangs de Tettenborn.

Cependant le prince royal de Suède, ayant résolu de se joindre à Walmoden pour opérer de concert avec lui, quitta Hanover le 20 novembre, et arriva par Celle et Lunéburg

:enburg, le 24. Le prince d'Eckmuhl, informé de ce 1813.
rement, quitta le 13 sa position de Ratzeburg, et re- Allemagne.
la Stecknitz. Les corps russes de Woronzow et de Stro-
w furent détachés par le prince de Suède pour balayer
e gauche de l'Elbe. Woronzow se présenta devant Stade
il voulut se rendre maître par assaut; mais il fut re-
é avec perte; néanmoins, la garnison n'étant pas assez
pour soutenir aussi heureusement une seconde attaque
genre, évacua la place pendant la nuit, et s'embarqua
Gluckstadt, où elle fut reçue par les Danois. Strogonow
ı alors Woronzow, qui était resté devant Haarburg, et
nier rejoignit l'armée suédoise à Boitzenburg. Le prince
avait fait ses dispositions pour attaquer le prince
mulh le 2 décembre; mais ce maréchal, craignant
: coupé de Hamburg, quitta sa nouvelle position der-
la Stecknitz pendant la nuit du 1er au 2 décembre, et
plia derrière la Bille. Ce mouvement rétrograde isola
mois, qui se retirèrent eux-mêmes sur Lubeck et der-
la Trave. Le prince d'Eckmulh, dont le corps s'élevait
ıe à vingt-cinq mille hommes, apprenant que Walmo-
vait passé la Stecknitz le 4, rentra dans Hamburg, où
bloqué par Woronzow. L'ennemi se présenta en forces
t Lubeck, où commandait le général français Lalle-
avec une garnison danoise. Celle-ci évacua la ville par
ntion, et se retira le même jour à Segeberg, sur le gros
rps danois. Elle fut suivie dans sa retraite par la cava-
uédoise, tandis que Walmoden, marchant par Oldes-
cherchait à couper le prince Frédéric de Hesse de
burg. Les Danois prirent alors leur route par Kiel, et
attant brusquement sur Walmoden, qui avait étendu
upes d'Ekernefolde à Ostenrode, ils l'attaquèrent, le
ent, et lui prirent une pièce de canon. Le prince de
, après le combat, se retira à Rendsburg, que le prince

1813. Allemagne. de Suède, arrivé à Kiel, acheva de cerner. A la même é que, Tettenborn, ayant passé l'Eyder, prit Tonningen, Fr drichstadt et Husum. Le prince de Hesse, se voyant hors d tat de résister, conclut le 15 un armistice de quinze jou qui devait conduire à la paix du Danemarck avec les pu sances coalisées [1].

Nov.-Décem. *Invasion de la Hollande par les alliés; le général M litor se retire derrière la Meuse; affaire de Neuss.* La Hollande se trouvait entièrement dégarnie de troupe on n'y comptait pas au-delà de six mille hommes de trou de ligne, dont la plus forte partie se composait de deux r gimens allemands à la solde de France. A l'approche de B low, qui arrivait par Munster, et de Wintzingerode, c avait reçu la même destination, toutes ces troupes vinrent réunir à Utrecht sous les ordres du général Molitor. La g nison d'Amsterdam, ayant évacué cette ville le 18 nove bre, la révolution eut lieu, mais avec calme, et il se for sur-le-champ un gouvernement provisoire, dont M. d'E gendorp prit la présidence. Le général Molitor, trop fai pour arrêter les progrès de l'insurrection, se retira derri la Meuse, laissant encore quelques poignées d'hommes d le Helder, Naarden, Gorcum, Bois-le-Duc et Berg-c Zoom. Les deux régimens dits étrangers passèrent à l'enne

Favorisées par l'esprit d'insurrection dont tout le p était agité depuis un certain temps, les troupes légères

[1] Nous regrettons de n'avoir pas pu entrer dans de plus grands détails su belle et noble conduite du corps auxiliaire danois dans cette campagne l'Elbe. La relation que nous a fait remettre S. A. le prince Frédéric de Hes beau-frère du souverain de Danemarck, prouve d'une manière incontestable c les chefs et les soldats de cette brave armée sont restés fidèles jusqu'au der moment à leurs engagemens avec la France, et que jamais il ne vint dans pensée d'aucun d'eux de prêter l'oreille aux suggestions machiavéliques des pr tendus *amis de la vertu*.

coalisés s'y répandirent bientôt de toutes parts. Dès le 12 novembre, l'avant-garde de Wintzingerode était entrée en Frise, où elle prit Swol, Kampen et Groningen, défendues seulement par quelques brigades de gendarmes. Le 24, trois cents cosaques entrèrent à Amsterdam, où ils furent bientôt suivis par le corps de Benkendorf. En même temps que Wintzingerode occupait la Frise et la Hollande septentrionale, Bulow s'avançait sur l'Yssel. Le 23 novembre, la division d'Oppen prit Doesburg et Zutphen de Doesburg; elle se porta sur Arnheim, où se trouvaient environ trois mille hommes, que le duc de Tarente y avait envoyés. Oppen resta en présence jusqu'au 30. Ce jour-là, Bulow arriva avec le reste de son corps d'armée, moins une division, détachée pour bloquer Wesel. Arnheim est une ville à peu près ouverte, n'ayant qu'un mauvais rempart dont le fossé est comblé. Les Prussiens attaquèrent par escalade. La garnison, ne pouvant résister à une attaque d'assaut, se retira sur Nimègue, ayant perdu trois cents prisonniers et deux pièces de canon. D'Anheim, Bulow vint à Utrecht pour donner quelques jours de repos à ses troupes.

Le 2 décembre, trois faibles bataillons français, qui étaient en garnison à Neuss, se gardant mal, furent attaqués à l'improviste par deux bataillons de la division Borstel, et un escadron de hussards prussiens du corps de Bulow. Le colonel du cent cinquantième régiment français fut pris dans son logement avec une soixantaine d'hommes et son aigle. Le 3, le général Beauvais marcha sur Neuss avec environ quatre cents hommes d'infanterie du cinquième corps, et cent cinquante chevaux. Soixante hussards ennemis qui voulurent tenir furent sabrés, l'infanterie se hâta de repasser le Rhin, et la ville fut réoccupée.

1813. Allemagne. Du 17 octob. au 19 novem.

Combat devant Dresde; le maréchal Gouvion-Saint-Cyr capitule dans cette ville; violation de la capitulation par les alliés. — Nous avons vu que Beningsen, en se portant sur Leipsig, avait laissé devant Dresde le comte de Tolstoy avec un corps de vingt mille hommes. Le maréchal Saint-Cyr, qui en avait vingt-cinq mille sous ses ordres, se décida à l'attaquer. Le 17 octobre, des six divisions formant la garnison de Dresde, quatre sortirent, et se portèrent sur Racknitz, où l'ennemi élevait des redoutes. Deux divisions d'infanterie, soutenues par la brigade de cavalerie du général F.-J. Gérard, attaquèrent l'ennemi de front, tandis que deux autres le tournaient par Plauen. Les redoutes furent enlevées, et les Russes repoussés sur Dohna avec perte de douze cents prisonniers, dix canons, une vingtaine de caissons, et un équipage de pont. Tolstoy se replia alors sur Berggieshubel, où il se réunit aux dix mille Autrichiens du général Chasteler, qui s'avançait de Tœplitz à son secours. Le maréchal Saint-Cyr se rapprocha alors de Dresde. Immédiatement après la bataille de Leipsig, le prince de Schwartzemberg ayant détaché, comme nous l'avons dit, le corps de Klenau, ce renfort arriva devant Dresde le 26 octobre, et força dès-lors le maréchal à renfermer ses troupes dans l'enceinte des ouvrages qui couvraient les faubourgs. Le blocus de Dresde ne pouvait être de longue durée. Le pays environnant, parcouru dans tous les sens par les armées belligérantes, était entièrement dévasté, et n'offrait aucune ressource pour approvisionner convenablement l'armée assiégée. Bientôt une horrible disette se fit sentir, et menaça d'anéantir en peu de jours, et ceux qui défendaient la ville, et ses malheureux habitans. Le 5 novembre, le maréchal Saint-Cyr conçut le projet de forcer la ligne de blocus à la droite de l'Elbe, de marcher sur Torgau et Wittenberg. Réunissant à lui la garnison de ces deux places, il espérait avec ces

renforts pouvoir s'ouvrir un chemin les armes à la main jusqu'aux frontières de France ; son projet échoua. Ses têtes de colonnes, arrêtées par les forces de Tolstoy et de Klenau, qui s'étaient portées sur ce point, ne purent déboucher, et il se vit contraint de rentrer dans la ville sans avoir pu améliorer sa position. Enfin, le 11, cédant à des considérations d'humanité, qui lui prescrivaient de ne pas entraîner avec la ruine des braves qu'il commandait, celle de la capitale d'un allié fidèle et malheureux, le maréchal offrit une capitulation qui fut acceptée. La garnison devait poser les armes, se rendre en France, et ne pas servir avant parfait échange. Les troupes qui étaient dans Dresde s'élevaient à environ vingt-cinq mille combattans, et huit mille malades ou blessés dans les hôpitaux. L'armée du maréchal défila en six colonnes du 12 au 17 novembre, et continua sa route vers la France. Arrivée à Altenburg, Chasteler signifia au général français que le prince de Schwartzenberg avait refusé de ratifier la capitulation. On lui proposa de le ramener à Dresde, et de rendre les armes à ses troupes. Cette proposition dérisoire ne pouvait être acceptée. Le maréchal Saint-Cyr se rendit. Cette violation manifeste du droit des gens et des lois de la guerre, révélait le système que se proposaient de suivre à l'avenir les nouveaux dominateurs de l'Europe. La capitulation de Wurmser à Mantoue avait été établie sur les mêmes bases que le fut celle de Dresde ; pourquoi, dans des circonstances semblables, la conduite des deux généraux vainqueurs fut-elle si différente ? N'est-il donc que ceux qui sont habitués à vaincre qui sachent user noblement de la victoire ?

1813. Allemagne.

Capitulation des places de Stettin, Torgau, Zamosc et Modlin. — La forteresse de Stettin, après avoir soutenu neuf mois de blocus, se rendit le 5 décembre. La garnison, forte de sept mille cinq cents hommes, y compris les malades, sous les ordres du général Dufresse, resta prisonnière de guerre.

Décembre.

1813 Allemagne. Quinze cents Hollandais prirent parti dans l'armée combinée [1].

Après la bataille de Leipsig, le général Ryssel, avec les troupes saxonnes qui avaient passé à l'ennemi, fut chargé du blocus de Torgau. Le 23 octobre, il fut relevé par Tauenzien. Le 1er. novembre, l'investissement de Torgau fut achevé, et la tranchée ouverte le 22. Le 28, un armistice fut conclu pour régler les articles d'une capitulation; mais le général Dutaillis, qui avait remplacé le général comte de Narbonne, mort d'une chute de cheval, ayant insisté pour une évacuation pure et simple, les hostilités reprirent le 6 décembre. Enfin les forts avancés, étant au pouvoir de l'ennemi, et le corps de la place entamé, le général Dutaillis, à qui il restait un nombre d'hommes insuffisant pour faire le service, se vit forcé de capituler le 26 décembre. La garnison, forte de dix mille hommes, y compris les malades, fut faite prisonnière de guerre. Les Prussiens n'osèrent prendre possession de la place que le 10 janvier de peur d'être infectés par l'épidémie qui y exerçait les plus terribles ravages.

[1] La défense de Stettin fait beaucoup d'honneur au général Dufresse. Au 17 février 1813, jour où cet officier en prit le commandement supérieur, cette place n'était point approvisionnée; quatre colonnes, détachées de la garnison, y ramenèrent bientôt une grande quantité de vivres et de fourrages. Les fortifications furent reparées et augmentées; les mesures de police furent telles, qu'il n'y eut pas une seule rixe entre les militaires et les habitans. Des sorties faites à propos détruisirent souvent les travaux de l'ennemi, et le tinrent long-temps éloigné du corps de la place. Nous ne parlerons pas de toutes les insinuations que repoussa le général Dufresse, de toutes les démarches de l'ennemi pour l'engager à précipiter la reddition du poste qui lui était confié; il nous suffira de dire qu'après avoir tenu la conduite la plus honorable, le général Dufresse ne capitula qu'à la dernière extrémité. Le gouvernement prussien dut lui savoir gré d'un procédé qui dévoile toute la loyauté du caractère militaire français. Il existe sur la place d'armes de Stettin une statue de Frédéric le Grand; le général Dufresse la fit couvrir par des blindages, pour la mettre à l'abri des bombes et des boulets que l'ennemi lançait sur la ville.

Dans le duché de Varsovie, le fort de Zamosc, bloqué depuis les premiers jours de janvier 1813, capitula le 22 décembre suivant. Le général Haugk se rendit prisonnier avec sa garnison. Le général Daendels qui commandait à Modlin eut le même sort le 25 décembre. 1813. Allemagne.

Siége et capitulation de Dantzig [1]. — Nous avons dit plus haut que la garnison de Dantzig avait été renforcée dans le courant de janvier 1813 par les divisions Heudelet et Grandjean, des neuvième et dixième corps de l'armée de Russie. A cette époque, le général Rapp acheva de prendre toutes les dispositions qui pouvaient assurer la défense de la place dont Napoléon lui avait confié le gouvernement. De nouveaux travaux augmentèrent la force des anciens ouvrages ; l'artillerie répara les armes portatives, construisit des affûts, des caissons, confectionna une grande quantité de munitions et d'artifices de guerre de tout genre ; des bâtimens furent convertis en hôpitaux, pourvus de médicamens et de tout ce qui était nécessaire à ce service ; les troupes reçurent une nouvelle organisation. La force de la garnison s'élevait alors à trente-cinq mille neuf cents hommes et trois mille six cents chevaux ; mais de ce nombre il faut distraire près de six mille hommes aux hôpitaux, et la plupart incapables de reprendre du service par la suite. 29 décembre.

Dès le 18 janvier, le général Rapp fit rentrer la plus grande partie de ses troupes dans la place, ne laissant qu'une brigade à Saint-Albrecht, et une chaîne de postes établis à une lieue autour des ouvrages avancés.

Les troupes ennemies qui formaient le blocus se composaient alors d'un certain nombre d'escadrons de troupes légères, et surtout de Cosaques, sous le commandement de

[1] Voyez, pour l'intelligence des mouvemens, le plan du siége de Dantzig en 1807, tome XVII, page 84.

1813. Allemagne. l'hetmann Platow. Bientôt des corps d'infanterie vinren cessivement renforcer cette cavalerie. Le 29 janvier, le verneur de Dantzig fit faire une reconnaissance dans le l s'assurer des forces de l'ennemi en arrière de Striesen. I néral Grandjean, qui déboucha de ce village avec quat taillons, un peloton de cavalerie et deux pièces de canor logea l'ennemi d'un mamelon qu'il occupait; tandis que néral Bachelu avec deux autres bataillons le battait s autre point. Un engagement plus sérieux eut lieu à la d'une seconde reconnaissance faite le 4 février sur le point. Le général Destrées, ayant débouché de Langen avec quatre bataillons d'infanterie napolitaine, quatre drons et trois pièces de canon, fut ramené assez vivemer dix-huit cents Cosaques qui lui auraient enlevé tous s railleurs sans une charge que fit très à propos le colonel F L'ennemi obtint un autre avantage sur un détachement de Stolzenberg, et qui perdit vingt-deux officiers et cent quarante-trois hommes. Les Russes restèrent maîtr Langenfurth.

Le 6, le général Rapp, voulant prendre sa revanch marcher sur ce point le général Grandjean avec les brig d'infanterie Bachelu et Husson, et celle de cavalerie au dres du général Cavaignac. L'ennemi fut chassé avec per bon nombre de tués et de blessés.

Le 5 mars, les Russes, renforcés par six régimens d'in terie et deux de Cosaques qui venaient du siége de Pil attaquèrent à la fois les postes de Langenfurth, de Sto berg, de Schidlitz et d'Ohra; ils furent repoussés de Lan furth et contenus par quatre bataillons que le général Ra envoya; mais du côté de Stolzenberg et d'Ohra, ils f d'abord quelques progrès; le général Destrées les arrêta un régiment napolitain : en même temps, le général Bach débouchant de Schidlitz, les prit en flanc, les enfonça e

repoussa jusqu'en arrière de Neukau. Alors le général Rapp, ayant laissé trois bataillons et quatre pièces d'artillerie en face de Pitzkendorf, et trois autres bataillons avec un pareil nombre de canons devant Wonnenberg, fit avancer le général Bachelu avec sa colonne forte de quatre bataillons, cent cinquante chevaux et une batterie légère sur Ohra; une charge vigoureuse culbuta le corps de huit mille russes qui s'y trouvait, et le rejeta sur Saint-Albrecht. L'ennemi perdit dans cette affaire près de quinze cents hommes tués ou blessés, un obusier et cinq cents prisonniers. Les généraux Bachelu et Devilliers, le colonel d'Egloffstein, le major Horadam, l'adjudant-major Delondre, du vingt-neuvième de ligne, le lieutenant Bouvenot et le sergent-major Tarride se distinguèrent particulièrement; la garnison n'eut guère plus de deux cents hommes tués et environ cinq cents blessés. 1813. Allemagne.

Le général Rapp fit une sortie le 24 mars, dans le but de ravitailler la place qui commençait à manquer de subsistances; il la dirigea sur Matschkau et Schweinkœpfe. L'ennemi fut successivement chassé de Matschkau et de Borgfeld par le général Bachelu. Le général Gault entra dans Saint-Albrecht où il enleva l'hôpital ennemi. Les Russes eurent dans cette expédition plus de huit cents hommes hors de combat, dont trois cent cinquante prisonniers.

Cependant l'épidémie exerçait ses ravages sur la garnison de Dantzig; elle prit un caractère si terrible dans la dernière quinzaine de mars que l'on perdit jusqu'à deux cents hommes par jour. Les habitans furent également atteints par ce fléau qui n'épargna point la classe la plus opulente. Parmi les nombreuses victimes qui succombèrent, la perte qui affligea le plus la garnison, fut celle du général Gault : il mourut, le 6 avril, après des souffrances inouies. Toutefois vers le milieu de ce mois, le nombre des malades diminua sensiblement, et les hôpitaux moins encombrés ne reçurent bientôt que le nombre

1813. Allemagne. d'hommes dans la proportion ordinaire, et relatif à la force numérique de la garnison.

Dans la première quinzaine d'avril, l'ennemi, intimidé par le résultat de la sortie du 24 mars, ne fit aucune attaque importante, et se borna à prendre des mesures défensives contre les nouvelles entreprises de la garnison.

Le 15, le général Rapp fit attaquer le village de Brentau par deux bataillons polonais sous les ordres des commandans Szembeck et Potocki. Les Russes qui défendaient ce poste en furent chassés avec une perte considérable. On y trouva un hôpital de trois cents malades dont on se contenta de briser les armes. L'ennemi, poussé dans la plaine par le chef de bataillon Szembeck, se réfugia sous le canon du fort d'Oliva.

Malgré les menées de l'ennemi pour séduire les soldats étrangers qui faisaient partie de la garnison, malgré les privations, les fatigues et les maladies, le meilleur esprit continuait de régner parmi les défenseurs de Dantzig. L'intrépide gouverneur ne négligeait rien d'ailleurs de ce qui pouvait soutenir le moral du soldat, et l'engager à attendre avec patience et résignation le moment de la délivrance qu'il s'efforçait de faire envisager comme prochain malgré les événemens politiques.

Vers la fin d'avril, le général Rapp résolut de faire une expédition dans la presqu'île de Nehrung, où il espérait se procurer d'abondantes ressources, en raison de la richesse du pays et de la fertilité du sol. La présence du duc de Wurtemberg [1], qui venait de remplacer le général Lewis dans le commandement de l'armée de blocus, faisait présumer au gouverneur de Dantzig que les Russes ne tarderaient pas à recevoir des renforts considérables et à commencer définitivement le siége; cette nouvelle considération entrait dans le

[1] Ce prince était oncle de l'empereur Alexandre.

ut de l'expédition projetée, et qui fut confiée à l'actif général Bachelu. 1813. Allemagne.

Le 27 avril, à la pointe du jour, ce général, à la tête de douze cents fantassins d'élite pris parmi les troupes françaises et étrangères, de trois cent cinquante chevaux commandés par le colonel Farine, sortit de l'île de Holm, et s'avança sur Heubude, premier village de la presqu'île de Nehrung. Cette colonne avait avec elle une batterie d'artillerie légère polonaise, et une autre à pied servie par des canonniers français. En même temps, un second détachement d'infanterie parti du fort de Weichselmunde suivait le bord de la mer pour chasser les postes ennemis qui pouvaient être dans la forêt qui couvre une partie de la presqu'île. Ce détachement arriva sur les dunes, à la hauteur d'Heubude, au moment où les troupes du général Bachelu entraient dans ce village. Le colonel Farine repoussa les avant-postes ennemis jusqu'à Bonhsack, et leur fit soixante prisonniers. Les Russes, au nombre de deux mille six cents hommes d'infanterie et de neuf cents chevaux, voulurent défendre la position que nous venons de nommer; mais ils furent mis dans la déroute la plus complète. Le général Rapp suivait en personne avec deux bataillons le mouvement du général Bachelu : celui-ci poursuivant toujours l'ennemi, arriva à la hauteur de Pasevalck, à huit lieues de Dantzig, y prit position pour s'occuper ensuite d'enlever les bestiaux, les grains et les fourrages qu'il pourrait trouver. La réserve, devenue inutile par la promptitude avec laquelle le général Bachelu avait conduit son expédition, rentra dans Dantzig avec le gouverneur. Ce mouvement était combiné avec celui d'une flottille de canonnières montées par des marins français qui firent preuve d'un zèle digne des plus grands éloges.

Le général Bachelu resta quatre jours dans la Nehrung;

1813. Allemagne. il fouilla avec le plus grand soin toute la partie qu'il avait envahie, et ramena plus de cinq cents bêtes à cornes, quatre cents têtes de menu bétail, du foin, de la paille et de l'avoine en grande quantité : tout ce butin fut transporté à Dantzig sur des barques préparées à cet effet. Les Russes avaient perdu plus de trois cents hommes tués sur le champ de bataille et deux cents soixante prisonniers.

Dans le courant du mois de mai, l'armée de blocus se renforça de plusieurs détachemens venus de l'intérieur de la Russie, et de levées faites dans la vieille Prusse. Le duc de Wurtemberg comptait au moins trente mille combattans au 1er. juin.

Après quelques engagemens peu importans, le général Rapp résolut, le 9 juin, de faire encore une sortie pour éloigner l'ennemi et fourrager. La veille, les Russes avaient attaqué sur trois points à la fois le poste de Stolzenberg, et les gardes, bien inférieures en nombre, avaient été obligées de se retirer sous la protection des batteries du Bischofsberg.

Le 9 juin au matin, la plus grande partie de la garnison se déploya devant la place. Le gouverneur plaça le général Grandjean avec sa division, celle aux ordres du général Devilliers, et six pièces de canon entre Langenfurth et Schidlitz; le général Heudelet avec partie de sa division et de celle du général d'Estrées, et quatre escadrons de cavalerie sous les ordres du général Cavaignac, dut se développer sur le terrain compris entre la vallée de Schidlitz et le petit bois d'Ohra. La canonnade s'engagea vers midi ; les Russes attaquèrent sans succès les troupes du général Heudelet ; le général Grandjean repoussa un mouvement dirigé sur lui vers quatre heures. L'ennemi fut obligé d'abandonner son camp de Pitzkendorf après avoir éprouvé de grandes pertes. On fit rentrer dans Dantzig une assez grande quantité de seigles verts cou-

és pendant que le général Heudelet avait eu devant lui les principales forces de l'ennemi. A sept heures du soir, le général Rapp fit cesser le feu et ordonna la retraite.

L'ennemi perdit dans cette journée en tués, blessés et prisonniers, plus de dix-huit cents hommes. La perte de la garnison ne fut que de quatre cents hommes tués ou blessés.

Le lendemain, le capitaine Planat, aide-de-camp du général Drouot, arriva à Dantzig; il était envoyé par le major-général de la grande armée française, pour prévenir le gouverneur de la conclusion de l'armistice du 4 juin, et du ravitaillement de la place, aux termes de l'article 7 de ce même armistice. Napoléon, voulant encourager les nouveaux efforts de la garnison, et lui tenir compte de ceux qu'elle avait déjà faits, transmettait par cette même voie les récompenses qu'il jugeait convenable d'accorder, et autorisait le général Rapp à donner de l'avancement jusqu'au grade de capitaine. Les journaux français apportés par le capitaine Planat apprirent à la garnison les détails glorieux des événemens de la campagne, et lui firent attendre avec calme l'issue des négociations. On pouvait croire en effet que Napoléon qui semblait avoir enchaîné de nouveau la victoire à son char ne tarderait pas à s'avancer sur la Vistule si les alliés refusaient de conclure une paix définitive.

Le général Rapp et le duc de Wurtemberg nommèrent respectivement deux commissaires chargés d'arrêter ensemble le mode de ravitaillement de la place et la démarcation des limites.

Pendant le mois qui s'écoula depuis le commencement de l'armistice, l'ennemi ne fit qu'avec la plus grande lenteur des livraisons de vivres incomplètes, et le 1er. juillet, le duc de Wurtemberg prévint, par une dépêche, qu'il venait de recevoir du grand quartier-général des alliés, l'ordre de suspendre les fournitures qui avaient été faites jusqu'à ce moment à la gar-

1813. Allemagne.

nison. Cette détermination était motivée sur l'attaque faite contre le corps de partisans de Lutzow durant l'armistice.

Les négociations relatives à cette difficulté, traînant en longueur, les deux partis en profitèrent : l'un pour se préparer à recommencer l'attaque avant l'expiration légale de la suspension d'armes, l'autre pour augmenter ses moyens de défense. Toutefois, l'attitude qu'avait prise le général Rapp au 20 juillet, jour où il fit donner lui-même le signal de la reprise des hostilités, détermina le duc de Wurtemberg à envoyer, le 22, un officier pour annoncer au gouverneur qu'il était prêt à fournir les vivres arriérés. Ces livraisons ne commencèrent que le 26, mais elles étaient toujours incomplètes, bien que le général Rapp témoignât, à plusieurs reprises, tout le mécontentement qu'il éprouvait d'une pareille conduite [1]. En définitive, la garnison ne reçut à peu-près que les deux tiers de vivres qui lui avaient été assurés par la convention faite le 16 juin.

Le duc de Wurtemberg fit annoncer la rupture de l'armistice le 6 août, et la reprise des hostilités fut fixée au 24.

Les assiégés conçurent alors le projet de construire un vaste camp retranché pour couvrir une partie du front des hauteurs, en profitant des positions favorables qui se trouvaient en avant du Hagelsberg. Trois ouvrages commencés en arrière du Zigankenberg, et qui n'avaient primitivement pour but que de protéger les avant-postes, et de leur donner

[1] Il dit un jour à un aide-de-camp du duc de Wurtemberg, qui était venu l'engager à prendre patience au sujet du retard qu'éprouvait la livraison des vivres : « Dès le commencement j'ai vu, par les *belles* phrases de M. le duc, qu'il n'agissait pas avec loyauté. J'ai eu affaire avec les Turcs, que vous appelez des barbares, et j'ai trouvé parmi eux plus de franchise et plus de loyauté que parmi vous. Dites au prince que nous sommes ici quinze généraux, qui avons chacun vingt campagnes sur le corps, et que nous ne sommes pas gens à être traités ainsi. Nous sommes ici, et nous serons encore ce que nous avons été envers les Russes à AUSTERLITZ, à Eylau, à Friedland, à la Moskowa. »

un refuge assuré, formèrent la gauche de ce camp. Trois autres positions intermédiaires, jusqu'à une batterie établie à gauche de l'avenue de Langenfurth, suffirent pour occuper suffisamment les intervalles, en se flanquant réciproquement, et pour éclairer d'énormes ravins, qui, en raison de leur profondeur et de leurs sinuosités, n'étaient point découverts par les feux de la place [1]. Cette nouvelle ligne de défense fut prolongée jusqu'a la Vistule, au moyen de deux autres ouvrages qui se prêtaient également un mutuel appui [2]. 1813. Allemagne.

Le général Rapp prit encore d'autres mesures de défense également opportunes, et fit des dispositions intérieures qui ne devaient pas avoir une moins heureuse influence sur la durée de la défense. Tous les employés des administrations furent organisés en bataillon ; trois autres furent formés avec les officiers et sous-officiers qui excédaient dans les cadres des compagnies existantes, et ceux dont les compagnies étaient entièrement détruites. Ces quatre bataillons formèrent un régiment provisoire, que le gouverneur nomma *régiment du roi de Rome*, et qui fut chargé du service intérieur de la place. Tous les habitans qui n'étaient pas portés sur la liste des contribuables, et n'avaient aucun moyen de se procurer des vivres, reçurent ordre de sortir de la ville.

La reprise des hostilités commença le 24 août ; le 28, l'ennemi tenta vers Ohra une attaque qui fut repoussée à la baïonnette, et dans laquelle les Russes et les Prussiens éprouvèrent une perte considérable. Le lendemain, au point du jour, quatre régimens d'infanterie russe et un régiment de

[1] C'est à la faveur de ces ravins, où ils déposèrent tous leurs approvisionnemens de tranchée, que les Français, en 1807, parvinrent à établir leur première parallèle, justement au même endroit où le général Rapp faisait construire les nouveaux ouvrages avancés.

[2] Tous ces ouvrages reçurent chacun le nom d'un général français mort au champ d'honneur dans les dernières campagnes.

1813. Allemagne. cosaques attaquèrent la porte de Langenfurth, sur deux lonnes ; le détachement polonais qui s'y trouvait, les fi bientôt à se replier sur les hauteurs qui dominent le vill le général Rapp étant survenu, fit enlever cette position, fut ensuite abandonnée, parce que l'ennemi se présenta nouveau avec des forces supérieures. Ce premier engagem décida le gouverneur à faire prendre les armes à la garni L'ennemi fut rejeté derrière Pitzkendorf; mais pendan temps, une diversion était tentée sur la ligne des avant-po de la place, depuis Schidlitz jusqu'à Niederfeld. Cette a que eut un caractère sérieux à Ohra : les Russo-Prussi s'étaient emparés du bois et de la tête de ce village, lorsqu général Husson, étant arrivé avec une colonne, réussit à en chasser. Indépendamment d'un grand nombre de mor de blessés, l'ennemi perdit dans cette journée cent qua vingts prisonniers, qui furent ramenés dans la place.

Le 2 septembre, après avoir fait canonner le fort de N fahrwassser et de Weichselmunde, par sa flottille, qui, qu'alors, n'avait pris, pour ainsi dire, aucune part aux o rations militaires, l'ennemi déboucha à la fois par la vallé Kœnigsthal et le village de Striesen, sur Langenfurth, N Scottland et Schell-Muhl. Pendant que ces postes opposa une vive résistance, le général Rapp fit sortir de la p deux fortes colonnes qui se portèrent sur Langenfurth et Sch Muhl.

L'ennemi, qui était déjà maître de ce dernier point, r sit à s'emparer du premier, parce que la colonne qui s'av çait pour le secourir, trouva devant elle des forces si co dérables, qu'elle ne put parvenir jusqu'aux maisons créne de ce village. Le capitaine Fahrbeck, qui en commandait l avec quatre-vingts soldats bavarois, westphaliens et nap tains, réussit toutefois, après la plus admirable résistar à se retirer sur la place, secondé par un petit détachem

ue le brave capitaine Marnier, aide-de-camp du général 1813.
app, amenait à sa rencontre. Le général de Villiers fit éga- Allemagne.
ment recueillir par un autre détachement tiré de la réserve
'il commandait, le poste d'une seconde maison crénelée qui
avait pas été défendue avec moins de bravoure et d'opiniâ-
eté que la première.

D'autres affaires également honorables pour la garnison,
rent lieu jusqu'aux premiers jours d'octobre; les assiégés
doublèrent d'efforts pour accélérer la construction des ou-
rages avancés. Mais à cette époque, l'armée de blocus
yant reçu de nouveaux renforts et l'artillerie nécessaire pour
ommencer un siége régulier, le duc de Wurtemberg fit armer
t approvisionner de nouvelles batteries. Le 8, on commença
lancer des bombes qui tombèrent entre les deux enceintes
e la place. Le 9 et le 10, l'ennemi continua son feu sur la
ille, l'île de Holm et le camp de Zigaukenberg; quatre mor-
ers et une quarantaine de canons ou obusiers tiraient sans
terruption, en même temps qu'une batterie placée à mi-
ite sur le contrefort du Kœnigsthal, lançait une très-grande
uantité de fusées à la Congrève. Dix de ces derniers projec-
les seulement arrivèrent dans l'intérieur de la place; une
artie éclata en l'air, et le plus grand nombre dans les fossés
sur les glacis. L'incendie s'étant manifesté au couvent des
ominicains, converti en hôpital, on parvint à sauver la plu-
art des malades, qui étaient tous des prisonniers de guerre.

L'ennemi avait formé son attaque principale sur le faubourg
ancé, appelé Schottenhauser, et sur les trois redoutes qui
couvraient, en même temps qu'une fausse attaque se diri-
ait des ouvrages en avant de Langenfurth, sur la porte d'O-
a. Après avoir été culbutés plusieurs fois en attaquant les
uvrages en avant de Schottenhauser, les assiégeans parvin-
nt à s'y loger avec perte de plus de mille hommes.

Le 17, l'ennemi termina la construction et l'armement de

1813. Allemagne. toutes ses nouvelles batteries, qui commencèrent aussitôt à jouer. Plusieurs bombes arrivèrent dans l'enceinte, endommagèrent un magasin et mirent le feu à deux casernes. Le 18, le feu prit encore dans sept à huit endroits de la ville; mais on parvint à l'éteindre. Le bombardement, qui continua dans la nuit du 18 au 19 et tout le jour suivant, occasiona l'incendie complet de vingt-deux magasins et casernes, ainsi que d'un grand nombre de maisons particulières; la perte, pour les habitans, fut estimée à neuf millions de francs. On réussit toutefois à sauver les magasins de vivres.

Un grand nombre d'habitans vinrent, dans la matinée du 20, supplier le général Rapp de leur permettre d'implorer la bonté du duc de Wurtemberg en faveur de leur malheureuse ville, dont la ruine totale semblait la suite inévitable d'un pareil bombardement. Mais le gouverneur refusa cette demande, et permit seulement au sénat de prier le duc de laisser passer toutes les personnes qui désireraient se soustraire aux calamités dont la ville était accablée. Cette lettre fut envoyée, et pour toute réponse, l'ennemi fit continuer le bombardement avec la même violence les jours suivans.

Cependant les Russes et les Prussiens renouvelèrent, pour ébranler la fidélité des troupes étrangères qui formaient une grande partie de la garnison, les tentatives dans lesquelles ils avaient échoué jusqu'à cette époque. Parmi les diverses proclamations qu'ils réussirent à faire parvenir dans la place, à l'aide des agens secrets qu'ils y avaient, celle du prince royal de Suède, adressée aux Saxons, produisit un effet funeste en faisant connaître les revers éprouvés par la grande armée française en Silésie, en Prusse et en Saxe. Plusieurs soldats des troupes de la confédération cédèrent enfin à l'influence de ces proclamations signées de généraux connus. La désertion qui avait commencé à se manifester faiblement dans les premiers jours du mois, prit un accroissement inquiétant, et la

gouverneur se vit obligé de n'employer au service extérieur que les troupes sur la fidélité desquelles il pouvait compter ; les Bavarois furent de ce nombre, parce que le général Rapp jugea d'après leur conduite, qu'ils méritaient son entière confiance. 1813. Allemagne.

Dans la nuit du 1er au 2 novembre, pendant que l'ennemi attaquait en force les avant-postes de Schidlitz, de Stolzenberg et d'Ohra, défendus avec la plus grande valeur, le feu consuma, dans l'intérieur de la place, les magasins d'habillement, plusieurs casernes, les principaux hôpitaux, et une grande partie des approvisionnemens de vivres. Ces malheurs irréparables qui devaient avoir une si grande influence sur la défense, ne purent rien changer aux résolutions de l'intrépide gouverneur de Dantzig. Il continua à prendre toutes les dispositions nécessaires pour opposer la plus opiniâtre résistance à l'ennemi, qui paraissait déterminé à faire le siége du Bischofsberg.

Cependant un brave officier de la garnison, nommé de Chambure, avait sollicité et obtenu l'autorisation de former une compagnie franche de cent hommes, notoirement connus par leur intrépidité, leur constance et leur sang-froid. Cette troupe était destinée aux entreprises les plus périlleuses et les plus téméraires. Elle devait surprendre pendant la nuit les postes des assiégeans, s'introduire dans leurs tranchées, dans leurs camps, détruire leurs ouvrages sous le feu de leurs batteries, enclouer les pièces, intercepter les convois ; en un mot, tenter les coups de main les plus hardis et les plus décisifs. Le nouvel état des choses fournit bientôt à cette association de braves, l'occasion de se signaler.

Le 3, l'ennemi ouvrit sa première parallèle, et le siége régulier commença. Le général Husson essaya de reprendre avec sa brigade le plateau du Stolzenberg ; mais les forces qu'il y trouva, l'obligèrent de renoncer à son entreprise.

1813. Allemagne.

Tandis que les assiégeans poussaient leurs travaux en av du Bischofsberg, le capitaine de Chambure, embarqué a sa compagnie à Neufahrwasser, le 5 novembre, au milieu la nuit, surprit les Russes au village de Bohnsack, mi feu à des caissons de munitions, et détruisit plusieurs ma sins. Ce coup de main, qui fit perdre à l'ennemi plus de cinquante hommes tués ou blessés, ne coûta que trois hom à la compagnie franche. Elle eut quelques jours après d'au engagemens non moins heureux, qui répandirent la ter parmi les troupes assiégeantes. Celles-ci ne se crurent plu sûreté dans leurs tranchées, ni derrière les palissades de l batteries. Les lieutenans Jaimebon, Rosay et Surimont éta les dignes rivaux du capitaine de Chambure, dans ces e ditions audacieuses, qui rappelaient la valeur surnatu des flibustiers.

Peu de jours après l'incendie des magasins de vivres, général Rapp avait expédié par mer son aide-de-camp capitaine Marnier, pour faire part à l'empereur de sa pén situation [1].

Le duc de Wurtemberg prit occasion du départ de cet

[1] Cet officier, dont la bravoure égalait l'intelligence, s'embarqua le 8 nove à Neufahrwasser. Après avoir échappé, par bonheur et par sa présence d'e à dix bâtimens de guerre que l'ennemi détacha à sa poursuite, il réussit à g Copenhague, où les derniers événemens de la campagne le forcèrent à séjo jusqu'après l'abdication de Napoléon et l'entrée de Louis XVIII à Paris, é à laquelle il revint en France. Dans la traversée de Dantzig à la capit Danemarck, il avait rencontré deux bricks portant pavillon britannique; diriger sur l'un d'eux son petit bâtiment de guerre, que commandait un rageux officier de marine, nommé Dumoutier. Bien que son équipa fût que de huit hommes, le capitaine Marnier n'hésita point à attaquer vire ennemi, armé de quatre canons, avec vingt-cinq hommes d'équipag moment où il le prenait à l'abordage, son propre bâtiment disparut d flots. A la suite de ce brillant coup de main, le capitaine Marnier vogua dant quatre jours au milieu d'un convoi anglais, dont le bâtiment capturé partie, et essuya une tempête épouvantable avant de passer le Sund.

1813. Allemagne.

sier, dont il eut connaissance, pour renouveler au gouverneur de Dantzig la proposition qu'il lui avait déjà faite quelque jours auparavant, d'entrer en négociation pour la reddition de la place, l'assurant que le capitaine Marnier venait d'être pris, avec ses dépêches, par un cutter anglais. Cette circonstance mettant le prince entièrement au fait de l'état de la garnison de Dantzig et de toutes ses ressources, il ne pouvait se dispenser, disait-il dans sa lettre, d'engager le général Rapp à accepter des propositions, qui, plus tard, ne seraient pas aussi avantageuses. Il est superflu de rapporter la répouse noble et énergique du loyal gouverneur.

Enfin, tous les ouvrages extérieurs de la place ayant été successivement emportés l'un après l'autre, malgré la résistance toujours héroïque des assiégés, et les maladies produites par les fatigues excessives et par l'insuffisance de la nourriture, ayant diminué de beaucoup le nombre des troupes de la garnison, déjà affaiblie par une désertion considérable, le général Rapp se vit forcé de capituler le 29 novembre. Les conditions de ce traité étaient honorables : la garnison obtenait sa libre rentrée en France, sous la condition de ne pas servir jusqu'à l'échange [1].

Aussitôt après la signature de la capitulation, les troupes évacuèrent les ouvrages que le gouverneur était convenu de livrer ; et le 4 décembre, le colonel du génie, Richemont [2],

[1] Elle se composait, à cette époque, de 8,859 Français, 3,626 Polonais, 2,371 Allemands, et de 1676 Napolitains ; en tout 16,532 hommes, dont 1806 malades ou éclopés.

[2] « La bravoure du colonel Richemont, son zèle ardent et l'affabilité de son caractère lui avaient acquis l'estime et la confiance des officiers et des soldats qui le connaissaient tous. Il n'y eut point d'opérations importantes dont il ne fit partie, point de missions délicates qui ne lui fussent confiées. L'estime dont il jouissait auprès du duc de Wurtemberg, ses vues conciliantes, ses manières persuasives furent très-utiles à la garnison lors des négociations qui furent enta-

1813. Allemagne. partit en courrier pour se rendre auprès de l'empereur Napoléon.

Le 12, les troupes bavaroises, wurtembergeoises, et celles des autres princes de la confédération, sortirent de la place. Les Bavarois firent aux Français les adieux les plus touchans; ils avaient contracté au sein de l'adversité et au milieu des dangers, une amitié fondée sur une mutuelle estime.

Une première colonne des éclopés de la garnison partit le 23 décembre; l'on se préparait, le 24, a remettre les ouvrages de Weichselmunde et de l'île de Holm, ainsi que tous les magasins de la place, lorsque le général Rapp reçut une lettre du duc de Wurtemberg qui lui annonçait que l'empereur Alexandre approuvait la capitulation du 29 novembre, à l'exception, toutefois, de ce qui concernait le retour en France. Le monarque russe ordonnait au duc de faire conduire la garnison de Dantzig, prisonnière de guerre, en Russie, jusqu'à son parfait échange. On peut juger de l'effet terrible que produisit l'annonce de cette violation d'un traité aussi solennel. Mais il fallut se soumettre à la force des circonstances. Un nouvel acte, qui ne différait du premier que dans les articles relatifs au retour en France, et aux Polonais et Westphaliens, qui durent être renvoyés dans leur pays, fut signé le 29 décembre. Le 2 janvier 1814, toute la garnison était sortie de la place; les officiers conservèrent leurs armes; les sous-officiers et soldats, décorés de l'aigle de la légion d'honneur, purent garder leurs sabres [1].

mées avec les Russes, à l'époque de l'armistice du 10 juin. Il ne rendit pas de moins grands services, soit comme directeur des fortifications, soit dans le conseil du gouverneur, soit enfin dans les dernières négociations relatives à la reddition de la place. »

(*Relation du siége de Dantzig*, par le capitaine du génie P. H. Dartois.)

[1] Il resta dans les hôpitaux de Dantzig environ quinze cents malades, avec les chirurgiens et employés nécessaires pour les soigner. Le chef de bataillon

Ainsi se termina le second siége d'une place que les Français défendirent avec la même valeur et le même dévouement qu'ils avaient apportés à sa prise en 1807. Réduits au nombre de cinq mille deux cents, lorsqu'ils abordèrent le sol glacé de la Russie, ils supportèrent seuls, par l'abandon de toutes les troupes auxiliaires que l'ennemi renvoya dans leur patrie, le poids injuste de la plus douloureuse captivité. 1813. Allemagne.

A la fin de cette campagne, il ne restait plus à la France, au-delà du Rhin, que les places d'Hamburg, Magdeburg, Wittenberg, Custrin, Glogau, et les citadelles de Wurtzburg et d'Erfurth. Le général qui commandait dans cette dernière ville, ne se trouvant pas en état d'y soutenir un siége, s'était retiré par suite d'une convention conclue le 20 décembre, dans la citadelle dite *le Petersberg*.

Marquessac, sous-chef de l'état-major du général Rapp, fut nommé commandant de ce dépôt. Cet officier avait servi avec une grande distinction pendant tout le cours du siége.

SUITE DU LIVRE NEUVIÈME.

CINQUIÈME COALITION.

GUERRE D'ITALIE.

CHAPITRE V.

SUITE ET FIN DE L'ANNÉE 1813.

Situation défensive du royaume d'Italie. Le prince Eugène organise une armée d'observation. Mouvemens de cette armée sur les frontières du royaume. Les Autrichiens envahissent les provinces illyriennes. Affaires de Villach, de Feistritz, etc. Suite des mouvemens de l'armée française; déploiement de l'armée autrichienne; affaires de San-Marin; combats de Weichselburg, de Jelszane, de Fiume. Nouvelle organisation de l'armée d'Italie; mouvemens des Autrichiens sur la Save et sur la Drave; affaires de San-Hermagor, de Tchermetz, de Zirknitz, etc. Retraite de l'armée d'Italie sur l'Isonzo; affaire de Saffnitz. Opérations dans le Tyrol; l'armée d'Italie continue sa retraite sur le Tagliamento; affaire de Volano. Combat de San-Marco; affaire devant Bassano; le vice-roi repasse la Brenta et l'Adige. Progrès des Autrichiens dans l'Istrie et en Dalmatie; prise de Trieste; dispositions prises pour la défense de Venise. Position et force de l'armée d'Italie sur l'Adige; mouvement vers Roveredo. Combat de Caldiero; combat de San-Michele; débarquement de l'ennemi vers les embouchures du Pô; reprise de Ferrare. Le roi de Naples met son armée en mouvement; dispositions hostiles de ce prince. Suite des opérations de l'aile droite de l'armée d'Italie. Combats de Rovigo et de Boara. Affaires d'Edolo et de Ponte-di-Legno. Nouvelles dispositions du prince vice-roi; progrès des Autrichiens dans la Romagne; débarquement des Anglais sur les côtes de Toscane. Les Autrichiens achèvent d'envahir la Dalmatie; prise de Zara, etc. Blocus de Venise; situation de l'armée d'Italie au 31 décembre.

Le prince Eugène avait quitté la grande armée française d'Allemagne dans les premiers jours de mai, afin d'activer en Italie la levée et la formation des troupes destinées à rem-

placer celles des trois corps successivement fournis par ce royaume pour les campagnes de 1812 et 1813. Nous avons déjà dit que, pour compléter celui commandé par le général Bertrand, non-seulement on avait été obligé de faire marcher tout ce qui restait de soldats dans les dépôts, mais qu'on y avait encore ajouté les instructeurs, les ouvriers, enfin tout ce qui paraissait susceptible d'un service actif. Ainsi la conscription, qui devait recomposer les élémens d'une armée réduite à des quartiers-maîtres et à un très-petit nombre d'éclopés, ne pouvait plus que chercher en elle-même ses guides et ses instructeurs. Napoléon avait à la vérité renvoyé de Moscou en Italie un certain nombre de cadres de bataillons supprimés; mais par suite des événemens de la campagne, ces cadres, déjà diminués dans le trajet jusqu'aux frontières de l'Allemagne, se trouvaient renfermés dans la place de Glogau. 1813. Italie.

Situation défensive du royaume d'Italie. — Le 18 mai, le prince vice-roi d'Italie était de retour à Milan. Il s'y occupa de suite de l'objet de sa mission. Les instructions qu'il avait reçues pour la formation d'une nouvelle armée en Italie étaient pressantes, et ne laissaient aucun doute sur la promptitude avec laquelle l'empereur Napoléon en exigeait l'exécution; mais les moyens manquaient pour remplir le cadre prescrit. Les corps qui devaient composer l'armée comptaient à peine une vingtaine d'individus de tout grade, présens, appartenans aux régimens anéantis dans la campagne de Russie; d'autres étaient des régimens provisoires qui devaient venir de France, et dont la formation était encore sur le papier; enfin dans le tableau de la formation générale, le prince de Neuchâtel avait fait entrer des régimens croates qu'on ne pouvait plus tirer de leur pays, et des Napolitains, que l'imprudent Murat ne devait bientôt plus faire servir que contre la France. Mai.

1813. Italie. Les pouvoirs du vice-roi devaient être fort étendus, afin de parvenir à remplir les intentions de l'empereur; aussi le furent-ils. Il se vit le maître d'organiser, d'après les résultats existans ou possibles, l'armée qu'il devait commander. Il disposa, indépendamment de la conscription du royaume, de celle des départemens les plus voisins, c'est-à-dire des provinces italiennes incorporées à l'empire français, et d'un petit nombre de départemens situés à l'ouest et au pied des Alpes [1].

Dans l'intervalle qui s'écoula entre le retour du vice-roi à Milan et les premières hostilités de l'Autriche, la conscription du royaume et celle des départemens français d'Italie se réunirent avec activité; les cadres des divers régimens commencèrent à se remplir; mais il manquait des officiers, de sous-officiers et des armes; les dépôts et les magasins des corps étaient épuisés; ceux de l'état ne pouvaient suffire à l'armement absolu d'une armée qui devait être au moins de cinquante mille hommes [2]. A la vérité, Napoléon avait ordonné au ministre de la guerre de faire venir en poste, d'Espagne en Italie, trois cents officiers et sous-officiers; et le

[1] « Cette dernière disposition, que la nécessité seule pouvait dicter et justifier, eut, il est vrai, l'effet direct qui en avait été le motif; mais les événemens qui se développèrent, donnèrent à cette mesure des conséquences qu'il était sans doute difficile de prévoir alors, et qui devaient faire évanouir l'espérance des secours que la France pouvait tirer, pour sa défense intérieure, de l'armée d'Italie, devenue presque entièrement italienne. A l'époque où il aurait fallu peut-être que cette armée repassât les Alpes, les intérêts nationaux, s'ils n'avaient pas changé, s'étaient au moins partagés. L'honneur trouve sa véritable patrie sur la terre qui l'a vu naître, et qui couvre les tombeaux de ses ancêtres: les Toscans, les Piémontais, abandonnaient la leur pour défendre une terre étrangère. » (*Précis des opérations de l'armée d'Italie*, en 1813 et 1814, par le lieutenant-général Vignolle.)

On verra plus tard la preuve de ce raisonnement judicieux.

[2] Le prince major-général Alexandre Berthier l'avait portée à quatre-vingt mille hommes, en y comprenant les troupes illyriennes et les Napolitains.

vice-roi avait été autorisé à prendre des armes dans différens arsenaux, même jusqu'à Barcelonne; mais encore fallait-il le temps matériel pour pouvoir disposer de ces ressources. 1813. Italie.

L'activité du prince Eugène et le zèle des estimables agens qui le secondaient, tels que le lieutenant-général Vignolle, son chef d'état-major, lui firent multiplier, pour ainsi dire, les faibles moyens qui lui avaient été donnés, et créer des ressources qui eussent échappé à un chef ordinaire. L'habillement, réduit au stricte nécessaire, fut confectionné en toute hâte; les armes existantes furent réparées, et l'on en réunit de nouvelles trouvées à proximité. Les conscrits furent exercés avec persévérance, et fournirent, parmi eux, la plus grande partie des sous-officiers qui devaient les guider et les commander devant l'ennemi [1].

La formation de l'armée d'Italie, que Napoléon avait voulu accélérer pour tâcher de retenir le cabinet autrichien dans son alliance, était cependant, à l'époque de la déclaration de guerre de cette puissance, fort au-dessous du complet des cadres. Il importait à la politique de l'empereur des Français de chercher à inquiéter l'Autriche par la menace d'une armée formidable aux frontières de l'Italie. Ce moyen, tant de fois utile, n'aurait pas manqué son effet, si les intérêts de la France et de son souverain eussent été ceux de tous les hommes qui servaient l'un et l'autre; mais les alliés avaient déjà la mesure des forces réelles de l'empire français, et de la différence qui allait exister à l'avenir entre les projets et les or-

[1] « Lorsque l'armée entra en campagne, on vit des recrues, la plupart en veste et en bonnet de police, conduits par d'autres recrues, portant leurs cartouches dans leurs poches, combattre vaillamment, et soutenir la réputation des corps auxquels ils appartenaient, et dont ils n'avaient reçu en héritage que le nom seul. » (*Le général Vignolle.*)

N. B. Nous avons cru pouvoir, sans scrupule, faire de nombreux emprunts à l'excellent ouvrage de cet officier-général, dont la réputation est faite. Il nous eût été difficile de puiser dans de meilleures sources.

1813. Italie. dres de Napoléon, et leur exécution. Rien ne pouvait donc les empêcher de marcher à leur but.

L'armée d'Italie, portée, par un décret impérial, à sept divisions au complet, fut organisée sous cette forme, et figura aux yeux du public sous un cadre factice, et ce cadre devait prêter d'autant plus à l'illusion, qu'on y trouvait les numéros des régimens qui avaient été en Russie. Le prince Eugène reconnaissait bien le danger où allait le mettre la presque impossibilité de remplir un tableau exagéré. A la difficulté de compléter les corps qu'il avait sous ses yeux, se joignait le désavantage de devoir compter parmi ses forces disponibles les corps français dont la formation et l'arrivée en Italie, dépendaient uniquement du ministre de la guerre, duc de Feltre.

Juin. *Le prince Eugène organise une armée d'observation.* — Tout en laissant marcher la force numérique et presque idéale que lui avaient prescrite successivement les décrets impériaux, le vice-roi s'était particulièrement occupé de l'organisation d'un noyau d'armée solide et qui pût se trouver prêt à repousser une invasion.

La première mesure qu'il prit fut de centraliser la formation du corps d'observation de l'Adige, déjà ordonnée par un décret de Napoléon, en date du 18 avril, et dont le commandement avait été d'abord confié au général Vignolle, chargé jusqu'alors du commandement des dépôts français stationnés en Italie. Ce corps était porté à trois divisions d'infanterie française, une italienne, et une division de cavalerie [1]. Le général Grenier avait ensuite remplacé le général Vignolle; mais le travail de ces deux chefs, qui s'était borné, en raison du peu d'espace de temps, à la préparation des cadres, fut continué activement par le prince. Il établit les points de

[1] Le roi de Naples devait fournir six bataillons et six escadrons.

réunion des troupes dans un cercle plus rapproché, afin de pouvoir incessamment tirer parti de tout ce qui se trouverait en état de combattre. Une des divisions françaises fut placée en première ligne, et s'organisa à Padoue, Trévise et Bassano; une autre fut mise en seconde ligne, à Vicence, Verone et Roveredo; la troisième à Mantoue, Borgoforte et Montechiaro; la division italienne à Brescia et aux environs; enfin, la cavalerie à Cremone, Valeggio et Castiglione *delle Stiviere*.

Au mois de juin, le vice-roi reçut du ministre de la guerre de France, l'avis que douze bataillons devaient se rendre en Italie, ce qui portait l'armée du prince à soixante-seize bataillons; il la forma en cinq divisions, non compris celle de cavalerie; et comme dès cette même époque, on pouvait prévoir la réunion de l'Autriche à la coalition, les troupes furent encore plus rapprochées des frontières orientales; elles occupèrent Udine, Cividale, Gemona, le pays entre Trévise, Bassano, Pordenone et Venise; une division de réserve se forma à Montechiaro; la cavalerie dut être placée entre Castiglione *delle Stiviere*, Mantoue et Verone. Le vice-roi ajouta à ce cadre, les six bataillons de la garde royale, qui devaient se rendre à Brescia pour y former la réserve du quartier-général [1].

Au 15 juillet, l'armée ne se composait encore que de soixante-douze bataillons incomplets, soit présens en Italie, soit en route pour s'y rendre; et la cavalerie sur laquelle on pouvait compter, ne s'élevait pas au-delà de douze escadrons. Le prince répartit le cadre en trois lieutenances ou corps

[1] L'état de situation n'était qu'illusoire, et bien au-dessus de la force réelle de cette armée. Il comprenait, en effet, outre les troupes napolitaines et croates, plusieurs régimens qui n'étaient qu'annoncés, et bien loin de se trouver en Italie. Il n'y avait réellement dans ce royaume que soixante bataillons (y compris ceux de la garde royale) incomplets, en partie manquant d'armes, et composés de recrues non instruits.

1813. Italie. Juillet.-Août.

d'armée, et leur attribua les généraux qui devaient les commander [1].

Mouvemens de l'armée d'Italie sur les frontières du royaume. — L'armée commença son mouvement en avant,

[1] Voici le tableau de cette formation :

Le prince vice-roi d'Italie, général en chef.

Le général de division Vignolle, chef de l'état-major général.

Le général Saint-Laurent, commandant l'artillerie.

Le colonel Simon-Moydier, commandant le génie.

Première lieutenance (le général Grenier, commandant.)

Première division, général Quesnel : — 12 bataillons et 8 bouches à feu..... 7,777

Deuxième division, général Gratien : — 11 bataillons, 16 bouches à feu..... 8,200

Deuxième lieutenance (commandement vacant.)

Première division, général Verdier : — 11 bataillons, 18 bouches feu..... 7,486

Deuxième division, général Marcognet : — 11 bataillons, 20 bouches à feu..... 7,189

Troisième lieutenance (général Pino. Troupes italiennes.).

Première division, général Palombini : 12 bataillons, 16 bouches à feu..... 9,562

Deuxième division, général Lecchi : — 12 bataillons (dont six de la garde), 16 bouches à feu..... 7,891

Réserve (général Bonfanti.)

Trois bataillons..... 2,469

Cavalerie (le général Mermet.)

Douze escadrons..... 1,800

Artillerie.

Réserve, 12 pièces de 12, six obusiers.

Grand parc, 6 pièces de 6, vingt obusiers.

Total général. { Hommes..... 55,674 ; Chevaux..... 1,800 ; Bouches à feu..... 130

N. B. Le nombre d'hommes disponibles ne pouvait être réellement compté au-delà de 45,000 hommes d'infanterie et 1,500 chevaux.

juillet, et le continua jusqu'à ce qu'elle fût au-delà de ge. La première lieutenance passa la Piave, ayant une on derrière la ligne de l'Isonzo, et l'autre sur le Ta- ento; la deuxième lieutenance occupa Vicence, Castel- o, Bassano et Feltre; la troisième vint à Verone et Pa- ayant une brigade détachée à Trieste, Fiume et Lay- la cavalerie occupa Padoue et Trévise; la réserve resta ntechiaro. 1813. Italie.

qu'au 7 août, les troupes gardèrent ces positions sans fait d'autre mouvement que celui de trois bataillons que e-roi envoya à Villach. Le 10, ce prince transporta son ier-général à Udine. L'artillerie de campagne fut mise uite des divisions, et l'armée commença à se déployer. , elle occupait les positions suivantes : la première nance, c'est-à-dire les deux divisions sous les ordres du al Grenier, était concentrée entre Udine et Gorizia; les ons Verdier et Marcognet, entre Codroipo et San-Da- la division Palombini vint se placer en avant de la for- e de Palma-Nova; la garde royale resta en réserve à enone, et la cavalerie s'établit à Latisana. L'armée con- , jusqu'au 16, son déploiement par la gauche. La divi- Gratien occupa Tarvis et Villach; celle du général nel se tint en arrière de Gemona. Dans cette position, ince vice-roi gardait les deux grands débouchés de l'I- , par Laybach et Ponteba.

pendant le gouvernement autrichien avait ordonné le mblement de l'armée destinée à agir en Italie. Le gé- l Hiller, chargé du commandement en chef, concentra roupes à Volkermarkt, dans les premiers jours d'août; açant Villach par sa droite, il s'étendait par sa gauche u'à Agram, où il avait deux divisions. Un des premiers s du général en chef autrichien avait été de mettre sur le

1813. Italie. pied de guerre les régimens de la Croatie autrichienne [1]; et avait envoyé des agens dans la partie cédée à la France, pour disposer les habitans à un mouvement insurrectionnel qui pût faciliter son invasion.

Instruit des menées de son adversaire, le prince Eugène se hâta de mettre son armée en mouvement vers la province que nous venons de nommer, dans l'espoir de prévenir l'invasion de l'ennemi, et à l'effet de prendre la ligne de la Save, appuyant sa gauche aux sources de cette rivière, avant que les troupes autrichiennes ne débouchassent d'Agram. En conséquence, il établit, le 19, son quartier-général à Gorizia, d'où il publia un ordre du jour par lequel il annonçait à l'armée qu'elle était appelée à partager les dangers et la gloire d'une nouvelle guerre avec l'Autriche.

Les troupes françaises continuèrent le même jour leur mouvement jusqu'à Adelsberg; les divisions du général Grenier s'étendaient, le 20, de Wipach à Alben; la division Palombini couvrait Trieste, et le général Lecchi avait une de ses brigades à Laybach.

Août. *Les Autrichiens envahissent l'Illyrie, la Croatie et la Dalmatie.* — Pendant ce temps, les Autrichiens étaient entrés en Illyrie. Le 17, au matin, deux colonnes passèrent la Save à Sizsek et à Agram, prenant leur direction sur Karlstadt et Fiume. Le général Jeanin, qui était dans la première de ces villes, fit des préparatifs de défense; mais lorsque les habitans de cette partie de la Croatie virent que l'on allait couper le pont de la Kulpa, qui est sur la route d'Agram,

[1] On sait que cette province est divisée en un certain nombre de districts ou arrondissemens, dont tous les habitans sont enrégimentés. La partie située sur la droite de la Save, avait été cédée à la France par l'Autriche, et était alors comprise dans les provinces de l'empire dites illyriennes. Napoléon lui avait conservé son organisation militaire.

insurgèrent. [illegible] tous les soldats croates qu'il
sous ses ordres, et menacé par la populace de Kaiser-
le général Jeanin se vit forcé de se retirer, avec une
ée d'hommes qui lui restaient, sur Fiume [illegible].
nsurrection que les Autrichiens venaient de fomenter
natie, s'étendit bientôt, par les mêmes moyens, en
tie, dans le pays de Raguse et aux bouches du Cattaro,
mmandaient les généraux Montrichard, Roize et Gau-
Ceux-ci n'avaient qu'un petit nombre de troupes ita-
s et quelques bataillons croates, qui, par suite de l'in-
tion de leur pays, loin de servir à la défense, contri-
nt, au contraire, à faciliter les succès ultérieurs des
chiens dans ces provinces.

21 août, la force de l'armée autrichienne qui s'avançait
frontières de l'Italie, s'élevait à soixante mille hommes,
: vingt mille à Klagenfurt, quinze mille devant Cilly,
ille vers Neustadt et Treffen, trois mille en marche sur
e six mille se dirigeant sur la Dalmatie, trois mille à
et Sachsenburg, et à peu près autant à Rastadt, sur
ntières du duché de Salzburg.

nfériorité numérique de l'armée franco-italienne, et plus
e l'inexpérience de la presque totalité des soldats qui la
osaient, ne permettaient pas au vice roi de songer à une
e offensive. Ne pouvant pas reprendre la ligne de la Save,
ennemi avait déjà dépassée, ce qu'il avait de mieux à
était de prolonger la défense des frontières du royaume
gagner assez de temps pour compléter la formation de
rmée. La principale masse des forces autrichiennes était
eurs à Klagenfurt et aux environs, et tout annonçait que
ntiou du général Hiller était de forcer les positions de
ch et de Tarvis. Ce mouvement aurait débordé la gau-

s employés de l'administration française furent très-maltraités par les
s; M. de Coutades, intendant de la province, faillit même à perdre la vie

1813 Italie. che de l'armée d'Italie, et ouvert, par le vallon de la Dra l'accès du Tyrol à l'ennemi. Le prince Eugène se décida d à faire une contre-marche avec trois divisions, la garde roya et une brigade de cavalerie, en remontant l'Isonzo par Canale Caporetto et Pletz. La division Palombini fut dirigée su Laybach. Les divisions Verdier et Marcognet se réunirent dans le camp retranché de Tarvis; celle du général Quesne se porta d'Arnoldstein sur Frukenstein, pour soutenir l général Gratien qui était à Federaun et Hart.

23-29 août. *Affaires de Villach, de Feistriz, etc.* — Le général Gratien avait évacué Villach le 23; mais le lendemain ayant appris le mouvement du vice-roi, et sachant que le général Quesnel était déjà arrivé à Tarvis, il avait fait attaquer la première ville que nous venons de nommer par deux bataillons du trente-cinquième léger et un du trente-sixième, sous les ordres du colonel Duché. Villach fut enlevé, et les trois bataillons français, dont la belle conduite fut citée à l'ordre de l'armée, firent trois cents prisonniers. Toutefois le colonel Duché reçut ensuite l'ordre de revenir à Federaun.

L'ennemi venait de jeter des ponts sur la Drave, à Roseck, et les avait fait couvrir par des ouvrages à la rive droite, ce qui décida le vice-roi à attaquer à la fois les deux points de Villach et de Roseck. Le général Gratien eut ordre de reprendre le premier; le général Quesnel marcha sur Roseck, et força l'ennemi à repasser la Drave, et à détruire ses ponts; le général Verdier vint à Reckersdorf pour soutenir le général Gratien. Les troupes de ce dernier, au nombre de neuf bataillons, s'étant mises en mouvement de Federaun, le général en laissa le tiers en réserve aux bains, et attaqua vigoureusement Villach avec le restant. Les Français ne purent d'abord emporter que les faubourgs, mais le général Quesnel ayant chassé l'ennemi de Roseck, comme on vient de le voir, les Autrichiens évacuèrent Villach le 29, dans la matinée,

y avoir mis le feu. Le général Gratien y entra aussitôt, 1813.
ice-roi vint y établir son quartier-général [1]. Italie.
s les derniers jours d'août, les troupes de l'aile gauche
mée franco-italienne occupaient Villach, Federaun,
larein, Roseck et Wurtzen. Le vice-roi envoya son
-camp, le général Gifflenga, avec un parti, à Pater-
pour observer l'ennemi.
ndant l'ennemi achevait de déployer son aile gauche
la droite de l'armée d'Italie. De Neustadt, il envoya
onnaissances à Weichselburg : le corps campé près de
oussa des partis jusqu'au pont de Tshernuz, occupé
e brigade de la division Lecchi. Le 27, le général
t prit possession de Fiume. Le général Garnier avait
cette ville la veille pour se retirer à Scheplane; il y
aqué par les Autrichiens, qui le forcèrent à continuer
aite jusqu'à Materia.
26 août, le général Pino avait fait attaquer par une
e les retranchemens que l'ennemi avait sur le mont
l; mais cette entreprise ayant échoué complétement,
liens battus s'étaient retirés d'abord sur Krainburg, et
jours après sur Zwischen-Vasser. C'est à la suite de
etraite que le général Pino avait fait occuper le pont
ernuz. Le vice-roi qui n'approuvait point ce dernier
ment, donna l'ordre au général Pino de faire occuper
ch par trois bataillons, et attaquer Krainburg par la
le qui l'avait évacué. Cette attaque réussit, et le général

cette époque le prince fit quelques changemens dans l'organisation de
née. Le général Verdier prit le commandement de la deuxième sous-
nce, et fut remplacé dans celui de sa division par le général Rouyer.
rve du général Bonfanti fut augmentée de deux mille hommes. Le total
des troupes s'élevait à cinquante-sept mille cent cinquante-neuf hom-
ais, dans ce nombre, se trouvaient plusieurs corps qui n'avaient pas
rejoint l'armée.

1813. Belotti s'établit, le 2 septembre, à Krainburg, avec le troi-
Italie. sième régiment d'infanterie légère italienne.

Afin de s'assurer du passage de la Drave, qu'ils avaient perdu par la prise de Villach et la destruction des ponts de Roseck, les Autrichiens venaient d'élever des retranchemens à Feistriz. De ce point ils pouvaient marcher directement sur Tarvis ou entrer dans la vallée de la Haute-Save, couper la communication entre les deux premières lieutenances et la troisième, et forcer ainsi l'armée franco-italienne à se retirer derrière l'Isonzo et les Alpes Juliennes. Cette considération décida le prince Eugène à rapprocher les troupes du général Grenier de Krainburg, et à faire attaquer les retranchemens de Feistriz.

Le 6 septembre, à trois heures après midi, le prince vice-roi donna au général Grenier l'ordre de se porter en avant; celui-ci fit attaquer les retranchemens des Autrichiens par les brigades des généraux Dupeyroux et Schmitz; celle du général Campi, franchissant tous les obstacles, marchait sur le revers des montagnes; les redoutes furent emportées avec impétuosité; l'ennemi fut culbuté et poursuivi plus de deux lieues l'épée dans les reins. A cinq heures, la position et les retranchemens de Feistriz étaient complétement enlevés, et le général Grenier avait dignement rempli les ordres du prince vice-roi. La perte de l'ennemi dans cette affaire s'éleva à trois cent cinquante hommes tués, quatre cents blessés, et cinq cents prisonniers. La perte des Franco-Italiens ne fut guère que d'une centaine de tués et de trois cents blessés [1].

[1] Le général Grenier fit, dans son rapport au vice-roi, une mention particulière des généraux Quesnel, Campi, Dupeyroux, Schmitz; des colonels Pegot (du quatre-vingt-quatrième), Fontenelle, de Marzy; du chef de bataillon Fonvielle, et d'un grand nombre d'officiers, sous-officiers et soldats des septième, neuvième, cinquante-deuxième et quatre-vingt-quatrième de ligne. Le brave chef de bataillon Chartier, du neuvième régiment, avait été tué.

[illegible] Le [illegible] la
[illegible] Quesnel [illegible] les postes
[illegible] jusqu'à [illegible]
[illegible] et celle du général
[illegible] par le Lebel. Le [illegible]
[illegible] à Krainburg. Le général Belotti, qui y était
le troisième léger italien, eut l'ordre de se rendre de
eau au pont de Tsherzux, étendant sa droite jusqu'à
ck. En même temps, le général Palombini, avec une
de, dut prendre position à San-Marein, sur la route de
hselburg. Ces dispositions n'étaient que le préliminaire
attaque projetée par le vice-roi sur Stein ; elles devaient
itre contenir le général Nugent et l'empêcher de marcher
Trieste. Trompé par de faux rapports, inquiété des mou-
ns qui se faisaient à sa droite, et de la présence d'un
ennemi à Lippa, craignant d'être coupé de Gorizia et
rieste, le général Pino crut et annonça au prince que les
ichiens marchaient en force sur Trieste. Le vice-roi se
onc forcé de suspendre son attaque sur Stein. Le général
nbini dut se porter, avec une de ses brigades, de Vo-
sur Adelsberg, poussant des reconnaissances jusqu'à
a. Le prince plaça aussi deux bataillons en avant de
Marein, dans la vue d'inquiéter le détachement ennemi
e trouvait de ce côté. Cependant le général Belotti, parti
au matin de Krainburg, au lieu de suivre le cours de la
par Perbacz et Flodnig, et de couvrir son mouvement
a chaîne de côteaux qui bordent cette rivière, se laissa
per par ses guides, qui le menèrent beaucoup plus à
he, sous prétexte de trouver un chemin plus facile pour
llerie ; il prit donc par Fornig et Navreg, se dirigeant
Mansburg et Fritzen, où il devait rejoindre la grande

1813. Italie. route. Ce mouvement imprudent l'amena en vue des camps ennemis de Stein et de Stob. A peine arrivé à la hauteur de Kaplafas, il fut attaqué brusquement par des forces très-supérieures, et culbuté sur les villages de Navreg et Utich. Sa colonne, formée du troisième léger italien, fut dispersée dans les collines après avoir opposé la plus vive résistance. Le général lui-même, blessé d'un coup de feu, demeura prisonnier avec quatre cents des siens, l'ennemi s'empara en outre de deux pièces régimentaires.

Cet échec qu'il était impossible de prévoir, força de nouveau le prince vice-roi à suspendre son attaque sur Stein; les rapports du général Pino et du général Fresia annonçaient que l'ennemi se renforçait vers Fiume, et ne tarderait pas à menacer les communications de l'armée par Gorizia et Fiume. Le général Pino se croyant menacé de front par des forces imposantes, fit abandonner Adelsberg et rapprocha de lui le général Palombini. Le général Nugent profita de ce mouvement rétrograde en poussant des partis sur Adelsberg et Materia. Il se trouvait secondé d'ailleurs par l'insurrection de l'Istrie, organisée par un officier nommé Lazarich, et à laquelle les Anglais avaient abondamment fourni des fusils, de l'artillerie et des munitions.

Dans cette circonstance, le prince vice-roi, forcé de porter toute son attention à son extrême droite, résolut de se débarrasser du général Nugent qui le menaçait de flanc. En conséquence, la division Palombini dut se porter sur Lippa, en même temps que le reste de l'armée se déployait dans le vallon de la Save, prolongeant son centre jusqu'à Laybach; le général Verdier, avec les divisions Rouyer et Gratien, fut chargé de la défense de la Drave, appuyant sa gauche à Paternion, sa droite à Feistriz et Hohlenburg, et plaçant deux bataillons à Villach, et son quartier-général à Finkenstein. Le général Grenier, chargé de défendre la Haute-Save,

établit la division Quesnel à Krainburg et Neumarkt, ayant deux bataillons sur le Leobel, en communication avec la droite du général Verdier; la division Marcognet fut placée devant Laybach, occupant le pont de Tshernuz, avec des postes à Salleck et à Kaltenbrunn. 1813. Italie.

Le 11 septembre, le prince vice-roi vint avec la garde royale et le quartier-général à Laybach.

Cependant l'ennemi continuait ses mouvemens sur l'aile droite de l'armée franco-italienne; toutes ses troupes paraissaient se renforcer sur ce point, tandis qu'il dégarnissait son centre. Les reconnaissances poussées par le vice-roi vers Cilly, ne rencontraient que peu de troupes, tandis que celles dirigées sur Weichselburg et Lippa étaient constamment arrêtées par des corps nombreux. Tout semblait donc indiquer que le général Hiller méditait une manœuvre par sa gauche, et qu'il avait renoncé à pénétrer en Italie par Tarvis, pour y entrer par Trieste et Gorizia. Ce fut le motif des fréquentes reconnaissances que le vice-roi fit faire sur San-Marein, et de l'obstination qu'il mit à y tenir une avant-garde. Le 13, la garde royale eut, dans ce village, un engagement avec les Autrichiens qui remportèrent l'avantage.

Alors le prince, jugeant que l'intention des Autrichiens était, non d'attaquer directement Laybach, mais bien de se porter directement sur Adelsberg, laissa le cinquante-neuvième régiment au pont de Tshernuz, et fit marcher à San-Marein le reste de la division Marcognet. Les Autrichiens s'étant déjà retirés de ce dernier village, le général Jeanin poussa jusqu'à Weichselburg, y atteignit l'ennemi, l'attaqua et le força à se replier sur Treffen. La division française retourna ensuite devant Laybach. Le 16 septembre, l'ennemi ayant reçu du renfort, les avant-postes de la garde royale, placée à San-Marein, furent surpris, et ses bataillons, chargés à l'improviste, se virent contraints de rétrograder sur Laybach.

1813. Italie. Le prince vice-roi fit marcher alors des forces plus considérables sur ce point, pour arrêter le mouvement de l'ennemi. Le 17, la division Marcognet, relevée au pont de Tshernuz par une brigade de la division Quesnel, marcha de nouveau sur San-Marein, où elle prit position.

Sur ces entrefaites, le général Pino avait achevé son mouvement sur Lippa avec la division Palombini. Le 14, le général Nugent fut attaqué à Jelschane, à quelque distance en avant de Lippa, et battu avec perte de trois cents hommes tant tués que blessés, d'une pièce d'artillerie et de deux cents prisonniers. Le 15, la brigade Ruggieri, soutenue par la cavalerie du général Perreymond, marcha sur Fiume et en chassa l'ennemi, après lui avoir pris deux canons [1]. Après cette expédition, le général Pino, ayant laissé le deuxième régiment de ligne italien devant Lippa, et envoyé le troisième sur Trieste, revint avec le reste de la division Palombini à Adelsberg. Le 16, le général Pino obtint la permission de quitter l'armée pour raison de santé, et fut remplacé dans son commandement par le général Palombini.

Le général Nugent, de son côté, ne voulant point s'exposer à une seconde défaite, se replia sur Castua, et de là sur Pisino, où il attendit le moment de se porter en avant: aidé par les Anglais qui bloquaient tous les forts, il prit en peu de jours les places de Pola, Capo-d'Istria et Monte-Maggiore.

Pendant que ces événemens avaient lieu, le général Bonfanti, avec sa division de réserve, avait quitté Monte-Chiaro pour se rendre à Trente où toutes ses troupes étaient réunies, le 12 septembre, à l'exception d'un bataillon du premier régiment étranger qui était à Brixen avec une compagnie à Muhlbach. Le 11, cette compagnie, ayant été attaquée par

[1] L'archiduc Maximilien, qui se trouvait alors dans cette ville, eut à peine le temps de s'échapper en s'embarquant sur un vaisseau anglais commandé par l'amiral Freemantle.

une avant-garde ennemie, la plupart des soldats qui la formaient désertèrent, les autres en petit nombre furent faits prisonniers. L'ennemi avança alors sur Botzen; ce mouvement causa une telle inquiétude au général Bonfanti, qu'il abandonna Trente pour se rapprocher de Verone; toutefois, il revint dans cette première ville deux jours après. Le prince vice-roi, justement mécontent de la conduite de cet officier, lui retira le commandement de la division de réserve, qu'il donna au général Giflenga, l'un de ses aides-de-camp. 1813. Italie.

Nouvelle organisation de l'armée d'Italie; mouvemens des Autrichiens sur la Save et sur la Drave. Affaires de San-Hermagor, de Tshermiz, de Czirknitz, etc. — Cependant le général en chef Hiller avait à peu près dégarni son centre, et manœuvrait par ses ailes; sa droite ne paraissait pas encore destinée à agir, mais sa gauche continuait son mouvement avec activité, dans le but de masquer Laybach et de marcher sur Trieste : d'autre part le vice-roi, instruit par ses reconnaissances que les Autrichiens avaient porté de fortes masses aux deux extrémités de leur ligne d'opérations, jugea convenable de leur opposer une disposition semblable, en rappelant à lui les troupes dont il pouvait disposer, sans dégarnir toutefois son aile gauche. En conséquence, l'armée d'Italie reçut une nouvelle organisation, et fut divisée en deux corps : celui de droite, sous les ordres du prince vice-roi en personne, et celui de gauche[1], com- Septembre.

[1] Voici leur composition et leur force respective :

Corps de droite. Divisions Quesnel, Marcognet, Palombini; division de cavalerie du général Mermet, 23,833 hommes et 70 bouches à feu.

Corps de gauche. Divisions Rouyer, Gratien; une brigade détachée sous les ordres du général Campi; réserve commandée par le général Gifflenga, 23,372 hommes et 50 bouches à feu.

N. B. La garde royale n'est point comprise dans cet effectif; sa force était à peu près la même que dans les situations précédentes.

1813 Italie. mandé par le général Grenier. Ces deux corps occupaient les positions suivantes au 20 septembre : la division Quesnel était devant Laybach, la division Marcognet à San-Marein, la division Palombini à Edelsberg, la division Rouyer entre Feistriz et Finkenstein, la division Gratien à la droite de Finkenstein, occupant toujours Villach et Paternion; la brigade Campi avait appuyé à gauche vers Neumarkt, et la division Giflenga était à Trente.

Le vice-roi avait décidé de faire attaquer, le 21, le corps autrichien qui était à San-Marein. Cette attaque de front devait être exécutée par la division Marcognet, et soutenue par un mouvement de flanc de la division Palombini; mais le général Rebrovitz, prévenu de la défaite du général Nugent vers Fiume, et favorisé par un brouillard très-épais, se retira de grand matin. Le général Marcognet prit alors position en avant de Grosslup. Le 22, le général Jeanin, avec deux bataillons et un escadron, s'établit à Weichselburg : trop faible néanmoins pour attaquer l'ennemi, qui était à Posendorf, il se contenta de le faire observer par de fréquentes reconnaissances. Pendant ce temps, le reste de la division Marcognet s'avançait sur la route de Neustadt. En même temps, le général Palombini, ayant pris poste à Czirknitz et Studentz, envoya à Oberbruk le général Perreymond avec deux bataillons et un escadron : ce détachement poussa, par Seissenberg, des reconnaissances sur Posendorf. Le général Rebrovitz, se voyant menacé à la fois, de front par le général Jeanin, et de flanc par le général Perreymond, quitta la position qu'il occupait. Une partie de sa troupe se retira sur Treffen, et l'autre vers Littay : il fut suivi des deux côtés dans cette retraite excentrique, et perdit quelques prisonniers.

Cependant comme le général Hiller, en manœuvrant à la fois sur Tarvis et sur la Haute-Save, menaçait de couper les

leux ailes de l'armée d'Italie et de les isoler l'une de l'autre, le vice-roi fit replier, le 23, la division Marcognet sur San-Marein, où elle se réunit et prit position; le général Palombini resta à Czirknitz et Studentz, la brigade de cavalerie du général Perreymond fut placée à Gross-Laschitz. 1813. Italie.

Le 25, une colonne autrichienne d'environ trois mille hommes attaqua la tête de pont de Tshernuz, défendue par un bataillon du quatre-vingt-quatrième de ligne français, un du troisième de ligne italien, et cent chasseurs à pied de la garde. Après quatre heures d'un combat opiniâtre, l'ennemi fut contraint à la retraite, avec perte de plus de quatre cents hommes.

Dès le 12, pendant que le général Rebrovitz marchait sur San-Marein, le général en chef Hiller étendait ses troupes dans la vallée de la Drave, jusqu'au-delà de Spital, menaçant de tourner Villach, et de déborder l'extrême gauche de l'armée d'Italie. Le général Verdier, qui n'avait pas quitté le commandement de la seconde lieutenance, détacha à San-Hermagor le général Piat avec quelques troupes. L'ennemi profita de ce mouvement, qui, en étendant le front de la seconde lieutenance, affaiblissait nécessairement la ligne de défense. Le 18, le général Piat fut attaqué par des forces supérieures, et forcé de se retirer sur Tarvis, ayant perdu deux cents hommes. Le lendemain le général Hiller, après avoir fait rétablir les ponts de Hohlenburg, passa la Drave, tandis que le général Frimont forçait le passage de Roseck. Le général Verdier, menacé par ses deux flancs, se hâta de retirer les troupes qu'il avait à Villach et Paternion, et concentra ses deux divisions entre Arnoldstein et Reckersdorff. Privé de ses communications avec les troupes qui étaient à sa droite, par la retraite des postes d'Assling et Wurtzen, et craignant que l'ennemi, qui avait passé à Roseck, ne se fût jeté dans la vallée de la Haute-Save, pour le couper par

1813. Italie. Wurtzen, le général Verdier allait commencer son mou ment de retraite, dans la direction de Tarvis; mais ay été prévenu, par le général Grenier, que le vallon d Haute-Save était occupé par la brigade Campi, il re dans sa position à Arnoldstein et Reckersdorf.

Quelques jours après, en conséquence de la nouvelle ganisation de l'armée, la brigade du général Campi quitt position entre Neumarkt et Assling pour appuyer plus à g che de Wurtzen. Les Autrichiens, de leur côté, maître Villach, s'étendirent sur la Gail. A la faveur des nombr passages que les Alpes Juliennes offrent entre Tarvis et H Hermagor, ils inquiétèrent bientôt les postes que le gén Grenier avait établis pour garder les débouchés de sa gau ils poussèrent même jusqu'à Ponteba, dont ils surprire enlevèrent la petite garnison. Le général Frimont, qui se t vait maître des passages de la Drave entre Hohlenburg et seck, cherchait à augmenter la lacune qui existait déjà entr deux corps de l'armée d'Italie. Le 23, le général Camp attaqué à Assling, et forcé de concentrer ses troupes à W zen. Alors le général autrichien s'étendit entre Krainbu Ratmansdorf, poussant des partis considérables dans le Fri jusque vers Tolmino et Caporetto.

En même temps que les Autrichiens tentaient de s'emp du pont de Tshernus, ils attaquèrent ce même jour la brigade de cavalerie qui occupait Gross-Laschitz. Le gé Perreymond, après avoir soutenu un engagement asse contre des forces très-supérieures, fut contraint de se re sur la division Palombini, qui se concentra à Czirknitz. L le général Palombini fut attaqué lui-même à Czirknitz p corps de neuf mille hommes; sa division qui ne comptai cinq mille présens sous les armes, après s'être défendue vigueur, fit sa retraite sur Maunitz, et de là sur Adelsb où elle prit position le 28. Ce combat coûta environ

cents prisonniers à l'armée d'Italie, presque tous du deuxième de ligne italien. 1813. Italie.

Pendant que deux brigades autrichiennes se dirigeaient sur Adelsberg et Prevald, par Czicknitz, le général Nugent s'approchait des mêmes points par la route de Fiume; deux corps marchaient sur Laybach, l'un par Weichselburg et l'autre par Cilly; en même temps, le général Hiller, maître de la vallée de la Save, depuis Neumarkt jusqu'à Assling, s'étendait jusqu'à Krainburg, et menaçait également Laybach de ce côté.

Dans cette situation, le vice-roi n'ayant plus de communication directe entre ses deux corps d'armée, ne pouvait pas réunir des forces assez imposantes à Krainburg, pour rejeter, de ce côté, l'ennemi derrière la Drave, sans dégarnir, et conséquemment compromettre les passages qui devaient, en cas d'événement, lui servir de voie de retraite. L'ennemi qui paraissait menacer sérieusement Adelsberg, pouvait en outre forcer ce poste; par là l'aile gauche de l'armée d'Italie aurait été fortement compromise. A ces motifs s'en joignait un dernier de la plus haute importance, qui devait changer la face des affaires et décider du sort de la campagne. Tout annonçait à cette époque un prochain changement dans la situation politique de la Bavière. L'armée bavaroise, campée sur les bords de l'Inn, n'avait fait aucune démonstration pour arrêter les Autrichiens qui s'avançaient en force dans les vallons de la Drave vers le Tyrol; cette inaction donnait à l'ennemi la facilité d'entrer dans les plaines de l'Adige; un corps autrichien avait déjà dépassé Lienz; les négociations qui amenèrent la convention de Nied étaient ouvertes et fort avancées, et l'instant où la Bavière se détacherait de la France, livrait le cœur de l'Italie à la merci des armées autrichiennes. L'armée franco-italienne se trouvant alors beaucoup plus éloignée du Haut-Adige que l'ennemi, courait les plus grands dan-

1813. Italie. gers, même pour repasser le Pô à son embouchure, et E s'abandonner à la foi d'un allié qui négociait sa défecti Ces diverses considérations décidèrent donc le vice-roi à sor sans retard du défilé à la tête duquel il se trouvait ; par là se rendait plus maître de ses mouvemens, mettait entre lui l'ennemi ces mêmes défilés qu'il avait à passer pour rent en Italie, et prévenait le général Hiller sur l'Adige, s toutefois lui donner, par une marche précipitée, les avi tages que le général autrichien n'avait pu conquérir jusqu là par la force des armes. Les dispositions furent prises pc que le corps de droite vînt occuper la ligne de l'Isonzo.

Octobre. *Retraite de l'armée d'Italie sur l'Isonzo, affaire Saffnitz.* — Le corps de droite commença son mouvem de retraite le 27 septembre : la division Marcognet quitta position d'Ober-Laybach ; le quartier-général s'était d rendu dans cette ville après avoir laissé dans le château t petite garnison de malades et d'éclopés. Le général Fresia commandait en Illyrie, évacua Trieste le même jour [1]. corps de droite continua sa retraite par échelons, suivant route de Gorizia. Les divisions Quesnel et Marcognet, m chant à une étape l'une de l'autre, par Adelsberg et Wippa la division Palombini, en se dirigeant de Prevald sur Ser sechia et Opschina, poussa des patrouilles jusqu'auprès Trieste, ce qui força l'ennemi à retirer ses postes. A Duin la division reprit la route de Gorizia, où elle arriva le 5 o tobre. Les Autrichiens, après avoir fait réoccuper Trieste suivirent le mouvement de l'armée de très-près; mais ils n l'attaquèrent que deux fois : à Alben, le 30 septembre, et Adelsberg, le 1er octobre. Dans l'une et l'autre rencontre ils furent repoussés avec perte. Le 6 octobre, le mouvem

[1] Le colonel Rabié, laissé avec une poignée de soldats dans le château cette ville, capitula le 29 octobre après une défense qui le couvrit de gloire.

rps de droite fut achevé, la division Quesnel fut placée serve derrière cette ville; celle du général Marcognet, i rive droite de l'Isonzo, depuis Gradisca jusqu'en face orizia; la division Palombini s'étendit de Gradisca à la le quartier-général du vice-roi s'établit à Gradisca. s ordres du prince portaient que le corps de gauche fe- ion mouvement immédiatement après celui de l'aile :. Le général Grenier, informé que les Autrichiens oc- ent Tolmino et s'étendaient sur l'Isonzo, de Canale à retto, commença dès le 4 octobre à réunir ses troupes it Tarvis. Le 5, tout le corps de gauche était concentré le camp retranché de Tarvis, et le 6 il exécuta son mou- nt rétrograde, en échelons, par la vallée de la Fella. La on Gratien fut laissée dans le camp, qu'elle ne devait ier que le 8, afin de donner le temps de rejoindre à la de Campi, détachée à Caporetto pour garder le passage etz.

1813. Italie.

ulant hâter le mouvement de retraite du corps de gau- ce que la supériorité numérique des troupes autrichiennes ait facile, le général Hiller se décida à manœuvrer contre is. Le 7, il mit en mouvement quatre colonnes de huit bataillons chacune. Deux de ces colonnes furent diri- sur Weissenfels, la troisième sur Gogau et sur la gauche arvis; la quatrième, avec quatre pièces de canon, partit eistritz, et s'avança dans la direction de Saifnitz. Le gé- en chef ennemi espérait que le général Grenier, intimidé es diverses masses qui menaçaient ses derrières, se hâ- t d'abandonner Tarvis; mais il fut déçu dans son attente. deux heures après midi, la colonne ennemie venant de tritz, déboucha sur Saifnitz. Ce poste était gardé par bataillons des quarante-deuxième, cent deuxième et cent te-unième de ligne, qui soutinrent le choc avec la plus de résolution. Le combat dura jusqu'au soir; mais enfin

1813. Italie. les Autrichiens, malgré leur supériorité numérique, furent battus et rechassés au-delà de la montagne. Leur perte s'éleva à six cents hommes tués ou blessés, et une centaine de prisonniers. Les bataillons français n'eurent pas plus de cent vingt hommes tués ou blessés [1]. Les autres colonnes ennemies qui ne devaient déboucher que dans le cas où l'attaque sur Saifnitz aurait réussi, ne se montrèrent pas. Toutefois, comme le mouvement rétrograde du corps de gauche était commencé, Tarvis fut évacué. Le lendemain, le général Grenier continua sa retraite en échelons par le vallon de la Fella, et le 11 octobre ses troupes se trouvèrent réunies dans la vallée du Tagliamento, au débouché de la plaine du Frioul. La division Rouyer prit poste à Venzone, et la division Gratien à Ospedaletto et Gemona. Depuis l'affaire de Saifnitz, l'ennemi n'avait plus inquiété le mouvement du corps de gauche. Le 13, le général Grenier fit pousser une reconnaissance afin de connaître la position des Autrichiens; le général Schmitz ayant rencontré leurs avant-postes à Resutta, les attaqua et les culbuta sur Roccolada, en leur faisant une soixantaine de prisonniers.

Dès son arrivée à Gradisca, le prince vice-roi donna tous ses soins à recompléter son armée, numériquement affaiblie par le grand nombre de combats partiels qu'elle avait livrés depuis l'ouverture de la campagne. Bien que l'avantage fut presque toujours de son côté, le résultat n'en avait pas moins été une diminution sensible dans tous les corps. Mais cette conséquence inévitable de la guerre de postes et du système défensif adopté par le vice-roi, avait rempli, sous un autre rapport, le but que ce prince s'était proposé. Les jeunes sol-

[1] L'adjudant-commandant Montfalcon, le major Vautier, du cent deuxième; les chefs de bataillon Dousse et Scharff, des cent deuxième et cent trente-unième; l'adjudant-major Carel, et le sergent de voltigeurs Lemoine, du cent trente-unième, se distinguèrent particulièrement dans cette affaire.

l'armée d'Italie s'étaient familiarisés avec les fatigues 1813.
uerre, leurs forces physiques pouvaient désormais se- Italie.
le courage qui les animait; habitués aux privations,
scipline, il était possible de donner à chaque corps un
e de conscrits sans en diminuer la valeur. Mais la cons-
n italienne pouvait seule remplir les cadres dont le vice-
proposait d'augmenter son armée. La situation des af-
en Allemagne ne lui laissait aucun espoir d'obtenir des
s actifs de la France. Les momens étaient précieux; il
ait pas un instant à perdre; la Bavière venait d'aban-
r les aigles françaises; sa défection était connue, et
t l'armée franco-italienne allait être forcée de se rappro-
es débouchés du Tyrol. Le vice-roi se hâta d'employer
les ressources qui étaient en son pouvoir; dès le 5 oc-
, un décret daté de Gorizia ordonna la formation d'une
n de réserve qui devait se réunir à Verone. Un autre
du 11, prescrivit la levée de quinze mille conscrits.
nances d'Italie devinrent également l'objet de ses soins;
oclamation pleine d'énergie engagea les Italiens à réunir
eurs efforts pour la défense de la patrie.
ns le même temps, la garnison de Palma-Nova fut aug-
e de trois bataillons; celle de Venise dut être portée à
mille hommes; la défense de cette place, dont le gé-
Seras était gouverneur, fut divisée, pour le service de
en quatre arrondissemens sous les ordres du général de
le Dupeyroux, du contre-amiral Duperré, et des gé-
x Schitt et Daurier; la défense maritime resta toute en-
au contre-amiral Duperré.
doutant l'effet moral que ne manquerait pas de produire
s nouvelles levées, la retraite de l'armée d'Italie der-
l'Adige, retraite que les circonstances rendaient inévi-
et prochaine, le prince vice-roi résolut de garder la
de l'Isonzo jusqu'à la dernière extrémité. Douze jours

1813. Italie. suffisaient pour terminer les opé) relatives au c ment et au départ des conscrits; le prince, calculant cuit que l'armée autrichienne serait forcée de décrire arriver à Verone par Trente, jugea qu'il pouvait reste rière l'Isonzo le temps nécessaire à la mise en activité nouveaux soldats.

Octobre. *Opérations dans le Tyrol; l'armée d'Italie co sa retraite sur le Tagliamento.* — Nous devons m nant rappeler l'attention du lecteur sur les événemer avaient eu lieu dans le Tyrol pendant les divers m mens que nous venons de décrire. Le général Gifl arrivé le 21 septembre à Trente, se dirigea le jour, avec sa division, sur Brixen. Les Autrichien taient retirés en arrière de cette ville, après l'affai Muhlbach, que nous avons rapportée plus haut. Ce dét ment ennemi était trop faible pour avoir pu songer séri ment à se maintenir dans une position aussi éloignée d armée. N'occupant Muhlbach qu'a l'effet de couvrir le vement d'une forte colonne qui s'avançait par Lientz, il posté une avant-garde de six cents hommes vers Aicha la route de Brixen. Le 25 septembre, le général Gifl s'avança sans obstacle jusqu'à cette dernière ville. Le jour, le général Mazuchelli, à la tête de l'avant-g attaqua l'ennemi à Aicha et le culbuta. Les Autrichie retirèrent sur Prunecken, où ils prirent position en ava la ville. Le 28, le général Gifflenga les attaqua de nou les battit encore et les força à se replier sur Nieterndorf e blach. Un nouvel engagement eut lieu le 5 octobre; l'a garde ennemie fut repoussée sur Nieterndorf avec per trois cents hommes hors de combat et vingt-cinq prisonn Mais le général Fenner, arrivé à Toblach avec sa divi renforcée d'un bataillon et d'un escadron, que lui avai voyés le général Hiller, attaqua à son tour la division itali

Divers petits combats eurent successivement lieu à Percha, Prunecken et Muhlbach ; l'avantage fut presque toujours en faveur des troupes italiennes. Toutefois, le général Gifflenga ne voyant pas la possibilité de résister, avec quinze cents hommes qui lui restaient, à un corps de huit mille hommes qu'il avait devant lui, fit sa retraite sur Botzen, et de là sur Trente. Le 15, se voyant au moment d'être attaqué par les Autrichiens, qui l'avaient suivi pas à pas, il se retira sur Volano, où il prit position. Le 16, le général Fenner entra à Trente, et commença le blocus du château, où la division italienne avait laissé quatre cents hommes de garnison. 1813. Italie.

En apprenant la retraite du général Gifflenga et l'invasion de l'ennemi dans le pays de Cadore, le vice-roi se décida à étendre son armée en échelons vers l'Adige. Le 17, le général Palombini reçut l'ordre de partir sur-le-champ avec la brigade Galimberti pour se rendre à Conegliano et y attendre les ordres du général Grenier, qui devait le suivre ; l'autre brigade de cette division se réunit à Palma-Nova, d'où elle devait occuper la tête de pont du Tagliamento, près de Codroipo, et couvrir la droite du mouvement de l'armée. Le général Grenier quitta la position de Venzone et d'Ospedaletto, avec les divisions Rouyer et Gratien, pour passer le Tagliamento et s'approcher de Feltre et de Bellune. Le mouvement du centre et de la droite de l'armée autrichienne, indiquait au vice-roi que l'ennemi, maître de Trente et de Bellune, ne manquerait pas de porter d'abord des troupes sur la gauche de l'armée d'Italie, pour inquiéter de flanc sa marche sur Verone. Le prince pensait qu'en détachant le général Grenier avec deux divisions, dont la marche précéderait celle de l'armée de trois jours, il forcerait le général Hiller à retirer ses corps avancés dans le Tyrol, et à les rapprocher de la grande masse de l'armée autrichienne, qui n'était pas encore arrivée à Prunecken. Dégagé sur sa gauche et tranquille sur

1813. Italie. ses communications avec Verone, n'ayant d'ailleurs devant lui que l'aile gauche ennemie, forte de vingt-cinq *mil* hommes, il était certain, avec les trois divisions qui lui restaient, de prendre une position derrière la Piave, et d'y tenir quelques jours. Il ne devait y arriver que lorsque le général Grenier, en position devant Bassano avec ses deux divisions, aurait déjà couvert la ligne de marche qu'il devait parcourir. Le 19, le prince vice-roi commença à dégager le front de son armée, en mettant en mouvement la gauche; le général Quesnel rallia la brigade Campi, qui faisait partie de sa division, à Cividale; la brigade Soulier prit poste à Osped letto, pour remplir le vide qu'avait causé le départ du cor de gauche; la division Marcognet, quittant les bords l'Isonzo, se concentra à Cormons; la cavalerie du géné Bonnemain (seconde brigade du général Mermet [1]) dut r joindre le général Grenier; le quartier-général et la gar furent à Gradisca : le 23, le quartier-général était à Udi Le général Soulier, ayant reçu le 24 l'ordre de se repli sur San-Daniel, fut attaqué à l'improviste par les généra Mayer et Vecsey. Forcés dans leurs positions, après u vigoureuse résistance, les bataillons français effectuèrc leur retraite en bon ordre, et presque sans perte, sous la pr tection du fort d'Osopo. Le 25, le général Soulier passa Tagliamento, et s'établit à Spilimbergo. Le 26, le vice-r était à Valvasone, et, le 30, l'armée se trouvait sur la Pia et le quartier-général à Spreziano.

Pendant ce temps, l'ennemi assuré, le 24, que le vice-r abandonnait la ligne de l'Isonzo, fit passer cette rivière son avant-garde, partie à gué, partie sur de petits bateau et s'occupait sans retard de faire réparer les ponts de Gori

[1] Elle se composait du trente-unième régiment de chasseurs, récemment arri à l'armée, et du quatrième de chasseurs italiens.

et de Sagrado. Le 25, tout le corps autrichien du général Radivojevitch passa l'Isonzo, et prit position sur la Torre, en avant de Cormons, et dans la direction de Palma-Nova; une brigade investit cette dernière ville. Le général Nugent était toujours à Trieste, où, aidé par l'artillerie de l'escadre anglaise qui était en rade, il faisait, depuis le 15, le siége de la citadelle. 1813. Italie.

Combats de Volano et de San-Marco; affaire devant Bassano; le vice-roi repasse la Brenta et l'Adige. — Nous avons laissé le général Gifflenga dans sa position de Volano, en arrière de Caliano: il s'y était fortifié, autant que la faiblesse de ses moyens le lui avait permis. Cependant, comme il n'avait pas assez de troupes pour occuper en force le Val Fulgaria, il risquait d'être tourné de ce côté. Les Autrichiens, connaissant la partie faible de cette position, se présentèrent le 26 sur deux colonnes, l'une pour attaquer de front par Volano, et l'autre de flanc, en se dirigeant sur Serada, où le général Mazuchelli avait été placé pour couvrir la droite de la division. Les attaques de l'ennemi furent d'abord repoussées avec succès par les troupes postées à Volano; mais le général Mazuchelli ayant été forcé à Serada, et obligé de se replier sur Roveredo, il fallut abandonner aussi la position de Volano. La division fit sa retraite en bon ordre, et s'établit à Serravalle. Dans cette affaire, le général ennemi fut blessé et mis hors de combat. Le 27, le général Gifflenga attaqua à son tour les troupes qui avaient pris position à San-Marco; c'étaient celles du général Feuner, alors remplacé par le général Vlasitch. La division franco-italienne obtint d'abord l'avantage; mais le général Vlasitch, ayant reçu des renforts envoyés par le général Sommariva, commandant l'aile droite de l'armée autrichienne, alors en mouvement vers le Tyrol, un bataillon italien lâcha pied, jeta ses armes, et mit le désordre dans les troupes voisines. L'ennemi gagna alors du Octobre.

1813. Italie. terrain, et ce ne fut qu'avec les plus grands efforts que le général Giffienga parvint à rallier ses troupes, et à mettre quelque ordre dans sa retraite. Il s'arrêta le soir en arrière d'Ala, et y prit position. Les Autrichiens le suivirent, et occupèrent la ville. Le 28, le général Giffienga continua sa retraite sur la Chiuza, où il prit position sur les deux bords de l'Adige, occupant Rivoli, et ayant des postes avancés à la Corona et à Ferara. A la première nouvelle de l'évacuation de Trente[1], le général Palombini, qui se dirigeait sur Conegliano avec la brigade Galimberti, avait reçu l'ordre de se rendre à Verone pour soutenir la retraite du général Giffienga, et il était arrivé dans cette ville le 27.

Comme le mouvement du général Palombini sur Verone découvrait entièrement Bassano, le général Grenier, arrivé le 25 à Postuina, continua son mouvement le 26, et vint prendre position en avant de Castel-Franco; la division Gratien à San-Zenone, la division Rouyer à Rossano, la brigade de cavalerie du général Bonnemain à Bessega. L'ennemi était en position devant Bassano, faisant face à Castel Franco. Vers le soir, il y eut entre les deux avant-gardes une légère escarmouche, sans avantage marqué de part ni d'autre. Des rapports exagérés présentaient les forces de l'ennemi comme trois fois plus nombreuses qu'elles ne l'étaient réellement. Le 27 et le 28 se passèrent donc en reconnaissances. Le 29, les Autrichiens se décidèrent à prendre l'offensive et firent occuper Casoni, afin d'intercepter les communications entre les deux divisions franco-italiennes, qui se trouvaient à une distance de près d'une demi-lieue. Le général Bonnemain, placé à Bessega pour couvrir la communication entre Bassano et San-Zenone, pouvait ainsi être dépost par une brusque attaque, et une des divisions fortemen

[1] Le château de Trente, vivement pressé et canonné pendant plusieurs jours se rendit le 31 octobre au général autrichien Suden.

compromise. E conséquence, le général Grenier résolut de faire reprendre Casoni. A cinq heures du soir, le général Lemonnemain partit de Bessega avec un bataillon du septième régiment, deux compagnies du neuvième de ligne, et un escadron du trente-unième de chasseurs [1]; un autre escadron du même régiment fut dirigé par Cassola pour prendre l'ennemi en flanc. Le chef de bataillon Fonvielle, du septième de ligne, arrivé devant Casoni, attaqua ce village, et l'emporta après la plus vive résistance; la nuit mit fin au combat: la cavalerie ramassa quelques prisonniers, et rouvrit les communications entre Rossano et San-Zenone. Le lendemain l'ennemi, ayant voulu reprendre Casoni, fut battu, et forcé de se retirer sur Bassano. Outre une centaine de prisonniers, sa perte fut assez considérable en tués et en blessés. 1813. Italie.

Le prince vice-roi, arrivé le même soir, de sa personne, à Rossano, résolut de ne pas laisser plus long-temps l'ennemi en possession de Bassano, d'où il pouvait inquiéter la marche de l'armée, et surtout le passage de la Brenta, puisqu'il ne restait plus aux troupes franco-italiennes, pour effectuer leur passage, que le pont de Fontaniva. Sous un autre rapport, l'intention du prince n'était point de livrer bataille sur les bords de la Piave; non qu'il craignît le résultat d'un combat, mais parce qu'il ne voulait pas être suivi de trop près, afin de pouvoir compléter la garnison de Venise, et faire passer, ainsi qu'il l'avait résolu, le grand parc de l'armée par Padoue et par Legnago.

Le général Grenier reçut l'ordre de s'emparer de Bassano. Le lendemain 31, vers midi, la pluie qui tombait presque continuellement depuis trois jours, ayant un peu cessé, les deuxième et troisième divisions, et la cavalerie du général

[1] Ce régiment, sous les ordres du colonel Desmichels, se distingua fréquemment dans le cours de cette campagne. Le colonel Desmichels s'était déjà fait connaître de la manière la plus honorable dans la guerre d'Espagne.

1813. Italie. Bonnemain marchèrent en avant sur trois colonnes ; ce gauche se dirigea par la route de Casoni ; celle de d que commandait le prince vice-roi en personne, déb par la route de Musolente ; et celle du centre dut m par la route latérale de Bassano à Castel-Franco ; la royale fut laissée en réserve en avant de Poggiano. L'e en position devant Bassano, avait sa droite à Rezzoni gauche à San - Giacomo, avec une avant-garde à Casa- et des postes avancés vers Rosa et Casoni. Rien ne pu tenir l'impétuosité des trois colonnes franco-italiennes ; la nuit les Autrichiens furent culbutés sur tous les Ils cherchèrent vainement à se défendre dans Bassan couvrir leur retraite, qu'ils avaient commencée aussit les progrès de la colonne de droite leur avait fait cr d'être coupés. Cette retraite se fit en désordre, parti la vallée de la Brenta, et partie vers Rubio sur la rout siago. La perte de l'ennemi s'élevait à environ cinq morts, trois cents prisonniers et une pièce de canon. L la colonne de droite du général Grenier prit poste à lino, et les autres dans Bassano, où le prince vice-roi s dit également.

Le 1er novembre, les divisions françaises qui étaie la Piave, depuis le 30 octobre, continuèrent leur mouv sur l'Adige, en se dirigeant sur Legnago et Verone ; la sion Marcognet (quatrième), prit la route de Trevis Padoue, afin de couvrir le mouvement du grand par tillerie, qui fut dirigé sur Vallegio. Les divisions Qu Rouyer et Gratien dépassèrent Castel-Franco et Vi Le 4 novembre, le quartier-général fut établi à Verot se trouvait la division Palombini, envoyée dans cett sur les instances réitérées du général Pino [1], qui n'avait

[1] Le général Pino avait été chargé d'organiser dans cette ville six bata réserve, qui devaient être tirés, en majeure partie, des compagnies mentales.

roire dans le danger le plus imminent, et de réclamer 1813.
ours. A cette époque finit le mouvement de l'armée Italie.
, de l'Isonzo à la ligne de l'Adige, où elle prit posi-
ne laissant à la rive gauche que quelques troupes pour
Verone. Le général Bonnemain, avec trois bataillons
terie et sa brigade de cavalerie, fut chargé de former
e-garde.

rince vice-roi ayant appris à Bassano le résultat de l'af-
Volano, conçut le projet de forcer le corps autrichien
ner à reculer dans les vallées de l'Adige; par là il attirait
irement l'attention de l'ennemi sur Roveredo, et l'em-
de se porter sur Brescia, pour inquiéter les derrières
née; mais dans ce cas il importait, avant tout, de re-
la marche des colonnes ennemies qui s'avançaient par
Franco et Bassano. En conséquence, le général Bon-
reçut l'ordre de rallentir, autant que possible, la
de son arrière-garde, et de détruire tous les ponts
e lui. Ceux de Bassano, Fontaniva, sur la Brenta,
rompus, et successivement tous ceux de l'Alpon et des
eux torrens qu'il faut passer entre Vicence et Villanova.
éral Bonnemain resta en position derrière l'Alpon pen-
journée du 5; le 6 seulement il s'établit à San-Mar-
vec des avant-postes à Vago, et sa réserve à San-Mi-
Les pluies continuelles qui tombaient depuis quelque
avaient tellement grossi les rivières, que l'ennemi ne
uiéter ni même suivre l'arrière-garde. Ce fut le 8 seu-
que le corps du général Radivojevitch arriva sur
, ayant sa gauche vers Lonigo et sa droite à Villa-

lant que l'aile droite de l'armée autrichienne prenait
à Vo près Ala, le général Hiller, avec les troupes
tre, était venu se remettre en front de celle d'Italie;
, le 12, son quartier-général à Vicence.

1813. le 6 novembre à la rive droite de l'Adige, présentait u
Italie. force totale de trente-deux mille combattans, avec quat
vingt bouches à feu. Elle occupait par sa droite Zevio, Ron
Legnago; par sa gauche, Bussolengo, Rivoli, la Corona.
quartier-général était à Verone. Le corps détaché de dro
s'étendait depuis Legnago jusqu'à Roverchiaro; le corps
taché de gauche partait de Dezenzano et s'étendait jusq
Salo, et dans les vallées du Brescian. La cavalerie était é
blie à Isola Porcarizza, San-Pietro près Legnago, et S
Giovani Lupatolo. La réserve d'artillerie à Goito et Rov
bella, le grand parc à Valeggio.

Le 9 novembre, un parti autrichien ayant pénétré dan
Val Trompia, s'avançait vers Brescia. Le général Giffle
se porta avec une partie de son corps au-devant de l'enne
le battit et le força à repasser les monts. Le même jour,
vice-roi se mit en mouvement sur Roveredo avec la deuxiè
lieutenance, dirigeant la division Palombini par la rive dro
et la division Rouyer par la rive gauche. Le général Darm
ayant rencontré l'ennemi en position à Ossenigo, l'attaqu
le força à la retraite. Le général Palombini, de son cô
trouvant les Autrichiens retranchés à Belluno, les en cha
et les poussa jusqu'au-delà de Mama, sur Avio. Le 10,
division Rouyer enleva les positions retranchées de Vo,
Struzzina et d'Ala; le corps du général Fenner fut pours
en désordre jusqu'à Marani. A l'autre rive, le général
lombini emporta les retranchemens de Campagnola, après
combat assez opiniâtre, et repoussa les Autrichiens jusq
Pilcante. Mais le 11, le vice-roi, informé que l'aile gau
des Autrichiens avait déjà dépassé Vicence, et menaçait
derrières par Caldiero, replia les deux divisions Rouye
Palombini sur leurs premières positions. Son dessein a
été, par son mouvement offensif, d'appeler l'attention
l'ennemi sur Roveredo, et de l'obliger à rappeler les trou

)upes et le prit à revers. Le régiment ennemi ' se voyant 1813.
ié de flanc et presqu'à dos par le cinquante-troisième Italie.
ent, que le général Jeanin conduisait en personne, fut
é d'abandonner ses retranchemens, ce qui ne put se faire
uelque désordre. En même temps un peloton du trente-
ie régiment de chasseurs, gravit l'escarpement du côté
ins, et chargea sur la troupe autrichienne pendant que
ade Deconchy entrait de front dans les retranchemens,
: la brigade Jeanin culbutait tout ce qui cherchait à lui
er quelque résistance. Le régiment de Jellachitch perdit
oup de prisonniers et presque toutes ses armes.
; que les deux positions avancées eurent été enlevées,
iéral Bonnemain put déboucher par la grande route et
ser la division Marcognet. Au-delà des mamelons, le
al Bonnemain mit son artillerie en batterie à demi-portée
sil des retranchemens ennemis. Le feu de ces pièces,
ipalement dirigé sur la troupe en position sur les hau-
de Colognola, força bientôt les Autrichiens à aban-
:r leur poste, et permit à la division Quesnel d'achever
iouvement sur Colognola. Cette division dépassa alors
lage, et poursuivant l'ennemi de position en position,
nversa jusque sur les hauteurs de Soave et de Monte-
, où il se reforma. Le centre des Autrichiens, qui tenait
ande route, poussé également la baïonnette dans les
, fut rejeté au-delà de l'Alpon; là il se rallia derrière
brigade de grenadiers en position au pont de Villa-
. Le général Bonnemain suivit l'ennemi sur la grande
: jusque près de ce pont, et le renversa chaque fois
voulut se former. Arrivé à Villabella, il engagea une

e régiment de Jellachitch avait la réputation d'être un des meilleurs de
e autrichienne; ce qui doit ajouter sans doute un nouvel éclat à la ire
e couvrirent le général Jeanin et le cinquante-troisième régiment à la
at de Caldiero.

1813. Italie. canonnade très-vive avec les batteries autrichiennes placées sur la digue de gauche de l'Alpon. Le général Grenier mit alors à la disposition du général Bonnemain six autres bouches à feu, que celui-ci plaça à sa gauche, les dirigeant sur les hauteurs de Soave. La droite des Autrichiens qui s'étaient reformés sur ce point, toujours menacée de front par la division Quesnel, et prise alors en flanc par cette nouvelle batterie, se décida à la retraite, et se replia au-delà de l'Alpon derrière Monteforte. Quoique le centre et la gauche de l'ennemi eussent déjà exécuté leur mouvement rétrograde, la canonnade se prolongea cependant jusqu'à la nuit. La perte de l'ennemi fut d'environ quinze cents hommes hors de combat, neuf cents prisonniers et deux pièces de canon. L'armée franco-italienne ne perdit pas au-delà de cinq cents hommes. Elle en avait eu onze mille d'engagés, et les Autrichiens dix-huit mille [1].

La journée du 16 fut employée à relever les blessés et à détruire les ouvrages de l'ennemi; le 17, l'armée retourna à Verone.

18 novembre. *Combat de San-Michele.* — Le 18, les Autrichiens restèrent dans leurs positions de Colognola et d'Illasi, et attaquèrent Vago en forces. Poussant des reconnaissances vers Lavagno, la brigade Jeanin, qui était restée en position derrière le Torrent de Vago, les contint pendant quelque temps; mais le général Marcognet, qui occupait San-Martino avec

[1] Nous voudrions pouvoir citer le nom de tous les braves qui se signalèrent dans cette affaire. Les vingtième, quarante-deuxième, quatre-vingt-quatrième, cinquante-troisième et cent deuxième régimens d'infanterie; le trente-unième de chasseurs à cheval, la quatrième compagnie du quatrième régiment d'artillerie légère, se conduisirent avec leur bravoure accoutumée. Le général Grenier s'empressa de payer un juste tribut d'éloges à la brillante valeur et aux talens que déployèrent les généraux Jeanin et Bonnemain, les colonels Grosbon et Desmichels, le commandant d'artillerie de Collière, le chef de bataillon Moreau, conduisant les voltigeurs, et le capitaine d'artillerie Faure.

gade Deconchy, voyant que l'ennemi portait ses prin- 1813.
s forces dans la direction de Lavagno et de Montorio, Italie.
iit une attaque de flanc et concentra la brigade Jeanin
-Martino, faisant occuper Montorio par deux batail-
lu cent unième régiment. Le 19, l'ennemi se mit en
ement pour attaquer l'avant-garde de l'armée. Les
-postes, en raison de leur faiblesse, furent aisément
s; tandis qu'une brigade autrichienne, soutenue par
régimens nouvellement arrivés, parvenait, après un
it opiniâtre, à faire évacuer Montorio à deux batail-
lu cent unième, qui occupaient ce village. Le vice-
yant Montorio occupé par l'ennemi, et jugeant que la
on de San-Martino, dominée de toutes parts, n'était
nable par une seule brigade, donna l'ordre au général
gnet de faire replier la brigade Jeanin sur San-Michele.
le général Hiller ayant réuni toutes ses forces, se porta
sse sur ce dernier village. Les Autrichiens attaquèrent
confiance les sept bataillons[1] formant toutes les forces
: général Jeanin avait à sa disposition; mais ils furent
ssés, et toutes leurs attaques échouèrent. Vers le soir,
bataillons du premier régiment étranger vinrent pren-
art à la dernière réception qui fut faite à l'ennemi. Le
it se soutint avec acharnement jusqu'à la nuit fermée,
que les Autrichiens pussent forcer le général Jeanin à
r sa position. Alors ils se décidèrent à la retraite. L'en-
mploya trente-un bataillons et presque deux régimens de
rie, c'est-à-dire au moins vingt-cinq mille baïonnettes,
: les sept faibles bataillons du général Jeanin, et les
du premier régiment étranger, qui, tous ensemble, ne

[1] sept bataillons appartenaient aux vingtième, cinquante-troisième, cent et cent deuxième régimens.

1813. Jeanin. présentaient pas plus de quatre mille hommes. Il perdit dans cette journée onze cents hommes mis hors de combat, et deux cents prisonniers. Le général Jeanin n'eut pas moins de sept cents hommes tant tués que blessés.

Le 20, la brigade Jeanin qui avait beaucoup souffert dans les combats précédens, rentra à Verone, et fut remplacée par la division Rouyer, que le prince vice-roi crut devoir placer en entier à San-Michele. La brigade Deconchy resta à Ronco.

16-27 nov. *Débarquement d'un corps d'Autrichiens et d'Anglais vers les embouchures du Pô; reprise de Ferrare sur l'ennemi.* — Sur ces entrefaites, le général Nugent, à la tête d'un corps de trois mille hommes, partie Autrichiens, partie Anglais, Calabrois ou déserteurs italiens, avait débarqué le 15 près de l'embouchure du canal de Mesola, entre Goro et Volano. Après s'être emparé de ces deux forts, il se dirigea sur Ferrare. Les dépôts qui étaient dans cette place l'avaient évacuée; le général autrichien y entra sans difficulté le 20, et prit position en avant de la ville, poussant ses avant-postes jusqu'à Malalbergo. Ce mouvement, peu important d'ailleurs par lui-même, pouvait cependant devenir très-préjudiciable à l'armée d'Italie, en ce qu'il l'obligeait à étendre son front pour couvrir les départemens situés à l'embouchure du Pô et sur la mer adriatique. Dès le 17, au premier avis du débarquement du général Nugent, le prince vice-roi avait envoyé le major Merdier, du quarante-deuxième, avec trois bataillons, pour couvrir Ferrare ou reprendre cette ville, si l'ennemi en était déjà maître. Le 22, les Autrichiens firent quelques préparatifs en face de Ronco dans le dessein apparent de passer l'Adige sur ce point. La brigade Jeanin reçut, en conséquence, l'ordre de se rendre à Isola-Porcarizza, en seconde ligne de la brigade Deconchy; mais le prince jugea

par la prise de Ferrare, que ce mouvement n'était qu'une fausse démonstration tendant à couvrir ceux que l'ennemi ferait sur le Bas-Adige. Il se décida donc à envoyer des troupes vers Rovigo pour soutenir la colonne du major Merdier; le général Deconchy reçut l'ordre de partir le 24 avec une brigade d'infanterie et le troisième régiment de chasseurs à cheval italien. 1813. Italie.

Cependant le major Merdier ayant passé le Pô à Ostiglia, était arrivé le 25, avec sa petite colonne, à Malalbergo; le 26 il marcha sur Ferrare, culbuta tous les postes de l'ennemi, les rejeta sur la ville, et ne fut arrêté que par le feu des remparts. Pendant ce temps un escadron du trente-unième chasseurs, que le général Deconchy avait envoyé en reconnaissance sur Ferrare, surprit et enleva, à Occhio-Bello, les avant-postes ennemis. Le général Nugent se voyant menacé de flanc et de front, crut prudent de se retirer; il évacua donc Ferrare dans la nuit, et se retira à Mesola. Le 27, au matin, le major Merdier entra dans la ville.

Ce même jour, le prince vice-roi fit sortir une reconnaissance de Legnago, sous les ordres du général Mermet, afin de connaître les forces que l'ennemi avait laissées devant cette place. Les avant-postes autrichiens furent repoussés jusqu'à Bevilacqua, et perdirent une soixantaine de prisonniers. Dans cette affaire, le vice-roi fut atteint d'une balle à la cuisse.

Le roi de Naples met son armée en mouvement; dispositions hostiles de ce prince. — Vers la fin du mois de novembre, le prince Eugène reçut du général Miollis, gouverneur de Rome, l'avis de la prochaine arrivée d'un corps de troupes napolitaines qui devait se rendre dans la Haute-Italie. La première division, commandée par le lieutenant-général Carascosa, et forte de quatre régimens (huit bataillons) d'infanterie, deux de cavalerie, et huit bouches à feu, devait Derniers jours de novembre.

1813. Italie. arriver à Rome, du 25 novembre au 2 décembre; la deuxième division, sous les ordres du lieutenant-général Ambrogio, était de neuf bataillons d'infanterie et de huit bouches à feu; elle se dirigeait, par les Abruzzes, sur Ancône, où elle devait arriver du 2 au 4 décembre; la division de la garde, commandée par le lieutenant-général Millet, était de cinq bataillons, huit escadrons et seize bouches à feu. Elle se dirigeait sur Rome, marchant après la division Carascosa.

Placé sur le trône de Naples par Napoléon, Joachim Murat ne se croyait plus enchaîné alors ni par les liens du sang, ni par ceux de la reconnaissance. Quatre jours après la bataille de Leipsig, il avait pris congé de son suzerain en vassal cauteleux, sous le prétexte d'aller presser, dans ses états, la levée des nouveaux bataillons qui devaient entrer dans la formation de l'armée du vice-roi, et organiser lui-même une armée assez respectable pour interdire aux troupes autrichiennes et anglaises l'invasion, non-seulement de son royaume, mais encore de tout le sol italien. Séduit par l'exemple et les succès du guerrier français appelé à la succession du trône de Suède, l'ingrat Joachim, à peine arrivé dans sa capitale, avait entamé des négociations avec les ennemis de la France, sans cesser toutefois de protester de sa fidélité à remplir ses engagemens envers l'homme auquel il devait sa fortune. Des conseillers dont l'ambition seule égalait la perfidie, triomphèrent de l'irrésolution où le tenait encore un reste de pudeur politique, et, disons-le, d'attachement à sa patrie. Il osa concevoir le téméraire projet de jouer, en Italie, le rôle de Bernadotte en Allemagne. Peut-être n'eût-il pas échoué dans ses desseins, peut-être eût-il échappé pendant quelques années encore à la catastrophe qui devait terminer une carrière jusque-là si brillante, si la science de la politique lui eût été aussi familière que le métier des armes. Mais ce monarque *improvisé*, d'un caractère natu-

rellement faible et facile à dominer, avait plus d'emportement que d'énergie, plus de vivacité que de vigueur, plus de désir de paraître grand aux yeux du vulgaire, que de volonté ferme de le devenir. Sur un champ de bataille, la passion de la gloire animait son cœur et conduisait son bras. Là, jamais la moindre hésitation, jamais le plus léger indice d'incertitude. Dans le cabinet, livré à lui-même, avec des conceptions dont sa première éducation et la vie tumultueuse des camps n'avaient point agrandi la sphère, il était incapable de se soustraire à l'influence de quelques individus qui avaient su capter la confiance en flattant les travers de son cœur et de son esprit. Il ne savait ni prendre un parti de lui-même, ni suivre, après l'avoir pesé, un conseil profitable. 1813. Italie.

A l'époque où nous sommes arrivés, rien d'officiel, cependant, ne transpirait encore sur la détermination de Murat, et Napoléon lui-même était loin de soupçonner la fidélité de son beau-frère, de son compagnon d'armes. Le gouvernement napolitain, en annonçant l'arrivée prochaine des troupes qu'il levait joindre à l'armée d'Italie, demandait que la libre disposition des magasins de vivres et de munitions lui fût accordée dans les places dépendantes du royaume. Le ministre de la guerre de l'empire français avait obtempéré à cette demande pour les départemens romains et toscans; le prince vice-roi crut devoir y accéder également.

Le passage des troupes napolitaines s'effectua ainsi qu'il avait été annoncé, mais on remarqua de plus une division forte de huit bataillons, qui n'avait pas été comprise dans le premier tableau de mouvement, et que commandait le lieutenant-général Pignatelli Cucchiara. La marche de ces troupes fut lente et dura tout le mois de décembre. Le roi de Naples qui attendait le résultat de ses négociations avec les alliés, mettait avec intention de longs intervalles entre les marches des différentes colonnes, et les généraux avaient

1813. Italie. Le 8 décembre, le général Marcognet ayant laissé en réserve à Lendinara, un bataillon du cent sixième régiment, se mit en mouvement sur trois colonnes. Celle de gauche, commandée par le général Jeanin, se dirigea par Lusia sur Conca di Rame; celle du centre prit la direction de Villa del Bornio, pour suivre ensuite la rive gauche de l'Adigetto. Le général Deconchy, formant la colonne de droite, devait suivre la rive droite du même canal. A peine la colonne de gauche était-elle arrivée devant Conca di Rame, qu'elle se trouva fortement engagée avec l'ennemi; elle fut même obligée de plier. Mais le général Marcognet, qui se trouvait alors à sa hauteur, vers Gronpo, avec la colonne du centre, lui ayant envoyé un bataillon du cinquante-troisième de ligne, le combat se rétablit, et après une lutte opiniâtre, l'ennemi fut forcé d'abandonner Conca di Rame, laissant une partie de son détachement entre les mains du vainqueur; il se retira sur Boara. La colonne du centre et celle de droite, continuant leur mouvement, chassèrent l'ennemi de Rovigo, et le forcèrent à rentrer dans la tête de pont qu'il avait construite à Boara, et devant laquelle le général Marcognet prit position vers le soir. Ce combat avait cessé à la nuit; mais vers les dix heures, les Autrichiens, ayant reçu des renforts, firent une sortie vigoureuse, et forcèrent les troupes qu'elles avaient devant elles à se replier sur Rovigo. Le général Marcognet se voyant en présence de forces supérieures, et désespérant de faire repasser l'Adige à l'ennemi, se décida à la retraite. Le 9, il prit position à Villanova et Fratta, appuyant sa gauche à Rocca Sabatina. Cette affaire coûta plus de six cents hommes à la brigade Jeanin. Le cinquante-troisième de ligne souffrait beaucoup; le brave colonel Grosbon, qui le commandait, fut blessé. Le 10, la division Marcognet continua sa retraite et prit position à Trecenta, Villa Canda, Salvaterra et Lendinara. Le 11, le vice-roi la fit replier en arrière de Castagnaro,

che vers la Villa-Bartolomeo, sa droite à Trecenta. Une 1813.
e pont fut établie en face de Castagnaro. Italie.
ès que le combat de Boara eut livré le passage de l'A-
l'armée autrichienne, le général Nugent, voyant ses
unications assurées, quitta sa position de Mesola, et ar-
10 à Ravenne. Ce général adressa, de cette ville, une
nation aux peuples d'Italie, leur promettant *la paix, la*
, *le souverain bonheur*, sous le gouvernement paternel
aison d'Autriche. Quelque exagérées que fussent les ex-
ns de cette proclamation, elle ne laissa pas de rallier
nd nombre de mécontens. L'insurrection commença à
pager dans les montagnes entre Faenza et Rimini [1].
aires d'Edolo et de Ponte-di-Legno. — Tandis que Décembre.
énemens avaient lieu à la droite de l'armée d'Italie,
lonne autrichienne venant du Tyrol avait passé le mont
et s'avançait sur Edolo, se dirigeant sur Brescia par le
monica. Le général Gifflenga y fit marcher un bataillon
zième de ligne, en même temps qu'un détachement de
s de la Valteline, sous les ordres du colonel Neri, se por-
ar les montagnes, de Tirano à Edolo. Le 7, l'ennemi
é par le colonel Neri, fut battu et repoussé au-delà des
gnes, ayant perdu deux cents hommes tués et blessés
rés dans les neiges, cent prisonniers, ses bagages et
nitions. Une seconde tentative que les Autrichiens fi-
ans la nuit du 27 au 28 sur Ponte-di-Legno, n'eut pas

[1] Pendant la campagne de 1813, les proclamations étaient devenues à la
Italie, et s'y sont conservées même long-temps après, malgré le ridi-
leur donnaient les exagérations et l'inconvenance de la plupart. Anglais,
Prussiens, Autrichiens, généraux, officiers, sous-officiers, commis-
police, tout le monde s'en mêlait, et faisait placarder, tant sur les po-
ntés au croisé des routes, qu'aux murs d'une cabane, ou à la porte
ais, sa sollicitude pour le genre humain, et l'engagement qu'il prenait
e les peuples heureux. » (*Précis des opérations de l'armée d'Italie*,
utenant-général comte Vignolle.)

1813.
Italie.
Décembre.

[illegible] divisions, présentait [illegible] mille trois cent vingt-deux [illegible] cent dix de cavalerie; mais [illegible] mille combattans en ligne: [illegible] de quatre-vingt bouches à feu; [illegible] en ligne.

[illegible], sous les ordres du général Gre[illegible], avait son quartier-général à Isola Porcarizza. La divi[illegible] (deuxième) occupait Vallese et Isola Porca[illegible]; la division Marcognet (quatrième), Legnago et Ca[illegible]; la division Zucchi (sixième) était à Mantoue.

La deuxième lieutenance, commandée par le général Ve[illegible], avait son quartier-général à Verone. La division Que[illegible] (première) occupait Veronette et San-Michele; la divisi[illegible] (troisième), Verone; la division Palombini (cin[illegible]), Caprino, Rivoli et Bussolengo.

La cavalerie était à Vigo, San-Giovanni, Lupatoto [illegible].

La garde royale occupait Verone et Villafranca; le gr[illegible] général du prince était à Verone.

La réserve d'artillerie était à Valeggio, avec quatorze [illegible]; le grand parc d'artillerie, avec le matériel [illegible] à Mantoue; le matériel excédent [illegible].

Le général Nugent se mit en marche pour achever d'occuper la côte de l'Adriatique jusqu'à Rimini, et se rapprocher des troupes napolitaines qui étaient à Rimini et Imola. Les Autrichiens tenaient Cesène et Faenza, sans être nullement contrariés par les généraux napolitains. Ceux-ci, tout en continuant de proclamer leur souverain l'allié de la France et de l'Italie, refusèrent cependant de concourir à une expédition sur Ravenne, alléguant un armistice avec les Autrichiens, et parce que le roi, disaient-ils, ne leur avait pas encore envoyé d'ordres. 1813. Italie.

Le 25 décembre, un bataillon du cinquante-troisième de ligne français, et un du premier étranger, qui se trouvaient à Forli et Cervia avec deux canons, attaqués par le général Nugent, avec des forces très-supérieures, furent presque entièrement détruits ou dispersés. Leurs débris se retirèrent à Bologne, où ils se réunirent avec deux bataillons de volontaires qui venaient d'être organisés.

A la faveur de leur alliance et des ordres de leur gouvernement, les Napolitains s'étaient introduits dans Ancône. Le général Barbou, qui commandait cette place, ayant bientôt eu lieu de soupçonner la fidélité de ses nouveaux hôtes, crut devoir faire garder plus soigneusement que jamais la citadelle. L'ordre qui ouvrait aux Napolitains les places fortes, ne s'étendit pas au-delà de la ville, bien que le général Macdonald qui s'y trouvait avec une brigade de réserve, insistât pour qu'on lui remît la citadelle, sous prétexte d'arrêter la désertion de ses troupes; mais le général Barbou était trop sur ses gardes pour faire droit à une demande aussi ridicule. Le 30 décembre, la brigade napolitaine du général Filangieri, venant de la Toscane, entra à Bologne. Le général Fontana, qui commandait dans cette dernière ville, fit partir pour Mantoue et Milan, les dépôts et le peu de troupes qui s'y trouvaient, et se retira de sa personne à Modène. Les Au-

1813. Italie. trichiens ne tardèrent pas à entrer à Bologne à la suite des Napolitains.

Aussitôt que les troupes napolitaines eurent dépassé Rome, les Anglais se mirent en mouvement sur les côtes de Toscane. Un premier débarquement eut lieu le 10 sur la côte de Lucques; mais les huit cents hommes qui avaient pris terre ne tardèrent pas à se rembarquer, sur la nouvelle qu'un corps de troupes se réunissait à Lucques. Un second débarquement de dix-huit cents hommes fut effectué le 13 à Vareggio. Les postes français furent enlevés ou repoussés. Le 14 les Anglais, ayant tenté une attaque sur Livourne, furent repoussés avec perte de trois cents hommes, et se rembarquèrent en hâte le lendemain à l'embouchure de l'Arno. Quatre vaisseaux et quatre frégates anglaises restèrent devant Livourne.

A la même époque, les divisions autrichiennes venant de Dresde et du Haut-Rhin pour joindre l'armée d'Italie, passèrent entièrement l'Inn.

Décembre. *Les Autrichiens achèvent d'envahir la Dalmatie; prise de Zara, etc.* — En Dalmatie, l'ennemi avait également fait de grands progrès. Après un mois d'attaques préliminaires, de siége, de bombardement effectué; après avoir déployé la plus grande énergie pour étouffer les révoltes journalières des troupes croates qu'il avait sous ses ordres, le brave général Roize, commandant la place de Zara, se vit obligé de consentir à laisser sortir les révoltés avec armes et bagages. Il renvoya également, le 2 décembre, les officiers et vingt-deux canonniers croates qui lui restaient. La garnison se trouva ainsi réduite à moins de six cents hommes de troupes fidèles. Au bout de quelques jours, l'insurrection se manifestant aussi parmi les habitans, le général Roize fut forcé de capituler. Le 6 decembre, l'ennemi prit position de Zara, la garnison fut renvoyée en France, sous la condition de ne pas servir jusqu'à l'échange. Le 10, le fort de Clissa fut investi,

t le bombardement commença ; le chef de bataillon Bouil- 1813.
erot ayant été trahi par le comte Grisogno, qui commandait Italie.
n corps de Pandours, fut obligé de capituler et de se rendre
risonnier le 28.

Blocus de Venise; situation de l'armée d'Italie au 31 *décembre.* — A Venise, la désertion fomentée parmi les troupes italiennes, par les manifestes de l'ennemi, commença à se faire sentir. Le 11, le fort de Cavallino fut enlevé : le 12, les Autrichiens, maîtres des deux extrémités de l'île de Cortelazzo, firent entrer des chaloupes armées dans le canal de Pordelio, et tentèrent de surprendre le port de Treporti ; mais ils furent repoussés avec perte, et forcés de renoncer à leur entreprise. Le même jour, le général Dupeyroux, voulant dégager Brondolo, qui était menacé en flanc par le poste que l'ennemi avait à Conche, fit faire une sortie de Chioggia, par un détachement de deux compagnies de la garde de Venise, de quarante douaniers et de soixante marins, sous la conduite du lieutenant de vaisseau Saint-Priest. Comme l'ennemi était en force et retranché à Conche, cette sortie fut repoussée, avec perte d'une vingtaine d'hommes, parmi lesquels l'enseigne de vaisseau d'Heureux, blessé mortellement. Vers le 15 décembre, le feld-maréchal lieutenant Marschal, qui avait sous ses ordres les deux fortes brigades Mayer et Rebrovitch, resserra tellement le blocus de Venise, que toute communication avec le continent devint impossible.

Dans les derniers jours du mois de décembre, les débris des troupes italiennes qui avaient fait la guerre en Espagne, étaient rentrés, et les divers corps de l'armée avaient reçu un nombre suffisant de conscrits, armés, équipés et instruits au dépôt d'Alexandrie. Le vice-roi encadra aussi les restes de la division italienne employée à la grande armée d'Allemagne ; ils étaient arrivés à Milan depuis quelques jours.

1813. Italie. L'armée d'Italie, réorganisée en six divisions, présentait alors un total de quarante-un mille trois cent vingt-deux hommes, dont trois mille trois cent dix de cavalerie; mais elle n'avait qu'environ trente-cinq mille combattans en ligne: son artillerie se composait de quatre-vingt bouches à feu; soixante-seize seulement étaient en ligne.

La première lieutenance, sous les ordres du général Grenier, avait son quartier-général à Isola Porcarizza. La division Rouyer (deuxième) occupait Vallese et Isola Porcarizza; la division Marcognet (quatrième), Legnago et Castagnaro; la division Zucchi (sixième) était à Mantoue.

La deuxième lieutenance, commandée par le général Verdier, avait son quartier-général à Verone. La division Quesnel (première) occupait Veronette et San-Michele; la division Fressinet (troisième), Verone; la division Palombini (cinquième), Caprino, Rivoli et Bussolengo.

La cavalerie était à Vigo, San-Giovanni, Lupatolo et Bovolone.

La garde royale occupait Verone et Villafranca; le grand quartier-général du prince était à Verone.

La réserve d'artillerie était à Valeggio, avec quatorze bouches à feu; le grand parc d'artillerie, avec le matériel conservé, se trouvait à Mantoue; le matériel excédent avait été envoyé à Alexandrie.

SUITE DU LIVRE NEUVIÈME.

CONTINUATION DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

CHAPITRE VI.

SUITE ET FIN DE L'ANNÉE 1813.

Suite des événemens militaires en Espagne. Le roi Joseph prend le commandement des armées du midi, du centre et de l'ouest, après le départ du duc de Dalmatie. Grand mouvement offensif de l'armée anglo-portugaise. Lord Wellington tourne la ligne du Duero. Retraite de l'armée française sur l'Ebre. Bataille de Vittoria. L'armée du roi Joseph évacue le territoire espagnol. Evénemens militaires en Catalogne, en Aragon et dans le royaume de Valence; combats d'Yecla, de Biar et de Castalla. Le duc d'Albufera force les Anglais à abandonner le siége de Tarragone. Combat de Xucar. Prise du fort de Requena. Combat de Banolas. Le duc de Dalmatie prend le commandement de l'armée française dans les Pyrénées. Commencement du siége de Saint-Sébastien. L'armée des Pyrénées reprend l'offensive; bataille de Çubiry. Suite du siége de Saint-Sébastien. Nouveau mouvement de l'armée française pour débloquer cette place; affaires sur la Bidassoa. Occupation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. Retraite de l'armée française sur la rive droite de la Bidassoa. Capitulation de la garnison de Saint Sébasden. L'armée alliée passe la Bidassoa, et s'empare des postes de la Croix-des-Bouquets et de la Baïonnette. Capitulation de Pampelune; le duc de Dalmatie fortifie ses lignes dans les Pyrénées. L'armée alliée attaque l'armée française. Affaires sur la Nive; bataille de Saint-Pierre d'Jrube. Position respective des deux armées à la fin de décembre. Suite des opérations dans l'est de l'Espagne. Le duc d'Albufera se retire sur la Catalogne. Les Anglais assiégent de nouveau Tarragone; le duc d'Albufera dégage la garnison, et fait sauter les fortifications de cette place. Affaire sur le Lobregat. Combat du col d'Ordal.

Les succès annoncés par les vingt-cinq premiers bulletins de la grande armée de Russie, avaient fait espérer aux troupes

1813. Espagne. de l'armée d'Espagne que la guerre du nord serait promptement terminée, et que Napoléon, revenant alors dans le midi de l'Europe avec une partie des vainqueurs de Smolensk et de la Moskowa, expulserait enfin les Anglais de la Péninsule, et assurerait la couronne à son frère Cette illusion fut de courte durée. Le vingt-neuvième bulletin révéla, dans les premiers jours de janvier, les terribles désastres de la retraite de Moskow. Dès lors on dut penser que cette issue de la campagne de Russie, augmentant l'audace et les forces des ennemis de la France, l'armée d'Espagne serait bientôt obligée de se concentrer vers la frontière, et peut-être même d'évacuer entièrement un pays dont l'occupation incomplète avait coûté aux vainqueurs tant de travaux et de sang. Dans cet état de choses, tous les regards se portaient sur le duc de Dalmatie, dont l'habileté pouvait encore arrêter les progrès de lord Wellington, lorsque ce maréchal fut rappelé par l'empereur pour prendre une part active à la nouvelle campagne qui allait s'ouvrir en Allemagne. Le roi Joseph prit alors le commandement de l'armée, et choisit le maréchal Jourdan pour son major-général.

Mais, tandis que les forces françaises s'affaiblissaient journellement par le départ successif de différens corps, surtout de cavalerie, qui se dirigeaient vers l'Allemagne, Wellington recevait de nouveaux renforts, réorganisait son armée, et se préparait à rouvrir la campagne, en s'assurant toutes les chances de succès.

Pendant le printemps de 1813, aucun mouvement hostile un peu remarquable n'eut lieu, à l'exception d'une tentative que firent les Français pour surprendre le poste de Bejar, dans le royaume de Léon, et qui demeura sans effet. Les deux armées restèrent dans leurs positions respectives jusque vers le milieu de mai.

A cette époque, l'armée anglo-portugaise, postée sur les frontières de Portugal, était forte de soixante-cinq mille hommes d'infanterie et de six mille chevaux. Les Espagnols, de leur côté, avaient mis sur pied environ cinquante mille hommes, sans compter le corps du général Elio, qui observait, de concert avec le corps anglais du général Murray, l'armée du maréchal duc d'Albufera dans le royaume de Valence. Ces forces auxiliaires, réparties en trois corps, sous les ordres des généraux Giron, Freyre et comte de l'Abisbal, étaient en Galice, dans le royaume de Léon, et sur les frontières de la Nouvelle-Castille. 1815. Espagne.

L'armée commandée par le roi Joseph, et formée des troupes des ci-devant armées de Portugal, du centre et d'Andalousie, présentait un effectif de soixante-quinze à quatre-vingt mille hommes, disséminés en Castille, dans le royaume de Léon et les provinces du nord, pour avoir la facilité de se procurer des vivres, et pour faire face aux différens corps de partisans, qui, depuis l'affranchissement du midi de l'Espagne, s'étaient considérablement accrus dans toutes les directions.

20-30 mai.

Grand mouvement offensif de l'armée anglo-portugaise; lord Wellington tourne la ligne du Duero. — Encouragé par l'inaction de cette armée dans ses cantonnemens, et n'ayant point à redouter d'être inquiété sur sa droite par la présence d'un corps qui aurait pu prendre avantage de ses mouvemens, lord Wellington se détermina à tourner la ligne occupée par les Français sur le Duero, par un mouvement de flanc à travers la province portugaise de Tras-los-Montes. Il réunit à cet effet un grand nombre de bateaux, et, le 20 mai, quatre divisions de son armée passèrent, sur divers points, le fleuve que nous venons de nommer, entre Lamego et la frontière espagnole, se dirigeant vers Zamora; tandis que le noble lord, en personne, s'avançait par la route

1813. Espagne. directe de Salamanque, avec deux autres divisions, le corps espagnol du général Freyre, et quelque cavalerie.

Le 26, Salamanque fut occupé par l'avant-garde ennemie, qui voulut poursuivre l'arrière-garde française; mais celle-ci fit si bonne contenance, que les Anglais n'osèrent pas s'avancer au-delà d'Huerta. Le premier juin, les divisions qui avaient remonté le Duero par la rive droite, occupèrent Zamora et Toro, que les troupes françaises venaient d'évacuer à leur approche, après avoir rompu les ponts. Toute l'armée anglo-portugaise se réunit dans cette dernière ville, sur la rive droite du fleuve.

7-14 juin. *Retraite de l'armée française sur l'Ebre.* — Par suite de ce grand mouvement offensif, le roi Joseph fit évacuer successivement Madrid et Valadolid, et concentra ses troupes sur la grande route de Burgos, afin de tirer parti des positions défensives qu'elle présente; mais lord Wellington, continuant de manœuvrer à sa gauche, passa le Carrion à Palencia, le 7 juin; les jours suivans, ses troupes prirent poste sur les deux rives de la Pisuerga, et se trouvèrent ainsi assez près de la ligne de communication des Français, pour donner à ceux-ci des craintes sérieuses sur sa conservation.

Le 12, le corps du général Reille, attaqué dans ses positions de las Hormozas et d'Estepar par des forces considérables, fut contraint de se retirer sur Burgos, où les autres divisions de l'armée française avaient également rétrogradé, pour venir prendre ensuite la ligne de l'Ebre. Egalement dépourvue de munitions et de vivres, qu'elle avoit sacrifiés à l'approvisionnement de l'armée, la place de Burgos n'offrait plus les mêmes ressources que dans la campagne précédente. Ses moyens de défense avaient changé; les fortifications avaient reçu un trop grand développement, et les ouvrages nouveaux battaient les anciens. Le château n'était plus susceptible d'une résistance aussi prolongée qu'en 1812; on ne

alança point à le détruire, avant de continuer la retraite sur l'Ebre. L'ordre en fut exécuté le 14 juin. Un génie malaisant semblait présider alors à toutes les opérations militaires, et jamais explosion ne fut combinée avec plus d'imprudence et de maladresse. L'officier qui en était chargé ayant laissé dans le fort une masse de projectiles dont il n'avait pas calculé les effets, le feu fut mis aux poudres, avant que la dernière colonne de l'armée eût entièrement évacué la ville. Aussitôt une pluie d'éclats de bombes et d'obus, de balles, tomba sur les troupes qui défilaient encore. L'armée eut à regretter, par cette funeste explosion, la perte inutile de plusieurs centaines de braves, qui périrent, pour ainsi dire, de la propre main de leurs compatriotes. 1813. Espagne.

L'armée française fit sa retraite sur Pancorvo, et une partie occupa les mêmes positions qu'avait prises le général Clausel dans sa retraite de l'année précédente, après la bataille des Arapiles. Le roi Joseph jeta une garnison de trois cents hommes dans le fort de Pancorvo, avec quelques approvisionnemens en munitions et en vivres. Le général Clausel descendit l'Ebre jusqu'à Logrono avec les deux divisions qu'il commandait; le général Foy était déjà, avec la sienne et quelques autres troupes, au-delà de Vittoria, pour contenir les différens partis qui infestaient la Biscaye, et compromettaient les communications avec la France.

D'après les rapports des espions et des déserteurs, le roi Joseph s'attendait à être attaqué de front par la grande route de France; tandis qu'au contraire lord Wellington manœuvrait pour tourner la ligne de l'Ebre, comme il avait tourné celle du Duero. Le 15 juin, l'aile gauche et une partie du centre de l'armée anglo-portugaise, traversèrent ce fleuve par les ponts de San-Martino et de Fuente-de-Arenas, se dirigeant par la grande route de Bilbao.

1813. Espagne. Le roi Joseph, soupçonnant un peu trop tard le mouvement dont nous parlons, se décida, le 17, à envoyer le général Reille, avec ses deux divisions et une partie de la cavalerie de l'armée, sur Bilbao. Ce corps, présentant un total de huit mille hommes d'infanterie et de douze cents chevaux, rencontra l'ennemi dans sa marche, et réussit à l'arrêter quelque temps, en se retirant de position en position, et disputant vaillamment le terrain. Arrivé à la route de la Puebla, le général Reille la suivit pour rejoindre le gros de l'armée. C'est ainsi que le roi fut instruit qu'il était tourné par sa droite, et que l'ennemi occupait la communication de Vittoria à Bilbao.

L'armée anglo-portugaise se réunit sur la petite rivière de Bayas; elle flanquait ainsi la ligne de mouvement des Français, et n'était séparée de leur point de concentration à Vittoria, que par une chaîne de hauteurs peu difficile à franchir.

Dans cet état de choses, le roi Joseph commit une faute capitale, en ne prenant point position sur les hauteurs de Salinas et de Mondragon, pour en défendre les défilés; il conservait ainsi la liberté de ses communications avec Baïonne, et il aurait pu y attendre des secours de cette ville et des départemens méridionaux; mais la crainte de compromettre les corps des généraux Foy et Clausel, en quittant un terrain sur lequel on leur avait donné rendez-vous, obligea, dit-on, le roi d'arrêter le reste de l'armée en avant des hauteurs dont nous parlons.

21 juin. *Bataille de Vittoria.* — Le 20, l'armée française vint prendre position devant Vittoria. Cette ville capitale de la province d'Alava est située au milieu d'une plaine de deux lieues d'étendue, bornée à droite par la chaîne des Pyrénées occidentales, à gauche par les petites montagnes qui séparent l'Alava du Senorio de Biscaye. Pour arriver à la Puebla, éloignée de trois lieues de Vittoria, il faut traverser un défilé très-

étroit, et qui ne laisse que le passage de la route. La plaine, d'ailleurs assez inégale, offre plusieurs monticules, sur lesquels on peut poster avantageusement des troupes et du canon. 1813. Espagne.

L'armée française fut disposée de la manière suivante : la droite occupait les hauteurs qui sont devant la petite rivière de Zaderra, au-dessus du village d'Abechucho; le centre s'étendait le long de la rive gauche de la Zadorra, et la gauche derrière cette rivière, entre Arunez et la Puebla de Arganzon, ayant un petit corps détaché dans une position avantageuse, au milieu des hauteurs de la Puebla, afin de soutenir le centre, qui aurait sans cela présenté un point saillant trop faible de ce côté.

Dans cette situation, l'armée couvrait chacune des trois grandes routes qui aboutissent à Vittoria : celle de Logrono par son aile gauche, celle de Madrid par son centre, et celle de Bilbao par sa droite. On a vu qu'avant de traverser l'Ebre, le roi avait détaché le général Foy, avec douze mille hommes, à la droite de Vittoria, dans le Senorio, autant par la nécessité de ramasser des subsistances pour l'armée, que pour tenir en respect les nombreuses bandes de Mina, de Longa et autres chefs. Le général Clausel avait été envoyé, dans le même but, sur Logrono, avec un corps de quinze mille hommes. Ces deux détachemens reduisaient l'armée française en position devant Vittoria, à un peu plus de quarante-cinq mille combattans.

Dans la soirée du 20 juin, lord Wellington, à la suite d'une reconnaissance sur tout le front de la ligne française, fit ses dispositions pour une action générale; et le lendemain, à la pointe du jour, l'armée anglo-portugaise et espagnole, partagée en trois fortes colonnes, s'avança sur les hauteurs qui la séparait de l'armée française. La colonne de droite, sous les ordres du général Hill, culbuta d'abord les postes de cavalerie placés en avant de Puebla; les troupes qui défen-

1813. Espagne. daient ce village et le défilé, furent forcées après une vigoureuse résistance, et rejetées sur le village de Subijana-de-Alba, dont l'ennemi s'empara après avoir passé la Zadorra. Ce premier succès, privant le centre des Français de son principal appui, le général Cole, à la tête du centre de l'armée ennemie, saisissant le moment favorable, traversa également la rivière sur plusieurs ponts qu'on avait eu la négligence de ne pas couper, et attaqua vigoureusement cette partie de la ligne. Soutenu par la réserve aux ordres du général lord Dalhousie, le général Cole poussa le centre français sur Vittoria.

Cependant le corps de gauche ennemi, sous les ordres du général Thomas Graham, ayant fait, dès avant le jour, un long détour pour tourner la droite de l'armée française, se trouva vers neuf heures en présence de la division Sarrut, qui couvrait la route de Bilbao, au-dessus du village d'Abechucho. Cette division se défendit avec la plus grande valeur, et repoussa différentes fois les troupes ennemies que Wellington fit renforcer à plusieurs reprises par des détachemens tirés de son centre. Le général Dijeon, soutenant l'infanterie avec sa division de dragons, exécuta plusieurs charges brillantes, qui forcèrent l'ennemi à rétrograder. Le brave général Sarrut fut tué presqu'au commencement de l'action.

Le roi Joseph, jugeant par la vigueur de l'attaque des Anglais sur sa droite, que ceux-ci cherchaient à se rendre maîtres de la route de Bayonne, fit marcher des troupes pour occuper les deux villages de Gamarra (Major et Menor) sur la Zadorra, où la route touche presque les bords de cette rivière. La possession de ces points le mettait à même de disputer le passage et de couvrir la marche des convois et la retraite de l'armée; mais le général Graham, qui s'était aperçu de ce mouvement, fit avancer sur les deux villages le corps de partisans espagnols commandé par Longa, et une division anglo-

portugaise, tandis que lui-même, avec le reste de ses troupes, attaquait avec une nouvelle vigueur le village d'Abechucho. Gamarra Major fut emporté à la baïonnette par la brigade anglaise du général Robinson. Abechucho le fut également après une assez vive canonnade; mais le général Reille s'étant porté au soutien des divisions engagées avec le reste de son corps d'armée et quatre pièces de canon, arrêta les progrès de l'ennemi sur ce point. 1813. Espagne.

Sur ces entrefaites, le maréchal Jourdan, qui, dès le commencement de l'action s'était porté à la gauche de l'armée française, voyant que cette aile allait être tournée, l'avait fait rapprocher du centre. Quarante-cinq pièces disposées en batterie, continrent pendant quelque temps les masses anglaises; mais une division, au lieu de s'arrêter dans la position qui lui avait été indiquée, ayant continué son mouvement rétrograde, laissa un vide qui mit à découvert le flanc des troupes que commandait le général comte d'Erlon. Le général Hill en profita pour achever de culbuter l'aile gauche française. Dans cette situation critique, le roi Joseph voyant l'ennemi déjà maître de la route de Bayonne, ordonna la retraite par la seule voie qui restait alors, celle de Pampelune.

Mais par la plus fatale imprévoyance, le grand parc de réserve de l'armée où se trouvaient plus de quatre-vingt pièces d'artillerie de différens calibres, et toutes les munitions; le parc de réserve, disons-nous, avait été placé près d'un marais, à quelque distance de Vittoria. Lorsque, vers quatre heures, on envoya l'ordre au directeur de ce parc de commencer son mouvement sur Pampelune, un charriot fut culbuté et renversé de manière à empêcher le convoi d'avancer. En vain veut-on mettre en route les voitures du roi et de la cour, celles où se trouvaient les réfugiés espagnols de toutes les conditions, et les fourgons du trésor; la confusion est au comble; aucune voiture ne peut faire un pas. Dans ce mo-

1813. Espagne

ment, deux escadrons de hussards anglais, qui avaient passé dans l'intérieur des lignes, par la route de Saragosse, se montrent à peu de distance, et plusieurs obus éclatent au milieu de la colonne. Culbutés par les fuyards, qui se sont empressés de quitter les voitures, les soldats d'escorte quittent leurs rangs; ceux du train d'artillerie coupent les traits de leurs chevaux pour s'enfuir plus vite. Quelques-uns, conservant l'espoir de sauver leurs pièces, se jettent sur les côtés de la route, et vont tomber dans des fossés voisins. Des voitures chargées d'effets précieux, des caissons remplis d'argent sont abandonnés, sans que l'on fasse attention à leur valeur. Dans cet affreux tumulte, les malheureux réfugiés espagnols se préparent à mourir sous le fer de leurs compatriotes irrités; ils jettent un dernier regard sur leurs familles tremblantes, et versent des larmes de sang en songeant aux dangers qui menacent ce qu'ils ont de plus cher au monde. Toutefois le plus grand nombre, éprouvant le désir de la conservation, prennent leurs enfans dans leurs bras, entraînent leurs femmes, et cherchent à s'éloigner d'un champ de désolation et de mort. Arrêtés par des pièces abandonnées, des chevaux abattus, des fossés encombrés de débris de voitures et de caissons renversés, on les voit bientôt errer çà et là, poussant des cris de désespoir, implorant la pitié des soldats, les suppliant de ne pas les livrer à l'implacable vengeance des Espagnols. Une épaisse poussière couvre toute l'armée, elle empêche de distinguer les objets les plus rapprochés; le roi Joseph lui-même est séparé de sa suite; le cheval du maréchal Jourdan s'abat. Cependant, au milieu de cet horrible chaos, la générosité du soldat français s'exerce sur les êtres les plus faibles; des femmes, des enfans sont recueillis par des soldats de cavalerie, et portés en croupe ou dans leurs bras.

A sept heures du soir, l'aile gauche des Français était en

1813. Espagne.

leine retraite; quelques corps placés au centre, les deux divisions et la cavalerie de l'armée de Portugal, qui formaient 'aile droite, tenaient encore. Si, dans ce moment, on eut nis les quatre-vingt pièces de réserve en batterie, en les faiant soutenir par la cavalerie et l'infanterie, au lieu de donner ces corps l'ordre de retraite, ainsi qu'on le fit, et qu'on eût nitraillé les troupes légères anglaises qui se montraient à l'aancée, l'armée française pouvait encore arrêter l'ennemi, et eut-être encore espérer la victoire. Mais la fortune jalouse n avait ordonné autrement. Les divisions qui se battaient ecurent l'ordre de prendre la route de Salvatierra, et le hamp de bataille fut abandonné à l'ennemi. Cent vingt pièes d'artillerie, quatre cents caissons avec plus de quatorze mille gargousses, et environ deux millions de cartouches, uinze cents voitures de bagages, parmi lesquelles se trouaient le trésor et tous les équipages du roi Joseph, tombèent au pouvoir des vainqueurs.

La bataille de Vittoria fut perdue par le manque d'ordre t d'ensemble dans les dispositions. L'ennemi était beaucoup plus nombreux que les Français; cependant tout porte à croire que si l'on eût pris d'autres mesures, si l'on eût attendu les quinze mille hommes que commandait le général Clausel, et les douze mille qui étaient dans le Senorio, sous les ordres du général Foy, les alliés eussent pu se repentir de leur attaque. Une défaite forçait Wellington à se retirer sur Ciudad-Rodrigo. Si la marche du général anglais sur la rive droite du Duero, fut savamment calculée, ses manœuvres dans la journée de Vittoria ne méritent pas tout à fait les mêmes éloges. Les Français furent mal attaqués et encore plus mal poursuivis; trois mille hommes de cavalerie fraîche eussent peut-être suffi pour les empêcher de se rallier sous la protection des remparts de Pampelune. Au reste, quelques fautes qu'ait pu commettre lord Wellington, on est

1813. Espagne. contraint de reconnaître que son adversaire n'était pas force à lui disputer la victoire.

La perte des alliés fut de quatre mille hommes. Les Français perdirent six mille tués et blessés, et huit cents prisonniers. Ils ne ramenèrent que quelques pièces d'artillerie.

Fin de juin. *L'armée française évacue le territoire espagnol.* — pendant le général Clausel ayant quitté Logrono, s'était en marche sur Vittoria. Le jour même de la bataille il riva aux portes de cette ville. Ayant reconnu que les Ang s'en étaient rendus maîtres, il se retira promptement, c gnant d'être coupé ; il traversa la Navarre, gagna Sarrago et se retira en France par Jaca et Oleron, sans avoir eu cun combat à livrer. De son côté, le général Foy, en app nant la perte de la bataille, se hâta de réunir ses troupes p marcher sur Tolosa. Il arriva dans cette ville presque même temps que le général Graham, qui s'avançait pour couper la retraite. Après s'être défendu quelque temps cette ville, dont il avait barricadé les rues, le général réussit à effectuer sa retraite sur Irun.

Enivré de son triomphe, l'ennemi perdit un temps p cieux à compter ses trophées, et l'armée française n'avait que faiblement suivie sur la route de Pampelune. Cette p approvisionnée et munie d'une garnison suffisante, fut li à ses propres forces. Après une courte halte sur les gl l'armée continua sa retraite sur les Pyrénées. Sa droite encore en vue de la place, quand la droite et le centr l'ennemi parurent et furent arrêtés par le feu des remp Cette place fut complétement investie dès le 26 par les E gnols. L'armée française atteignit les gorges de Roncevau la vallée de Bastan. Le général Foy quitta Irun, dont il sauter le pont, et rentra sur le territoire français.

Le comte de l'Abisbal, commandant la réserve espagn qui s'était avancé à la suite de l'armée de lord Wellingt

nt fait bombarder le fort de Pancorvo, s'en empara le 1er illet. L'occupation de ce poste rendait libre la communica- n de Vittoria à Burgos. 1813. Espagne.

La place de Saint-Sébastien se trouvant, ainsi que celle Pampelune, abandonnée à elle-même par la retraite de rmée française, lord Wellington se décida à l'assiéger la emière comme la plus voisine de la mer, et comme celle dont prompte réduction, en raison de la facilité des moyens ttaque, lui ouvrirait un point de communication avec ngleterre. Il se fiait au moyen plus lent de la famine pour trer en possession de Pampelune, qu'il fit en conséquence oquer par un petit corps de troupes, et environner d'une nes d'ouvrages très-forts.

Mais avant de continuer le récit des opérations de la cam- gne dans les Pyrénées et sur le territoire français, nous de- ns faire connaître les événemens qui avaient eu lieu en Ca- logne, en Aragon et dans le royaume de Valence, pendant période de temps qui vient de s'écouler, c'est-à-dire pen- nt les six premiers mois de 1813.

Evénemens militaires en C logne, en Aragon et dans Janv.-Avril. *royaume de Valence; con s d'Yecla, de . ar et de astalla.* — Les troupes français d ; de la e de Catalogne, continuellemen pr avec un iniâtre, déployaient toujour cette o : et le é- dité dont elles avaient donné si campagnes précédentes. D j à c d'a- il, un grand nombre de co s d rent lieu sur différens poi c , et rtout l'habileté des chefs et la t nt de l'astuce et de l'audace e re- rettons de ne pouvoir pas en er ons multipliées, et, d'ailleurs, d rt aire. nous suffira dire g L la E

1813. Espagne.

Catalogne, le général Maurice Mathieu, en avant de Barcelone et dans des expéditions assez éloignées de cette place, le général Bertoletti autour de Tarragone, dont il était le gouverneur; enfin, le général Henriot, dans les plaines de Lérida, ajoutèrent à la réputation qu'ils s'étaient acquise.

Il en fut de même en Aragon, où les généraux Severoli dans l'intérieur, Paris sur les frontières de la Navarre, Pannetier sur celles de la Vieille-Castille, battirent constamment les partis qui cherchaient à troubler la tranquillité de cette province, et à intercepter les communications.

Le général Montmarie eut également à soutenir, dans les environs de Sagonte, plusieurs engagemens dont il sut se tirer avec un constant avantage.

Depuis neuf mois, l'armée espagnole sous les ordres du général Elio, et le corps anglais commandé par le général lord Murray, étaient restés inactifs dans leurs positions autour d'Alicante. Vers les derniers jours de mars, ces troupes firent quelques mouvemens pour se rapprocher des camps français: les Espagnols s'approchèrent vers Villena, et les Anglais vinrent occuper Biar et Castalla. Des renforts récemment arrivés de la Sicile et de l'intérieur de la Péninsule, avaient fait prendre aux généraux ennemis cette détermination offensive.

Malgré l'avantage des nouvelles positions occupées par ces forces combinées, le maréchal duc d'Albuféra résolut de prévenir une attaque qui lui paraissait prochaine. Il réunit, à cet effet, par des marches rapides, dans la journée du 11 avril, ses divisions actives autour de Fuente Higuera, sur la frontière du royaume de Murcie.

La division du général Harispe rencontra le même jour, près d'Yecla, deux divisions espagnoles, les battit complétement et leur fit neuf cents prisonniers. Ce succès fut acheté par la perte du chef d'escadron Colson, du quatrième de hus-

sards, l'un des plus intrépides officiers de son arme; le chef de bataillon Heremberger fut blessé grièvement. 1813. Espagne.

Le lendemain, le général Harispe attaqua de nouveau les Espagnols à Villena, et les mit en déroute après un combat opiniâtre. La garnison qu'ils avaient imprudemment jetée dans le fort de Villena, qui n'était alors muni ni d'artillerie ni de vivres, fut obligée de mettre bas les armes et de se constituer prisonnière de guerre.

Les positions escarpées de Biar, défendues par la brigade anglaise du colonel Adams, furent emportées avec la plus grande résolution par les troupes du général Habert.

Après ces échecs successifs qui valurent aux Français près de trois mille prisonniers, un général, deux drapeaux et quelques pièces de canon de montagne, que les Anglais abandonnèrent à Biar, lord Murray, qui avait le commandement en chef de l'armée alliée, la posta sur les montagnes qui dominent Castalla, et un peu en arrière du champ de bataille illustré l'année précédente par la valeur des troupes aux ordres du général Delort [1].

Les positions occupées par l'armée alliée étaient du plus difficile abord; en cas d'échec, elle en trouvait d'aussi favorables à peu de distance, et pouvait effectuer sa retraite de montagne en montagne, jusque sous les murs d'Alicante. Dans cet état de choses, il fallait nécessairement sacrifier beaucoup de soldats pour obtenir des succès sans résultats; et la prudence voulait que le duc d'Albufera s'abstint d'attaquer ses adversaires, en se contentant des avantages glorieux qu'il venait de remporter. Tel fut d'abord son avis; mais entraîné par les sollicitations de quelques-uns de ses généraux, qui répondaient de surmonter tous les obstacles avec les braves qu'ils conduisaient, le maréchal ordonna l'attaque.

[1] Voyez tome XXI, page 93 et suivantes.

1813. Espagne.

Le 13 au matin, les compagnies d'élite des divisions Habert et Robert, l'exécutèrent avec toute la valeur et l'audace qu'on pouvait attendre d'elles. Les Anglais les laissèrent approcher du sommet des montagnes jusqu'à portée de mousquet, et faisant alors un feu terrible, ils jonchèrent bientôt le terrain de morts et de blessés. Cet accueil inattendu força toutes les colonnes à rétrograder précipitamment, et leur perte fut considérable. Le duc d'Albufera revenu à sa première idée par suite de ce déplorable engagement, n'entreprit point de renouveler ses attaques, et se borna à réparer le désordre qui s'était introduit dans ses troupes. Celles-ci effectuèrent leur retraite sur Biar et Villena, dans une attitude si imposante, que les Anglais ne furent point tentés de les poursuivre. Mais ce revers compensait aux yeux des Espagnols les pertes des journées précédentes, et lord Murray ne balança point à s'attribuer l'honneur d'une victoire complète et décisive, bien que de son propre aveu, *il n'en eût recueilli aucun tropliée* [1].

Quelles que soient les fanfaronnades du général anglais, ce nouveau combat de Castalla ne fut qu'une de ces affaires indécises et sans résultats, où la perte est à peu près égale des deux côtés, et dont chaque parti, toujours habile à pallier ses défaites comme à faire valoir ses succès, s'arroge, sans scrupule, toute la gloire. Toutefois, le duc d'Albufera avait atteint son but primitif, qui était de reconnaître les forces de l'armée anglo-espagnole.

Après cette action, les deux armées reprirent les positions respectives qu'elles occupaient précédemment, et dans les

[1] « Je n'ai point appris que nous ayons recueilli quelques trophées, dit le noble lord dans son rapport au généralissime Wellington..... Je n'ai pris aucun canon à l'ennemi..... Nous n'avons pas eu la possibilité de faire des prisonniers, excepté quelques blessés restés en notre pouvoir, et dont on ignore encore le nombre. »

petits combats d'avant-postes qui suivirent, l'avantage demeura toujours aux Français. Lord Murray, avec des forces bien supérieures à celles du maréchal duc d'Albufera, fut encore plus circonspect qu'auparavant, et ne fit pas la moindre tentative pour gagner du terrain. 1813. Espagne.

Enfin, soit qu'il désespérât d'attaquer avec succès une armée dont il avait si récemment éprouvé la valeur et la discipline, soit (ce qui paraît encore plus vraisemblable) que des ordres supérieurs, tenant à un plan offensif et général pour toute la Péninsule, lui eussent assigné subitement une autre destination, le général anglais retira ses troupes, les fit rembarquer le 31 mai à Alicante, pour venir aborder sur les côtes de Catalogne, où, dès le 2 juin, il insultait la place de Tarragone.

Le duc d'Albufera force les Anglais à abandonner le siége de Tarragone. — Autant pour remplir le vide occasioné par le départ du corps anglais, que pour obliger le duc d'Albufera à ne rien détacher de ses propres forces au secours de Tarragone, le duc del Parque était venu rejoindre le général Elio, avec un renfort de quinze mille hommes, tiré des réserves d'Andalousie; il remplaça les troupes britanniques dans le camp retranché de Castalla. Par là, le général en chef espagnol se trouvait en mesure d'attaquer l'armée d'Aragon (dans le cas où le maréchal se déciderait à faire un détachement sur Tarragone), de forcer les faibles lignes du Xucar, et de s'emparer de Valence, dépôt central de toutes les munitions de guerre et de bouche des Français. Juin.

Les opérations des deux corps anglais et espagnol, étaient sans doute bien combinées; mais elles allaient embrasser une ligne de plus de quatre-vingt lieues, sur laquelle le duc d'Albufera n'avait pas, à la vérité, les moyens d'opposer une résistance efficace.

Les principales fortifications de Tarragone ayant été rasées,

1813. Espagne. parce qu'elles exigeaient une garnison trop nombreuse, lord Murray pouvait surprendre cette place par le débarquement inopiné de ses troupes, et l'enlever par un coup de main. Cet espoir était d'autant mieux fondé, que le général Lascy, commandant l'armée espagnole de Catalogne, avait les moyens de réunir des forces imposantes pour concourir à l'entreprise. La jonction des Anglais et des Espagnols effectuée sous les murs de Tarragone, le général Decaen n'était pas en mesure de secourir cette place à temps; et cependant sa conservation était, pour les Français, de la plus haute importance. Si lord Murray parvenait à s'en rendre maître, il est évident que la communication entre l'armée d'Aragon et le corps de Catalogne se trouvait coupée, et que le duc d'Albufera se voyait contraint d'évacuer en toute hâte le royaume de Valence; d'un autre côté, cet événement prolongeait indéfiniment la résistance des Catalans, devenus plus audacieux que jamais, après avoir recouvré un de leurs principaux boulevards, qui leur assurait un débouché commode, et au moyen duquel ils ne pouvaient manquer nulle part de vivres, d'armes et de munitions.

Le général Elio et lord Murray, dont les opérations étaient coïncidentes, pouvaient attaquer les Français aux deux extrémités et au centre de leur longue ligne, se porter sur leurs derrières et sur leurs flancs, et intercepter les communications. Battus sur un point, il était facile aux Anglais de se porter rapidement sur un autre, à l'aide de leur flotte. Un seul combat avantageux décidait du succès de cette grande opération.

La position du duc d'Albufera était d'autant plus critique, que le fort San-Felipe de Balaguer, qui domine la seule route praticable pour les voitures entre Valence et Tarragone, investi aussitôt après le débarquement des Anglais, venait de tomber, le 7 juin, en leur pouvoir. Ce poste essentiel, dé-

endu par une faible garnison commandée par un lieutenant, 1813.
ivait résisté pendant cinq jours; mais l'explosion du magasin Espagne.
poudre décida sa reddition. Aucune brèche, toutefois, n'é-
ait ouverte aux murs; un officier plus résolu et plus dévoué,
onservant l'espoir d'être promptement délivré, eût prolongé
ne résistance qui pouvait influer si fortement sur les destins
le l'armée d'Aragon et du corps de Catalogne.

Cependant le maréchal français, informé de l'embarque-
nent des Anglais à Alicante, était parti à marches forcées
our secourir Tarragone, emmenant avec lui la division
Musnier, la brigade du général Pannetier, et la réserve de
avalerie aux ordres du général Daigremont. A Valdellos,
es chevau-légers westphaliens culbutèrent un régiment de
ragons qui s'y trouvait détaché. Un bataillon du cinquième
léger repoussa à lui seul cinq bataillons anglais jusqu'à l'Os-
pitalet; le général Maurice Mathieu, conformément aux
ordres qu'il avait reçus de seconder ce mouvement, arriva
par Villafranca et menaça de couper aux Anglais leur point
de débarquement, en se portant sur Salou et l'Ospitalet. Des
feux allumés sur toutes les montagnes environnantes, aver-
tirent la brave garnison de Tarragone, qui depuis dix jours
et dix nuits repoussait avec une rare constance, tous les ef-
forts dirigés sur une place démantelée et réduite à une en-
ceinte sans fossés, que les troupes réunies du maréchal duc
d'Albufera et du général Maurice Mathieu allaient la dé-
livrer.

Ces marches exécutées avec tant de précision répandirent la
terreur parmi les Anglais, et le 12 juin ils se rembarquèrent
en toute hâte, après avoir abandonné trente pièces de canon,
ainsi que d'immenses provisions de vivres, coupé les jarrets
à bon nombre de chevaux, et fait sauter le fort de Balaguer;
dans le trajet de la côte de Balaguer à Alicante, dix-huit bâti-
mens de transports échouèrent sur les sables de l'embouchure

1813. Espagne. de l'Ebre, et une frégate de quarante-quatre canons se perdit devant le grao de Murviedro.

13 juin. *Combat du Xucar.* — Pendant cette expédition, le général Harispe à la tête de deux divisions et de la brigade de cavalerie du général Delort, arrêtait, sur le Xucar, les forces réunies d'Elio et du duc del Parque. Dès le 10, le général Harispe avait replié ses postes pour occuper les positions retranchées de la rive gauche du fleuve que nous venons de nommer. Le général Elio suivit avec une nombreuse cavalerie, ce mouvement rétrograde qui s'effectuait dans le plus grand ordre. Le 11, le général Mesclop, pressé vivement, fit volte-face, chargea l'ennemi à la tête d'un escadron du quatrième de hussards, lui tua une trentaine d'hommes, et lui fit autant de prisonniers, parmi lesquels le colonel irlandais, O'Ronam, chef d'état-major du général Elio.

Le 13, l'ennemi fort de vingt-cinq mille hommes, s'avança sur deux colonnes par les routes d'Alberique et d'Alcira, et vint occuper, sur la rive droite, les hauteurs qui dominent le Xucar. Le général Elio tenta vainement de s'emparer d'une maison crénelée qui défendait le passage du fleuve. Quatre-vingt voltigeurs résistèrent pendant six heures à trois mille hommes et au feu meurtrier de plusieurs batteries. Cette belle défense ayant donné au général Harispe le temps de réunir sa division, il repassa sur la rive droite, vint débloquer la maison crénelée, et présenta, quoiqu'inférieur en forces, le combat à l'ennemi. Une vive canonnade s'engagea alors de part et d'autre; quelques escadrons ennemis placés à l'entrée de la plaine, furent facilement culbutés par la cavalerie du général Delort; mais l'infanterie espagnole restant constamment en bataille sur des hauteurs escarpées, à droite et à gauche de la route, il fut impossible d'entreprendre de les débusquer. Tandis que le général Harispe provoquait inutilement l'ennemi au combat, le général Habert

me de chasseurs et hussards; l'artillerie avait cent pièces le canon. 1813. Espagne.

L'armée ennemie, composée d'une foule d'élémens différens, comptait quatre-vingt-dix mille fantassins (non compris le corps espagnol chargé du blocus de Pampelune), et vingt mille chevaux.

Secondé par les autorités locales et le commerce de Bayonne, le duc de Dalmatie ne tarda pas à réorganiser le service administratif, et à assurer les subsistances et la solde journalière de ses troupes, en même temps qu'il donnait ses soins à des objets non moins importans. Nous avons déjà dit que Bayonne n'était point en état de défense; ses remparts se trouvaient dégarnis d'artillerie et dégradés; la citadelle n'était pas mieux pourvue. Le maréchal donna des ordres, non-seulement pour l'armement des fortifications déjà existantes, mais encore pour l'élévation de nouveaux ouvrages extérieurs. On fit le tracé de plusieurs camps retranchés, à l'abri desquels un corps considérable de troupes pût défendre les approches de la place. Ces travaux furent poussés avec une extrême activité, et Bayonne, qui n'avait été considéré jusqu'alors que comme une place du troisième ordre, parut devoir être bientôt un des plus respectables boulevarts de la France. Les places ou forts de Saint-Jean-Pied-de-Port, Navarreins, Socoa, Lourdes, furent également armés et approvisionnés.

Commencement du siége de Saint-Sébastien. — Cependant l'armée ennemie, suivant les divisions françaises dans leur retraite, avait paru presque aussitôt qu'elles sur les Pyrénées, depuis l'embouchure de la Bidassoa, jusqu'en arrière de Saint-Jean-Pied-de-Port. Elle occupait les cols de Berra, de Maya, de Roncevaux, et les débouchés des vallées de Bastan, de Baigorry. On sait déjà que les places de Juillet.

1813. Espagne. Pampelune et de Saint-Sébastien avaient été étroitement bloquées dans les derniers jours de juin, et que toute l'attention de lord Wellington s'était portée sur la dernière de ces forteresses, dont la possession était infiniment importante pour les alliés, afin d'y appuyer la gauche de leur ligne, et surtout pour avoir un port qui pût recevoir les convois venant d'Angleterre, et errant dans le golfe de Gascogne, si fertile en naufrages. En conséquence, le général sir Thomas Graham, à la tête d'un corps de quinze mille hommes, Anglais, Portugais et Espagnols, fut chargé d'en faire le siége.

Le général Emmanuel Rey, gouverneur de Saint-Sébastien, avait avec lui une garnison d'environ trois mille hommes. Dès le 28, l'ennemi parut devant la place, établit ses logemens, et mit en batterie trente-cinq bouches à feu, destinées à ruiner les défenses et à faire brèche. Les assiégés, ayant fait une sortie le 3 juillet et une autre le 6, détruisirent une partie des travaux que l'ennemi avait commencés. Toutefois celui-ci réussit à ouvrir une brèche, et envoya, le 22, un parlementaire, pour sommer le général Rey, qui, refusant de l'entendre, se disposa à soutenir l'assaut.

Journellement informé des progrès de l'ennemi devant Saint-Sébastien, et de la position critique où cette place allait se trouver, le duc de Dalmatie savait également que celle de Pampelune n'avait des vivres que pour quarante jours. Il y en avait déjà trente que cette forteresse était bloquée, lorsque le maréchal se décida à exécuter les ordres de l'empereur, qui lui prescrivaient de reprendre l'offensive, et de forcer l'ennemi, par une attaque brusque et inattendue, à abandonner les frontières de France, et par suite le siége des deux forteresses dont nous parlons; ce mouvement, en ouvrant le chemin de l'Espagne à l'armée française des Pyrénées, dégageait le duc d'Albufera en Catalogne.

1813. Espagne. 25 juillet.

L'armée française reprend l'offensive; bataille de Çubiry. — Le duc de Dalmatie, ayant donné avis de son entreprise au général Rey, afin que celui-ci prît ses mesures en conséquence, rassembla à Saint-Jean-Pied-de-Port, du 20 au 24 juillet, les divisions Foy, Lamartinière et Maucune, appartenant à l'aile droite, et les divisions Conroux, Vander-Maesen, Taupin et Abbé, formant l'aile gauche. Le comte d'Erlon reçut en même temps des instructions pour attaquer à jour fixe, avec les divisions du centre Darricau, Maransin et d'Armagnac, le col de Maya; tandis que le général Villate, avec dix mille hommes de réserve, contiendrait l'ennemi sur la Basse-Bidassoa. Malgré la difficulté des chemins, que les pluies avaient rendus presque impraticables, la cavalerie et l'artillerie rejoignirent également à Saint-Jean-Pied-de-Port.

L'armée française se trouvait occuper une ligne de près de onze lieues d'étendue. Le 25 juillet avant le jour, le général Reille prit, avec l'aile droite, la route qui conduit au passage de Lindus. Le soir du même jour, le général Clausel, marchant avec l'aile gauche par la route directe de Pampelune, chassa l'ennemi d'une forte position qu'il occupait en avant du défilé d'Altobiscar, et parut au pied du col d'Ibagnetta. Dans la nuit, l'ennemi abandonna les deux positions de Lindus et d'Ibagnetta, pour se retirer sur le gros de l'armée, en position devant Çubiry, point de jonction des deux routes qui conduisent à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Le général Reille, qu'un fort brouillard empêchait d'éclairer la droite de l'armée et de se lier avec le comte d'Erlon, fut contraint d'obliquer à l'est, pour rejoindre à Lincoin la colonne du général Clausel : il s'établit à Espinal. Le 26 au soir, le duc de Dalmatie fut informé, par le comte d'Erlon, que le col de Maya avait été enlevé la veille par les divisions

1813. Espagne. dès le matin sur le terrain, manœuvrant sur la droite de l'ennemi, il aurait décidé la victoire.

L'armée française se mit en retraite le 28, au point du jour: la colonne du général Reille dans la direction de Saint-Jean-Pied-de-Port; celle du général Clausel obliquant à gauche vers Echalar et Sarre, et celle du comte d'Erlon par le chemin qu'elle venait de parcourir vers Maya. Lord Wellington fit marcher deux corps de troupes sur leurs traces. Pressées à la gauche par les Anglais, les divisions françaises rencontrèrent, dans la journée du 28, le corps de Mina qui les avait devancées pour leur couper la retraite; mais ce mouvement ne pouvait rallentir que faiblement leur marche, et elles continuèrent leur route après avoir laissé quelques voitures de bagages dans les mains du hardi chef des guerillas. Les généraux Reille et Clausel débouchèrent le 29, sur Saint-Jean-Pied-de-Port et Ascain, tandis que le comte d'Erlon atteignait Urdax et ses premières positions en avant d'Ainhoué.

Ainsi se termina, en cinq jours, la marche sur Pampelune. Couronnée par le succès, elle eût passé pour une opération militaire du premier ordre. La lenteur et le défaut d'ensemble, l'hésitation dans les mouvemens du 27 au soir, la firent échouer; elle coûta à l'armée française près de huit mille hommes hors de combat, parmi lesquels plusieurs officiers généraux. La perte de l'ennemi fut bien moins considérable, et le succès redoubla la confiance qui l'animait depuis Vittoria.

Pendant que le maréchal Soult pénétrait en Navarre et faisait à Çubiry des efforts aussi infructueux pour obliger lord Wellington à abandonner sa ligne sur les Pyrénées, les garnisons de Pampelune et de Saint-Sébastien n'étaient point restées dans l'inaction. Le départ de la plupart des troupes qui entouraient la première de ces places, pour se porter le 26 à la rencontre des Français, lui permit de faire une sortie à

ncourage cet élan d'humanité, tandis que le général anglais, 1813.
vec plusieurs de ses officiers, placé sur l'épaulement de sa Espagne.
ranchée, observe avec autant d'admiration que de surprise,
ne conduite si peu commune [1].

La perte de l'ennemi dans cette journée, fut évaluée à neuf cents hommes restés dans les revêtemens et dans les défenses avancées. Plusieurs centaines de prisonniers et de blessés furent en outre recueillis dans la place.

Voulant profiter de ses succès et des bonnes dispositions de la garnison de Saint-Sébastien, le général Rey ordonna, le 27, une sortie. Cette expédition fut confiée à l'adjudant-commandant Songeon, chef de l'état-major de la place, et qui se trouvait chargé du commandement des ouvrages de gauche dans la mémorable journée du 25. Ce brave officier, après avoir nettoyé les boyaux ennemis du côté des faubourgs brûlés de Sainte-Catherine et de Saint-Martin, et refoulé les assiégeans assez loin de la place, y rentra au bout de trois quarts d'heure, avec sa colonne et cent quatre-vingts prisonniers; sa perte fut de six hommes tués et trente-deux blessés: lui-même avait reçu deux balles. L'ennemi avait eu un nombre à peu-près égal de tués et de blessés.

Après ce brillant fait d'armes, la valeureuse garnison de Saint-Sébastien continua de disputer opiniâtrement à l'ennemi la possession d'une place qui ne présentait plus qu'un monceau de cendres et de ruines.

Cependant, comme tout portait à croire que le général anglais ne tarderait pas à s'en rendre maître, le duc de Dalmatie résolut de tenter un second effort pour la débloquer. Dans la nuit du 30 au 31 août, deux fortes colonnes d'attaque furent formées, l'une sous la Basse-Bidassoa, commandée par le

[1] Un parlementaire vint le lendemain, au nom du général Graham, remercier le général Rey des soins généreux que la garnison avait prodigués, après l'assaut, aux blessés anglais.

1813. Espagne. général Reille, et composée des divisions Foy, Lamartinière et Maucune; l'autre, sous les ordres du général Clausel, et composée des divisions Taupin, Vandermaessen, d'Armagnac et Maransin, se réunit en avant d'Ascain; la réserve du général Villate se disposait également à agir au centre de la ligne; la division Conroux garda le débouché de Sarre; le général Abbé, celui d'Urdax et de la Haute-Nivelle.

31 août. *Nouveau mouvement offensif de l'armée française pour débloquer Saint-Sébastien*; *affaire d'Irun*. — Le 31, au point du jour, les colonnes françaises se mirent en mouvement. Les corps des généraux Villate et Reille, ayant passé la Bidassoa au gué vers Biriatu, rencontrèrent bientôt l'ennemi et firent des efforts inouis pour enlever la gauche de ses positions en avant d'Irun, et pour se rapprocher de Saint-Sébastien; mais Wellington, informé à temps des projets du duc de Dalmatie, avait renforcé, en avant de la Basse-Bidassoa, sa ligne de gauche qui couvrait le siége, en même temps qu'il donnait l'ordre au corps faisant face aux divisions Conroux et Abbé, à Sarre et à Urdax, de marcher en avant, d'attaquer eux-mêmes pour donner de l'inquiétude au maréchal sur ce point, et jeter du vague dans ses opérations. Les généraux Reille et Villate ne purent surmonter les obstacles qui leur furent opposés; mais le général Clausel qui, avec ses quatre divisions, avait franchi la Bidassoa au-dessous de Berra, fut plus heureux dans l'attaque du col du même nom. Les alliés abordés de front et tournés par leur flanc, se virent contraints d'abandonner ce col après des pertes considérables. Toutefois, le peu de succès de la gauche et du centre força bientôt le général Clausel à s'arrêter. Le général Conroux, assez mollement attaqué en avant de Sarre, n'eut pas de peine à se maintenir; il n'en fut pas de même de la division Abbé, dont une brigade, chargée par un corps nombreux de Portugais, fut obligée d'aban-

donner ses positions d'Urdax, et de se concentrer en avant d'Ainhoué; le général Raymond, qui la commandait, fut blessé assez grièvement. 1813. Espagne.

Pendant que les opérations présentaient des succès plus ou moins satisfaisans sur les divers points de la ligne, le général Rey, prévenu du mouvement que le maréchal opérait en sa faveur, essayait de le seconder. Le 30, les dispositions des assiégeans, qui cherchaient à adoucir les rampes des brèches, annonçaient un assaut pour le lendemain. Le gouverneur de Saint-Sébastien, dont l'activité augmentait avec les dangers, se prépara de son côté à bien recevoir l'ennemi. Le 31, à la pointe du jour, le feu des batteries, très-vif la veille, recommença de nouveau. En même temps, les assiégés aperçurent beaucoup de mouvement dans les tranchées. A dix heures et demie, la marée étant basse, l'ennemi commença à déboucher de ses boyaux; quelques minutes après, une mine qui aboutissait à quelques toises de la gorge des tranchées, éclata et fit beaucoup de mal aux colonnes, qui continuèrent, toutefois, après un court intervalle, de défiler sous un feu non interrompu de mousqueterie, d'obus et de mitraille. Les Anglais abordèrent franchement les brèches du bastion Saint-Jean et du saillant de la courtine, et malgré les plus grands efforts, ne purent parvenir à s'y établir. Quatre fois l'ennemi réitère ses assauts, fait succéder des troupes fraîches à celles qui ont déjà donné, et quatre fois il est écrasé par les obus, les grenades, et repoussé avec une perte considérable. On se bat pendant plus de trois heures avec un acharnement difficile à décrire. Le capitaine d'artillerie Duhamel établit une pièce de 8 dans la casemate du cavalier, et la dirige, tandis que le capitaine Gosse, commandant l'artillerie de l'ouvrage à cornes, s'établit à découvert sur le terrein-plein de la courtine, avec une pièce de 4, et mitraille les troupes qui montent à l'assaut. Ces feux

1813. Espagne. croisés, réunis à ceux des brèches, portent le ravage dans les rangs ennemis. Dans le même temps, quelques pièces, un mortier et un obusier tirent du fort, avec un succès complet, dans les tranchées et en avant des brèches. Cependant l'artillerie des assiégeans ne demeure pas oisive et foudroie les assiégés; mais ceux-ci, fermes à leurs postes, voient sans être intimidés, tomber à leurs côtés un grand nombre de leurs braves camarades; officiers et soldats rivalisent d'intrépidité et de dévouement; à leur tête se distinguent le général Rey et l'adjudant-commandant Songeon [1]. Enfin, rebutés par les pertes énormes qu'ils avaient faites, et par l'inutilité de leurs efforts, les Anglais étaient sur le point de faire leur retraite, lorsqu'un de leurs projectiles vient mettre sur la courtine, le feu à des artifices destinés à être jetés aux assiégeans. Un grand nombre de grenadiers des premier et vingt-deuxième de ligne et quelques sapeurs, sont tués par cette explosion. Le chef de bataillon Cramaille, qui commandait à la brèche, et cinq autres officiers, sont brûlés ou grièvement blessés. A la faveur du désordre inséparable d'un pareil événement, l'ennemi reprend courage et se résout à tenter un cinquième assaut. Une colonne portugaise traverse les sables et la rivière sous le feu le plus meurtrier, se dirige vers l'extrême gauche de la brèche, et parvient à s'établir sur la petite brèche, à l'extrémité du chemin de ronde et dans les décombres des maisons, à la gauche de la grande brèche, d'où elle ne peut être délogée.

Instruit des progrès de l'ennemi, qui, par sa position,

[1] A ce dernier assaut, l'adjudant-commandant Songeon se porta, à plusieurs reprises, sur la brèche, à la tête des troupes, les animant du geste et de la voix : « Vive l'empereur! en avant l'honneur français! » s'écriait-il, son chapeau au bout de son épée, et un tambour à ses côtés battant la charge. Ce mouvement électrique allait avoir les suites les plus avantageuses, lorsque l'explosion sur la courtine eut lieu, et força la colonne française à se retirer dans le fort Lamothe.

ournait une partie des défenses de l'intérieur de la ville, le général Rey fit alors évacuer la droite de la brèche, et donna l'ordre de faire la retraite en arrêtant l'ennemi aux traverses de la courtine, afin de protéger la rentrée des postes extérieurs; la garnison dut gagner le fort Lamothe par le port. Ce mouvement s'exécuta sans confusion et sans trouble, et le soir du même jour, les troupes renfermées dans le château avaient pris leurs nouvelles positions sur les points qu'elles étaient destinées à défendre. 1813. Espagne.

A l'exception du chef de bataillon Brion, commandant l'artillerie, et du commandant Thomas, du trente-quatrième de ligne, tous les chefs de corps avaient été tués ou blessés depuis le commencement du siége, ainsi que tous les officiers du génie, des sapeurs et des pionniers. Le lieutenant du génie, Gobelet, restait seul pour commander cette arme.

La perte des assiégés, dans la journée du 31 août, avait été de six cents quarante hommes tués ou blessés, dont vingt-quatre officiers. Celle des Anglais s'élevait à deux mille huit cents hommes, dont cinquante officiers. Le colonel Feltcher, commandant l'artillerie, avait été tué; le lieutenant-général Leith, et les majors-généraux Robinson et Oswald étaient au nombre des blessés.

Occupation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. 31 août. —La retraite de la garnison dans le fort Lamothe, laissant à l'ennemi la faculté d'occuper la ville, les Anglo-Portugais s'y précipitèrent avec l'ardeur et dans le désordre de troupes auxquelles on a promis le pillage.

Des historiens étrangers et de mauvaise foi se sont plus à tracer, en plusieurs occasions, un tableau exagéré des vexations et de la licence effrénée dont les troupes françaises se seraient rendues coupables, selon eux, dans la Péninsule; mais aucun de ces récits mensongers n'approche des atrocités celles que les Anglo-Portugais commirent alors dans la ville

1813. Espagne. croisés, réunis à ceux des brèches, portent le ravage dans les rangs ennemis. Dans le même temps, quelques pièces, un mortier et un obusier tirent du fort, avec un succès complet, dans les tranchées et en avant des brèches. Cependant l'artillerie des assiégeans ne demeure pas oisive et foudroie les assiégés; mais ceux-ci, fermes à leurs postes, voient sans être intimidés, tomber à leurs côtés un grand nombre de leurs braves camarades; officiers et soldats rivalisent d'intrépidité et de dévouement; à leur tête se distinguent le général Rey et l'adjudant-commandant Songeon [1]. Enfin, rebutés par les pertes énormes qu'ils avaient faites, et par l'inutilité de leurs efforts, les Anglais étaient sur le point de faire leur retraite, lorsqu'un de leurs projectiles vient mettre sur la courtine, le feu à des artifices destinés à être jetés aux assiégeans. Un grand nombre de grenadiers des premier et vingt-deuxième de ligne et quelques sapeurs, sont tués par cette explosion. Le chef de bataillon Cramaille, qui commandait à la brèche, et cinq autres officiers, sont brûlés ou grièvement blessés. A la faveur du désordre inséparable d'un pareil événement, l'ennemi reprend courage et se résout à tenter un cinquième assaut. Une colonne portugaise traverse les sables et la rivière sous le feu le plus meurtrier, se dirige vers l'extrême gauche de la brèche, et parvient à s'établir sur la petite brèche, à l'extrémité du chemin de ronde et dans les décombres des maisons, à la gauche de la grande brèche, d'où elle ne peut être délogée.

Instruit des progrès de l'ennemi, qui, par sa position,

[1] A ce dernier assaut, l'adjudant-commandant Songeon se porta, à plusieurs reprises, sur la brèche, à la tête des troupes, les animant du geste et de la voix : « Vive l'empereur! en avant l'honneur français! » s'écriait-il, son chapeau au bout de son épée, et un tambour à ses côtés battant la charge. Ce mouvement électrique allait avoir les suites les plus avantageuses, lorsque l'explosion sur la courtine eut lieu, et força la colonne française à se retirer dans le fort Lamothe.

it une partie des défenses de l'intérieur de la ville, le 1813.
Rey fit alors évacuer la droite de la brèche, et donna Espagne.
de faire la retraite en arrêtant l'ennemi aux traverses
ourtine, afin de protéger la rentrée des postes exté-
la garnison dut gagner le fort Lamothe par le port.
ivement s'exécuta sans confusion et sans trouble, et
du même jour, les troupes renfermées dans le château
pris leurs nouvelles positions sur les points qu'elles
destinées à défendre.

exception du chef de bataillon Brion, commandant
rie, et du commandant Thomas, du trente-quatrième
e, tous les chefs de corps avaient été tués ou blessés
le commencement du siége, ainsi que tous les officiers
ie, des sapeurs et des pionniers. Le lieutenant du
Gobelet, restait seul pour commander cette arme.

perte des assiégés, dans la journée du 31 août, avait
six cents quarante hommes tués ou blessés, dont vingt-
officiers. Celle des Anglais s'élevait à deux mille huit
ommes, dont cinquante officiers. Le colonel Feltcher,
ndant l'artillerie, avait été tué; le lieutenant-général
et les majors-généraux Robinson et Oswald étaient
ibre des blessés.

upation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. 31 août.

retraite de la garnison dans le fort Lamothe, laissant
emi la faculté d'occuper la ville, les Anglo-Portugais
icipitèrent avec l'ardeur et dans le désordre de troupes
elles on a promis le pillage.

historiens étrangers et de mauvaise foi se sont plus à
, en plusieurs occasions, un tableau exagéré des vexa-
et de la licence effrénée dont les troupes françaises se
nt rendues coupables, selon eux, dans la Péninsule;
ucun de ces récits mensongers n'approche des atrocités
que les Anglo-Portugais commirent alors dans la ville

1813. Espagne. croisés, réunis à ceux des brèches, portent le ravage dans les rangs ennemis. Dans le même temps, quelques pièces, un mortier et un obusier tirent du fort, avec un succès complet, dans les tranchées et en avant des brèches. Cependant l'artillerie des assiégeans ne demeure pas oisive et foudroie les assiégés; mais ceux-ci, fermes à leurs postes, voient sans être intimidés, tomber à leurs côtés un grand nombre de leurs braves camarades; officiers et soldats rivalisent d'intrépidité et de dévouement; à leur tête se distinguent le général Rey et l'adjudant-commandant Songeon [1]. Enfin, rebutés par les pertes énormes qu'ils avaient faites, et par l'inutilité de leurs efforts, les Anglais étaient sur le point de faire leur retraite, lorsqu'un de leurs projectiles vient mettre sur la courtine, le feu à des artifices destinés à être jetés aux assiégeans. Un grand nombre de grenadiers des premier et vingt-deuxième de ligne et quelques sapeurs, sont tués par cette explosion. Le chef de bataillon Cramaille, qui commandait à la brèche, et cinq autres officiers, sont brûlés ou grièvement blessés. A la faveur du désordre inséparable d'un pareil événement, l'ennemi reprend courage et se résout à tenter un cinquième assaut. Une colonne portugaise traverse les sables et la rivière sous le feu le plus meurtrier, se dirige vers l'extrême gauche de la brèche, et parvient à s'établir sur la petite brèche, à l'extrémité du chemin de ronde et dans les décombres des maisons, à la gauche de la grande brèche, d'où elle ne peut être délogée.

Instruit des progrès de l'ennemi, qui, par sa position,

[1] A ce dernier assaut, l'adjudant-commandant Songeon se porta, à plusieurs reprises, sur la brèche, à la tête des troupes, les animant du geste et de la voix : « Vive l'empereur! en avant l'honneur français! » s'écriait-il, son chapeau au bout de son épée, et un tambour à ses côtés battant la charge. Ce mouvement électrique allait avoir les suites les plus avantageuses, lorsque l'explosion sur la courtine eut lieu, et força la colonne française à se retirer dans le fort Lamothe.

tournait une partie des défenses de l'intérieur de la ville, le général Rey fit alors évacuer la droite de la brèche, et donna l'ordre de faire la retraite en arrêtant l'ennemi aux traverses de la courtine, afin de protéger la rentrée des postes extérieurs; la garnison dut gagner le fort Lamothe par le port. Ce mouvement s'exécuta sans confusion et sans trouble, et le soir du même jour, les troupes renfermées dans le château avaient pris leurs nouvelles positions sur les points qu'elles étaient destinées à défendre. 1813. Espagne.

A l'exception du chef de bataillon Brion, commandant l'artillerie, et du commandant Thomas, du trente-quatrième de ligne, tous les chefs de corps avaient été tués ou blessés depuis le commencement du siége, ainsi que tous les officiers du génie, des sapeurs et des pionniers. Le lieutenant du génie, Gobelet, restait seul pour commander cette arme.

La perte des assiégés, dans la journée du 31 août, avait été de six cents quarante hommes tués ou blessés, dont vingt-quatre officiers. Celle des Anglais s'élevait à deux mille huit cents hommes, dont cinquante officiers. Le colonel Feltcher, commandant l'artillerie, avait été tué; le lieutenant-général Leith, et les majors-généraux Robinson et Oswald étaient au nombre des blessés.

Occupation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. 31 août. —La retraite de la garnison dans le fort Lamothe, laissant à l'ennemi la faculté d'occuper la ville, les Anglo-Portugais s'y précipitèrent avec l'ardeur et dans le désordre de troupes auxquelles on a promis le pillage.

Des historiens étrangers et de mauvaise foi se sont plus à tracer, en plusieurs occasions, un tableau exagéré des vexations et de la licence effrénée dont les troupes françaises se seraient rendues coupables, selon eux, dans la Péninsule; mais aucun de ces récits mensongers n'approche des atrocités celles que les Anglo-Portugais commirent alors dans la ville

1813. Espagne. croisés, réunis à ceux des brèches, portent le ravage dans les rangs ennemis. Dans le même temps, quelques pièces, un mortier et un obusier tirent du fort, avec un succès complet, dans les tranchées et en avant des brèches. Cependant l'artillerie des assiégeans ne demeure pas oisive et foudroie les assiégés; mais ceux-ci, fermes à leurs postes, voient sans être intimidés, tomber à leurs côtés un grand nombre de leurs braves camarades; officiers et soldats rivalisent d'intrépidité et de dévouement; à leur tête se distinguent le général Rey et l'adjudant-commandant Songeon [1]. Enfin, rebutés par les pertes énormes qu'ils avaient faites, et par l'inutilité de leurs efforts, les Anglais étaient sur le point de faire leur retraite, lorsqu'un de leurs projectiles vient mettre sur la courtine, le feu à des artifices destinés à être jetés aux assiégeans. Un grand nombre de grenadiers des premier et vingt-deuxième de ligne et quelques sapeurs, sont tués par cette explosion. Le chef de bataillon Cramaille, qui commandait à la brèche, et cinq autres officiers, sont brûlés ou grièvement blessés. A la faveur du désordre inséparable d'un pareil événement, l'ennemi reprend courage et se résout à tenter un cinquième assaut. Une colonne portugaise traverse les sables et la rivière sous le feu le plus meurtrier, se dirige vers l'extrême gauche de la brèche, et parvient à s'établir sur la petite brèche, à l'extrémité du chemin de ronde et dans les décombres des maisons, à la gauche de la grande brèche, d'où elle ne peut être délogée.

Instruit des progrès de l'ennemi, qui, par sa position,

[1] A ce dernier assaut, l'adjudant-commandant Songeon se porta, à plusieurs reprises, sur la brèche, à la tête des troupes, les animant du geste et de la voix : « Vive l'empereur! en avant l'honneur français! » s'écriait-il, son chapeau au bout de son épée, et un tambour à ses côtés battant la charge. Ce mouvement électrique allait avoir les suites les plus avantageuses, lorsque l'explosion sur la courtine eut lieu, et força la colonne française à se retirer dans le fort Lamothe.

tournait une partie des défenses de l'intérieur de la ville, le général Rey fit alors évacuer la droite de la brèche, et donna l'ordre de faire la retraite en arrêtant l'ennemi aux traverses de la courtine, afin de protéger la rentrée des postes extérieurs; la garnison dut gagner le fort Lamothe par le port. Ce mouvement s'exécuta sans confusion et sans trouble, et le soir du même jour, les troupes renfermées dans le château avaient pris leurs nouvelles positions sur les points qu'elles étaient destinées à défendre. 1813. Espagne.

A l'exception du chef de bataillon Brion, commandant l'artillerie, et du commandant Thomas, du trente-quatrième de ligne, tous les chefs de corps avaient été tués ou blessés depuis le commencement du siége, ainsi que tous les officiers du génie, des sapeurs et des pionniers. Le lieutenant du génie, Gobelet, restait seul pour commander cette arme.

La perte des assiégés, dans la journée du 31 août, avait été de six cents quarante hommes tués ou blessés, dont vingt-quatre officiers. Celle des Anglais s'élevait à deux mille huit cents hommes, dont cinquante officiers. Le colonel Feltcher, commandant l'artillerie, avait été tué; le lieutenant-général Leith, et les majors-généraux Robinson et Oswald étaient au nombre des blessés.

Occupation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. 31 août. —La retraite de la garnison dans le fort Lamothe, laissant à l'ennemi la faculté d'occuper la ville, les Anglo-Portugais s'y précipitèrent avec l'ardeur et dans le désordre de troupes auxquelles on a promis le pillage.

Des historiens étrangers et de mauvaise foi se sont plus à tracer, en plusieurs occasions, un tableau exagéré des vexations et de la licence effrénée dont les troupes françaises se seraient rendues coupables, selon eux, dans la Péninsule; mais aucun de ces récits mensongers n'approche des atrocités réelles que les Anglo-Portugais commirent alors dans la ville

1813. Espagne. croisés, réunis à ceux des brèches, portent le ravage dans les rangs ennemis. Dans le même temps, quelques pièces, un mortier et un obusier tirent du fort, avec un succès complet, dans les tranchées et en avant des brèches. Cependant l'artillerie des assiégeans ne demeure pas oisive et foudroie les assiégés; mais ceux-ci, fermes à leurs postes, voient sans être intimidés, tomber à leurs côtés un grand nombre de leurs braves camarades; officiers et soldats rivalisent d'intrépidité et de dévouement; à leur tête se distinguent le général Rey et l'adjudant-commandant Songeon [1]. Enfin, rebutés par les pertes énormes qu'ils avaient faites, et par l'inutilité de leurs efforts, les Anglais étaient sur le point de faire leur retraite, lorsqu'un de leurs projectiles vient mettre sur la courtine, le feu à des artifices destinés à être jetés aux assiégeans. Un grand nombre de grenadiers des premier et vingt-deuxième de ligne et quelques sapeurs, sont tués par cette explosion. Le chef de bataillon Cramaille, qui commandait à la brèche, et cinq autres officiers, sont brûlés ou grièvement blessés. A la faveur du désordre inséparable d'un pareil événement, l'ennemi reprend courage et se résout à tenter un cinquième assaut. Une colonne portugaise traverse les sables et la rivière sous le feu le plus meurtrier, se dirige vers l'extrême gauche de la brèche, et parvient à s'établir sur la petite brèche, à l'extrémité du chemin de ronde et dans les décombres des maisons, à la gauche de la grande brèche, d'où elle ne peut être délogée.

Instruit des progrès de l'ennemi, qui, par sa position,

[1] A ce dernier assaut, l'adjudant-commandant Songeon se porta, à plusieurs reprises, sur la brèche, à la tête des troupes, les animant du geste et de la voix : « Vive l'empereur! en avant l'honneur français! » s'écriait-il, son chapeau au bout de son épée, et un tambour à ses côtés battant la charge. Ce mouvement électrique allait avoir les suites les plus avantageuses, lorsque l'explosion sur la courtine eut lieu, et força la colonne française à se retirer dans le fort Lunette.

ournait une partie des défenses de l'intérieur de la ville, le général Rey fit alors évacuer la droite de la brèche, et donna l'ordre de faire la retraite en arrêtant l'ennemi aux traverses de la courtine, afin de protéger la rentrée des postes extérieurs; la garnison dut gagner le fort Lamothe par le port. Ce mouvement s'exécuta sans confusion et sans trouble, et le soir du même jour, les troupes renfermées dans le château avaient pris leurs nouvelles positions sur les points qu'elles étaient destinées à défendre. 1813. Espagne.

A l'exception du chef de bataillon Brion, commandant l'artillerie, et du commandant Thomas, du trente-quatrième de ligne, tous les chefs de corps avaient été tués ou blessés depuis le commencement du siége, ainsi que tous les officiers du génie, des sapeurs et des pionniers. Le lieutenant du génie, Gobelet, restait seul pour commander cette arme.

La perte des assiégés, dans la journée du 31 août, avait été de six cents quarante hommes tués ou blessés, dont vingt-quatre officiers. Celle des Anglais s'élevait à deux mille huit cents hommes, dont cinquante officiers. Le colonel Feltcher, commandant l'artillerie, avait été tué; le lieutenant-général Leith, et les majors-généraux Robinson et Oswald étaient au nombre des blessés.

Occupation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. —La retraite de la garnison dans le fort Lamothe, laissant à l'ennemi la faculté d'occuper la ville, les Anglo-Portugais s'y précipitèrent avec l'ardeur et dans le désordre de troupes auxquelles on a promis le pillage. 31 août.

Des historiens étrangers et de mauvaise foi se sont plus à tracer, en plusieurs occasions, un tableau exagéré des vexations et de la licence effrénée dont les troupes françaises se seraient rendues coupables, selon eux, dans la Péninsule; mais aucun de ces récits mensongers n'approche des atrocités réelles que les Anglo-Portugais commirent alors dans la ville

1813. Espagne.

croisés, réunis à ceux des brèches, portent le ravage dans les rangs ennemis. Dans le même temps, quelques pièces, un mortier et un obusier tirent du fort, avec un succès complet, dans les tranchées et en avant des brèches. Cependant l'artillerie des assiégeans ne demeure pas oisive et foudroie les assiégés; mais ceux-ci, fermes à leurs postes, voient sans être intimidés, tomber à leurs côtés un grand nombre de leurs braves camarades; officiers et soldats rivalisent d'intrépidité et de dévouement; à leur tête se distinguent le général Rey et l'adjudant-commandant Songeon [1]. Enfin, rebutés par les pertes énormes qu'ils avaient faites, et par l'inutilité de leurs efforts, les Anglais étaient sur le point de faire leur retraite, lorsqu'un de leurs projectiles vient mettre sur la courtine, le feu à des artifices destinés à être jetés aux assiégeans. Un grand nombre de grenadiers des premier et vingt-deuxième de ligne et quelques sapeurs, sont tués par cette explosion. Le chef de bataillon Cramaille, qui commandait à la brèche, et cinq autres officiers, sont brûlés ou grièvement blessés. A la faveur du désordre inséparable d'un pareil événement, l'ennemi reprend courage et se résout à tenter un cinquième assaut. Une colonne portugaise traverse les sables et la rivière sous le feu le plus meurtrier, se dirige vers l'extrême gauche de la brèche, et parvient à s'établir sur la petite brèche, à l'extrémité du chemin de ronde et dans les décombres des maisons, à la gauche de la grande brèche, d'où elle ne peut être délogée.

Instruit des progrès de l'ennemi, qui, par sa position,

[1] A ce dernier assaut, l'adjudant-commandant Songeon se porta, à plusieurs reprises, sur la brèche, à la tête des troupes, les animant du geste et de la voix : « Vive l'empereur! en avant l'honneur français! » s'écriait-il, son chapeau au bout de son épée, et un tambour à ses côtés battant la charge. Ce mouvement électrique allait avoir les suites les plus avantageuses, lorsque l'explosion sur la courtine eut lieu, et força la colonne française à se retirer dans le fort Lamothe.

tournait une partie des défenses de l'intérieur de la ville, le général Rey fit alors évacuer la droite de la brèche, et donna l'ordre de faire la retraite en arrêtant l'ennemi aux traverses de la courtine, afin de protéger la rentrée des postes extérieurs; la garnison dut gagner le fort Lamothe par le port. Ce mouvement s'exécuta sans confusion et sans trouble, et le soir du même jour, les troupes renfermées dans le château avaient pris leurs nouvelles positions sur les points qu'elles étaient destinées à défendre.

A l'exception du chef de bataillon Brion, commandant l'artillerie, et du commandant Thomas, du trente-quatrième de ligne, tous les chefs de corps avaient été tués ou blessés depuis le commencement du siége, ainsi que tous les officiers du génie, des sapeurs et des pionniers. Le lieutenant du génie, Gobelet, restait seul pour commander cette arme.

La perte des assiégés, dans la journée du 31 août, avait été de six cents quarante hommes tués ou blessés, dont vingt-quatre officiers. Celle des Anglais s'élevait à deux mille huit cents hommes, dont cinquante officiers. Le colonel Feltcher, commandant l'artillerie, avait été tué; le lieutenant-général Leith, et les majors-généraux Robinson et Oswald étaient au nombre des blessés.

Occupation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. 31 août. —La retraite de la garnison dans le fort Lamothe, laissant à l'ennemi la faculté d'occuper la ville, les Anglo-Portugais s'y précipitèrent avec l'ardeur et dans le désordre de troupes auxquelles on a promis le pillage.

Des historiens étrangers et de mauvaise foi se sont plus à tracer, en plusieurs occasions, un tableau exagéré des vexations et de la licence effrénée dont les troupes françaises se seraient rendues coupables, selon eux, dans la Péninsule; mais aucun de ces récits mensongers n'approche des atrocités réelles que les Anglo-Portugais commirent alors dans la ville

1813. Espagne. croisés, réunis à ceux des brèches, portent le ravage dans les rangs ennemis. Dans le même temps, quelques pièces, un mortier et un obusier tirent du fort, avec un succès complet, dans les tranchées et en avant des brèches. Cependant l'artillerie des assiégeans ne demeure pas oisive et foudroie les assiégés; mais ceux-ci, fermes à leurs postes, voient sans être intimidés, tomber à leurs côtés un grand nombre de leurs braves camarades; officiers et soldats rivalisent d'intrépidité et de dévouement; à leur tête se distinguent le général Rey et l'adjudant-commandant Songeon [1]. Enfin, rebutés par les pertes énormes qu'ils avaient faites, et par l'inutilité de leurs efforts, les Anglais étaient sur le point de faire leur retraite, lorsqu'un de leurs projectiles vient mettre sur la courtine, le feu à des artifices destinés à être jetés aux assiégeans. Un grand nombre de grenadiers des premier et vingt-deuxième de ligne et quelques sapeurs, sont tués par cette explosion. Le chef de bataillon Cramaille, qui commandait à la brèche, et cinq autres officiers, sont brûlés ou grièvement blessés. A la faveur du désordre inséparable d'un pareil événement, l'ennemi reprend courage et se résout à tenter un cinquième assaut. Une colonne portugaise traverse les sables et la rivière sous le feu le plus meurtrier, se dirige vers l'extrême gauche de la brèche, et parvient à s'établir sur la petite brèche, à l'extrémité du chemin de ronde et dans les décombres des maisons, à la gauche de la grande brèche, d'où elle ne peut être délogée.

Instruit des progrès de l'ennemi, qui, par sa position,

[1] A ce dernier assaut, l'adjudant-commandant Songeon se porta, à plusieurs reprises, sur la brèche, à la tête des troupes, les animant du geste et de la voix : « Vive l'empereur! en avant l'honneur français! » s'écriait-il, son chapeau au bout de son épée, et un tambour à ses côtés battant la charge. Ce mouvement électrique allait avoir les suites les plus avantageuses, lorsque l'explosion sur la courtine eut lieu, et força la colonne française à se retirer dans le fort Lamothe.

tournait une partie des défenses de l'intérieur de la ville, le général Rey fit alors évacuer la droite de la brèche, et donna l'ordre de faire la retraite en arrêtant l'ennemi aux traverses de la courtine, afin de protéger la rentrée des postes extérieurs; la garnison dut gagner le fort Lamothe par le port. Ce mouvement s'exécuta sans confusion et sans trouble, et le soir du même jour, les troupes renfermées dans le château avaient pris leurs nouvelles positions sur les points qu'elles étaient destinées à défendre. 1813. Espagne.

A l'exception du chef de bataillon Brion, commandant l'artillerie, et du commandant Thomas, du trente-quatrième de ligne, tous les chefs de corps avaient été tués ou blessés depuis le commencement du siége, ainsi que tous les officiers du génie, des sapeurs et des pionniers. Le lieutenant du génie, Gobelet, restait seul pour commander cette arme.

La perte des assiégés, dans la journée du 31 août, avait été de six cents quarante hommes tués ou blessés, dont vingt-quatre officiers. Celle des Anglais s'élevait à deux mille huit cents hommes, dont cinquante officiers. Le colonel Feltcher, commandant l'artillerie, avait été tué; le lieutenant-général Leith, et les majors-généraux Robinson et Oswald étaient au nombre des blessés.

Occupation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. 31 août. —La retraite de la garnison dans le fort Lamothe, laissant à l'ennemi la faculté d'occuper la ville, les Anglo-Portugais s'y précipitèrent avec l'ardeur et dans le désordre de troupes auxquelles on a promis le pillage.

Des historiens étrangers et de mauvaise foi se sont plus à tracer, en plusieurs occasions, un tableau exagéré des vexations et de la licence effrénée dont les troupes françaises se seraient rendues coupables, selon eux, dans la Péninsule; mais aucun de ces récits mensongers n'approche des atrocités réelles que les Anglo-Portugais commirent alors dans la ville

1813. Espagne. croisés, réunis à ceux des brèches, portent le ravage dans les rangs ennemis. Dans le même temps, quelques pièces, un mortier et un obusier tirent du fort, avec un succès complet, dans les tranchées et en avant des brèches. Cependant l'artillerie des assiégeans ne demeure pas oisive et foudroie les assiégés; mais ceux-ci, fermes à leurs postes, voient sans être intimidés, tomber à leurs côtés un grand nombre de leurs braves camarades; officiers et soldats rivalisent d'intrépidité et de dévouement; à leur tête se distinguent le général Rey et l'adjudant-commandant Songeon [1]. Enfin, rebutés par les pertes énormes qu'ils avaient faites, et par l'inutilité de leurs efforts, les Anglais étaient sur le point de faire leur retraite, lorsqu'un de leurs projectiles vient mettre sur la courtine, le feu à des artifices destinés à être jetés aux assiégeans. Un grand nombre de grenadiers des premier et vingt-deuxième de ligne et quelques sapeurs, sont tués par cette explosion. Le chef de bataillon Cramaille, qui commandait à la brèche, et cinq autres officiers, sont brûlés ou grièvement blessés. A la faveur du désordre inséparable d'un pareil événement, l'ennemi reprend courage et se résout à tenter un cinquième assaut. Une colonne portugaise traverse les sables et la rivière sous le feu le plus meurtrier, se dirige vers l'extrême gauche de la brèche, et parvient à s'établir sur la petite brèche, à l'extrémité du chemin de ronde et dans les décombres des maisons, à la gauche de la grande brèche, d'où elle ne peut être délogée.

Instruit des progrès de l'ennemi, qui, par sa position,

[1] A ce dernier assaut, l'adjudant-commandant Songeon se porta, à plusieurs reprises, sur la brèche, à la tête des troupes, les animant du geste et de la voix : « Vive l'empereur! en avant l'honneur français! » s'écriait-il, son chapeau au bout de son épée, et un tambour à ses côtés battant la charge. Ce mouvement électrique allait avoir les suites les plus avantageuses, lorsque l'explosion sur la courtine eut lieu, et força la colonne française à se retirer dans le fort Lamothe.

tournait une partie des défenses de l'intérieur de la ville, le général Rey fit alors évacuer la droite de la brèche, et donna l'ordre de faire la retraite en arrêtant l'ennemi aux traverses de la courtine, afin de protéger la rentrée des postes extérieurs; la garnison dut gagner le fort Lamothe par le port. Ce mouvement s'exécuta sans confusion et sans trouble, et le soir du même jour, les troupes renfermées dans le château avaient pris leurs nouvelles positions sur les points qu'elles étaient destinées à défendre. 1813. Espagne.

A l'exception du chef de bataillon Brion, commandant l'artillerie, et du commandant Thomas, du trente-quatrième de ligne, tous les chefs de corps avaient été tués ou blessés depuis le commencement du siége, ainsi que tous les officiers du génie, des sapeurs et des pionniers. Le lieutenant du génie, Gobelet, restait seul pour commander cette arme.

La perte des assiégés, dans la journée du 31 août, avait été de six cents quarante hommes tués ou blessés, dont vingt-quatre officiers. Celle des Anglais s'élevait à deux mille huit cents hommes, dont cinquante officiers. Le colonel Feltcher, commandant l'artillerie, avait été tué; le lieutenant-général Leith, et les majors-généraux Robinson et Oswald étaient au nombre des blessés.

Occupation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. 31 août. —La retraite de la garnison dans le fort Lamothe, laissant à l'ennemi la faculté d'occuper la ville, les Anglo-Portugais s'y précipitèrent avec l'ardeur et dans le désordre de troupes auxquelles on a promis le pillage.

Des historiens étrangers et de mauvaise foi se sont plus à tracer, en plusieurs occasions, un tableau exagéré des vexations et de la licence effrénée dont les troupes françaises se seraient rendues coupables, selon eux, dans la Péninsule; mais aucun de ces récits mensongers n'approche des atrocités réelles que les Anglo-Portugais commirent alors dans la ville

1813. Espagne. croisés, réunis à ceux des brèches, portent le ravage dans les rangs ennemis. Dans le même temps, quelques pièces, un mortier et un obusier tirent du fort, avec un succès complet, dans les tranchées et en avant des brèches. Cependant l'artillerie des assiégeans ne demeure pas oisive et foudroie les assiégés; mais ceux-ci, fermes à leurs postes, voient sans être intimidés, tomber à leurs côtés un grand nombre de leurs braves camarades; officiers et soldats rivalisent d'intrépidité et de dévouement; à leur tête se distinguent le général Rey et l'adjudant-commandant Songeon [1]. Enfin, rebutés par les pertes énormes qu'ils avaient faites, et par l'inutilité de leurs efforts, les Anglais étaient sur le point de faire leur retraite, lorsqu'un de leurs projectiles vient mettre sur la courtine, le feu à des artifices destinés à être jetés aux assiégeans. Un grand nombre de grenadiers des premier et vingt-deuxième de ligne et quelques sapeurs, sont tués par cette explosion. Le chef de bataillon Cramaille, qui commandait à la brèche, et cinq autres officiers, sont brûlés ou grièvement blessés. A la faveur du désordre inséparable d'un pareil événement, l'ennemi reprend courage et se résout à tenter un cinquième assaut. Une colonne portugaise traverse les sables et la rivière sous le feu le plus meurtrier, se dirige vers l'extrême gauche de la brèche, et parvient à s'établir sur la petite brèche, à l'extrémité du chemin de ronde et dans les décombres des maisons, à la gauche de la grande brèche, d'où elle ne peut être délogée.

Instruit des progrès de l'ennemi, qui, par sa position,

[1] A ce dernier assaut, l'adjudant-commandant Songeon se porta, à plusieurs reprises, sur la brèche, à la tête des troupes, les animant du geste et de la voix : « Vive l'empereur! en avant l'honneur français! » s'écriait-il, son chapeau au bout de son épée, et un tambour à ses côtés battant la charge. Ce mouvement électrique allait avoir les suites les plus avantageuses, lorsque l'explosion sur la courtine eut lieu, et força la colonne française à se retirer dans le fort Lamotke.

ournait une partie des défenses de l'intérieur de la ville, le général Rey fit alors évacuer la droite de la brèche, et donna ordre de faire la retraite en arrêtant l'ennemi aux traverses de la courtine, afin de protéger la rentrée des postes extérieurs; la garnison dut gagner le fort Lamothe par le port. Ce mouvement s'exécuta sans confusion et sans trouble, et le soir du même jour, les troupes renfermées dans le château avaient pris leurs nouvelles positions sur les points qu'elles étaient destinées à défendre. 1813. Espagne.

A l'exception du chef de bataillon Brion, commandant l'artillerie, et du commandant Thomas, du trente-quatrième de ligne, tous les chefs de corps avaient été tués ou blessés depuis le commencement du siége, ainsi que tous les officiers du génie, des sapeurs et des pionniers. Le lieutenant du génie, Gobelet, restait seul pour commander cette arme.

La perte des assiégés, dans la journée du 31 août, avait été de six cents quarante hommes tués ou blessés, dont vingt-quatre officiers. Celle des Anglais s'élevait à deux mille huit cents hommes, dont cinquante officiers. Le colonel Feltcher, commandant l'artillerie, avait été tué; le lieutenant-général Leith, et les majors-généraux Robinson et Oswald étaient au nombre des blessés.

Occupation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. 31 août. —La retraite de la garnison dans le fort Lamothe, laissant à l'ennemi la faculté d'occuper la ville, les Anglo-Portugais s'y précipitèrent avec l'ardeur et dans le désordre de troupes auxquelles on a promis le pillage.

Des historiens étrangers et de mauvaise foi se sont plus à tracer, en plusieurs occasions, un tableau exagéré des vexations et de la licence effrénée dont les troupes françaises se seraient rendues coupables, selon eux, dans la Péninsule; mais aucun de ces récits mensongers n'approche des atrocités réelles que les Anglo-Portugais commirent alors dans la ville

1813. Espagne. croisés, réunis à ceux des brèches, portent le ravage dans les rangs ennemis. Dans le même temps, quelques pièces, un mortier et un obusier tirent du fort, avec un succès complet, dans les tranchées et en avant des brèches. Cependant l'artillerie des assiégeans ne demeure pas oisive et foudroie les assiégés; mais ceux-ci, fermes à leurs postes, voient sans être intimidés, tomber à leurs côtés un grand nombre de leurs braves camarades; officiers et soldats rivalisent d'intrépidité et de dévouement; à leur tête se distinguent le général Rey et l'adjudant-commandant Songeon [1]. Enfin, rebutés par les pertes énormes qu'ils avaient faites, et par l'inutilité de leurs efforts, les Anglais étaient sur le point de faire leur retraite, lorsqu'un de leurs projectiles vient mettre sur la courtine, le feu à des artifices destinés à être jetés aux assiégeans. Un grand nombre de grenadiers des premier et vingt-deuxième de ligne et quelques sapeurs, sont tués par cette explosion. Le chef de bataillon Cramaille, qui commandait à la brèche, et cinq autres officiers, sont brûlés ou grièvement blessés. A la faveur du désordre inséparable d'un pareil événement, l'ennemi reprend courage et se résout à tenter un cinquième assaut. Une colonne portugaise traverse les sables et la rivière sous le feu le plus meurtrier, se dirige vers l'extrême gauche de la brèche, et parvient à s'établir sur la petite brèche, à l'extrémité du chemin de ronde et dans les décombres des maisons, à la gauche de la grande brèche, d'où elle ne peut être délogée.

Instruit des progrès de l'ennemi, qui, par sa position,

[1] A ce dernier assaut, l'adjudant-commandant Songeon se porta, à plusieurs reprises, sur la brèche, à la tête des troupes, les animant du geste et de la voix : « Vive l'empereur! en avant l'honneur français! » s'écriait-il, son chapeau au bout de son épée, et un tambour à ses côtés battant la charge. Ce mouvement électrique allait avoir les suites les plus avantageuses, lorsque l'explosion sur la courtine eut lieu, et força la colonne française à se retirer dans le fort Lamothe.

rurnait une partie des défenses de l'intérieur de la ville, le général Rey fit alors évacuer la droite de la brèche, et donna ordre de faire la retraite en arrêtant l'ennemi aux traverses de la courtine, afin de protéger la rentrée des postes extérieurs; la garnison dut gagner le fort Lamothe par le port. Ce mouvement s'exécuta sans confusion et sans trouble, et le soir du même jour, les troupes renfermées dans le château avaient pris leurs nouvelles positions sur les points qu'elles étaient destinées à défendre. 1813. Espagne.

A l'exception du chef de bataillon Brion, commandant l'artillerie, et du commandant Thomas, du trente-quatrième de ligne, tous les chefs de corps avaient été tués ou blessés depuis le commencement du siége, ainsi que tous les officiers du génie, des sapeurs et des pionniers. Le lieutenant du génie, Gobelet, restait seul pour commander cette arme.

La perte des assiégés, dans la journée du 31 août, avait été de six cents quarante hommes tués ou blessés, dont vingt-quatre officiers. Celle des Anglais s'élevait à deux mille huit cents hommes, dont cinquante officiers. Le colonel Feltcher, commandant l'artillerie, avait été tué; le lieutenant-général Leith, et les majors-généraux Robinson et Oswald étaient au nombre des blessés.

Occupation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. 31 août. —La retraite de la garnison dans le fort Lamothe, laissant à l'ennemi la faculté d'occuper la ville, les Anglo-Portugais s'y précipitèrent avec l'ardeur et dans le désordre de troupes auxquelles on a promis le pillage.

Des historiens étrangers et de mauvaise foi se sont plus à tracer, en plusieurs occasions, un tableau exagéré des vexations et de la licence effrénée dont les troupes françaises se seraient rendues coupables, selon eux, dans la Péninsule; mais aucun de ces récits mensongers n'approche des atrocités celles que les Anglo-Portugais commirent alors dans la ville

1813. Espagne.

croisés, réunis à ceux des brèches, portent le ravage dans les rangs ennemis. Dans le même temps, quelques pièces, un mortier et un obusier tirent du fort, avec un succès complet, dans les tranchées et en avant des brèches. Cependant l'artillerie des assiégeans ne demeure pas oisive et foudroie les assiégés; mais ceux-ci, fermes à leurs postes, voient sans être intimidés, tomber à leurs côtés un grand nombre de leurs braves camarades; officiers et soldats rivalisent d'intrépidité et de dévouement; à leur tête se distinguent le général Rey et l'adjudant-commandant Songeon [1]. Enfin, rebutés par les pertes énormes qu'ils avaient faites, et par l'inutilité de leurs efforts, les Anglais étaient sur le point de faire leur retraite, lorsqu'un de leurs projectiles vient mettre sur la courtine, le feu à des artifices destinés à être jetés aux assiégeans. Un grand nombre de grenadiers des premier et vingt-deuxième de ligne et quelques sapeurs, sont tués par cette explosion. Le chef de bataillon Cramaille, qui commandait à la brèche, et cinq autres officiers, sont brûlés ou grièvement blessés. A la faveur du désordre inséparable d'un pareil événement, l'ennemi reprend courage et se résout à tenter un cinquième assaut. Une colonne portugaise traverse les sables et la rivière sous le feu le plus meurtrier, se dirige vers l'extrême gauche de la brèche, et parvient à s'établir sur la petite brèche, à l'extrémité du chemin de ronde et dans les décombres des maisons, à la gauche de la grande brèche, d'où elle ne peut être délogée.

Instruit des progrès de l'ennemi, qui, par sa position,

[1] A ce dernier assaut, l'adjudant-commandant Songeon se porta, à plusieurs reprises, sur la brèche, à la tête des troupes, les animant du geste et de la voix : « Vive l'empereur! en avant l'honneur français! » s'écriait-il, son chapeau au bout de son épée, et un tambour à ses côtés battant la charge. Ce mouvement électrique allait avoir les suites les plus avantageuses, lorsque l'explosion sur la courtine eut lieu, et força la colonne française à se retirer dans le fort Lamothe.

rurnait une partie des défenses de l'intérieur de la ville, le général Rey fit alors évacuer la droite de la brèche, et donna ordre de faire la retraite en arrêtant l'ennemi aux traverses de la courtine, afin de protéger la rentrée des postes extérieurs; la garnison dut gagner le fort Lamothe par le port. Ce mouvement s'exécuta sans confusion et sans trouble, et le soir du même jour, les troupes renfermées dans le château avaient pris leurs nouvelles positions sur les points qu'elles étaient destinées à défendre. 1813. Espagne.

A l'exception du chef de bataillon Brion, commandant l'artillerie, et du commandant Thomas, du trente-quatrième de ligne, tous les chefs de corps avaient été tués ou blessés depuis le commencement du siége, ainsi que tous les officiers du génie, des sapeurs et des pionniers. Le lieutenant du génie, Gobelet, restait seul pour commander cette arme.

La perte des assiégés, dans la journée du 31 août, avait été de six cents quarante hommes tués ou blessés, dont vingt-quatre officiers. Celle des Anglais s'élevait à deux mille huit cents hommes, dont cinquante officiers. Le colonel Feltcher, commandant l'artillerie, avait été tué; le lieutenant-général Leith, et les majors-généraux Robinson et Oswald étaient au nombre des blessés.

Occupation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. 31 août. —La retraite de la garnison dans le fort Lamothe, laissant à l'ennemi la faculté d'occuper la ville, les Anglo-Portugais s'y précipitèrent avec l'ardeur et dans le désordre de troupes auxquelles on a promis le pillage.

Des historiens étrangers et de mauvaise foi se sont plus à tracer, en plusieurs occasions, un tableau exagéré des vexations et de la licence effrénée dont les troupes françaises se seraient rendues coupables, selon eux, dans la Péninsule; mais aucun de ces récits mensongers n'approche des atrocités celles que les Anglo-Portugais commirent alors dans la ville

1813. Espagne. croisés, réunis à ceux des brèches, portent le ravage dans les rangs ennemis. Dans le même temps, quelques pièces, un mortier et un obusier tirent du fort, avec un succès complet, dans les tranchées et en avant des brèches. Cependant l'artillerie des assiégeans ne demeure pas oisive et foudroie les assiégés; mais ceux-ci, fermes à leurs postes, voient sans être intimidés, tomber à leurs côtés un grand nombre de leurs braves camarades; officiers et soldats rivalisent d'intrépidité et de dévouement; à leur tête se distinguent le général Rey et l'adjudant-commandant Songeon [1]. Enfin, rebutés par les pertes énormes qu'ils avaient faites, et par l'inutilité de leurs efforts, les Anglais étaient sur le point de faire leur retraite, lorsqu'un de leurs projectiles vient mettre sur la courtine, le feu à des artifices destinés à être jetés aux assiégeans. Un grand nombre de grenadiers des premier et vingt-deuxième de ligne et quelques sapeurs, sont tués par cette explosion. Le chef de bataillon Cramaille, qui commandait à la brèche, et cinq autres officiers, sont brûlés ou grièvement blessés. A la faveur du désordre inséparable d'un pareil événement, l'ennemi reprend courage et se résout à tenter un cinquième assaut. Une colonne portugaise traverse les sables et la rivière sous le feu le plus meurtrier, se dirige vers l'extrême gauche de la brèche, et parvient à s'établir sur la petite brèche, à l'extrémité du chemin de ronde et dans les décombres des maisons, à la gauche de la grande brèche, d'où elle ne peut être délogée.

Instruit des progrès de l'ennemi, qui, par sa position,

[1] A ce dernier assaut, l'adjudant-commandant Songeon se porta, à plusieurs reprises, sur la brèche, à la tête des troupes, les animant du geste et de la voix : « Vive l'empereur! en avant l'honneur français! » s'écriait-il, son chapeau au bout de son épée, et un tambour à ses côtés battant la charge. Ce mouvement électrique allait avoir les suites les plus avantageuses, lorsque l'explosion sur la courtine eut lieu, et força la colonne française à se retirer dans le fort Lamothe.

rurnait une partie des défenses de l'intérieur de la ville, le général Rey fit alors évacuer la droite de la brèche, et donna ordre de faire la retraite en arrêtant l'ennemi aux traverses de la courtine, afin de protéger la rentrée des postes extérieurs; la garnison dut gagner le fort Lamothe par le port. Le mouvement s'exécuta sans confusion et sans trouble, et le soir du même jour, les troupes renfermées dans le château avaient pris leurs nouvelles positions sur les points qu'elles étaient destinées à défendre. 1813. Espagne.

A l'exception du chef de bataillon Brion, commandant l'artillerie, et du commandant Thomas, du trente-quatrième de ligne, tous les chefs de corps avaient été tués ou blessés depuis le commencement du siége, ainsi que tous les officiers du génie, des sapeurs et des pionniers. Le lieutenant du génie, Gobelet, restait seul pour commander cette arme.

La perte des assiégés, dans la journée du 31 août, avait été de six cents quarante hommes tués ou blessés, dont vingt-quatre officiers. Celle des Anglais s'élevait à deux mille huit cents hommes, dont cinquante officiers. Le colonel Feltcher, commandant l'artillerie, avait été tué; le lieutenant-général Leith, et les majors-généraux Robinson et Oswald étaient au nombre des blessés.

Occupation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. 31 août. —La retraite de la garnison dans le fort Lamothe, laissant à l'ennemi la faculté d'occuper la ville, les Anglo-Portugais s'y précipitèrent avec l'ardeur et dans le désordre de troupes auxquelles on a promis le pillage.

Des historiens étrangers et de mauvaise foi se sont plus à tracer, en plusieurs occasions, un tableau exagéré des vexations et de la licence effrénée dont les troupes françaises se seraient rendues coupables, selon eux, dans la Péninsule; mais aucun de ces récits mensongers n'approche des atrocités celles que les Anglo-Portugais commirent alors dans la ville

1813. Espagne. croisés, réunis à ceux des brèches, portent le ravage dans l rangs ennemis. Dans le même temps, quelques pièces, u mortier et un obusier tirent du fort, avec un succès comple dans les tranchées et en avant des brèches. Cependant l'a tillerie des assiégeans ne demeure pas oisive et foudroie l assiégés; mais ceux-ci, fermes à leurs postes, voient sa être intimidés, tomber à leurs côtés un grand nombre d leurs braves camarades; officiers et soldats rivalisent d'intré pidité et de dévouement; à leur tête se distinguent le gé néral Rey et l'adjudant-commandant Songeon [1]. Enfin, re butés par les pertes énormes qu'ils avaient faites, et par l' nutilité de leurs efforts, les Anglais étaient sur le point d faire leur retraite, lorsqu'un de leurs projectiles vient mettr sur la courtine, le feu à des artifices destinés à être jetés au assiégeans. Un grand nombre de grenadiers des premier e vingt-deuxième de ligne et quelques sapeurs, sont tués pa cette explosion. Le chef de bataillon Cramaille, qui com mandait à la brèche, et cinq autres officiers, sont brûlés o grièvement blessés. A la faveur du désordre inséparable d'u pareil événement, l'ennemi reprend courage et se résout tenter un cinquième assaut. Une colonne portugaise tra verse les sables et la rivière sous le feu le plus meurtrier, s dirige vers l'extrême gauche de la brèche, et parvient à s'é tablir sur la petite brèche, à l'extrémité du chemin de rond et dans les décombres des maisons, à la gauche de la grand brèche, d'où elle ne peut être délogée.

Instruit des progrès de l'ennemi, qui, par sa position

[1] A ce dernier assaut, l'adjudant-commandant Songeon se porta, à plusieur reprises, sur la brèche, à la tête des troupes, les animant du geste et de l voix : « Vive l'empereur! en avant l'honneur français! » s'écriait-il, son chapea au bout de son épée, et un tambour à ses côtés battant la charge. Ce mouve ment électrique allait avoir les suites les plus avantageuses, lorsque l'explosio sur la courtine eut lieu, et força la colonne française à se retirer dans le for Lamothe.

it une partie des défenses de l'intérieur de la ville, le 1813.
l Rey fit alors évacuer la droite de la brèche, et donna Espagne.
de faire la retraite en arrêtant l'ennemi aux traverses
ourtine, afin de protéger la rentrée des postes exté-
la garnison dut gagner le fort Lamothe par le port.
ıvement s'exécuta sans confusion et sans trouble, et
du même jour, les troupes renfermées dans le château
t pris leurs nouvelles positions sur les points qu'elles
destinées à défendre.

'exception du chef de bataillon Brion, commandant
:rie, et du commandant Thomas, du trente-quatrième
ıe, tous les chefs de corps avaient été tués ou blessés
; le commencement du siége, ainsi que tous les officiers
ıie, des sapeurs et des pionniers. Le lieutenant du
Gobelet, restait seul pour commander cette arme.

perte des assiégés, dans la journée du 31 août, avait
six cents quarante hommes tués ou blessés, dont vingt-
: officiers. Celle des Anglais s'élevait à deux mille huit
ıommes, dont cinquante officiers. Le colonel Feltcher,
ındant l'artillerie, avait été tué ; le lieutenant-général
, et les majors-généraux Robinson et Oswald étaient
nbre des blessés.

:upation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. 31 août.

retraite de la garnison dans le fort Lamothe, laissant
ıemi la faculté d'occuper la ville, les Anglo-Portugais
écipitèrent avec l'ardeur et dans le désordre de troupes
ıelles on a promis le pillage.

; historiens étrangers et de mauvaise foi se sont plus à
, en plusieurs occasions, un tableau exagéré des vexa-
et de la licence effrénée dont les troupes françaises se
ınt rendues coupables, selon eux, dans la Péninsule;
aucun de ces récits mensongers n'approche des atrocités
s que les Anglo-Portugais commirent alors dans la ville

1813. Espagne. croisés, réunis à ceux des brèches, portent le ravage dans les rangs ennemis. Dans le même temps, quelques pièces, un mortier et un obusier tirent du fort, avec un succès complet, dans les tranchées et en avant des brèches. Cependant l'artillerie des assiégeans ne demeure pas oisive et foudroie les assiégés; mais ceux-ci, fermes à leurs postes, voient sans être intimidés, tomber à leurs côtés un grand nombre de leurs braves camarades; officiers et soldats rivalisent d'intrépidité et de dévouement; à leur tête se distinguent le général Rey et l'adjudant-commandant Songeon [1]. Enfin, rebutés par les pertes énormes qu'ils avaient faites, et par l'inutilité de leurs efforts, les Anglais étaient sur le point de faire leur retraite, lorsqu'un de leurs projectiles vient mettre sur la courtine, le feu à des artifices destinés à être jetés aux assiégeans. Un grand nombre de grenadiers des premier et vingt-deuxième de ligne et quelques sapeurs, sont tués par cette explosion. Le chef de bataillon Cramaille, qui commandait à la brèche, et cinq autres officiers, sont brûlés ou grièvement blessés. A la faveur du désordre inséparable d'un pareil événement, l'ennemi reprend courage et se résout à tenter un cinquième assaut. Une colonne portugaise traverse les sables et la rivière sous le feu le plus meurtrier, se dirige vers l'extrême gauche de la brèche, et parvient à s'établir sur la petite brèche, à l'extrémité du chemin de ronde et dans les décombres des maisons, à la gauche de la grande brèche, d'où elle ne peut être délogée.

Instruit des progrès de l'ennemi, qui, par sa position,

[1] A ce dernier assaut, l'adjudant-commandant Songeon se porta, à plusieurs reprises, sur la brèche, à la tête des troupes, les animant du geste et de la voix : « Vive l'empereur! en avant l'honneur français! » s'écriait-il, son chapeau au bout de son épée, et un tambour à ses côtés battant la charge. Ce mouvement électrique allait avoir les suites les plus avantageuses, lorsque l'explosion sur la courtine eut lieu, et força la colonne française à se retirer dans le fort Lamothe.

ournait une partie des défenses de l'intérieur de la ville, le général Rey fit alors évacuer la droite de la brèche, et donna l'ordre de faire la retraite en arrêtant l'ennemi aux traverses de la courtine, afin de protéger la rentrée des postes extérieurs; la garnison dut gagner le fort Lamothe par le port. Ce mouvement s'exécuta sans confusion et sans trouble, et le soir du même jour, les troupes renfermées dans le château avaient pris leurs nouvelles positions sur les points qu'elles étaient destinées à défendre. 1813. Espagne.

A l'exception du chef de bataillon Brion, commandant l'artillerie, et du commandant Thomas, du trente-quatrième de ligne, tous les chefs de corps avaient été tués ou blessés depuis le commencement du siége, ainsi que tous les officiers du génie, des sapeurs et des pionniers. Le lieutenant du génie, Gobelet, restait seul pour commander cette arme.

La perte des assiégés, dans la journée du 31 août, avait été de six cents quarante hommes tués ou blessés, dont vingt-quatre officiers. Celle des Anglais s'élevait à deux mille huit cents hommes, dont cinquante officiers. Le colonel Feltcher, commandant l'artillerie, avait été tué; le lieutenant-général Leith, et les majors-généraux Robinson et Oswald étaient au nombre des blessés.

Occupation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. 31 août. —La retraite de la garnison dans le fort Lamothe, laissant à l'ennemi la faculté d'occuper la ville, les Anglo-Portugais s'y précipitèrent avec l'ardeur et dans le désordre de troupes auxquelles on a promis le pillage.

Des historiens étrangers et de mauvaise foi se sont plus à tracer, en plusieurs occasions, un tableau exagéré des vexations et de la licence effrénée dont les troupes françaises se seraient rendues coupables, selon eux, dans la Péninsule; mais aucun de ces récits mensongers n'approche des atrocités réelles que les Anglo-Portugais commirent alors dans la ville

1813. Espagne. croisés, réunis à ceux des brèches, portent le ravage dans les rangs ennemis. Dans le même temps, quelques pièces, un mortier et un obusier tirent du fort, avec un succès complet, dans les tranchées et en avant des brèches. Cependant l'artillerie des assiégeans ne demeure pas oisive et foudroie les assiégés; mais ceux-ci, fermes à leurs postes, voient sans être intimidés, tomber à leurs côtés un grand nombre de leurs braves camarades; officiers et soldats rivalisent d'intrépidité et de dévouement; à leur tête se distinguent le général Rey et l'adjudant-commandant Songeon [1]. Enfin, rebutés par les pertes énormes qu'ils avaient faites, et par l'inutilité de leurs efforts, les Anglais étaient sur le point de faire leur retraite, lorsqu'un de leurs projectiles vient mettre sur la courtine, le feu à des artifices destinés à être jetés aux assiégeans. Un grand nombre de grenadiers des premier et vingt-deuxième de ligne et quelques sapeurs, sont tués par cette explosion. Le chef de bataillon Cramaille, qui commandait à la brèche, et cinq autres officiers, sont brûlés ou grièvement blessés. A la faveur du désordre inséparable d'un pareil événement, l'ennemi reprend courage et se résout à tenter un cinquième assaut. Une colonne portugaise traverse les sables et la rivière sous le feu le plus meurtrier, se dirige vers l'extrême gauche de la brèche, et parvient à s'établir sur la petite brèche, à l'extrémité du chemin de ronde et dans les décombres des maisons, à la gauche de la grande brèche, d'où elle ne peut être délogée.

Instruit des progrès de l'ennemi, qui, par sa position,

[1] A ce dernier assaut, l'adjudant-commandant Songeon se porta, à plusieurs reprises, sur la brèche, à la tête des troupes, les animant du geste et de la voix : « Vive l'empereur! en avant l'honneur français! » s'écriait-il, son chapeau au bout de son épée, et un tambour à ses côtés battant la charge. Ce mouvement électrique allait avoir les suites les plus avantageuses, lorsque l'explosion sur la courtine eut lieu, et força la colonne française à se retirer dans le fort Lamothe.

ournait une partie des défenses de l'intérieur de la ville, le général Rey fit alors évacuer la droite de la brèche, et donna l'ordre de faire la retraite en arrêtant l'ennemi aux traverses de la courtine, afin de protéger la rentrée des postes extérieurs; la garnison dut gagner le fort Lamothe par le port. Ce mouvement s'exécuta sans confusion et sans trouble, et le soir du même jour, les troupes renfermées dans le château avaient pris leurs nouvelles positions sur les points qu'elles étaient destinées à défendre. 1813. Espagne.

A l'exception du chef de bataillon Brion, commandant l'artillerie, et du commandant Thomas, du trente-quatrième de ligne, tous les chefs de corps avaient été tués ou blessés depuis le commencement du siége, ainsi que tous les officiers du génie, des sapeurs et des pionniers. Le lieutenant du génie, Gobelet, restait seul pour commander cette arme.

La perte des assiégés, dans la journée du 31 août, avait été de six cents quarante hommes tués ou blessés, dont vingt-quatre officiers. Celle des Anglais s'élevait à deux mille huit cents hommes, dont cinquante officiers. Le colonel Feltcher, commandant l'artillerie, avait été tué; le lieutenant-général Leith, et les majors-généraux Robinson et Oswald étaient au nombre des blessés.

Occupation de la ville de Saint-Sébastien par les alliés. 31 août. —La retraite de la garnison dans le fort Lamothe, laissant à l'ennemi la faculté d'occuper la ville, les Anglo-Portugais s'y précipitèrent avec l'ardeur et dans le désordre de troupes auxquelles on a promis le pillage.

Des historiens étrangers et de mauvaise foi se sont plus à tracer, en plusieurs occasions, un tableau exagéré des vexations et de la licence effrénée dont les troupes françaises se seraient rendues coupables, selon eux, dans la Péninsule; mais aucun de ces récits mensongers n'approche des atrocités réelles que les Anglo-Portugais commirent alors dans la ville

1813. Espagne. de Saint-Sébastien. Ni l'âge, ni le sexe ne furent respectés; sous le prétexte que les habitans avaient favorisé les Français dans leur défense, amis et ennemis devinrent indistinctement les victimes de la fureur du soldat [1]. Le pillage dura quatre jours sous les yeux des officiers, qui ne tentèrent au-

[1] Nous croyons devoir rapporter ici quelques fragmens du manifeste présenté à la nation espagnole par la junte constitutionnelle, le chapitre ecclésiastique, et les habitans de Saint-Sébastien, sur la conduite que tinrent dans cette ville les troupes anglo-portugaises, le 31 août 1813 et les jours suivans.

« La ville de Saint-Sébastien a été incendiée par les troupes alliées qui l'assiégeaient, après avoir éprouvé de la part desdites troupes un sac horrible, et ses habitans un traitement tel qu'on n'en a pas d'idée dans l'Europe civilisée... .....Le patriotisme des loyaux habitans de Saint-Sébastien, long-temps comprimé par la sévérité de l'ennemi (les Français), éclata de toutes les manières, ainsi que la joie et l'affection avec lesquelles les alliés furent reçus; mais ceux-ci, insensibles à des démonstrations aussi sincères, aussi pathétiques, y répondirent par des coups de fusil tirés contre ces mêmes croisées et balcons d'où partaient ces félicitations, et sur lesquels périrent un grand nombre d'habitans, victimes de l'expression de leur amour pour la patrie, présage terrible de ce qui devait suivre..... Ces horreurs n'étaient que le prélude de beaucoup d'autres, dont le souvenir seul fait frémir. O jour à jamais malheureux! ô nuit cruelle! on négligea jusqu'aux précautions que semblaient exiger la prudence et l'art militaire dans une place, à l'extrémité de laquelle se trouvait l'ennemi, accolé au pied du château, pour se livrer à des excès inouïs, que la plume se refuse à décrire. Le pillage, l'assassinat, le viol, furent poussés à un point incroyable; et le feu que l'on découvrit pour la première fois à l'entrée de la nuit, après la retraite des Français dans le château, vint mettre le comble à ces scènes d'horreur : on n'entendait de toutes parts que des cris de détresse, des femmes que l'on violait, sans avoir égard ni à leur tendre jeunesse, ni à leur ancienneté respectable; des épouses outragées sous les yeux de leurs époux, des filles déshonorées en présence de leurs parens; une fille fut victime de la brutalité du soldat sur le cadavre de sa mère : d'autres crimes plus horribles encore, et que la pudeur nous empêche de nommer, furent commis dans cette journée. Jetons un voile sur ce triste tableau, et portons nos regards sur un autre non moins déplorable : nous avons vu égorger des citoyens innocens, et même ayant bien mérité. D. Domingo de Goycoechea, ancien et respectable ecclésiastique, et un grand nombre d'autres, que nous nous dispenserons de nommer, furent assassinés; l'infortuné Joseph de Larramaga fut tué, essayant, après avoir été

cun effort pour réprimer de si honteux excès. Enfin, pour mettre le comble à toutes ces atrocités, cette malheureuse ville, livrée aux flammes, fut entièrement détruite, à l'exception de quelques maisons habitées par des généraux anglais ou portugais. Tel fut le sort de la capitale de la province

1813. Espagne.

volé, de sauver sa vie et celle de son jeune fils, qu'il tenait dans ses bras. Un grand nombre de personnes mouraient chaque jour des mauvais traitemens qu'elles avaient reçus. Les citoyens qui ne furent ni tués, ni blessés, eurent à souffrir de mille manières; beaucoup d'entre eux furent dépouillés et laissés entièrement nus..... Poursuivis par les soldats, ils enviaient le sort de quelques personnes qui avaient trouvé un asile momentané sur les toits ou dans les cloaques..... Ces excès durèrent plusieurs jours après l'affaire, sans qu'on prît aucun moyen pour les arrêter..... Ils paraissaient autorisés par les chefs, puisque les effets volés dans la ville étaient vendus publiquement, à la vue et dans le voisinage du quartier-général des alliés, par des Anglais et des Portugais..... Lorsqu'on croyait la spoliation terminée, les troupes alliées trouvèrent que les flammes ne faisaient pas d'assez rapides progrès; elles se servirent d'un mélange d'artifices qu'elles jetaient dans des chaudrons, et au moyen desquels elles propagèrent le feu avec une effrayante rapidité..... De cette manière a péri la ville de Saint-Sébastien. De six cents et quelques maisons que contenaient ses remparts, il n'en reste que trente-six. Il est remarquable que ces maisons sauvées se trouvent toutes voisines du château qu'occupait l'ennemi. Les deux églises paroissiales ont aussi été conservées, attendu qu'elles servaient de quartier et d'hôpital aux vainqueurs. Tout le reste a été livré aux flammes..... Quinze cents familles errent sans pain, sans asile, traînant une existence pire que la mort. Effets, meubles, marchandises, magasins, boutiques, tout a été la proie de la rapacité ou de l'incendie..... Saint-Sébastien n'existe plus..... O malheureuse ville! Honneur de la Guipuscoa!..... Toi qui avais donné tant de preuves de ta constance, qui avais regardé les Anglais comme tes libérateurs, pouvais-tu croire que tu serais détruite par les mêmes mains qui devaient rompre tes chaînes! A combien de dangers les habitans s'étaient-ils exposés pendant les cinq ans qu'a duré l'occupation française! Lorsque, le 25 juillet, nous vîmes arriver des prisonniers anglais et portugais, nous volâmes à leur secours; les femmes les plus délicates couraient à l'hôpital leur prodiguer du linge, des vivres et des soins; la récompense de tant de fidélité a été la destruction de notre ville.

« Nous répondons sur notre tête de l'exacte vérité de cette relation que nous vous présentons, et que nous avons tous signée. »

1813. Espagne. de Guipuscoa, bien que, dévouée au roi Ferdinand, elle eût sacrifié pour sa cause sa prospérité commerciale et l'élite de sa jeunesse, sous le régime même des Français.

1er septembre *Retraite de l'armée française sur la rive droite de la Bidassoa; affaire de Berra.* — L'insuccès des attaques des généraux Reille et Villate, sur le centre de la ligne ennemie en avant de la Bidassoa, avait décidé le duc de Dalmatie à ordonner la retraite. Ce mouvement devait être exécuté le soir même du 31 août, ainsi que le passage de la Bidassoa; mais une pluie abondante étant survenue tout-à-coup, grossit de plusieurs pieds cette rivière, qui reçoit les torrens des deux versans opposés des Pyrénées. Elle avait été passée à gué le matin; le soir elle n'était plus guéable sur aucun point. Le grand pont de Bioby avait été rompu dès le commencement de la campagne; l'armée française fut donc obligée de remonter la rivière pour en chercher un autre plus haut.

Le pont de Berra était couvert, du côté de l'Espagne, par un fortin qui en formait la tête, et dont on avait négligé de débusquer l'ennemi la veille. L'armée française fut donc obligée de défiler sur ce passage étroit, tandis que l'ennemi, faisant feu par les créneaux du fort, n'avait que l'embarras du choix de ses victimes. La perte de deux mille Français paya un oubli trop funeste; et cette perte eût été beaucoup plus considérable si une batterie de douze pièces établie sur la rive droite par le général Tirlet, n'eût contenu la garnison du fort, en même temps que le général Vandermaessen, avec deux cents voltigeurs, l'occupait à la tête du défilé. Parmi les braves qui succombèrent en cette occasion, l'armée eut à regretter les généraux de division Vandermaessen et Lamartinière. L'amitié la plus étroite les unissait depuis long-temps; ils moururent au même instant, et pour ainsi dire frappés du même coup. Dans la journée du 2 septembre, les corps de l'aile droite, de l'aile gauche, et les réserves du général Villate,

eprirent leurs premières positions en avant de Saint-Jean-de-Luz, d'Ascain, et sur la Basse-Bidassoa. Les divisions d'Armagnac et Maransin rentrèrent au camp de Suraïde qu'occupait le comte d'Erlon. 1813. Espagne.

Capitulation de la garnison de Saint-Sébastien. — Cependant la garnison de Saint-Sébastien, retirée dans le fort Lamothe, prolongeait sa belle résistance. Le 1er septembre, le général Graham proposa au gouverneur l'échange des prisonniers; mais le général Rey, ne voulant pas faire connaître sa position, s'y refusa. Il répondit de même négativement à une sommation qui lui fut envoyée le 4, et proposa une suspension d'armes de quinze jours, sous la clause que s'il n'était pas secouru, la garnison évacuerait le fort et rentrerait en France, où elle resterait prisonnière de guerre jusqu'à parfait échange. Ces conditions ne furent pas acceptées. 9 octobre.

Les 5, 6 et 7, l'ennemi continua son feu; il avait changé la direction de ses batteries de brèche sur les sables, et les Français voyaient leurs pertes se multiplier sans pouvoir se défendre. Le 8 septembre au matin, les Anglais ouvrirent le feu de leurs batteries avec cinquante-quatre pièces de gros calibre; la batterie de brèche était armée de dix-sept pièces. En quelques heures, le belveder s'écroula, la muraille d'enceinte fut entièrement détruite, et le fort ne présenta plus qu'une position à enlever à la baïonnette.

La garnison, dépourvue de vivres et d'eau, avait usé tous ses moyens de défense. La plupart des affûts étaient brisés, la lumière des bouches à feu qui restaient encore dans le fort s'était agrandie par un tir multiplié, au point de ne plus permettre aux projectiles de se mouvoir; le soldat, faute d'abri, était depuis neuf jours au bivouac, sous le feu de l'artillerie la plus formidable, et par une pluie continuelle qui l'empêchait de faire usage de son fusil, la dernière ressource qui lui restât. Le général Rey n'ayant plus la possi-

1813. Espagne.

bilité de prolonger sa résistance, se détermina enfin à capituler [1].

Le 8 au soir, les Anglais prirent possession des postes du fort Lamothe. Le 9, à midi, la garnison française, réduite de trois mille deux cents hommes à onze cent trente-cinq, dont cinq cent soixante-dix blessés, sortit avec les honneurs de la guerre, et déposa ses armes, non sur les glacis de la place, mais au milieu des décombres de la ville. Le général Graham se plut à lui donner devant ses troupes réunies, des témoignages authentiques de son admiration et de son estime: témoignages scellés d'ailleurs du sang de huit mille Anglo-Portugais mis hors de combat au pied des brèches. La garnison de Saint-Sébastien, prisonnière de guerre, fut conduite en Angleterre, d'où elle revint dans les premiers mois de 1814. Le siége avait duré deux mois et neuf jours. Napoléon crut devoir, en cette occasion, récompenser le courage malheureux; la plupart des officiers qui avaient combattu sous les ordres du brave général Rey, reçurent, dans les prisons même d'Angleterre, leur nomination à un grade supérieur [2].

Après la reddition de Saint-Sébastien, aucun autre évé-

[1] Lorsque l'adjudant-commandant Songeon se présenta pour capituler, sir Graham l'embrassa, et, lui présentant une plume, « Monsieur le colonel, dit-il, lorsqu'on s'est défendu ainsi que vos troupes l'ont fait, on n'est point vaincu, et l'on a le droit de dicter des conditions; écrivez-les... — Monsieur, répondit le chef d'état-major du général Rey, nous ne demandons que les honneurs de la guerre et le transport en France de nos blessés: nous ne pouvons exiger d'autres conditions; car il ne nous reste plus un boulet pour soutenir la négociation dont je suis chargé. » La capitulation fut signée aux conditions demandées.

[2] Nous ne devons point passer sous silence la conduite généreuse du général Rey. Connaissant l'état de dénuement dans lequel se trouvaient les officiers, qui depuis long-temps n'avaient point reçu leur solde, il fit remettre cent francs à chacun des blessés et soixante aux autres. En distribuant également quelque argent à la troupe, il regretta de n'avoir pas les moyens de venir au secours de tous les braves qui l'avaient secondé dans cette brillante défense.

nement remarquable n'eut lieu pendant le mois de septembre. L'armée française s'occupa à construire ou à remettre en état plusieurs ouvrages en terre sur divers points de sa ligne. L'ennemi, de son côté, après avoir donné un nouvel ordre aux divers élémens qui composaient son armée et aux troupes qui arrivaient chaque jour de l'intérieur de l'Espagne, se mit en mesure de donner une activité offensive à ses prochaines opérations. Il le pouvait désormais sans inconvénient, puisque la possession de Saint-Sébastien lui assurait un port propre à recevoir les convois destinés à alimenter cette armée immense, forcée d'agir dans un pays ruiné par la guerre et manquant de tout. 1813. Espagne.

L'armée alliée passe la Bidassoa, et s'empare des postes de la Croix des bouquets et de la Baïonnette. — Le 8 octobre, à huit heures du matin, une colonne anglaise franchit la Bidassoa, et attaqua brusquement les divisions Villate et Boyer, chargées de défendre le passage sur la rive droite. La première de ces divisions fut surprise et repoussée; la seconde, entraînée par le mouvement de celle qui la précédait, battit également en retraite. L'ennemi poursuivit ses progrès, mais il fut arrêté par la redoute construite en avant du village d'Urrugne. Il se présenta ensuite devant la position de la Croix des-Bouquets sur le Mont-Chonille, défendue par la division Maucune, qui, après quelque résistance, fut forcée de se replier un peu en avant de Siboure et de Saint-Jean-de-Luz. France. 8 octobre.

Les troupes du général Taupin défendaient le poste, presque inexpugnable, de la Baïonnette, sur le Mandale, en avant d'Ascain. Cette division avait pris les armes au point du jour, ainsi qu'il est d'usage aux avant-postes. L'ennemi avait également quitté ses bivouacs, sans donner d'ailleurs aucun indice d'un mouvement offensif. A neuf heures, la troupe anglaise s'ébranle, le général Taupin, sur le point de

1813. France. faire rompre les rangs, retient ses régimens en ligne, et donne l'ordre au chef de bataillon Gillet, du quatre-vingt-huitième, renfermé dans la redoute de la Baïonnette, de la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cependant les alliés, au nombre de vingt mille hommes, marchent de front sur la montagne, et la débordent sur ses flancs. Le général Taupin, après les plus grands efforts, se voit forcé d'abandonner ses positions et de se retirer sur Ascain. Le bataillon du quatre-vingt-huitième se fait massacrer avec une résolution digne d'un meilleur sort, et ses débris tombent au pouvoir de l'ennemi, ainsi que la redoute qu'ils défendent.

Cependant la division Conroux, en position en avant de Sarre et dans la redoute dite Sainte-Barbe, se disposait à passer, dans quelques heures, la revue du maréchal. Elle est attaquée et surprise à la même heure que les autres points de la ligne. La redoute, mollement défendue, tombe au pouvoir de l'ennemi avant que le général Conroux soit arrivé pour donner des ordres. Mais la bonne contenance des régimens de la division, lorsque le général se fut mis à leur tête, arrêta les alliés. Le même jour, vers neuf heures, les avant-postes du général d'Armagnac, sur la Nivelle, en avant d'Ainhoué, furent attaqués par les troupes qui leur faisaient face. Les progrès des Anglo-Portugais avaient déjà mis le général d'Armagnac dans la nécessité d'abandonner sa position, lorsqu'un mouvement de flanc de la division Darricau, descendant à son secours du camp de Suraïde, contint l'ennemi qui, repoussé bientôt après, fut contraint à rentrer dans ses positions du matin avec une perte de quatre cents hommes. Quelque diligence qu'il apportât, le duc de Dalmatie, occupé le 7 au matin à passer une revue à Espelette, à cinq lieues de sa droite, ne put arriver qu'à une heure après midi pour arrêter les progrès des alliés. Les généraux Reille et Clausel s'attendaient à recevoir sur-le-champ l'ordre de re-

prendre, sous la c [illegible] 1813.
mais celui-ci, que les tentatives i[illegible] précé- France.
demment pour dégager Pam[illegible]e et [illegible]int-Sél[illegible]n,
avaient rendu circonspect, se c[illegible]ta de p[illegible]voir à la [illegible]
reté des avant-postes, et do[illegible] d[illegible]cti[illegible]
vers généraux pour augmenter la [illegible]e [illegible]t [illegible]
l'armée [1].

Capitulation de Pampelune; le duc de Dalmatie fortifie la ligne occupée par l'armée dans les Pyrénées. — Après avoir consommé ses premiers approvisionnemens de vivres, et ceux ramassés dans la sortie du 27 juillet, la garnison de Pampelune, étroitement serrée par un corps espagnol, fut obligée d'ouvrir les portes de cette forteresse le 13 octobre: elle fut conduite prisonnière de guerre en Angleterre, vers la fin du même mois. Octobre.

Cependant un renfort de trente mille conscrits étant venu réparer les pertes que l'armée avait éprouvées dans les affaires précédentes, le duc de Dalmatie, en même temps qu'il pressait l'instruction de ses nouvelles troupes, s'occupa, pendant le mois d'octobre, à fortifier la ligne qu'il occupait encore dans les Pyrénées. Il s'en fallait de beaucoup que cette ligne fût susceptible du même degré de résistance sur tous les points. Quelques-unes des positions, déjà fortes par elles-mêmes, avaient été rendues inexpugnables; d'autres, naturellement faibles, n'avaient encore qu'une défense médiocre, bien qu'elles fussent soutenues par un grand nombre d'ouvrages,

[1] Les événemens de la journée du 8 octobre donnèrent lieu à divers commentaires sur une attaque faite, à point nommé, au moment où le général en chef était à cinq lieues des postes attaqués, et où les régimens de la division chargée de défendre le passage de la Bidassoa, ne pouvaient qu'être surpris, les fusils étant démontés dans les mains des soldats, qui se préparaient à passer une revue. La manière surnaturelle dont lord Wellington avait été servi par ses émissaires, devait être en effet un grand sujet d'étonnement pour toute l'armée.

1813. France. accumulés depuis Saint-Jean-de-Luz jusqu'au mont Daren. Dans l'intervalle entre ce point et Saint-Jean-Pied-de-Port, qui présente une chaîne de montagnes escarpées, que l'ennemi ne pouvait espérer de franchir, les seuls passages de Bidarray et de Saint-Jean-Pied-de-Port étaient gardés.

Quatre chemins débouchent de l'Espagne dans les Basses-Pyrénées. La route de Madrid à Bayonne, battue en avant de Saint-Jean-de-Luz, et flanquée à droite et à gauche par des hauteurs couronnées d'ouvrages, ne pouvait être franchie; il en était de même de celle de Pampelune à Saint-Jean-Pied-de-Port. Le double passage qui, partant de Maya, se dirige vers Urdax et le mont Daren, battu par des points moins forts que les précédens, en avant et en arrière d'Ainhoué, et au-dessus d'Espelette, pouvait encore être disputé avec avantage; mais aucune défense accessoire n'était capable de couvrir le défaut de la position de Sarre, qui laisse ouvert un intervalle de plus d'une demi-lieue, entre la hauteur de la Rhune et le pont d'Amotz sur la Nivelle, en présentant à l'ennemi un débouché facile pour pénétrer en France et tourner la ligne des Pyrénées. Une seule redoute, dite *de Sainte-Barbe*, défendait ce passage : l'ennemi s'en était rendu maître le 8 octobre; mais, le 20 du même mois, après une attaque extrêmement vive, les généraux Conroux et Reille, chargeant à la tête d'une colonne de grenadiers, rentrèrent dans ce poste, et s'y maintinrent.

Une seconde ligne d'ouvrages s'étendait depuis Saint-Jean-de-Luz jusqu'à Combo, dont le pont sur la Nive avait une tête assez étendue, et qui couvrait toute la partie élevée de ce village. Sur cette ligne se trouvaient les camps en avant d'Espelette et de Suraïde, les ouvrages à hauteur de Sarre, et le camp de Serres.

Enfin, une troisième ligne, dont les travaux n'étaient qu'ébauchés, s'élevait au point d'Abuacen-Borda, en arrière

de Saint-Pè, sur le chemin d'Ustaritz. Afin de ne pas exposer les batteries de campagne, les redoutes étaient armées de canons de six, pris dans l'arsenal de la marine à Bayonne. On parvint, après des travaux inouis, à hisser ces pièces sur les points les plus élevés : on suivit à peu près les dispositions de lignes établies dans la guerre de 1793. Vers la fin d'octobre, les ouvrages des deux premières lignes étaient entièrement terminés. 1813. France.

L'aile droite de l'armée française occupait Urugne, la droite et la gauche de la route de Saint-Jean-de-Luz, et les ouvrages en avant de cette ville. L'aile gauche était à Ascain, au camp de Serres, à Sarre, dans la redoute Sainte-Barbe, et sur la montagne de la Rhune. Le centre occupait les divers points en avant d'Ainhoué, le camp de Suraïde, le mont Daren, et le mont Chaporta, en avant d'Espelette. Une division, détachée de l'aile droite, gardait les débouchés de la vallée d'Osses à Bidarray, une brigade couvrait Saint-Jean-Pied-de-Port ; les dragons formant la cavalerie de l'armée étaient en avant de Saint-Jean-de-Luz, d'Ascain et de Sarre. L'intervalle à défendre était de cinq lieues de pays, depuis Urugne jusqu'à Combo. La tête du pont de ce dernier endroit était gardée par deux bataillons de garde nationale du département des Landes.

L'armée alliée attaque l'armée française dans ses lignes. 18 novembre. — Le 10 novembre, au point du jour, les avant-postes français furent attaqués. Une fausse alerte, donnée par l'ennemi en avant de Saint-Jean-de-Luz, fixa l'attention du maréchal français sur ce point : vraies ou fausses, le général Reille repoussa toutes les attaques dirigées contre lui. Pendant ce temps, lord Wellington, manœuvrant sur la gauche du général Clausel, vers Sarre, débouchait avec trente mille hommes derrière la Rhune, et tombait sur la division Conroux, qui occupait cette montagne, le camp de Sarre, et la

1813. France. redoute Sainte-Barbe. Après une vive résistance, ce dernier ouvrage resta à l'ennemi. Les troupes qui défendaient le sommet de la Rhune, voyant l'ennemi, maître de Sainte-Barbe, déboucher de tous côtés, craignirent d'être enlevées, et, sans attendre d'ordres, elles abandonnèrent le point qui leur était confié, et descendirent dans la plaine. La perte de cette montagne, démasquant le flanc gauche du général Clausel, permit alors à l'ennemi de le déborder par ce point. Dès ce moment, la ligne de Sarre à la mer se trouvant tournée, n'était plus tenable; le général Reille se replia en arrière de Saint-Jean-de-Luz sur Bidart, tandis que le général Clausel battait également en retraite par-delà Ascain et Serre. En même temps le général Darricau, en position au camp de Serres, exécuta un quart de conversion à gauche, et se retira sans être entamé.

Pendant que l'ennemi s'emparait de la redoute Sainte-Barbe, la division d'Armagnac était attaquée dans ses positions en avant d'Ainhoué et à la forge d'Urdax. Elle opposa d'abord quelque résistance; mais, cédant bientôt au nombre, elle fut forcée de se replier sur la gauche du camp de Suraïde. Sa droite, appuyée au camp d'Amotz, entra dans les redoutes, et se déploya sur les côtés de ces ouvrages; mais, craignant avec raison d'être pris à dos par la colonne ennemie qui s'était emparée de Sarre, tandis que le corps qui occupait Ainhoué l'attaquerait de front, le général d'Armagnac se décida à abandonner les redoutes et la droite du camp, essayant de prendre une position transversale, perpendiculaire à ce camp, pour tenir en respect le corps anglais maître de Sarre, et se ménager une retraite. Le terrain montueux, coupé et boisé, favorisait peu ce mouvement rétrograde, qui s'exécuta sur Ustaritz avec quelque confusion. La retraite de la division d'Armagnac livra la droite du camp de Suraïde à l'ennemi, qui, sans perdre de temps, marcha

sur le général Abbé, occupant, avec une de ses brigades, la gauche du camp et les redoutes construites de ce côté. Le général français, sans s'inquiéter du nombre des ennemis qu'il a devant lui, se dispose, avec sa seule brigade, à tenir en échec les douze mille hommes qui le menacent, et à leur disputer à outrance la possession des deux redoutes qui lui sont confiées; mais le comte d'Erlon, tout en admirant le dévouement du général Abbé, est contraint, pour éviter de voir sa brigade écrasée, de lui donner l'ordre de la retraite sur Espelette. Par suite de ce mouvement, la brigade Maucomble, de la même division, est obligée d'abandonner les postes inexpugnables du mont Daren et du Chaporra, sans avoir brûlé une amorce. La retraite de la division Abbé livre Espelette aux coalisés. Vers deux heures, ils étaient maîtres de Saint-Jean-de-Luz, d'Ascain, de Serres, de Sarre, d'Ainhoué, et de Suraïde. Les ouvrages construits en seconde ligne, en arrière d'Ascain, quoique en état, présentaient des solutions de continuité, et tombèrent peu après au pouvoir de l'ennemi, qui les débordait de tous côtés avec des forces supérieures. C'est en défendant avec vigueur ces derniers retranchemens, que le brave général Conroux, frappé d'une balle à la poitrine, réalisa la prédiction qu'il avait faite, quelques jours auparavant, « que Sarre serait son tombeau. » 1813. France.

Nous avons dit que les ouvrages en troisième ligne sur Abaucen-Borda étaient à peine ébauchés; le général Clausel continua donc son mouvement de retraite jusqu'en avant d'Arrauns. A la nuit tombante, l'armée française occupait une position à peu près parallèle à celle du matin, mais à deux lieues environ en arrière; la gauche appuyée sur la Nive à Ustaritz, la droite à Bidard et à la mer : la tête de pont de Cambo était gardée.

Au premier signal d'un engagement sur la ligne, le duc

1813. France. de Dalmatie avait donné l'ordre au général Foy, posté dans la vallée d'Ossès, d'attaquer l'ennemi par Bidarray, afin de faire diversion et de lui donner des inquiétudes sur ses derrières. Cette attaque eut un plein succès. Le général Foy culbuta les troupes qui lui étaient opposées, franchit les Pyrénées, pénétra jusqu'à Maya, et répandit la consternation sur divers points servant d'appui à la droite des alliés; mais ce mouvement, qui pouvait avoir les plus brillans résultats, si la position de Sarre n'eût pas été enlevée tout d'abord, devint par cela même inutile. Le général Foy fut contraint de se replier, emmenant des prisonniers, des bagages, et des troupeaux capturés à l'ennemi.

Dans la soirée du 10, l'armée anglo-espagnole-portugaise établit son quartier-général à Saint-Jean-de-Luz.

Le 11, lord Wellington ne fit aucun mouvement offensif sur l'armée française; mais il poussa une reconnaissance sur la tête de pont de Cambo, que le général Foy était chargé de défendre. Les ouvrages de Cambo, quoique à l'épreuve, étaient mal défilés. Plongée par l'artillerie anglaise, la division française perdit quelques hommes; toutefois, ses pièces firent taire celles de l'ennemi, qui finit par s'éloigner. Le général Foy, après avoir fait sauter le pont, prit position, et se retrancha dans le Bas-Cambo.

Cependant une pluie abondante, tombée dans la journée du 11, gonfla tellement les eaux de la Nive, que cette rivière ne fut plus guéable jusqu'au dessus de Cambo et d'Jatzu. Cette circonstance inspira au duc de Dalmatie l'heureuse idée de faire de la Nive sa ligne naturelle, et d'occuper les différens points où l'ennemi eût pu la franchir. Par là l'armée alliée se trouvait circonscrite dans les seuls cantons de Saint-Jean-de-Luz, d'Espelette et d'Ustaritz, que lui avait livrés l'affaire du 10. Dès le 12 au matin, la division Darricau traversa Bayonne, et descendit la rive droite de la

Nive, jusqu'au village d'Jatzu, en face d'Ustaritz, dont le pont avait été coupé. La division d'Armagnac fut établie à Villefranque; la division Abbé se cantonna en réserve à Saint-Jean-le-Vieux-Mouguerre, la division Foy fut placée au gué entre Jatzu et Cambo : à l'aile gauche, les divisions Taupin, Maransin et Rey[1], s'établirent en avant du château de Marrac, avec des avant-postes retranchés à Moncrau. L'aile droite, formée des divisions Maucune et Boyer, et les réserves du général Villate, prirent poste sur la route de Saint-Jean-de-Luz, leurs avant-postes à hauteur de Biaritz. Le but du maréchal, en repliant ainsi ses deux ailes sur Bayonne, était de les concentrer, de couvrir et de protéger la construction des travaux immenses sur les fronts de cette place, où le grand quartier-général fut établi le 12. 1813. France.

Affaires sur la Nive; bataille de Saint-Pierre d'Irube. — Pendant que les innombrables armées des puissances coalisées dans le nord semblaient redouter de franchir la frontière de France, lord Wellington, déjà maître des Pyrénées, se disposait à donner dans le midi le signal de l'invasion. La Nive, grossie par les pluies de novembre, et l'attitude des divisions françaises derrière cette rivière, lui présentaient de puissans obstacles; néanmoins, le temps étant devenu serein dans les premiers jours de décembre, et la Nive guéable, le général anglais résolut de ne plus retarder le passage de cette rivière. 9-13 déc.

Le 9 décembre au point du jour, un grand feu, allumé sur une hauteur en arrière de Cambo, donna le signal de l'attaque aux troupes anglo-portugaises réparties sur la gauche de la Nive. De leur côté, les trois divisions françaises, chargées de la défense de cette rivière, se préparèrent à combattre. L'ennemi ayant passé la rivière au gué entre Cambo et Jatzu, le général Foy se porta au-devant de ses

[1] Le général Rey avait remplacé le général Conroux comme divisionnaire.

1813. France. colonnes, et leur opposa la plus vigoureuse résistance; mais enfin, forcé de céder au nombre, il fit sa retraite sur les hauteurs en arrière, et s'arrêta à la ferme de Lormentua. Sa deuxième brigade, restée au bas de Cambo se trouvait, par le brusque passage de la Nive au-dessous de ce point, séparée du reste de la division. Le général Berryer, qui la commandait, se replia par la route de Saint-Jean-Pied-de-Port, sans être poursuivi par l'ennemi, qui craignait une surprise dans un pays qu'il ne connaissait pas assez. Le général Berryer, ayant fait faire halte à sa petite troupe, manœuvra sur le flanc de la colonne anglaise, traversa le bois d'Hasparren, et rejoignit le général Foy, vers deux heures de l'après-midi, à la ferme de Lormentua, sans avoir essuyé aucune perte.

Le signal allumé par les Anglais ayant donné l'éveil sur toute la ligne française, la division Abbé, cantonnée aux vieux et petit Mouguerre, avait pris les armes dès le point du jour; le comte d'Erlon la dirigea au secours du général Foy, tandis que les divisions d'Armagnac et Darricau, placées en arrière à droite sur la Nive inférieure, défendaient le passage de la rivière. On se battit avec l'acharnement le plus vif sur les deux points. Les divisions Abbé et Foy tinrent l'ennemi en échec à la ferme de Lormentua, et l'empêchèrent de dépasser ce point.

Les succès étaient également balancés entre les divisions d'Armagnac et Darricau et les corps qui leur faisaient face. Quoique maîtres de la rive droite de la Nive, ces derniers ne faisaient point de progrès. Ce ne fut que vers le soir que le plateau de Villefranque, enlevé d'abord par les Anglo-Portugais, et repris ensuite par la division d'Armagnac, finit par rester aux premiers, après une perte considérable. La nuit venue, l'ennemi, ayant passé la Nive sur les trois points de Cambo, Ustaritz et Villefranque, se trouvait à

cheval sur la grande route de Saint-Jean-Pied-de-Port, à deux lieues environ en avant de Bayonne.. 1813. France.

Rentré le même soir à Bayonne, où nous avons dit qu'était établi le quartier-général, le duc de Dalmatie conçut le plan d'une de ces opérations militaires que Napoléon lui-même n'eût pas désavouées.

L'armée combinée, séparée en deux par la Nive, occupait une ligne de bataille de trois lieues d'étendue. Quelques ponts jetés en toute hâte, le matin même, n'assuraient que faiblement ses communications; la journée avait été pluvieuse. La rivière, continuant à grossir de plusieurs pieds pendant la nuit, devait infailliblement rompre les ponts, et achever ainsi de couper la communication qui existait entre les deux rives. Le duc de Dalmatie résolut de rassembler toutes ses forces sur l'un des deux côtés de la rivière, et de tomber vigoureusement sur l'ennemi, qui ne serait en mesure de lui opposer sur ces deux points que des forces divisées. Tel fut le mouvement que le maréchal ordonna dans la nuit du 9 au 10 décembre. Quatre divisions se portèrent, par le pont de bateaux établi au-dessus de Bayonne, sur la rive gauche de la Nive, et prirent position en avant du camp retranché de Marrac. Trois grands corps d'attaque furent disposés avant le jour : le premier à droite, sur la route de Saint-Jean-de-Luz, composé des divisions Foy, Boyer, Leval, et des réserves du général Villate, destinées à agir directement sur Bidart, sous les ordres du général Reille; le second, commandé par le général Clausel, et formé des divisions Taupin, Maransin et Darricau, devait agir au centre de l'attaque; enfin, les divisions Abbé et d'Armagnac, sous les ordres du comte d'Erlon, étaient destinées à couvrir les avenues de la Nive inférieure, en avant de Moncrau, et à observer l'ennemi sur la route d'Ustaritz;

1813. France. quarante bouches à feu, commandées par le général Tirlet, devaient seconder les diverses attaques.

La ligne occupée par les divisions françaises embrassait environ trois quarts de lieue d'étendue. Le 10, au point du jour, le général Reille, avec les divisions Leval et Boyer, attaque les bois de Barouillet, en chasse l'ennemi, et le repousse sur Bidart, où deux divisions anglaises étaient retranchées. Le général Clausel fait marcher la division Taupin sur le plateau de Bassussary, au centre de la ligne. Les alliés, culbutés, abandonnent le plateau et se retirent derrière leurs retranchemens d'Arcangues.

Toutefois, l'évacuation de la rive droite de la Nive, par le comte d'Erlon, avait fait soupçonner à l'ennemi la concentration de l'armée française sur la rive droite de cette rivière. Dans cette circonstance, lord Wellington donna au général Hill l'ordre de faire repasser la Nive à une partie de son corps d'armée, auquel le mouvement du comte d'Erlon avait permis de s'avancer jusqu'au camp retranché de Mousseroles. En conséquence, le général Hill, avec environ quinze mille hommes, se reporta sur la rive gauche, et vint renforcer les troupes anglo-portugaises dans leur ligne de Bidart, d'Arcangues et d'Arauns.

Il était midi; le général Reille, voulant poursuivre ses succès, s'avançait sur Bidart; mais l'ennemi, profitant des accidens du terrain, s'était mis à l'abri derrière les haies et les fossés qui séparent les propriétés. Les sapeurs français se présentent à la tête des colonnes, et pratiquent des passages vers lesquels celles-ci se précipitent; les alliés arrêtent leur impétuosité par un feu terrible, et les forcent à rétrograder. Ces attaques partielles sont renouvelées avec énergie, mais sans succès. Les alliés, forts de leur nombre et de leur position, tout en éprouvant de grandes pertes dans la défense

les points abordés avec tant d'intrépidité, restent maîtres de leurs postes. 1813. France.

La droite du plateau de Bassussary correspondait aux points sur lesquels agissait le général Reille. Le général Clausel y déploya ses divisions, et marcha sur la position d'Arcangues. L'ennemi était fortement retranché dans le village, et surtout dans l'église, bâtie sur une éminence ; le général Clausel fait appuyer son attaque par une batterie de douze pièces, placée au centre du plateau. La pluie qui ne cessait de tomber abondamment, en rendant le terrain glissant, empêche la troupe française de charger avec succès, et ajoute un nouvel avantage à ceux que les alliés retirent déjà de leur position et des renforts qui leur arrivent. Cependant le général Clausel, à la tête des divisions Taupin et Maransin, pénètre dans le village d'Arcangues et jusqu'au pied des murs de l'église ; mais les Anglo-Portugais, à couvert, font le feu le plus meurtrier sur les assaillans, tandis que la pluie, qui tombait par torrens, ne laisse à ceux-ci que l'usage de leurs baïonnettes. La nuit vint mettre un terme à ces différentes attaques renouvelées plusieurs fois avec un acharnement toujours croissant. Le général Clausel se replia, et prit position sur le plateau de Bassussary, enlevé dès le matin ; la division Abbé y était déjà campée. La division d'Armagnac, gardant les défilés d'Arauns et d'Ustaritz, n'avait pas pris part à l'action.

Ainsi se termina la journée du 10 ; jamais l'ennemi, de son propre aveu, ne s'était trouvé dans une situation aussi critique. Ce plan, si habilement conçu par le duc de Dalmatie, aurait obtenu un succès décisif, si le mauvais temps n'eût pas constamment contrarié le dévouement et l'intrépidité des troupes françaises. L'ennemi n'eut pas moins de cinq mille hommes hors de combat, et mille prisonniers. Les Français perdirent deux mille cinq cents hommes. Le général Villate avait été légèrement blessé.

1813. France. Pendant la nuit du 10 au 11, deux mille hommes des régimens de Nassau, du grand-duché de Francfort, et d'autres troupes de divers princes de la confédération du Rhin, établis à la droite de la route de Saint-Jean-de-Luz, levèrent spontanément leur camp, et passèrent aux Anglais. Le 11, vers dix heures du matin, Wellington, voulant profiter du découragement que la défection de ces troupes avait pu jeter dans l'armée française, fit avancer quatre régimens sur le prolongement à droite du plateau de Bassussary. Les divisions Darricau et Boyer, en position derrière ce prolongement, marchèrent à l'ennemi, le culbutèrent, et le forcèrent à rentrer dans ses lignes, avec perte d'une centaine de prisonniers.

La journée du 12 se passa toute entière sans qu'aucun mouvement hostile eût lieu sur les deux lignes. Cependant le duc de Dalmatie, ayant aperçu quelques troupes en arrière de la droite de l'armée alliée, vers Arauns, jugea qu'elles ne pouvaient appartenir qu'au corps du général Hill, qui avait repassé la Nive le 10 et le 11, et que l'attention de l'ennemi était fixée sur la rive gauche. Le maréchal résolut alors d'aborder les Anglo-Portugais par la rive droite, et de les attaquer à Saint-Pierre-d'Irube, en y portant rapidement ses troupes. La position de Bayonne favorisait cette manœuvre; car le trajet pour passer d'un côté de la Nive à l'autre, en traversant la ville, était de trois quarts de lieue pour les troupes françaises, et de trois lieues pour l'ennemi.

Les divisions d'Armagnac, Abbé, Foy, Darricau et Maransin, placées sous le commandement du comte d'Erlon, s'ébranlèrent dans la nuit du 12 au 13; et, se portant par Bayonne sur la rive droite de la Nive, elles vinrent camper avant le jour au bas de Saint-Pierre-d'Irube.

Le 13, à sept heures du matin, la division Abbé se précipite de front par la grande route de Saint-Jean-Pied-de-Port, vers l'ennemi en position au haut de Saint-Pierre-d'I-

rube, sur les hauteurs de Losterenia. La division Darricau suit la rive droite de la Nive pour tourner la gauche des alliés, en prenant à sa naissance le contrefort sur lequel ils sont établis. Pendant que le général Foy s'avance vers le vieux Mouguerre pour attaquer la droite, et que la division d'Armagnac agit en seconde ligne pour seconder ce mouvement, le général Tirlet fait mettre vingt-deux pièces en batterie, par le colonel Lambert; seize sont destinées à débusquer l'ennemi du haut Saint-Pierre, et six doivent appuyer le mouvement du général Foy. L'ennemi est abordé avec la plus grande résolution sur toute la ligne, et le combat s'engage par un feu d'artillerie soutenu avec une activité prodigieuse. Tout portait à croire qu'une manœuvre faite pendant la nuit et dans le plus grand silence, serait couronnée d'un plein succès; mais par une négligence inconcevable, les divisions françaises qui ont laissé éteindre leurs feux en face d'Arcangues, en ont au contraire allumé à Mousserolles. Cette circonstance tire lord Wellington de sa sécurité, et vient l'éclairer sur les projets de son adversaire. Aussitôt trois fortes divisions vont renforcer le corps du général Hill. Au lieu de vingt mille hommes, cinquante mille viennent successivement se ranger en bataille sur la forte position du haut Saint-Pierre-d'Irube, la gauche à la Nive et la droite établie sur des sommités qui correspondent avec Saint-Jean-le-Vieux-Mouguerre. 1813. France.

Le général Abbé, par une attaque vigoureuse que protége un bon feu d'artillerie, pousse l'ennemi, la baïonnette aux reins, jusque dans ses lignes, et va atteindre le haut Saint-Pierre. S'il reçoit sur-le-champ des secours, quelle que soit la supériorité numérique des alliés, l'affaire est gagnée sur le point où les opérations sont les plus décisives. L'artillerie Anglo-Portugaise, menacée, est déjà en pleine retraite. Dans e même temps, la division Foy et une brigade du général

1813. France. d'Armagnac, précédées par six pièces d'artillerie à cheval, ont marché sur la montagne de Partouhiria pour tourner la droite de l'ennemi par Saint-Jean-le-Vieux-Mouguerre. La montagne est enlevée, et la division Foy est presque en potence sur le flanc droit des alliés, au moment où le général Abbé atteint le haut Saint-Pierre, après les plus grands efforts. Les Anglo-Portugais voient la bataille perdue. Lord Wellington, qui, aux premiers coups de canon, s'est porté d'Ustaritz sur la ligne, ne comptant plus sur le succès, donne les premiers ordres de retraite sur une seconde ligne, lorsque l'arrivée de ses renforts, accourant en toute hâte de la rive gauche de la Nive sur la ligne, rétablit son ordre de bataille.

Cependant le secours demandé par le général Abbé n'arrivait pas; de moment en moment, la position des troupes parvenue jusqu'au haut Saint-Pierre, devient plus critique. Les deux aides-de-camp du général de division sont blessés mortellement à ses côtés. Le général Maucomble, qui commande une des brigades, est également mis hors de combat. Enfin, le général Abbé, perdant l'espoir d'être secouru, se voit obligé de céder du terrain. Réduit à ses propres forces, il revient néanmoins deux fois à l'attaque du haut Saint-Pierre; mais l'ennemi qui ne cesse de recevoir de nouveaux renforts, ne peut être déposté. Contrainte un instant de se retirer, l'artillerie anglaise est bientôt remise en batterie, et foudroie la poignée d'hommes déterminés qui l'avait obligée à ce mouvement rétrograde.

Sur ces entrefaites, le comte d'Erlon, jugeant que la division Abbé est dans l'impossibilité d'agir si elle n'est soutenue, donne au général d'Armagnac l'ordre de mettre la brigade Gruardet en bataille sur la route de Saint-Jean-Pied-de-Port, et de la faire marcher en avant. Ces ordres sont exécutés, mais l'énorme quantité de blessés qui se détache

de la division Abbé, empêche que les évolutions commandées par le général Gruardet ne s'exécutent avec toute la précision nécessaire. Cette brigade éprouve même une sorte de fluctuation, quelques efforts que fasse d'ailleurs le comte d'Erlon pour lui donner une meilleur contenance. Tandis qu'au centre, le général Abbé, avec les débris de sa division, s'efforce de lutter contre un ennemi qui joint l'avantage de la position à celui du nombre, le général Darricau poursuit son chemin le long de la rive droite de la Nive, de manière à tomber sur la gauche et sur les derrières de l'ennemi, vers Villefranque; mais les mouvemens ralentis par la configuration du terrain, ne peuvent coïncider assez exactement avec ceux de la division Abbé. Le général Darricau, après un engagement où le succès est balancé, se voit obligé, vers midi, de se conformer au mouvement rétrograde de la division Abbé, pour éviter d'être tourné lui-même; et il vient reprendre sa position du matin. 1813. France.

La division Abbé qui, loin d'être secourue par la brigade Gruardet, trouve celle-ci désunie, se détermine à venir se former en bataille à la naissance de la position occupée par l'ennemi. De leur côté, les généraux Foy et d'Armagnac se replient également et en bon ordre vers leur première position, où se trouve déjà la division Darricau, comme on vient de le voir.

Le duc de Dalmatie, sans calculer si, dans de semblables circonstances, sa vie importe au salut de tous, s'élance aux avant-postes; il marche avec les tirailleurs, les exhorte, les encourage, leur rappelle leurs triomphes passés, la honte de voir une armée anglaise sur le territoire français, la confiance que le souverain a placée dans leurs efforts si long-temps éprouvés; il leur montre la patrie n'attendant plus rien que de leur absolu dévouement. Animés par la présence du maréchal, et par ses puissantes exhortations, les tirailleurs se

1813. France. battent avec un acharnement inconcevable, et le combat se soutient jusqu'au soir.

L'ennemi n'avait fait aucun progrès sur le front de l'armée française ; mais tandis qu'une partie des alliés marchait sur la route de Saint-Jean-Pied-de-Port, un corps nombreux s'était dirigé vers le Vieux-Mouguerre. La division Maransin, qui n'avait point encore donné, reçut alors l'ordre de quitter le camp de Marrac ; elle s'avança en toute hâte sur Mouguerre, et arrêta les Anglo-Portugais. Mais l'ennemi ne renonça point à son projet, et après des pertes énormes, réussit à appuyer sa droite à l'Adour.

Pendant que l'on disputait avec tant d'opiniâtreté à l'ennemi la possession du haut Saint-Pierre-d'Irube, le général Soult, commandant la cavalerie legère de l'armée, s'était avancé de Mendiond à la hauteur de Cambo, pour couper le chemin qui conduit de la grande route de Saint-Jean-Pied-de-Port à la Nive. La cavalerie legère française rencontra les troupes espagnoles de Morillo, et plusieurs escadrons anglais, sur les hauteurs de Choni, près d'Hasparren ; de part et d'autre, il y eut quelques blessés et des prisonniers ; le soir, le général Soult, jugeant que les opérations sur la Nive inférieure n'avaient point eu tout le succès que son frère en espérait, se retira en arrière à droite sur Bouloc.

La bataille de Saint-Pierre-d'Irube est sans contredit une des plus sanglantes que l'armée française d'Espagne ait livrées, et d'autant plus fâcheuse, qu'elle demeura sans résultats. La perte fut énorme des deux côtés. L'ennemi évalua lui-même la sienne à huit mille hommes ; les Français n'en eurent pas moins de six mille hors de combat, et deux généraux blessés.

Le plan d'attaque si savamment conçu, préparé avec tant de soins et de mystère, n'eut point une exécution aussi heureuse qu'on pouvait l'attendre. Plusieurs des causes qui rendaient les efforts des troupes françaises inutiles, ne sont pas

encore parfaitement connues. On peut cependant assigner comme telles, outre la négligence commise dans la nuit du 12, à l'égard des feux, la trop grande précipitation qui rompit la simultanéité des attaques, et principalement l'excessive supériorité numérique de l'ennemi, circonstance qui doit le plus souvent rendre insuffisantes toutes les ressources du génie. Les généraux de l'armée alliée ont avoué que deux fois la retraite *fut sur le point* d'être ordonnée le 10, lors de l'attaque d'Arcangues par le général Clausel, et le 13, au moment où le général Abbé atteignait le haut Saint-Pierre. La consternation de l'ennemi, dans la première de ces journées, était telle, que les habitans de Saint-Jean-de-Luz s'attendaient à ce que le soir même l'armée française viendrait réoccuper leur ville. 1813. France.

Les affaires de la Nive, qui durèrent du 9 au 13 décembre, coûtèrent seize mille hommes aux Anglo-Portugais, et dix mille à l'armée française; si l'on ajoute à ces résultats les pertes précédentes de toute nature, on verra que le duc de Dalmatie avait vingt mille hommes de moins qu'à l'ouverture de la campagne des Pyrénées. Beaucoup de blessés pouvaient, il est vrai, être mis en état de reprendre du service; mais leur guérison était lente, et les conscrits qui arrivaient, n'étaient pas encore assez exercés pour entrer en ligne. Les pertes des Français ne pouvaient donc se réparer, tandis que les alliés recevaient chaque jour de nouveaux renforts. Vers la fin de décembre, leur armée fut encore augmentée des corps espagnols de Galice et d'Andalousie.

Position respective des deux armées, française et alliée, à la fin de décembre. — La journée du 13 décembre avait mis lord Wellington en possession de la rive gauche de l'Adour, depuis ses avant-postes devant Bayonne jusqu'à Urt. L'armée alliée inonda le territoire d'Hasparen et de la Bastide de Clarence; sa gauche était appuyée à la mer et s'é-

1813. France. tendait jusqu'à Ustaritz; son centre occupait les deux rive de la Nive, et sa droite arrivait jusqu'à l'Adour; elle formai ainsi un demi-cercle autour de Bayonne, dans un rayo d'environ deux lieues. Le quartier-général de lord Wellingto était toujours à Saint-Jean-de-Luz.

Le duc de Dalmatie, forcé, par la présence de l'ennem sur l'Adour, de changer sa ligne de bataille et son plan d défense, laissa le général Reille avec les divisions Abbé Leval et Maransin, en avant des fronts de Mousseroles, d Marrac et de la porte d'Espagne; la division Boyer fut pl cée en réserve à Saint-Etienne, au-dessus de la citadelle d Bayonne; le comte d'Erlon devait garder la ligne de l'Adou depuis le Saint-Esprit jusqu'à l'embouchure des Gaves; division Foy s'établit à Saint-Martin-des-Signaux; et la d vision d'Armagnac à Saint-Laurent; le général Clausel, ave les divisions Taupin et Darricau, était en avant de la B douse, se liant avec la cavalerie légère du général Soult placée à Mendiondé, et avec la brigade Paris établie à Saint Jean-Pied-de-Port. L'armée française, occupant ces position décrivait une courbe depuis Saint-Jean-Pied-de-Port jusqu' l'embouchure de l'Adour. Le 20 décembre, le quartier-gé néral fut transporté à Peyrehorade.

La bataille de Saint-Pierre-d'Irube, en terminant la cam pagne de 1813 à l'armée des Pyrénées, prépara les grand événemens qui devaient avoir lieu quelques mois après.

Espagne. Juillet. *Suite des opérations militaires dans l'est de l'Espagne le duc d'Albufera se retire sur la Catalogne.* — Après avoi laissé environ douze mille hommes de troupes dans Denia Murviedro, Peniscola, Tortose, Lerida, Mequinenza et le autres forteresses qu'il se trouvait forcé d'abandonner à elles mêmes, le duc d'Albufera quitta Valence dans les premier jours de juillet. Le général Delort, chargé de couvrir la re traite, remit les portes de Valence à la garde nationale qu

le maréchal avait organisée dans cette ville. Le duc d'Albufera reçut en cette occasion la récompense la plus honorable du noble usage qu'il avait fait de la victoire. Partout, sur son passage, les autorités et le peuple l'accueillirent avec les mêmes démonstrations de bienveillance et de respect qu'aux jours de son entrée triomphale dans leurs murs. Les troupes espagnoles même parurent respecter les sentimens des habitans, et pas un seul coup de fusil ne fut tiré depuis Saint-Philippe jusqu'aux frontières de la Catalogne. Durant cette longue marche, la retraite s'effectua dans le plus grand ordre et sans la plus légère infraction aux lois de la discipline. L'armée d'Aragon arriva ainsi à Barcelonne; le maréchal Suchet établit son quartier-général dans cette ville, et répartit ses troupes dans les cantonnemens voisins; mais elles ne devaient pas y jouir d'un long repos. 1813. Espagne.

Les Anglais assiégent de nouveau Tarragone; le duc d'Albufera dégage la garnison et fait sauter les fortifications de cette place. — Dès le 29 juillet, lord Bentinck, qui venait de succéder au général Murray, passant entre Tortose et la mer, et traversant l'Ebre sur des ponts volans à Amposta, investit Tarragone par terre et par mer avec des forces considérables. La flottille qui suivait les mouvemens de l'armée de terre facilitait cette opération. Le 30, une brigade anglaise, forte de trois mille hommes, s'avança en bataille du côté du Francoli, sur un ouvrage armé d'une pièce, et construit sur les décombres de l'ancien fort royal; l'ennemi fut repoussé avec une perte considérable en tués et en blessés. Toutefois la place fut bientôt si étroitement bloquée que toute communication devint impossible; on était aux plus ardentes chaleurs de la canicule; l'ennemi, maître des aqueducs, ne tarda pas à réduire la garnison aux privations les plus insupportables. Cependant le gouverneur, dans une place démantelée, et avec une garnison bien insuffisante, Août.

1813. Espagne. refusait de recevoir les parlementaires, et s'obstinait à ne pas apporter moins d'opiniâtreté dans cette seconde défense que dans la première.

Pendant que la garnison, trop faible, d'ailleurs, pour risquer des sorties, s'efforçait d'éloigner l'ennemi par un feu soutenu d'artillerie et de mousqueterie, lord Bentinck s'occupait sérieusement des préparatifs du siége. Les travaux en furent commencés le 3 août.

Le duc d'Albufera, connaissant l'impossibilité où allait se trouver cette place de prolonger sa résistance, résolut de s'en rapprocher pour en retirer la garnison et faire sauter les ouvrages qui restaient. Le 14 août, les divisions Harispe, Habert, Maurice Mathieu et Lamarque, et la division de cavalerie du général Delort furent réunies à Villafranca. Le même jour, deux divisions d'infanterie et toute la cavalerie, marchèrent sur Vendrell et Nostra-Senora de Bara, aux bords de la mer. Les Anglo-Espagnols furent dupes de cette manœuvre. Lord Bentinck supposa que le général français allait déboucher par la route royale et attaquer de vive force les hauteurs retranchées d'Alta-Fulla. En conséquence, il fit replier, pendant la nuit, les divisions Wittingham et Roche, qui occupaient le col de San-Christina et de Rocadelleure, et dégarnit ses fortes positions sur la rive droite de la Gaya. Le mouvement simulé du maréchal ayant ainsi rempli son but, il retira dans la nuit du 14 au 15 les troupes postées sur la grande route, et franchit rapidement les défilés de Rocadelleure, tandis que les divisions Lamarque et Maurice Mathieu débouchaient, avec la même rapidité, par le col de San-Christina; l'ennemi, débordé par sa gauche, ne disputa que faiblement le passage de la Gaya, et abandonna toutes les hauteurs environnantes. Bientôt les divisions du corps de Catalogne, commandées par le général Decaen, arrivèrent à Walls. L'avant-garde de l'armée d'Aragon avait rencontré,

près de Nulles, neuf cents chevaux anglais; deux escadrons du quatrième de hussards chargèrent cette cavalerie et la forcèrent à tourner bride. L'ennemi, malgré la supériorité de ses forces et l'avantage de ses positions, opéra alors sa retraite sur tous les points, et l'armée d'Aragon arriva sous les murs de Tarragone sans avoir eu un seul engagement. La division Habert et la cavalerie du général Delort furent dirigées sur Canonge à la poursuite de l'ennemi; les lanciers westphaliens chargèrent les dragons anglais avec vigueur, les culbutèrent, et les poursuivirent, avec une perte assez considérable en tués et en blessés, jusqu'au pied des murs de Cambrils, où ils se réfugièrent sous la protection de lignes formidables d'infanterie. 1813. Espagne.

Les Anglais, appuyés par leur flotte qui suivait tous leurs mouvemens et couvrait leur droite, cherchaient à attirer l'armée d'Aragon dans des montagnes escarpées et vers les défilés de Balaguer; mais le duc d'Albufera, qui n'avait point oublié la journée de Castalla, concentra ses troupes sur Tarragone, et apporta toute son activité à faire sauter les murs de cette place. Les travaux des mines éprouvaient de grands obstacles; ces murs, construits par les Romains, étaient unis par un ciment plus dur que la pierre : cependant, le 18 au soir, à la chute du jour et au signal de trois coups de canon, les remparts de cette ville célèbre s'écroulèrent de toutes parts avec des détonations effroyables, pendant que l'armée d'Aragon, rangée en bataille, protégeait cette terrible destruction.

Après s'être renforcé de la garnison de Tarragone, le maréchal établit son quartier-général à Villafranca, et répartit ses troupes dans les environs de cette ville. La disette de vivres le força bientôt à étendre ses cantonnemens jusqu'à San-Sadurni; mais à peine un bataillon de la division italienne était-il établi dans ce village, que les bandes de Manço, ras-

1813. Espagne. semblées à Esparguera, exécutant une marche de huit lieues, s'emparèrent avant le jour de toutes les issues de San-Sadurni, et firent de si bonnes dispositions, que le bataillon italien, attaqué de tous côtés, fut entièrement détruit ou pris, après quelques heures de combat.

11 septemb. *Affaire sur le Lobregat.* — Le duç d'Albufera réunit ensuite son armée derrière le Lobregat, près du pont de Moulins del Rey. Un second échec dut bientôt lui apprendre qu'il ne devait pas juger des Catalans par les Valenciens, et qu'avec ces premiers nulle précaution n'était impunément négligée. L'avant-garde française, sous les ordres du général Mésclop, avait été chargée d'observer, depuis le pont de Moulins del Rey, les deux rives du Lobregat; un bataillon du septième de ligne, appuyé par un escadron du quatrième de hussards, devait spécialement garder la route de Martorell. Cet escadron, au lieu de bivouaquer aux bords de la rivière, ainsi que le lui prescrivaient ses ordres et le danger de sa position, s'établit dans Palleja, où il se crut en sûreté sous la protection de l'infanterie. Dans la nuit du 11 septembre, la nombreuse et redoutable bande de Manço descend en silence des montagnes, cerne le village, attaque, avec autant de promptitude que de vigueur, le bataillon du septième de ligne, qui se défend avec acharnement, pour donner à l'escadron le temps de se réunir; mais ce bataillon est écrasé lui-même par des forces supérieures: son brave commandant, le capitaine Lagrange-Chancel[1], succombe, et les hussards surpris sont massacrés ou faits prisonniers. A peine quelques-uns, à moitié nus, parviennent-ils à s'échapper pour apporter la nouvelle de leur défaite. Ces deux expéditions, auxquelles les journaux anglais et espagnols donnèrent

[1] Le capitaine Lagrange-Chancel était petit-fils du poète auteur des Philippiques.

1813. Espagne. sont chassés, et les emportent de nouveau avec un courage irrésistible [1].

Tandis que ce combat nocturne avait lieu, le général Delort était placé en réserve avec la division de cavalerie près du champ de bataille, et à portée de profiter du succès de l'attaque. Il avait inspiré aux hussards du quatrième, prêts à se lancer sur l'ennemi, le plus ardent désir de venger l'affront fait à leur régiment deux jours auparavant. Les positions d'Ordal sont à peine emportées, que les hussards, ayant à leur tête le colonel Christophe et le général Delort, sont déjà sur les traces des fantassins. Par une course audacieuse et rapide, que le feu très-vif de quelques bataillons embusqués à quinze pas de la route ne peut ralentir un instant, ils enlèvent aux Anglais les quatre pièces de canon qui appuyaient leur avant-garde, sabrent et dispersent les canonniers et les troupes d'escorte, et ramènent trois cents prisonniers, avec une quantité considérable de munitions et de bagages. Les hussards poursuivent les Anglais, l'épée dans les reins, jusqu'à une énorme coupure faite sur la route royale, près de Villafranca, et derrière laquelle l'ennemi s'est formé en bataille sur trois lignes. L'armée anglo-espagnole présente une masse d'infanterie formidable, appuyée par une belle et nombreuse cavalerie, et par trente-cinq pièces de canon.

Seul en présence de ces forces imposantes, le quatrième de hussards fait halte à la hauteur de San-Cujat. De son côté, l'ennemi, après plusieurs manœuvres insignifiantes, tourne par sa gauche, dans le but de s'emparer du village. Une fois maître de ce point, il forçait les troupes françaises à rétrograder en désordre sur le col d'Ordal. A cet instant, le

[1] Les chefs de bataillon Bujeaut et Feuchères, le chef d'escadron Harlaux, et le capitaine de sapeurs Branville, se distinguèrent dans cette attaque.

commandant Bujeaut qui arrive avec son bataillon, reçoit du général Delort l'ordre de précipiter sa marche afin d'arriver avant l'ennemi à San-Cujat. Ce mouvement s'exécute au pas de course. Le bataillon français se précipite dans le village et repousse, par une vive fusillade, la cavalerie et l'infanterie légère anglaise sur le point de s'en emparer. L'occupation de San-Cujat décide l'ennemi à la retraite, qu'il exécute d'ailleurs sans confusion. 1813. Espagne.

Sans perdre un moment, le général Delort, qui vient de réunir en totalité sa division de cavalerie, se porte en avant de San-Cujat, sur le flanc gauche des Anglais, et manœuvre devant eux comme sur un champ d'exercice. Les tirailleurs ennemis sont partout chargés et sabrés par le quatrième de hussards qui ramasse quelques prisonniers.

Après ces escarmouches, la cavalerie fut de nouveau divisée. La première brigade suivit, par la grande route, le mouvement rétrograde de l'ennemi, appuyant l'artillerie qui ne cessait de soutenir un feu bien dirigé sur les masses en retraite. Le général Meyer, avec la seconde brigade, fut chargé de tourner la position de Villafranca et toute la gauche de l'ennemi. Au-delà de cette ville, des charges meurtrières furent exécutées, de part et d'autre, avec une singulière intrépidité. Les chevau-légers westphaliens, le quatrième de hussards, le vingt-quatrième de dragons, et le treizième de cuirassiers rivalisèrent d'efforts et de bravoure. Enfin, l'avantage resta à la cavalerie française, et avec lui la possession du champ de bataille, si long-temps et si opiniâtrément disputé. L'ennemi eut deux cents chevaux pris, quatre cents hommes tués ou blessés, trois mille cinq cents prisonniers ou déserteurs. Les hussards, dits de la mort, furent presque entièrement détruits. Les Français comptèrent trois cents hommes tués ou blessés.

Après avoir établi sa réserve en arrière d'un ravin profond

1813. Espagne. et d'un pont détruit, l'ennemi effectua sa retraite sur T: gone. L'approche de la nuit et l'extrême fatigue des tro qui avaient combattu, ne permit pas de le poursuivre long-temps.

Sur ces entrefaites, le corps d'armée de Catalogne, les ordres du général Decaen, après avoir culbuté et m fuite les divisions de Manço et d'Eroles, sur tous les p où il les avait rencontrées, arrivait à Villafranca au ment même où les Anglais opéraient leur retraite au-de cette ville. Le maréchal donna l'ordre au général Deca prendre position et de faire reposer les troupes que le t long et pénible qu'elles venaient de parcourir avait épu de fatigues.

Ainsi deux régimens d'infanterie, les septième et quar quatrième de ligne, et un régiment de cavalerie, le quatr de hussards, avaient suffi pour écraser l'avant-garde Anglais, forte de plus de cinq mille hommes de troupes lite, soutenue par quatre pièces d'artillerie, et occupant position formidable. Toute l'armée anglo-espagnole, supérieure en nombre à celle du duc d'Albufera, mêm supposant la totalité de ses forces réunies, s'était retirée, attendre le combat, devant les seules divisions du gé Harispe et du général Delort, qui réussirent cependant core à lui faire essuyer des pertes considérables [1].

[1] Parmi les traits de courage qui signalèrent ce combat, et valurent grand nombre d'officiers et de soldats l'honneur d'être cités dans l'ordre d de l'armée, du 16 septembre, le dévouement du maréchal-des-logis H du treizième régiment de cuirassiers, mérite une mention spéciale. Ce officier, alors détaché comme ordonnance près du général Delort, avait é voyé au col d'Ordal pour avertir quand l'ennemi aurait été débusqué de position, et pour examiner si quelque obstacle par la route pouvait gêner réter les mouvemens de la cavalerie. Il venait de remplir cette mission péril lorsque, voyant l'ennemi ébranlé, il s'élance seul au milieu d'un bataillo glais, et saisit par les cheveux l'officier supérieur qui le commandait. Son

Le combat du 14 septembre fut le dernier événement remarquable qui eut lieu dans les provinces de l'est de l'Espagne, vers la fin de 1813. Bientôt les revers éprouvés par les armées françaises, soit au nord de la Péninsule, soit en Allemagne, forcèrent le duc d'Albufera à ramener vers les frontières de France l'armée d'Aragon et le corps de Catalogne. 1813. Espagne.

A la fin de décembre, les troupes françaises étaient concentrées vers Girone, où le maréchal avait établi son quartier-général.

val, tué sous lui au même instant, l'empêche de recueillir le prix de sa bravoure. Comme il marque la plus vive douleur de n'être plus à même de s'associer au succès de la cavalerie, un des premiers chevaux pris sur l'ennemi lui est offert. Ce brave sous-officier le monte, accourt hors d'haleine, rejoint son régiment au galop, exécute avec lui une dernière charge, tue un officier anglais, et ramène le cheval qu'il montait.

Ce n'était pas la première fois que le brave Honné se fût distingué par son sang froid et son inconcevable audace.

FIN DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.